

L e
Voyage du pèlerin
VERS
L'ÉTERNITÉ
BIENHEUREUSE:

Livré sous la forme d'un

SONGE

*Où l'on voit sous diverses Images ingénieuses
les divers Etats, les Progrès &
l'heureuse Fin d'une Ame Chrétienne
qui cherche Dieu en Jésus-Christ.*

J'ai proposé des paraboles, Os. 12. 10

Par JEAN BUNYAN

Avec approbation & privilège du Roy

QUÉBEC

Chez Samizdat, sous St-Augustin, près du Cap-Rouge

le 6 mai, année du Seigneur, MMXIII



S'appuyant sur l'etexte de domaine public:

Voyage du pèlerin, par John Bunyan.

La Deuxième partie, soit *Christiana et ses enfants* (FE traducteur), apparaît ici avec la permission de Jean leDuc (Le Vigilant). Cette partie fut publiée à l'origine à Paris en 1855.

Samizdat, avril 2013 [mise en page inspirée par des éditions du 18^e siècle du Vdp]

L'*Apologie de l'auteur pour son livre* et *La manière de l'auteur de mettre en route* ainsi que la *Justification* ont été traduits par PG.

Révision de l'*Apologie* par James Erickson

Fonts:

Ancient [Jeffery Lee]

Elzevier Regular [David Rakowski]

StrangeNewes [Feorag NicBhríde]

IM Fell English Roman and Italic [Igino Marini]

IM Fell Double Pica [Igino Marini]

Intellecta Heraldics Regular [Paulo W, IntellectaDesign]

«Supposons qu'une telle personne commence par observer les activités chrétiennes qui sont, en un sens, orientées vers le monde actuel. Il trouverait que, sur le plan historique, cette religion a été l'agent par lequel a été conservé une bonne part de la civilisation séculière ayant survécu la chute de l'Empire romain, que l'Europe y doit la sauvegarde, dans ces âges périlleuses, de l'agriculture civilisée, de l'architecture, les lois et de la culture écrite elle-même. Il trouverait que cette même religion a toujours guéri les malades et pris soin des pauvres, qu'elle a, plus que tout autre, béni le mariage, et que les arts et la philosophie tendent à se développer sous sa protection.» (C.S. Lewis - *Some Thoughts* - 1948)*

Wikipédia sur le Voyage du pèlerin:

Le texte original anglais du *Pilgrim's Progress* comprend 108 260 mots et est divisé en deux parties, chacune d'elles se lisant comme un texte continu, sans division en chapitres (comme on le voit dans cette édition). La rédaction de la première partie fut terminée en 1677 et elle fut inscrite au registre des publications («stationers' register») le 22 décembre 1677. Elle a été homologuée et fut inscrite au "Term Catalogue" le 18 février 1678, ce qui est considérée comme la date de la première publication. Après la première édition de la première partie en 1678, une édition augmentée, avec des ajouts de la main de Bunyan, paru en 1679. La deuxième partie (Christiana) fut publiée en 1684. Il y eu onze éditions de la première partie du vivant de Bunyan, publié de 1678 à 1685 et en 1688, et il y avait deux éditions de la deuxième partie, publiés en 1684 et 1686.

MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE	9
PRÉFACE, AU LECTEUR CHRÉTIEN.	11
APOLOGIE DE L'AUTEUR POUR SON LIVRE	15
LE VOYAGE DU PÈLERIN: REPRÉSENTÉ SOUS FORME DE SONGE	25
Chapitre premier	25
Chapitre deuxième	29
Chapitre quatrième	34
Chapitre cinquième	38
Chapitre sixième	40
Chapitre huitième	51
Chapitre neuvième	54
Chapitre dixième	57
Chapitre onzième	59
Chapitre douzième	61
Chapitre treizième	65
Chapitre quatorzième	67
Chapitre quinzième	70
Chapitre seizième	73
Chapitre dix-septième	75
Chapitre dix-huitième	79
Chapitre dix-neuvième	84
Chapitre vingtième	85
Chapitre vingt-et-unième	88
Chapitre vingt-deuxième	92
Chapitre vingt-troisième	94
Chapitre vingt-quatrième	99
Chapitre vingt-cinquième	102
Chapitre vingt-sixième	105
Chapitre vingt-septième	109
Chapitre vingt-huitième	112
Chapitre vingt-neuvième	115
Chapitre trentième	119
Chapitre trente-et-unième	123
Chapitre trente-deuxième	129
Chapitre trente-troisième	133
Chapitre trente-quatrième	136
Chapitre trente-cinquième	139
Conclusion	143

DEUXIÈME PARTIE	145
LA MANIÈRE DE L'AUTEUR DE METTRE EN ROUTE	147
CHRISTIANA ET SES ENFANTS	156
Préface	156
Chapitre premier	161
Chapitre deuxième	164
Chapitre troisième	169
Chapitre quatrième	173
Chapitre cinquième	177
Chapitre sixième	181
Chapitre septième	186
Chapitre huitième	189
Chapitre neuvième	191
Chapitre dixième	194
Chapitre onzième	197
Chapitre douzième	200
Chapitre treizième	204
Chapitre quatorzième	208
Chapitre quinzième	211
Chapitre seizième	216
Chapitre dix-septième	219
Chapitre dix-huitième	223
Chapitre dix-neuvième	227
Chapitre vingtième	231
Chapitre vingt-et-unième	234
Chapitre vingt-deuxième	237
Chapitre vingt-troisième	243
Chapitre vingt-quatrième	247
Chapitre vingt-cinquième	250
Chapitre vingt-sixième	256
Chapitre vingt-septième	260
Chapitre vingt-huitième	266
Chapitre vingt-neuvième	269
Chapitre trentième	273
Chapitre trente-et-unième	276
JUSTIFICATION DE L'AUTEUR DE SON PÈLERIN, AJOUTÉE À LA FIN DE SA «GUERRE SAINTE»	282

P R E M I È R E

P A R T I E

PRÉFACE

AU LECTEUR CHRÉTIEN.

Je n'ai pas deffein de vous arrêter ici par une longue Préface pour vous recommander la lecture de cet Ouvrage. Je veux feulement vous donner quelques avis qui pourront vous être utiles.

L'Auteur de ce Traité est un Ministre Anglois, nommé Jean Bunyan, Pasteur d'une des Eglises de la Ville de Bedford en Angleterre, où il fait luire sa lumiere devant les hommes, non feulement par ses excellens Enseignemens, mais aussi par la pureté d'une Vie sainte & exemplaire, ayant bon témoignage de tous, comme S. Jean le disoit de Demetrius, 3. Ep. Mais quand on ne le connoîtroit pas d'ailleurs ce petit Ecrit aussi bien que tous les autres qu'il a donné au public, dont quelques-uns font du même genre que celui-ci, suffiroient pour faire connoître la profonde Intelligence & la Connoissance; qu'il, a dans les choses spirituelles & divines. Connoissance qu'il a acquise non par les leçons des hommes, dont la plupart ne font que aveugles, conducteurs d'aveugles; mais par une longue experience.

Son but dans ce Traité, est de représenter, les divers états, & les progrès d'une Ame penitente, qui cherche une bienheureuse Eternité. Il veut faire voir un homme sortant de la Corruption, qui est son ancien état, lequel quite la maison de son Pere; c'est à dire, renonce au mauvais train du Monde corrompu, & tourne son visage & ses pas vers la Jerusalem Celeste. Il represent les divers Accidens qui lui arrivent, les Obstacles qu'il rencontre, & qu'il surmonte heureusement; & comment enfin il acheve son Pelerinage, arrive au bout de sa Carriere, & parvient, après la mort, à une bien heureuse Eternité. En même tems il represente les voyes trompeuses de plusieurs, qui marchent autrement, & qui, se faisant illusion à eux-mêmes, choisissent des voyes détournées, qui les conduisent à la perdition, quelques bonnes qu'elles leur paroissent.

Je suis assuré, que quiconque lira cet Ouvrage avec attention, & avec une sérieuse & une sainte application, s'y trouvera dépeint au naturel en quelque endroit, & y verra l'état de son cœur, & sa conduite représentée sous celle de quelque autre. Un vrai Bourgeois des Cieux, qui a tourné son cœur à rechercher le Dieu de ses Pères, trouvera ici, sous l'emblème du Chrétien qui voyage & des deux Compagnons le Fidèle & l'Espérant, peintes au naturel, les dispositions & les mouvemens de son coeur, qu'il a sentis, lorsque Dieu a commencé à se faire connoître à lui; lorsqu'il l'a convaincu de ses pechez & de la misere de son état; lorsqu'il l'a conduit à Jésus Christ, & que mettant la main sur lui, il l'a séparé du monde. Il y verra aussi ce qui lui est arrivé de la part des hommes; par quelles routes Dieu l'a conduit, soit pour l'éprouver, soit pour le consoler; de quelle manière il s'est conduit, soit

à l'égard des choses presentes, soit à l'égard de celles qui sont à venir & invisibles. Et plutôt à Dieu, que les Mondains, les Hypocrites, & les Irrégérez eussent les yeux de leur entendement éclairés! Combien de fois ne se trouveroient ils pas representés sous le nom d'un autre & ne verroient-ils pas les illusions qu'ils se font, sur l'état de leur ame, & sur le fondement de leur salut, aussi bien que le néant & la vanité de ces illusions! Qu'ils verroient bien-tôt toute leur esperance s'évanouir, & leur attente se dissiper comme une toile d'araignée!

Il y aura peut-être des gens, qui trouveront que cette maniere d'écrire n'est pas assez grave, ni assez convenable à la grandeur des Choses Divines, que l'on represente ici sous tant d'Emblemes differens, & même sous l'image d'un Songe. Mais il est bon de savoir que l'Auteur même, dès qu'il eut formé le dessein d'écrire de cette maniere, se trouva d'abord assez embarrassé par cette même reflexion: Mais enfin il ceda aux avis de quelques personnes sages & pieuses, qui lui conseillerent de mettre son Ouvrage sous la presse, & de le répandre dans le monde comme une amorce pour gagner quelques ames.

Nous vivons dans un Siecle, où les Esprits sont si delicats, qu'il faut savoir donner aux choses un tour agréable, pour les leur faire goûter. Notre Auteur prend un tour allegorique & figuré, pour faire entrer dans le fond des cœurs, s'il est possible les Veritez Divines. Et l'on auroit grand tort de le trouver mauvais, puisque divers Grands Hommes se sont aussi servis de ces sortes d'Images & d'Emblèmes, pour représenter au Peuple de Dieu plusieurs grandes & importantes Veritez; & cela à l'imitation du Docteur des Docteurs, notre Seigneur JESUS, qui a si souvent ouvert la bouche en Similitudes, & qui même ne parloit jamais sans Similitude à quelques-uns de ses Auditeurs; comme aussi ses Serviteurs les Prophètes, qui ont parlé par son Esprit, en ont usé de la même maniere, lorsque la nécessité le requeroit. On veut bien faire l'honneur aux Lecteurs de croire qu'ils auront assez de bon sens & d'équité, pour ne pas s'arrêter aux similitudes; mais que perçant, pour ainsi dire, cette écorce, ils iront d'abord aux excellentes choses qu'elles renferment, & y feront toute l'attention qu'elles meritent.

Dieu veuille que cet Ouvrage puisse servir à fortifier, à consoler, & à instruire quelque Bourgeois de Sion, quelque Chrétien, déjà entré dans le chemin Royal; comme aussi à ramener quelque brebis égarée, & à la faire rentrer dans le sentier de la Paix, afin qu'elle marche sur les traces des brebis du Seigneur, & qu'attirée par l'Amour de notre Grand Roi JESUS, elle prenne, pour ainsi dire, notre Chrétien par le pan de la robe, & lui dise; Nous, voulons aller avec vous. Et certainement si cet Ouvrage est aussi bien reçu des François, qu'il l'a été des Anglois, qui l'ont tellement goûté, qu'il s'en est fait plusieurs Editions en peu de tems en Angleterre, le Traducteur n'aura pas lieu de se repentir de la peine, ni l'imprimeur de sa dépense; & cela pourra encourager l'un & l'autre à donner encore au Public un autre Ouvrage, de notre Auteur, (qui est comme la suite de celui ci) intitulé: *Le*

Voyage de la Chrétienne & de ses Enfans,

Au reste, il est bon d'avertir, qu'on a déjà vu une Traduction Françoisé de cet Ouvrage, qui a été imprimée en Hollande, il y a plusieurs années; mais comme elle a été faite par un Wallon, qui parle Flamand en François, elle est si mauvaise, qu'on ne la peut lire qu'avec dégoût. C'est pourquoi l'on a cru faire plaisir aux bonnes ames, d'en faire une autre toute nouvelle, qui fût un peu plus Françoisé. Et l'on a ajouté dans cette Edition divers Cantiques sacrez de feu Mr. Pictet, Pasteur & Professeur à Geneve, dont on espere que les ames pieuses pourront se servir avec utilité.

Le Seigneur, qui est puissant pour nous édifier, & pour nous rendre participants de l'heritage des Saints, qui est en la Lumiere, veuille nous faire entrer lui-même dans les droits sentiers de la Paix, nous prendre par la main droite, & nous conduire par son Conseil, & enfin nous recevoir en sa Gloire. Amen

Note de l'éditeur du Ebook: Cette préface (d'un auteur anonyme) est tirée d'une édition du Voyage du pèlerin publié en 1778, chez DVIS à Rotterdam. Évidemment, l'orthographe et la ponctuation du texte original a été conservée. Si l'auteur de cette préface exprime quelques exhortations piquantes, nous nous excusons d'avance au lecteur wallon pour les préjugés condescendants qu'il exprime, laissant entendre en somme que seul un parisien saurait parler ou écrire correctement le français...

APOLOGIE DE L'AUTEUR
POUR SON
L I V R E

LORSQUE pour la première fois, je pris la plume
Ainsi, pour écrire,
Il ne m'était pas venu à l'esprit
Que je ferais un tout petit livre
D'une telle manière: que dis-je,
J'en avais entrepris un autre,
Qui, lorsqu'il fut presque terminé,
Avant que j'en prenne conscience,
Celui-ci avait commencé à prendre forme.

Et ce fut ainsi:
J'écrivais alors touchant la voie
Et de la race des saints en ce jour d'Évangile,
Ce qui prit subitement la forme d'une allégorie
À propos de leur voyage et du chemin de la gloire,
Ayant couché sur papier plus de vingt choses,
Ceci fait, une vingtaine de plus se promenaient dans ma tête;
Et de nouveau, elles ont commencé à se multiplier,
Comme des étincelles que les tisons du feu font voler.
Non, là, pensai-je, si vous vous multipliez si vite,
Je vais vous mettre de côté, de peur qu'enfin
Vous ne cessez qu'à l'infini, et que vous ne dévoriez
Le livre qu'il me reste à faire.

Eh bien, c'est ce que je fis: pourtant je ne pensais pas
De mettre devant tout le monde ma plume et mon encre
D'une telle manière;
Je n'avais pas, à vrai dire d'idée préconçue.
De ce que j'allais faire et je ne l'ai pas entrepris pour plaire à mon prochain
Non, aucunement!
Je le fis que pour mon propre plaisir.

Mais je n'ai pas passé les saisons vacants
À mon gribouillage et je n'avais l'intention
Que de me détourner, ce faisant,
De pensées mauvaises, qui auraient me font pécher.

Ainsi, c'est avec joie que je mis la plume au papier,
Et rapidement couchai mes pensées avec l'encre et le papier,
Car ayant maintenant ma méthode en main,
Lorsque je tirais les idées de mon esprit,
Elles me venaient, et c'est ainsi que je les écrivis,
Jusqu'à ce qu'il prenne,
La longueur, la largeur et la taille que vous voyez.

Eh bien, quand j'avais donc rassemblé tous les bouts,
Je leur montraï à d'autres, afin que je puisse voir
S'ils les condamnent, ou de les justifier:
Et les uns dirent: «Laissez-les vivre»,
D'autres, «Laissez-les mourir»;
Certains ont dit: «John, l'imprime-le», d'autres dirent: «Non»;
Certains dirent: «Cela pourra faire du bien», d'autres dirent: «Non»

Maintenant, j'étais dans un pétrin, et je ne voyais pas
Ce qui serait la meilleure chose à faire:
Enfin, je pensai: «Puisque vous êtes ainsi divisés:
Je l'imprimerai », et ainsi ce fut décidé:
«Car», pensai-je, «certains, je vois, veulent que ce cela se fasse,
Bien que d'autres ne courent pas sur ce chemin. »
Pour déterminer alors qui offrit le meilleur conseil,
Ainsi que je crus bon de mettre la chose à l'épreuve.

Par ailleurs, je pensais: si maintenant je refuse à
Ceux que j'aurais pu satisfaire,
Je ne savais pas, mais je pourrais les priver
D'une chose qui leur eût été une grand joie.
À ceux qui n'étaient pas favorables à sa sortie,
Je leur dis, «Je repugne à vous offenser;
Pourtant, puisque d'autres frères en sont heureux,
Abstenez-vous donc de juger,
Jusqu'à ce que vous voyiez la fin de la chose.

Si sa lecture ne vous plaît pas, laissez-la:
Certains aiment la viande, d'autres aiment picorer l'os.»
Oui, afin de les apaiser,
Je m'exprimai ainsi avec eux aussi.

«Ne puis-je pas écrire dans un style de ce genre;
Employer un tel procédé, et pourtant ne pas rater,
Ma fin, votre bien?
Pourquoi cela ne se ferait pas?
De sombres nuages apportent la pluie,
Mais les nuages clairs n'en laissent aucun.
Assurément, sombres ou clairs, s'ils laissent tomber leurs gouttes argentées
La terre, en produisant ses récoltes,
Donne gloire aux deux, et ne se plaint, ni de l'un ni de l'autre,
Mais les recueille précieusement les fruits qu'ils font croître ensemble:
Oui, mêle ainsi les deux, que entre son fruit
Nul ne peut distinguer ceci de cela:
Elles conviennent bien lorsqu'on a faim: mais si elle est repue,
Elle crache les deux, et rend leurs bénédictions nulles.

Voyez les façons que prend le pêcheur.
Pour attraper le poisson: quels dispositifs il fabrique!
Voyez comment il y engage tout son esprit;
Aussi ses pièges, ses fils, ses hameçons, ses crochets et ses filets:
Pourtant, il existe des poissons que ni crochet, ni filin,
Ni piège, ni filet, ni dispositif, peuvent attraper;
Ils doivent être recherchés à tâtons, et être chatouillés aussi,
Ou bien ils ne seront pas pris, quoique vous fassiez.

Voyez l'oiseleur qui cherche à attraper sa proie,
Par des moyens divers, que l'on ne peut même pas nommer!
Son fusil, ses filets, ses gluaux, sa lumière et sa cloche:
Il rampe, il marche, il se tient debout. Oui, qui peut dire
De toutes ses postures? Pourtant, il n'y a rien de tout cela
Qui peut le rendre maître de ces oiseaux qu'il recherche.
Oui, il doit jouer de la flûte et d'un sifflet pour en attraper;
Pourtant s'il le fait, cet oiseau lui échappera.

Si une perle peut habiter dans la tête d'un crapaud,
Et se retrouve aussi dans une coquille d'huître;

Si les choses qui promettent, mais ne contiennent rien
Qu'est-ce qui est plus précieux que l'or:
De ceux qui en ont une petite idée, qui dédaignera d'y regarder,
Afin de le trouver? Maintenant, mon petit livre
(Bien que dépourvu de toutes ces tableaux qui peuvent
Amener cet homme ou un autre à le choisir),
N'est pas dépourvu de ces choses qui excellent
Qui demeurent dans des notions courageuses, mais creuses.

« Eh bien, pourtant, je ne suis pas tout à fait satisfait
Que votre livre saura résister lorsqu'il sera sévèrement éprouvé. »
« Pourquoi, qu'y a-t-il? »
« Il est obscur. » « Et puis? »
« Mais il est feint. » « Et après? Je crois que
Certains hommes, aux paroles trompeuses, aussi obscures que les miennes
Font luire la vérité et font briller ses rayons. »
« Mais ils veulent la solidité. »
« Explique toi, homme, dis-ce que tu pense. »
« Ils feraient noyer les faibles; les métaphores nous rendent aveugles. »

La solidité, en effet, convient à la plume
De celui qui écrit aux hommes touchant les choses divines;
Mais la solidité m'es nécessaire, car
C'est au moyen de métaphores que je parle?
N'est-ce pas ainsi qu'aux temps anciens les lois de Dieu,
Ses lois évangéliques, furent formulés
Au moyen de types, d'ombres, et de métaphores? Pourtant,
Quel homme sage osera trouvera à redire
À leur sujet, de peur qu'il ne se trouve à attaquer
La sagesse la plus élevée? Non, il se prosterne plutôt,
Et cherche à savoir ce que par épingles et boudes,
Par veaux et moutons, par génisses et boucs,
Par les oiseaux et les herbes, et le sang des agneaux,
Dieu lui parle, et heureux est celui
Qui trouve la lumière et la grâce qu'ils contiennent.

Ne soyez pas trop rapides, par conséquent, à conclure
Que je préfère la solidité & que je suis grossier.
Toutes les choses à l'apparence solide,
Ne le sont pas:

Et toutes choses présentées en paraboles, ne méprisons pas;
De peur que les choses les plus nuisibles, nous accueillons trop facilement,
Et des choses bonnes pour nos âmes, nous nous privons.
Mes paroles obscures et ambiguës, ne font que cacher
La vérité, tout comme un coffre contient l'or.

Les prophètes firent beaucoup appel aux métaphores
Afin d'énoncer la vérité. Oui, quiconque considère
Christ, ainsi que ses apôtres, verra clairement
Qu'à ce jour la vérité est ainsi vêtue.

Crains-je d'affirmer que l'Écriture Sainte,
Qui par son style et ses expressions, humilie toute sagesse,
Est partout si pleine de toutes ces choses,
De figures obscures, d'allégories; Pourtant il en jaillit
De ce même livre, ce lustre et ces rayons,
De lumière qui transforment nos nuits les plus obscures en jours?

Allons, que mon détracteur examine sa vie maintenant,
Et y trouve des lignes plus sombres que dans mon livre
Qu'il en trouve, oui, et qu'il sache
Que, dans ses meilleures choses, il se trouve des lignes plus mauvaises aussi.
Pussions-nous, nous tenir devant des hommes impartiaux,
À son seul homme vil, j'ose en proposer dix,
Qui saisiront mon intention dans ces lignes
Bien mieux que ses mensonges dans des temples d'argent.
Venez Vérité.
Même emmaillotté dans des langes, à mon avis
Elle forme le jugement; corrige l'esprit;
Plaît à l'intelligence; soumet la volonté
Elle remplit aussi la mémoire
De ce dont notre imagination se plaît.
De même, elle apaise nos troubles.

Des paroles saines, je le sais, Timothée se sert,
Et de vieilles fables, il se refuse;
Mais pourtant Paul, si grave, nulle part n'interdit
Les paraboles dans lesquelles se trouve caché
Cet or, ces perles et pierres précieuses
Pour lesquels on creuse et cela avec le plus grand soin.

Laissez-moi ajouter un mot de plus: ô homme de Dieu,
Es-tu offensé? Aurais-tu souhaité que j'eusse
Habillé mon récit d'une autre robe?
Ou que j'eusse exprimé les choses de manière plus franche?
Trois choses, laissez-moi proposer, et alors je me soumetts
À ceux qui sont mes supérieurs, comme il convient.

1. Je ne vois pas pourquoi ma méthode me soit refusé
Je n'abuse pas des mots, des choses ou du lecteur;
Ou en maniant figure ou similitude de manière malhabile
En application: mais je fais tout pour faire,
Avancer la vérité, par ce moyen ou par celui-là.
Refusé, dis-je? Non, j'ai ce droit -
(Bien des exemples et cela chez ceux qui
Plurent à Dieu par leurs paroles ou leurs gestes,
Plus que tout homme qui respire en ce jour) -
Ainsi, pour exprimer ma pensée et ainsi déclarer
À toi, les choses les plus excellentes.
2. Je trouve que les hommes (aussi grands que les arbres) veulent écrire
Des dialogues sages, et pourtant personne ne les critique
D'écrire ainsi. En effet, s'ils abusent
De la vérité, maudit soient-ils, tout aussi bien que l'art qu'ils utilisent
À cette intention, mais laissons encore libre la vérité
Pour s'aventurer jusqu'à toi et moi
Et de la manière qu'il plaît à Dieu, car qui sait mieux le faire
Que celui qui nous a enseigné le premier à labourer,
Pour guider nos esprits et nos plumes à son dessein
Et a fait appel aux choses vils afin d'annoncer les divines.

3. Je trouve qu'à de nombreux endroits l'Écriture Sainte
Semble faire appel à cette méthode, là où les cas
Exigent une chose afin d'en expliquer une autre.
J'en ferai donc appel aussi, et pourtant sans rien étouffer
Des rayons d'or de la Vérité. Que dis-je, par cette méthode peut
Faites-lui jetèrent ses rayons comme la lumière comme le jour.

Et maintenant, avant de remiser ma plume,
Je vais vous montrer le bénéfice de mon livre, et alors
Je vous remet, ainsi que ce livre, à la main

Qui abaisse le fort et relève le faible.

Ce livre dessine devant vos yeux,
L'homme qui recherche le prix éternel:
Il vous montre d'où il vient, où il va,
Ce qu'il laisse inachevé; aussi ce qu'il accomplit:
Il vous montre également comment il court, et court
Jusqu'à ce qu'il atteigne la porte glorieuse.

Il démontre aussi, ceux qui se lancèrent dans la vie,
Comme s'ils allaient gagner la couronne durable:
Ici aussi vous pouvez voir la raison pour laquelle ils
N'ont pas atteint ce but et ils perdent leurs labeurs,
Et comme des sots, ils meurent.

Ce livre fera de toi un pèlerin,
Si tu acceptes d'être dirigé par son conseil;
Il te dirigera vers la Terre Sainte,
Si tu veux comprendre ses instructions:
Oui, il fera du paresseux, un vaillant
Et fera voir aux aveugles des choses agréables.

T'intéresses-tu aux choses rares et profitables?
Voudrais-tu voir une vérité dans une fable? Es-tu oublieux?
Voudrais-tu te souvenir
Du premier jour du Nouvel An jusqu'au dernier de décembre?
Alors, lisez mon récit fantaisiste; il se collera dans votre esprit comme la teigne
Et seront peut-être, pour les malheureux, un réconfort.

Ce livre est écrit dans un dialecte,
Qui peut stimuler l'esprit d'hommes nonchalants:
Il leur semble une nouveauté, et pourtant contient
Rien d'autre que des pensées d'Évangiles saines et honnêtes.

Voudrais-tu te détourner de la mélancolie,
Voudrais-tu être agréable, tout en étant loin de la folie?
Voudrais-tu lire les énigmes, et leur explication
Ou bien te noyer dans ta contemplation?
Aimes-tu te mettre à table? Où voudrais-tu voir
Un homme dans les nuages, et l'entendre te parler?

Voudrais-tu être dans un rêve, pourtant sans dormir ?
Où voudrais-tu, au même moment, rire et pleurer ?
Voudrais-tu te perdre, sans t'égarer ?
Et te retrouver sans magie ?
Voudrais-tu te lire toi-même, et lire tu ne sais quoi,
Et pourtant savoir si tu es béni ou non,
En faisant la lecture de ces lignes ? Oh alors, viens ici,
Et pose mon livre, ta tête et ton cœur ensemble.

JOHN BUNYAN.*

L E
VOYAGE DU PÉLERIN:
REPRÉSENTÉ
SOUS FORME
DE
S O N G E

CHAPITRE PREMIER

Conversion d'une âme vraiment réveillée - Fausse conversion d'une âme qui ne se repose pas solidement sur Christ.

Comme je voyageais par le désert, j'arrivai dans un lieu où il y avait une caverne. Je m'y couchai pour prendre un peu de repos, et, m'étant endormi, je vis en songe un homme vêtu d'habits sales et déchirés (Esaïe 64: 6). Il était debout [tout prêt à agir, sorti du sommeil de la sécurité] et tournant le dos à sa propre maison (Luc 9: 62; 14: 26-27). Il avait un livre à la main, et il était chargé d'un pesant fardeau (Psaume 38: 5-6); Je vis ensuite qu'il ouvrit le livre et qu'il y lisait. Bientôt il se mit à pleurer et à trembler, de sorte qu'étant tout effrayé, il s'écria d'un ton triste et plaintif: «Que faut-il que je fasse?» (Actes 16: 30).

Dans cet état il retourna chez lui, et se contraignit, aussi longtemps qu'il lui fut possible, devant sa femme et ses enfants, de peur qu'ils ne s'aperçussent de son angoisse. Mais comme sa tristesse augmentait de plus en plus (2 Corinthiens 7: 10). Il ne put se contenir longtemps; ainsi il leur découvrit bientôt ce qu'il avait sur le coeur et leur dit:

- Ma chère femme, et vous, mes chers enfants, que je suis misérable et que je suis à plaindre! Je suis perdu, et le pesant fardeau qui m'accable est la cause de ma perte. J'ai d'ailleurs un avertissement certain que cette ville où nous habitons va être embrasée par le feu du ciel (2 Pierre 3: 7,10,11); et que les uns et les autres, moi, et vous, ma chère femme, et vous, mes chers enfants, nous serons misérablement enveloppés tous ensemble dans cet épouvantable embrasement, si nous ne trouvons un asile pour nous mettre à couvert; or, jusqu'ici je n'en vois aucun.

Ce discours surprit au dernier point toute sa famille (1 Corinthiens 2: 14); non pas qu'elle y ajoutât foi, mais parce qu'on s'imagina que cet homme avait le cerveau troublé, et qu'il s'était mis des pensées creuses dans l'esprit. Toutefois, dans l'espérance que son cerveau pourrait se remettre par le repos, parce que la nuit approchait, ils se hâtèrent de le mettre au lit.

Mais, au lieu de dormir, il ne fit, presque toute la nuit, que soupirer et verser des larmes. Quand le matin fut venu, ils voulurent savoir comment il se portait. Il leur dit que son état allait de mal en pis, et leur réitéra encore ce qu'il avait dit la première fois. Mais, bien loin de faire quelque impression sur eux, cela ne servit qu'à les irriter. Il s'imaginèrent même qu'ils pourraient le faire changer en usant de rigueur; de sorte qu'ils commencèrent à le mépriser et à le quereller; puis ils l'abandonnèrent à lui-même sans se mettre plus en peine de lui (Matthieu 10: 34-39).

Aussi s'enferma-t-il dans sa chambre afin de prier pour eux comme aussi pour déplorer sa propre misère. Quelquefois il allait se promener seul dans la campagne, tantôt lisant, tantôt priant, et c'est ainsi qu'il passait la plus grande partie de son temps.

Il arrivait aussi qu'en allant par la campagne, les yeux fixés, selon sa coutume, sur son livre, il était extrêmement en peine, et j'entendis qu'en lisant il s'écria tout haut comme auparavant: «Que faut-il que je fasse pour être sauvé?».

Je remarquai d'ailleurs qu'il tournait les yeux, tantôt d'un côté tantôt de l'autre, comme un homme qui cherche à s'enfuir; cependant il ne quittait point la place, parce qu'apparemment il ne savait où aller.

Dans ce moment, je vis un homme, dont le nom était Évangéliste, qui s'approcha de lui et qui lui demanda pourquoi il poussait des cris si lamentables.

- Monsieur, lui répondit-il, je vois par le livre que j'ai entre les mains que je suis condamné à la mort, et qu'ensuite je dois comparaître en jugement (Hébreux 9: 27). Je ne saurais me résoudre à la première, et ne suis nullement préparé au dernier (Ezéchiel 22: 14).

L'Évangéliste - Comment ne pouvez-vous pas vous résoudre à la mort, puisque cette vie est mêlée de tant de maux?

Le Chrétien - C'est que je crains que le fardeau que je porte ne me fasse enfoncer plus bas que le sépulcre, et ne me précipite jusqu'au fond des enfers. Or, Monsieur, si je ne suis pas seulement en état de souffrir la prison, combien moins pourrais-je soutenir le jugement et en subir l'exécution? Voilà ce qui me fait pousser tant de gémissements.

L'Évangéliste - Si tel est votre état, pourquoi en demeurez-vous là?

- Hélas! répondit le Chrétien, je ne sais où aller.

Là-dessus l'Évangéliste lui donna un rouleau de parchemin où étaient écrites ces paroles: «Fuyez la colère à venir» (Matthieu 3: 7).

Le chrétien lut ce rouleau, et aussitôt il demanda à l'Évangéliste, en le regardant

tristement : - Où est-ce donc qu'il faut fuir?

Alors l'Évangéliste étendant la main, lui dit: - Voyez-vous bien, de ce côté là, une petite porte étroite? (Matthieu 7: 13).

Cet homme lui répondit: - Non.

L'Évangéliste lui dit: - Ne voyez-vous pas, du moins, une lumière brillante au milieu de l'obscurité?

- Il me semble, répliqua-t-il, que je la vois.

- Eh bien! dit l'Évangéliste, attachez uniquement les yeux sur cette lumière (Psaume 119: 105), marchez droit vers elle, et alors vous verrez bientôt la porte étroite. Quand vous heurterez, on vous dira ce que vous aurez à faire.

Alors le Chrétien se mit à courir. Mais il n'était pas encore fort éloigné de la porte de sa maison, que sa femme et ses enfants lui crièrent qu'il revint sur ses pas. Mais lui, sans se retourner, se boucha aussitôt les oreilles en s'écriant: La vie, la vie, la vie éternelle! (Matthieu 16: 26). Et sans se retourner, il se hâta de traverser la plaine.

Ses voisins étant sortis pour les voir, les uns se moquaient de lui, les autres le menaçaient; quelques-uns lui criaient qu'il rebroussât chemin. Il en eut même deux qui entreprirent de le poursuivre et de le ramener de force dans sa maison. Le premier se nommait l'Obstiné, et l'autre Facile; et bien que cet homme eût beaucoup d'avance sur eux, ils ne se rebutèrent point, et firent tant qu'ils l'atteignirent.

Alors il leur dit: - Mes chers voisins, pourquoi me poursuivez-vous?

- C'est, répondirent-ils, pour vous persuader de revenir sur vos pas avec nous.

- Mais, répliqua le voyageur, c'est impossible. Vous demeurez dans la ville de Corruption, où je suis né aussi bien que vous (Romains 5: 12), et si vous y mourez, vous serez tôt ou tard précipités plus bas que le sépulcre, dans une étang ardent de feu et de soufre. Prenez donc courage, mes chers voisins, et faites plutôt le voyage avec moi.

L'Obstiné - Comment! avec vous? Abandonner tous nos amis et renoncer à tous nos plaisirs!

Le Chrétien - Oui, sans doute, parce que rien de ce que vous laisserez n'est à comparer à la moindre partie de ce que je cherche, et si vous voulez venir avec moi et m'accompagner jusqu'au bout, vous aurez les mêmes avantages, car le pays où je vais est un pays de richesse et d'abondance. Hâtez-vous donc, et vous éprouverez la vérité de ce que je vous dis.

L'Obstiné - Qu'est-ce donc que vous cherchez, et qui vous oblige à renoncer à tout pour l'obtenir?

Le Chrétien - Je cherche un héritage qui ne peut ni se corrompre, ni se souiller, ni se flétrir, et qui est dans les cieux pour ceux qui le recherchent avec soin et avec persévérance. Lisez, si vous voulez, toutes ces choses dans mon livre.

L'Obstiné - Bagatelles! bagatelles! Voulez-vous rebrousser chemin avec nous

ou ne le voulez-vous pas?

Le Chrétien - Non, non; je n'en ferai rien. J'ai mis une fois la main à la charrue: malheur à moi si je regarde en arrière!

L'Obstiné - Venez donc, mon voisin Facile; retournons-nous-en et laissons-le aller. Il y a certaines têtes qui se croient plus sages que les autres, et qui, ayant une fois conçu quelque chose dans leur imagination, suivent opiniâtrement leur idée et s'imaginent être infallibles.

Facile - Ne regardez pas ces choses avec tant d'indifférence; car si ce que Chrétien nous dit est véritable, les choses qu'ils cherchent sont préférables à celles auxquelles nous nous attachons, et je sens quelque penchant à la suivre.

L'Obstiné - Qui! encore d'autres fous! Croyez-moi, retournons-nous-en. Tout ceci n'est point sage, et les lumières d'une saine raison doivent nous conduire à tout autre chose. Qui sait où cet écervelé pourra vous mener? Rebroussez, rebroussez chemin, et soyez sage une bonne fois.

Le Chrétien - Joignez-vous plutôt à moi, voisin Facile; car tous les biens dont je vous ai parlé nous attendent, et d'autres plus excellents encore. Si vous ne voulez pas me croire, lisez ce livre et vous connaîtrais la vérité: tout ce qui y est contenu est confirmé et scellé avec le sang de Celui qui l'a fait (Hébreux 9: 17, 21).

Facile - Eh bien! voisin Obstiné, je suis résolu à m'en aller avec le Chrétien et à éprouver le même sort que lui.

L'Obstiné - Mais, mon cher ami, savez-vous bien le chemin de ce lieu tant désiré?

Le Chrétien - Un nommé Évangéliste m'a ordonné de gagner une petite porte qui est là devant nous, où l'on nous enseignera le chemin qui doit nous conduire plus loin.

Facile - Allons donc, mon cher compagnon, allons!

C'est ainsi qu'ils continuèrent ensemble leur chemin;

- Pour moi, dit l'Obstiné, je retourne dans ma maison, et je ne veux point être le compagnon de semblables visionnaires.

CHAPITRE DEUXIÈME

Craintes qui viennent assiéger l'âme quand elle n'en est encore qu'au sentiment de ses péchés - Celui qui n'a eu qu'un commencement de conversion ne sait se délivrer de ces craintes qu'en retournant à son train précédent.



L'Obstiné s'étant donc retiré, je vis le Chrétien et son compagnon Facile qui marchaient dans cette vaste plaine, et j'entendis qu'ils s'entretenaient de cette manière:

- Eh bien! voisin Facile, dit le Chrétien, comment vous trouvez-vous? Je me réjouis de ce que vous êtes disposé à venir avec moi. Si l'Obstiné avait senti la valeur de l'invisible et l'effroi qu'inspire l'inconnu, il ne nous aurait pas aussi facilement tourné le dos.

Facile - Mais, mon cher voisin, puisque nous sommes seuls ici, racontez-moi un peu plus, je vous prie, quelles sont les choses que nous cherchons, et comment nous pouvons en être rendus participants.

Le Chrétien - Je les comprends bien mieux que je ne puis les exprimer; toutefois, puisque vous le souhaitez, je vous en lirai quelque chose.

Facile - Croyez-vous donc que les paroles contenues dans votre livre soient des vérités certaines?

Le Chrétien - Oui, sans doute, car tout nous dit qu'il a été fait par Celui qui ne peut mentir (Tite 1: 2).

Facile - Voilà qui est bien; mais quelles sont ces choses?

Le Chrétien - C'est un héritage incorruptible, un royaume éternel, pour la jouissance duquel une vie éternelle nous est donnée (Jean 10: 28-29).

Facile - Oh! quelle félicité!

Le Chrétien - Il y a des couronnes de gloire (2 Timothée 4: 8) et des vêtements resplendissants comme le soleil dans le firmament (Matthieu 13: 43).

Facile - Ah! que cela est charmant! Continuez.

Le Chrétien - Dans ce lieu-là, il n'y a aucune tristesse (Ésaïe 35: 10), ni cri, ni deuil car Celui qui y règne essuiera toutes larmes de nos yeux (Apocalypse 7: 16-17).

Facile - Nous nous trouverons sans doute dans une société bien belle et bien heureuse?

Le Chrétien - Nous y serons avec les Chérubins et les Séraphins, qui sont des créatures si glorieuses que nos yeux en seront éblouis. Nous y rencontrerons des milliers de personnes qui y sont entrées avant nous, dont chacune est revêtue d'une sainteté parfaite et remplie d'un amour ardent pour ses frères. Chacun de ses êtres se tient sans cesse en la présence du Seigneur, plein de joie. Il nous est parlé d'anciens couronnés, que nous y verrons (Apocalypse 4: 4), de vierges pures

avec leurs harpes d'or, d'hommes qui ont été sciés, brûlés, déchirés par les bêtes féroces (Hébreux 11: 37), et noyés dans la mer pour l'amour du Seigneur, tous bienheureux et revêtus d'immortalité.

Facile - L'éclat de cette gloire est suffisant pour ravir les coeurs. Mais comment faut-il s'y prendre pour l'obtenir?

Le Chrétien - Le Souverain l'a déclaré dans ce livre, où il est dit que si quelqu'un désire avec sincérité de les avoir, il les lui donnera certainement (Jean 8: 17; 6: 29).

Facile - Que je suis ravi, mon cher compagnon, d'entendre ces choses! Hâtons-nous. Un tel bonheur mérite bien que nous redoublions nos efforts.

Le Chrétien - Le fardeau dont je suis chargé ne me permet pas de me hâter autant que je le désirerais.

Ici je vis dans mon songe qu'aussitôt qu'ils eurent cessé de parler, ils tombèrent tous deux dans un borbier fangeux qui était au milieu de la plaine. Ils ne s'étaient pas assez tenus sur leurs gardes. Le nom de ce borbier est «le borbier du Découragement». Il y demeurèrent enfoncés pendant quelques temps et furent fort incommodés de cette boue. Le Chrétien surtout, à cause du pesant fardeau dont il était chargé, faillit y être étouffé.

- Ah! voisin Chrétien, s'écria alors Facile, où êtes-vous?

- Hélas! répondit le Chrétien, je n'en sais rien en réalité.

Facile commença alors à s'inquiéter, à se chagriner et à s'emporter : - Est-ce là, disait-il à son compagnon, le bonheur dont vous venez de me dire tant de merveilles? Si, dès le commencement de notre voyage, nous faisons une si mauvaise rencontre, que n'avons-nous pas à attendre dans la suite, avant que nous soyons parvenus à la fin de notre pèlerinage? Ah! si seulement je puis sauver ma vie d'ici, je vous laisserai bien ce bel héritage à vous seul ...

Là-dessus il se débattit deux ou trois fois avec de grands efforts, se tira ainsi à grand-peine du borbier et sortit du côté qui regardait sa maison, vers laquelle il prit incontinent sa course, de sorte que le Chrétien ne le revit plus, et se trouva seul dans le borbier du Découragement. Il s'y débattait de toutes ses forces et tâchait d'en sortir du côté opposé de sa maison; mais il n'en pouvait venir à bout à cause de son pesant fardeau.

Alors je vis un homme dont le nom est Secours qui s'approcha de lui et lui demanda ce qu'il faisait là.

Le Chrétien - Une personne qui se nomme l'Évangéliste m'avait ordonné de suivre ce chemin pour arriver à la porte qui est là devant nous, afin de fuir la colère à venir. Et comme je m'y acheminais, je suis tombé ici, comme vous voyez.

Secours - Pourquoi ne regardiez-vous pas aux traces des promesses?

(Et en effet, je vis des traces qui menaient tout droit, sans le moindre obstacle, au but proposé).

Le Chrétien - La crainte me pressait si fort que j'ai perdu de vue le bon chemin. C'est ainsi que je suis tombé dans ce borbier.

- Donnez-moi la main, lui dit Secours.

Et ayant pris le Chrétien par la main, il le tira dehors et le mit sur un terrain ferme et solide, en lui commandant de poursuivre son voyage.

Alors le Chrétien s'approcha de son libérateur et lui dit: - Seigneur, puisqu'en sortant de la ville de Corruption il faut passer par ce chemin pour venir à cette porte étroite qui est si éloignée, pourquoi ne comble-t-on pas cette fosse, afin que les pauvres voyageurs puissent passer plus sûrement?

- Ce chemin fangeux, répondit Secours, est un endroit qu'on ne peut raccommoder, parce qu'est l'égoût où s'écoule continuellement l'écume et l'ordure que jette la conviction du péché. C'est pour cela qu'il est nommé le borbier du Découragement, car lorsque le pécheur se réveille à la vue de son état de perdition, il est presque impossible qu'il ne s'élève dans son âme une nuée de frayeurs et de doutes qui lui livrent mille assauts. Ils lui font perdre courage, et, s'unissant tous ensemble, ils viennent tomber dans ce lieu-ci.

Cependant ce n'est pas l'intention du roi que ce passage demeure si mauvais. Ses ouvriers travaillent déjà depuis plus de 18 siècles à le réparer et à le rendre praticable. On a déjà employé des millions d'exhortations et d'instructions en tous temps et en tous lieux pour y faire une digue; et ce sont là les matériaux les plus propres à cette réparation. Avec tout cela le borbier du Découragement subsiste et subsistera toujours, quelque précaution qu'on y apporte.

Il est vrai que, par les soins du Souverain, on y a mis des matières solides pour que le chemin fût ferme sous les pas des voyageurs. Mais il y a certains temps où ce lieu jette ses impuretés avec plus d'abondance, ce qui arrive ordinairement lorsque le temps change. Et alors, les traces de ce chemin sont fort difficiles à découvrir; ou, si on les découvre, la tête tourne aux voyageurs et cela leur fait manquer le chemin, de sorte qu'ils tombent dans la boue malgré ces traces. Mais le terrain est ferme dès qu'on a franchi la porte.

Je vis aussi que lorsque Facile fut de retour dans sa maison, ses voisins vinrent lui rendre visite. Quelques-uns d'entre-eux disaient qu'il avait été un homme sage d'être ainsi revenu. Mais il y en avait d'autres qui disaient qu'il avait été bien fou de se hasarder à se mettre en chemin avec le Chrétien. Il y en avait même quelques-uns qui se moquaient de lui (Luc 14: 29-30), et qui déclaraient qu'il était un grand poltron: «Oh!» disaient-ils, «puisque vous aviez si bien commencé, il ne fallait pas vous rebuter pour si peu de chose. Si j'avais été à votre place, j'aurais continué mon chemin».

Ainsi le pauvre Facile était tout honteux parmi eux. Enfin, pourtant il reprit courage. Il se mit au-dessus de leurs railleries, et les moqueurs le laissèrent en repos tandis qu'ils dirigèrent leurs moqueries à l'égard du pauvre Chrétien.

CHAPITRE TROISIÈME

L'âme effrayée du sentiment de ses péchés veut presque toujours, au premier abord, essayer de se sauver par son obéissance à la loi de Dieu; mais quand elle vient à l'essayer sérieusement, elle en découvre l'effrayante impossibilité.

Dependant le Chrétien poursuivait son chemin et il rencontra en marchant un homme qui venait au-devant de lui, de sorte qu'ils se trouvèrent en face l'un de l'autre dans le même chemin. C'était un gentilhomme, nommé le Sage-Mondain, qui faisait sa demeure dans une ville appelée la Sagesse Charnelle, grande ville voisine de celle où le Chrétien habitait auparavant.

Cet homme ayant rencontré le Chrétien dont il avait ouï parler (car sa sortie hors de la ville de Corruption avait fait du bruit de toute part), et ayant connu, à sa démarche triste, à ses soupirs et à ses gémissements, ce qui se passait en lui, commença à lui parler en ces termes:

- Qu'est ceci, mon cher ami? Où pensez-vous aller avec un si pesant fardeau?

Le Chrétien - Hélas! que vous avez raison de dire que mon fardeau est pesant! Jamais personne n'en a porté un plus accablant. Si vous me demandez encore où je vais, je vous dirai que je m'achemine vers la porte étroite qui est là devant moi, et où, selon que j'en ai été informé, on doit m'enseigner le chemin que je dois suivre pour être déchargé de ce même fardeau.

Le Sage-Mondain - Avez-vous une femme et des enfants?

Le Chrétien - Oui, mais je suis tellement accablé sous mon fardeau que je ne puis plus y prendre plaisir. Il me semble que j'ai une femme comme si je n'en n'avais point (1 Corinthiens 7: 31).

Le Sage-Mondain - Voulez-vous me croire? Je vous donnerai un bon conseil.

Le Chrétien - S'il est bon, je le veux bien, car j'ai maintenant très-grand besoin d'un bon conseil.

Le Sage-Mondain - Le conseil que j'ai à vous donner est de vous décharger vous-même sans délai de ce fardeau, car sans cela vous n'aurez jamais aucun repos dans votre âme et vous n'obtiendrez jamais la bénédiction de Dieu.

Le Chrétien - C'est à cela même que j'aspire. Je cherche à être délivré de ce faix accablant. Mais, hélas! je ne puis le faire moi-même. Il n'y a personne dans nos contrées qui puisse m'en décharger, et c'est pour cela que je me suis mis en chemin. Mais il me semble apercevoir que vous-mêmes, malgré les conseils que vous me donnez, vous êtes aussi chargé d'un énorme fardeau semblable au mien. Il est vrai que vous le portez avec aisance, et que vous ne paraissiez même pas vous en apercevoir.

Le Sage-Mondain - Que me dites-vous là? Je n'ai point de fardeau, moi! D'ail-

leurs, c'est de vous que nous parlons. Dites-moi qui vous a conseillé de prendre ce chemin pour être délivré de ce poids accablant?

Le Chrétien - C'est un homme fort vénérable qu'on nomme l'Évangéliste.

Le Sage-Mondain - C'est un très-mauvais conseiller. Il n'y a point de chemin si dangereux et si fâcheux dans le monde que celui qu'il vous a montré, comme vous l'éprouverez bientôt si vous suivez son conseil. Au reste, il vous est déjà arrivé, à ce que je vois, divers malheurs. Je remarque la boue du bourbier du Découragement attachée à votre corps. Or, ce bourbier n'est encore que le commencement des incommodités qu'ont à essayer ceux qui suivent cette route. Croyez-moi, je suis plus âgé que vous: vous trouverez dans ce chemin des douleurs, des fatigues, la faim, le péril, la nudité, l'épée, les lions, les ténèbres, enfin la mort même et une infinité d'autres maux encore. C'est là la pure vérité confirmée par beaucoup de témoignages. A quoi bon, pour obéir à autrui, se jeter soi-même inconsidérément dans un labyrinthe de maux?

Le Chrétien - Comment, monsieur? Ce fardeau que j'ai sur le dos me cause bien plus de frayeurs que toutes les choses que vous venez de nommer. Et quelques disgrâces qui puissent m'arriver, elles me seront peu de chose pourvu que je puisse obtenir le soulagement que je désire.

Le Sage-Mondain - Comment avez-vous commencé à sentir ce fardeau?

Le Chrétien - Par la lecture de ce livre que j'ai entre les mains.

Le Sage-Mondain - Je le crois bien. Il vous est arrivé comme à plusieurs autres esprits faibles qui, ayant voulu trop approfondir les choses, sont tombés subitement dans le trouble dont vous êtes agité. Et cette manie rend non-seulement les hommes inhumains et misanthropes, comme je m'aperçois qu'il vous arrive, mais elle leur fait entreprendre des choses impossibles, dans l'espérance d'obtenir je ne sais quoi.

Le Chrétien - Pour moi, ce que je prétends obtenir, c'est le soulagement de mon fardeau.

Le Sage-Mondain - Quel soulagement voulez-vous chercher dans cette route où vous n'avez à attendre que mille dangers? Au lieu que je puis vous instruire, si vous voulez m'écouter patiemment, d'un moyen sûr pour obtenir ce que vous désirez avec tant d'ardeur, sans encourir aucun des dangers qui vous menacent dans le chemin où vous êtes. Oui, ce moyen est entre vos mains. Ajoutez à cela qu'à la place de ces incommodités auxquelles vous vous exposez, vous y trouverez beaucoup de douceur et de contentement.

Le Chrétien - Je vous prie, Monsieur, apprenez-moi donc ce secret.

Le Sage-Mondain - Je le veux bien. Dans un bourg nommé le bourg de la Morale habite un homme très vertueux dont le nom est le Loi, et qui a la réputation de pouvoir délivrer les hommes du fardeau qui vous presse. Je sais qu'il a fait beaucoup de bien à cet égard. Il a même la capacité de guérir ceux à qui ce fardeau

à causé quelque renversement d'esprit. C'est pourquoi je vous conseille d'aller tout droit à lui, et vous trouverez bientôt du soulagement. Sa maison n'est pas éloignée. Si vous ne le trouvez pas lui-même chez lui, il a un fils nommé l'Honnêteté qui est un charmant jeune homme. Celui-ci peut vous aider autant que le vieux gentilhomme. C'est là que vous trouverez le soulagement de votre fardeau. Et si vous n'avez pas dessein de retourner chez vous - comme aussi je ne vous le conseille pas -, vous pouvez mander votre femme et vos enfants, et les faire venir auprès de vous dans le bourg, où il y a maintenant assez de maisons vacantes et où vous pourrez en avoir une à un prix raisonnable. Les vivres sont aussi fort bons et à bon compte. Et ce qui rendra votre vie encore plus heureuse, c'est que vous y jouirez de beaucoup d'estime et de crédit parmi vos bons voisins.


Le Chrétien, s'étant arrêté un moment pour délibérer sur tous ces avantages si précieux, prit tout à coup la résolution de s'y rendre. «S'il en est ainsi», disait-il en lui-même, «Comme ce gentilhomme l'assure, je ne saurais mieux faire que de suivre son conseil». Sur l'instant, il lui demanda le chemin qui conduisait à la maison de ce vieux gentilhomme. v - Voyez-vous bien, dit la Sage-Mondain, cette haute montagne?

- Oui, très bien, répondit le Chrétien.

- C'est à cette montagne que vous devez aller, lui dit le Sage-Mondain; et la première maison que vous trouverez est la sienne.

CHAPITRE QUATRIÈME

L'âme effrayée par la pensée de la sainteté de la loi de Dieu, apprend que cette loi, par cela même qu'elle est sainte, bien loin de nous sauver, ne fait que nous condamner; et elle a son recours à l'Évangile de grâce.

insi le Chrétien continua son chemin vers la maison du seigneur le Loi, espérant y trouver le secours dont il avait besoin. Mais comme il approchait de la montagne, elle lui parut si haute et si escarpée, et le côté qui le regardait penchait tellement sur lui, qu'il crut qu'elle allait fondre sur sa tête. Ainsi, il s'arrêta tout court, n'osant avancer davantage, et son fardeau lui parut plus pesant et plus insupportable (Romains 7: 13,7,8 ; Galates 3: 10) que quand il était dans son chemin.

Il sortait aussi de la montagne des éclairs et des flammes si épouvantables qu'il craignait d'en être dévoré.

Toutes ces choses ensemble faisaient sur lui une si forte impression qu'il tremblait, s'affligeant amèrement d'avoir suivi le conseil du Sage-Mondain.

Dans cette perplexité, il vit venir à lui l'Évangéliste; à son approche la rougeur lui monta au visage. L'Évangéliste s'étant approché de plus près, et le regardant avec indignation, lui dit d'un ton sévère:

- Que faites-vous ici Chrétien?

A cette parole, le Chrétien eut la bouche fermée, ne sachant que lui répondre.

L'Évangéliste continuant, lui dit encore:

- N'est-ce pas vous que j'ai rencontré il y a déjà quelques temps, devant les murailles de la ville de Corruption, si affligé et si éploré?

Le Chrétien, après avoir hésité quelques temps à cause du trouble de son âme, répondit enfin:

- Oui, monseigneur, c'est moi-même.

L'Évangéliste - Ne vous ai-je pas adressé au chemin qui conduit à la porte étroite?

Le Chrétien - Oui, monseigneur.

L'Évangéliste - Cependant vous n'y êtes plus; comment donc vous en êtes-vous détourné?

Le Chrétien - Aussitôt après être sorti du borbier du Découragement, j'ai rencontré un gentilhomme qui m'a engagé à passer dans le bourg que nous voyons devant nous, m'assurant que j'y trouverais quelqu'un qui me délivrerait de mon fardeau.

L'Évangéliste - Quel était cet homme?

Le Chrétien - Il paraissait être un homme de considération, et il m'a dit tant de choses qu'il m'a enfin persuadé de venir jusqu'ici. Mais lorsque j'ai considéré le penchant affreux de cette montagne, je me suis arrêté tout court, de peur qu'elle ne me tombât sur la tête.

L'Évangéliste - Que vous disait donc ce gentilhomme?

Le Chrétien raconta alors tout à propos de la conversation qu'il avait eue avec le Sage-Mondain, l'égarement où il était ensuite tombé, et toutes ses suites fâcheuses.

L'Évangéliste lui dit d'un ton grave:

- Arrêtez-vous un peu, jusqu'à ce que je vous aie mis sous les yeux la Parole de Dieu.

Le Chrétien se tint là devant lui tout tremblant. L'Évangéliste, continuant, lui dit:

- Prenez garde que vous ne rejetiez celui qui vous parle; car si ceux qui méprisaient celui qui parlait sur la terre n'ont point échappé, nous serons punis beaucoup plus, si nous nous détournons de celui qui parle des cieus (Hébreux 12: 25). Le juste vivra de foi; mais si quelqu'un se retire, mon âme ne prend point plaisir en lui (Hébreux 10: 38).

Il lui fit ensuite l'application de ces paroles, disant:

- C'est là le malheur où vous êtes tombé. Vous avez commencé à mépriser le conseil du Très-Haut, et à retirer vos pieds du sentier de la paix, et cela au péril de votre âme. Comment échapperez-vous, si vous négligez le grand salut qui vous est offert?

A ces mots, le Chrétien tomba comme mort au pied de l'Évangéliste, en s'écriant:

- Malheur à moi, je suis perdu!

Mais l'Évangéliste, le voyant dans cet état, le prit par la main droite et lui dit:

- Tous les péchés et les blasphèmes seront pardonnés aux hommes. Ne sois pas incrédule, mais fidèle.

Ces paroles donnèrent un peu de courage au Chrétien, qui se releva tout tremblant et se tint debout comme auparavant en la présence de l'Évangéliste qui continua à lui parler ainsi:

- Prenez désormais plus soigneusement garde aux paroles que je viens de vous dire. Souvenez-vous que ce Sage-Mondain est ainsi nommé parce qu'il ne suit que les maximes du monde et la doctrine qui peut le mettre à couvert de la croix, et qu'il est affectionné aux choses de la terre. De là vient qu'il cherche à renverser mes voies, quelque bonnes qu'elles soient. Quant au conseil qu'il vous a donné, il y a trois choses dangereuses que vous devez rejeter.

Premièrement, vous devez fuir le conseil qu'il vous a donné de vous détourner du chemin où vous étiez. Vous devez même détester l'acquiescement que vous y avez donné parce que c'est rejeter le conseil de Dieu pour complaire à un sage selon le monde. Le Seigneur dit: «Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite (Luc 8: 24) - savoir, par la porte à laquelle je vous ai adressé - car la porte est étroite et le chemin est étroit qui mène à la vie, et il y en a peu qui le trouvent». C'est de cette porte et du chemin qui y conduit que ce méchant homme a voulu vous détourner, tellement qu'il s'en est peu fallu qu'il ne vous ait jeté dans la perdition. Détestez donc sa séduction, et ayez honte d'avoir été capable de suivre son conseil.

Deuxièmement, vous devez aussi rejeter son conseil parce qu'il a voulu vous éloigner de la croix et qu'il a essayé de vous la faire paraître fâcheuse et insupportable, au lieu que vous devez la préférer à tous les trésors. Le Roi de gloire a déclaré que «Celui qui veut sauver sa vie la perdra» (Luc 9: 24), et que «Celui qui veut le suivre et qui ne hait pas père, mère, femme, enfants, frères, soeurs, et sa propre vie, ne peut être son disciple» (Luc 14: 26). De sorte que, si quelqu'un veut nous persuader que vous trouverez la mort là où vraiment vous trouverez la vie éternelle, vous devez rejeter une telle doctrine.

Troisièmement, vous devez détester la faute que vous avez commise de mettre le pied dans le chemin qui conduit à la servitude et à la mort (car tel est le chemin des oeuvres quand on prétend avoir le salut par elles). Et, pour cet effet, vous devez considérer qui est celui à qui le Sage-Mondain vous a adressé et combien il était incapable de vous décharger de votre fardeau; car celui à qui il vous a envoyé pour en recevoir du soulagement est un homme qui se nomme Docteur de la Loi, un fils de la servante ou de l'esclave, laquelle est dans l'esclavage avec ses enfants (Galates 4: 21-31): ce qui nous est mystérieusement représenté par la montagne de

Sinai dont vous avez eu tant de frayeur. Or, si la loi est esclave, elle et tous ses enfants, c'est-à-dire tous ceux qui veulent encore vivre sous son règne, comment pourrait-elle vous affranchir? La loi est incapable de vous délivrer de votre fardeau. Nul homme n'a jamais été soulagé par elle et jamais cela n'arrivera. «Vous ne pouvez point être justifié par les oeuvres de la loi» (Galates 3: 11). Au contraire, elle provoque la colère (Romains 4: 15), et elle ne fait que donner à l'homme que la connaissance et le sentiment de son mal (Romains 3: 20), sans y remédier et sans lui donner les forces de faire mieux.

C'est pourquoi le Sage-Mondain est le plus grand des trompeurs. Ce Docteur de la Loi n'enseigne qu'une doctrine morte, et son fils l'Honnêteté, quoiqu'il paraisse homme de bien, n'est qu'un hypocrite qui ne peut aucunement vous servir. Croyez-moi, tous trois ensemble, ils sont incapables de vous conduire au salut. Mais, si vous suivez constamment mes instructions, vous parviendrez infailliblement au port heureux de l'éternité.

L'Évangéliste ayant dit ces choses éleva la voix et prit le ciel à témoin pour confirmation de ce qu'il venait de dire. Et soudain une voix se fit entendre de la montagne au pied de laquelle le Chrétien se trouvait. Il sortit une flamme de feu qui lui fit hérissier les cheveux, et cette voix tonnante fit retentir ces paroles à ses oreilles: «Tous ceux qui font les oeuvres de la loi sont sous la malédiction: car il est écrit: Maudit est quiconque ne persiste pas dans toutes les choses qui sont écrites dans le livre de la loi pour les faire!» (Galates 3: 10).

Ici le Chrétien n'attendait autre chose que la mort, et il commença à gémir pitoyablement, maudissant l'heure dans laquelle il avait rencontré le Sage-Mondain, en se traitant mille fois de fou et d'insensé pour avoir prêté l'oreille à ses conseils. Il était aussi fort confus, quand il fut revenu à lui-même, de ce que les raisons de cet homme, qui néanmoins ne procédaient que de la chair et du sang, eussent eu assez d'ascendant sur lui pour lui faire quitter le bon chemin.

Après cela, il se tourna de nouveau du côté de l'Évangéliste et lui dit:

- Mon seigneur, que vous en semble? Y a-t-il encore quelque espérance pour moi? Puis-je bien encore retourner sur mes pas et marcher vers la porte étroite? Ne serai-je point rejeté honteusement pour cette faute? Je suis en grande perplexité là dessus. Ah! ce péché me sera-t-il pardonné?

L'Évangéliste répondit:


- Vos péchés sont très-grands, car vous avez fait deux maux: vous avez abandonné le bon chemin, et cela pour entrer dans une voie défendue. Cependant, prenez courage. L'homme que vous trouverez à la porte vous recevra encore volontiers, car il a beaucoup de compassion envers les hommes. Mais, ajouta-t-il, prenez garde que vous ne vous détourniez plus ni à droite ni à gauche, de peur que vous ne périissiez hors de la droite voie pour peu que la colère vint s'allumer (Psaume 2: 12).

Sur cela, le Chrétien se disposa à retourner sur ses pas, et l'Évangéliste, après l'avoir embrasé et lui avoir montré un visage souriant, lui souhaita un heureux voyage.

Ainsi, il se mit à courir en grande diligence, sans s'amuser à dire un seul mot à ceux qu'il rencontrait et marcha comme un homme qui se trouve sur une terre défendue, ne se croyant point en sûreté qu'il ne fût rentré dans le chemin qu'il avait quitté pour suivre le conseil de Sage-Mondain.

CHAPITRE CINQUIÈME

L'âme arrive à la porte étroite qui s'ouvre sur le chemin qui conduit à la vie éternelle.

u bout de quelques temps, il arriva à la porte sur laquelle était cette inscription: «Heurtez, et il vous sera ouvert» (Matthieu 7: 7). Il heurta donc à diverses reprises, disant en lui-même: «Ah! si je puis entrer ici, quel bienfait pour un méchant et un rebelle qui n'a mérité que l'enfer! Dussé-je y être accablé de peines, je célébrerai à jamais la gloire du Souverain de Sion, et je lui en témoignerai une reconnaissance éternelle».

Enfin, une honnête personne, nommée Bon-Vouloir, se présenta à la porte et demanda qui il était, d'où il venait et ce qu'il voulait.

Le Chrétien - C'est un pauvre pécheur travaillé et chargé qui vient de la ville de Corruption, et qui voyage vers la montagne de Sion pour éviter la colère à venir. C'est pourquoi je vous conjure de bien vouloir m'accorder l'entrée de cette porte, puisqu'on m'a assuré que c'est le chemin où il faut nécessairement passer.

Bon-Vouloir - Je le veux de tout mon coeur.

Et, en même temps, il ouvrit la porte. Mais comme le Chrétien voulait y entrer, il le tira par la manche. Là-dessus le Chrétien lui demanda ce qu'il avait à lui dire. - Regardez, dit-il: il y a là un château très-fort dont Bélzébub est le maître. C'est de là qu'il décoche, avec ses adhérents, ses traits enflammés sur ceux qui s'acheminent à cette porte pour tâcher de les tuer, s'il était possible, avant qu'ils y soient entrés.

- Je me réjouis, dit le Chrétien, et en même temps je tremble.

Comme il fut entré par la porte, le portier lui demanda qui l'y avait adressé.

Le Chrétien - C'est l'Évangéliste qui m'a commandé de heurter ici et, en même temps, il m'a assuré que vous voudriez bien me dire ce que je dois faire ensuite.

Bon-Vouloir - Voilà devant vous une porte ouverte que nul ne peut fermer.

Le Chrétien - Maintenant je commence à moissonner le fruit de mes peines passées.

Bon-Vouloir - Mais d'où vient que vous venez ainsi seul?

Le Chrétien - Parce qu'aucun de mes voisins n'a vue, comme moi, le danger

auquel ils sont exposés.

Bon-Vouloir - Quelques-uns ont-ils su que vous vouliez faire ce voyage?

Le Chrétien - Oui. Ma femme et mes enfants ont été les premiers qui m'ont vu partir.

Et là-dessus il récita au portier tout ce qui lui était arrivé: comment ses voisins l'avaient poursuivi, sa rencontre avec Sage-Mondain, la frayeur qu'il avait eue du mont Sinaï et la manière dont l'Évangéliste l'avait redressé. - Maintenant, ajouta-t-il, me voici par la bonté de Dieu. Mais, hélas! plus digne encore d'être écrasé par cette même montagne que de m'entretenir avec vous. Quel bonheur pour moi d'être parvenu jusqu'ici!

Bon-Vouloir - Nous ne faisons aucune différence entre les hommes. Quelque méchants qu'ils soient et quelques crimes qu'ils aient commis avant de venir ici, on ne rejette personne. C'est pourquoi, cher Chrétien, entretenons-nous encore un peu ensemble et je vous instruirai du chemin que vous devrez ensuite prendre. Regardez devant vous; voilà votre chemin. Il est frayé par les patriarches, par les prophètes, par Jésus Christ et ses apôtres. Il est aussi droit que s'il était tiré au cordeau. Voilà la route que vous devez suivre sans y chercher aucun détour.

Le Chrétien - Mais ce chemin est-il bien sûr et ne peut-on point s'égarer?

Bon-Vouloir - Oui, vraiment, il y a des sentiers détournés; mais ils sont encore plus bas. Ils sont tortus et larges, et c'est à cause de cela que vous devez bien prendre garde pour discerner le bon chemin du mauvais. Je vous le répète, le bon chemin est toujours droit au cordeau et étroit.

Je remarquai aussi que le Chrétien lui demanda s'il ne pourrait point le délivrer de son fardeau, car jusque-là il n'avait jamais pu s'en décharger malgré tous ses efforts.

- Quant à votre fardeau, lui répondit Bon-Vouloir, portez-le jusqu'à ce que vous soyez arrivé au lieu de la Délivrance; alors il tombera de lui-même de dessus votre dos.

Sur cela, le Chrétien se disposa à continuer son voyage. Il prit congé de Bon-Vouloir. Celui-ci lui recommanda, quand il aurait fait un bout de chemin, de heurter à la porte d'une maison qu'il trouverait sur sa route, et lui dit qu'il verrait là des choses merveilleuses. Le Chrétien prit congé de son ami, qui lui souhaita un bon voyage, et, continuant son chemin, il arriva à la maison de l'Interprète. Il heurta plusieurs fois à la porte jusqu'à ce que quelqu'un vint répondre et lui demander qui il était.

- Je suis, dit le Chrétien, un pauvre voyageur. Je cherche des instructions pour mon voyage. J'ai été adressé ici par une personne qui connaît le maître de la maison.

Celui qui avait répondu à la porte appela alors le maître qui vint recevoir le Chrétien en lui demandant ce qu'il souhaitait.

- Monseigneur, dit le Chrétien, je viens de la ville de Corruption et je vais à la montagne de Sion. Celui qui se tient à la porte sur le chemin m'a dit que si je venais ici vous me feriez voir des choses merveilleuses qui me seraient très utiles pour mon voyage.

- Entrez, lui dit l'Interprète, je veux vous montrer ce que vous demandez.

Après avoir commandé à son serviteur d'allumer une chandelle, il ordonna au Chrétien de le suivre, et le mena dans un appartement particulier. Le Chrétien y découvrit d'abord un portrait admirable. C'était un homme dont les yeux étaient élevés vers le ciel, qui avait en sa main l'Écriture Sainte et la loi de vérité sur ses lèvres, le monde était derrière lui. Il semblait à son attitude qu'il plaidât avec les hommes et une couronne d'or était suspendue sur sa tête.

Le Chrétien demanda de qui était ce portrait.

- Cet homme, répondit l'Interprète, est un entre mille. Il peut engendrer des enfants (Galates 4: 19), être en travail pour les enfanter, et il les nourrit lui-même après les avoir mis au monde (1^{er} Thessaloniens 2: 7). Quant à ce que vous le voyez ayant les yeux élevés vers le ciel, l'Écriture en sa main, la loi de vérité sur les lèvres et plaidant avec les hommes, c'est pour signifier que son oeuvre ne consiste pas seulement à connaître les choses cachées, mais aussi à les exposer aux pécheurs. Le monde derrière lui et une couronne suspendue sur sa tête vous montrent qu'il méprise les choses présentes pour servir uniquement son Seigneur, assuré d'avoir la gloire du siècle à venir pour récompense.

J'ai voulu vous faire voir ce tableau avant toutes choses, parce que celui qu'il représente est le seul à qui le Seigneur de la cité céleste ait donné le pouvoir d'être votre escorte dans tous les endroits périlleux que vous aurez à traverser. C'est pourquoi prenez bien garde à ce que je viens de vous montrer, et conservez fidèlement dans votre mémoire ce que vous avez vu, de peur que dans votre voyage vous ne tombiez entre les mains de certaines gens qui se vanteront peut-être de bien te conduire, mais dont les sentiers mènent à la mort.

CHAPITRE SIXIÈME

L'âme convertie découvre une multitude d'idées nouvelles et salutaires

L il prit ensuite par la main et le mena dans un grand cabinet tout rempli de poussière, qui n'avait jamais été balayé. Et après que le Chrétien l'eut un peu parcouru des yeux, l'Interprète appela un homme pour le nettoyer. Mais dès les premiers coups de balai, il s'éleva de toutes parts une telle quantité de poussière que le Chrétien en fut presque étouffé. Ce que l'Interprète ayant remarqué, il ordonna à une jeune fille qui se trouvait là d'apporter de l'eau et d'en arroser la chambre, qui fut ainsi nettoyée promptement et facilement. Le Chrétien demanda ce que cela signifiait.

- Ce cabinet, dit l'Interprète, représente le coeur d'un homme qui n'a encore jamais été sanctifié par la grâce de l'Évangile. La poussière, c'est le péché naturellement attaché à sa nature, qui souille l'homme tout entier depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête. Celui qui a balayé le premier c'est la Loi, mais la personne qui a apporté de l'eau et qui a arrosé le cabinet représente la grâce de l'Évangile. Vous avez vu que, l'homme a commencé à balayer, la poussière s'est élevée de tous côtés sans que la place ait pu être nettoyée, et que la poussière a failli vous étouffer. Ceci nous montre que la loi, bien loin de purifier le coeur de l'homme, ne fait que rendre le péché plus vivant et plus puissant (Romains 7: 13); de sorte que, plus elle le découvre et le défend, plus elle l'augmente en réalité; car elle ne donne pas les forces pour le surmonter.

Cette jeune personne qui est venue arroser et qui, par ce moyen, a réussi à nettoyer complètement la chambre, vous offre une image de l'Évangile, qui répand ses douces influences dans le coeur. Sous son action, le vice est abattu et surmonté (comme la poussière l'a été par l'eau dont on a arrosé la chambre). Par la foi en l'Évangile, le coeur est purifié et mis en état d'hériter le royaume des cieux.

Je vis ensuite que l'Interprète prit le Chrétien par la main et le mena dans un petit cabinet, où il y avait deux jeunes enfants: l'aîné se nommait Passion, et l'autre Patience. Les traits de Passion portaient l'empreinte du mécontentement, mais Patience offrait l'image de la paix.

Le Chrétien demanda ce qui donnait à Passion l'air qu'il avait.

L'Interprète lui répondit: - C'est que le Maître veut qu'il attende les meilleures choses jusqu'à l'année prochaine, et lui, il veut les avoir tout de suite, tandis que Patience veut bien attendre.

Alors je vis que quelqu'un s'approcha de Passion avec un sac rempli de choses précieuses qu'il vida à ses pieds. Il les ramassa d'abord avec un extrême plaisir, et commença à mépriser Patience et à le railler. Mais je remarquai qu'en peu de temps il eut dissipé tout cela tellement qu'il ne lui en resta presque plus rien.

- Ah! je vous prie, dit le Chrétien à l'Interprète, expliquez-moi ces choses encore un peu plus.

L'Interprète lui répondit: - Passion est l'image des hommes de ce siècle, et Patience est la figure des hommes qui vivent dans la foi et dans l'attente du monde à venir. Comme vous avez vu que passion veut tout avoir cette année, c'est-à-dire dans ce monde, il en est de même de tous les mondains: ils veulent jouir de tous les biens dans cette vie; ils ne peuvent pas attendre jusqu'à l'année prochaine, c'est-à-dire jusqu'au siècle à venir, pour y recevoir de Dieu leur portion. Ce proverbe commun: «Un oiseau dans la main vaut mieux que deux dans le bocage», leur tient plus à coeur que tous les témoignages que Dieu nous a donné sur la certitude des biens à venir. Vous avez vu Passion consumer tout en peu de temps, sans qu'il lui en soit resté autre chose que quelques mauvais restes. C'est pour montrer ce qui

arrivera à tous les hommes à la fin de ce monde.

Le Chrétien - Je vois maintenant que Patience est incomparablement plus sage que l'autre, et cela pour deux raisons. Premièrement parce qu'il regarde à des biens infiniment meilleurs. Deuxièmement parce qu'il ne restera à l'autre que la honte et la confusion.

L'Interprète - Votre réflexion est très juste; mais vous pouvez encore ajouter à cela que la gloire du siècle à venir ne se flétrira jamais, tandis que tout le reste passe dans un instant. C'est pourquoi Passion n'a pas tant de sujet de se moquer de Patience que celui-ci en aurait de se moquer de lui; car Passion a ses biens le premier, au lieu que Patience jouira des siens à la fin. Le premier fait place au dernier parce que le dernier a son temps qui est à venir, tandis que le premier ne laisse personne qui puisse le suivre. Suivant cela, il faut que celui qui doit le premier jouir de sa portion ait un certain temps limité pour le dépenser, mais celui qui obtient sa part le dernier la gardera le dernier. C'est ainsi qu'il fut dit au mauvais riche: «Tu as eu tes biens en cette vie, et Lazare au contraire a eu ses maux: maintenant il est consolé, et toi tu es tourmenté» (Luc 16: 25).

- Je comprends, en effet, s'écria le Chrétien, que le meilleur n'est pas de jouir des choses présentes, mais d'attendre et de fixer sa vue sur les choses à venir.

- Vous dites la vérité, répondit l'Interprète; «car les choses visibles sont pour un temps et les invisibles éternelles» (2 Corinthiens 4: 18). Toutefois, bien que la chose soit telle, les choses présentes et nos inclinations charnelles sont si étroitement liées, et les choses invisibles ont si peu de rapport avec nos inclinations naturelles, que nous nous attachons très facilement aux premières, et que nous avons toujours de l'éloignement pour celles-ci.

Je vis après cela que l'Interprète prit le Chrétien par la main et qu'il le mena dans un lieu où il y avait du feu allumé contre une muraille, et quelqu'un qui y versait continuellement de l'eau pour l'éteindre; cependant le feu s'allumait toujours davantage et poussait encore plus haut ses flammes.

- Que signifie cela? dit le Chrétien.

- Ce feu, répondit l'Interprète, est l'oeuvre de la grâce dans le coeur de l'homme. Celui qui y verse continuellement de l'eau pour tâcher de l'éteindre, c'est le diable. Cependant il arrive, comme vous le voyez, que le feu s'allume toujours davantage et devient plus ardent; vous allez en voir la cause.

Là-dessus, il le fit tourner et le mena de l'autre côté de la muraille, où il vit quelqu'un qui tenait un vaisseau plein d'huile en sa main, et qui versait secrètement et sans discontinuer dans le feu.

- Que signifie encore cela? dit le Chrétien.

- C'est Christ, répondit l'Interprète, qui répand sans cesse l'huile de sa grâce dans le coeur pour entretenir l'oeuvre qu'il y a déjà commencée. Voilà ce qui fait que les âmes qu'il s'est acquises montrent toujours en elles l'oeuvre de la grâce,

malgré tout ce que la diable peut entreprendre pour l'empêcher. S'il se tient derrière la muraille pour entretenir ce feu, c'est pour enseigner que, dans les grandes tentations, on a souvent beaucoup de peine à voir comment l'oeuvre de la grâce est entretenue dans une âme.

Ensuite l'Interprète prit le Chrétien par la main et le conduisit dans un lieu de plaisance où il y avait un palais magnifique et fort agréable à voir. Je vis aussi quelques personnes qui marchaient sur la façade du palais, vêtues d'habillements d'or.

Le Chrétien demanda à l'Interprète s'il lui serait permis aussi d'y entrer. Et je vis à cette porte une grande multitude de gens qui témoignaient, à leur contenance, en avoir un grand désir; mais ils n'osaient pas. Il y avait également un homme assis derrière une table placée un peu à côté de la porte, ayant devant lui une écriture et un livre pour inscrire tous ceux qui devaient y entrer. Je vis encore que sur la porte il y avait plusieurs hommes armés, avec dessein de tuer ceux qui tenteraient de forcer le passage.

Sur cela, le Chrétien parut tout consterné. Mais comme presque tous reculèrent par la crainte de ces gens armés, je vis un homme, qui paraissait d'une valeur extraordinaire, monter vers celui qui était assis à cette table, et lui dire: «Écris mon nom». Cela accompli, il ceignit une épée et mit un casque sur sa tête, se tourna droit vers la porte, en se jetant avec un courage intrépide sur les hommes armés, qui, de leur côté, le reçurent avec une fureur sans égale. Mais cet homme, sans perdre courage, fendit la foule de ses ennemis en frappant à droite et à gauche; de sorte qu'après avoir reçu plusieurs blessures, et après avoir, de son côté, blessé ses ennemis, il passa au milieu d'eux et pénétra jusque dans le palais. A l'instant on entendit un cantique qu'entonnerent ceux qui se promenaient sur la façade du palais, et dont voici les paroles.

Courage! entrez dans ce palais de gloire!
C'est ici les séjours de l'immortalité,
Où vous allez jouir du fruit de la victoire
Pendant toute l'éternité.

Dès que cet homme fut entré, il fut vêtu d'un habit magnifique comme tous les autres. Et le Chrétien commença un peu à sourire, disant: - Il me semble que je pourrais dire sans me tromper, ce que cela signifie. Laisse-moi aller là-dedans.

- Non, dit l'Interprète, attendez un peu jusqu'à ce que je vous aie montré d'autres choses; après quoi vous pourrez continuer promptement votre voyage.

Sur cela il le mena dans une grotte de fer fort obscure, où était assis un homme qui paraissait fort triste. Il avait les yeux baissés contre terre et les mains jointes, soupirant si amèrement qu'il semblait que son coeur allait se briser.

- Qu'est-ce que cela? dit le Chrétien.

- Demandez-le à cet homme lui-même, répondit l'Interprète.

Le Chrétien lui demanda donc qui il était.

- Je suis, répondit-il ... ce que je n'étais pas auparavant.

- Et qui étiez-vous donc auparavant? dit le Chrétien.

- J'étais, répliqua cet homme, un professeur de belle apparence à mes yeux et à ceux des autres. Je m'imaginai être assez bien disposé pour le royaume céleste, et je me réjouissais à la pensée d'y entrer.

- Mais, dit le Chrétien, qui êtes-vous maintenant?

- Je suis, répondit-il, un misérable désespéré, enfermé pour toujours dans cette grotte de fer, sans pouvoir en sortir. Ah! je ne puis plus en sortir.

Le Chrétien lui dit: - Comment donc êtes-vous tombé dans ce misérable état?

- J'ai cessé, répondit-il, de veiller et d'être sobre; j'ai préféré mes convoitises à la vertu; j'ai péché contre la lumière de la Parole de Dieu; j'ai méprisé son support; j'ai contristé le Saint Esprit et il s'est retiré de moi; j'ai donné lieu au diable qui s'est rendu maître de moi; j'ai provoqué la colère de Dieu et il m'a abandonné; j'ai tellement endurci mon coeur que je ne puis plus me convertir.

Le Chrétien se tourna du côté de l'Interprète, et lui dit: - Comment? N'y a-t-il donc plus d'espérance pour cet homme? (Hébreux 6: 4-6)

- Demandez-le-lui, répondit l'Interprète.

Le Chrétien se tourna encore vers cet homme: - Hé quoi! lui dit-il, n'y a-t-il donc plus d'espérance pour vous? Faut-il que vous demeuriez éternellement dans cette caverne de désespoir?

- Oui, éternellement, répondit cet homme.

- Pourquoi? dit le Chrétien. Le Fils unique du Père n'est-il pas miséricordieux?

- Oui, je l'avoue, répondit ce malheureux; mais je l'ai crucifié de nouveau; je me suis moqué de sa personne, j'ai méprisé sa justice (Hébreux 10: 29), j'ai foulé au pied et tenu pour profane son sang; j'ai méprisé l'Esprit de grâce. Par là je me suis exclu de toutes les promesses, de sorte qu'à présent je ne puis plus attendre que les effets des menaces les plus terribles, qui me mettent sans cesse devant les yeux un jugement inévitable, une ardeur de feu qui doit dévorer les adversaires, et moi par conséquent.

Le Chrétien lui demanda encore pourquoi il s'était jeté lui-même dans ce misérable état.

- Cela m'est arrivé, répondit-il, par suite de l'amour des plaisirs et des avantages du monde, dans la jouissance desquels je me promettais beaucoup de satisfactions et de commodités. Mais maintenant il arrive, par un juste jugement, que chacune de ces choses me dévore comme un ver rongeur.

Le Chrétien lui dit: - Ne pouvez-vous pas en avoir contrition et vous convertir?

- Dieu, répondit-il, me refuse la conversion; sa Parole ne m'excite point, et

lui-même m'a ensermé dans une grotte de fer, sans qu'aucun homme puisse m'en délivrer. O éternité! éternité! quels sont les tourments que tu me réserves, et que j'aurai à endurer éternellement!

Alors l'Interprète dit au Chrétien: - N'oubliez jamais l'état funeste de cet homme, et qu'il soit pour vous un éternel avertissement.

- Ah! dit le Chrétien, que cela est effroyable! Dieu me fasse la grâce de veiller, d'être sobre, et de prier sans cesse afin que je puisse éviter le malheur de cet homme!

- Mais n'est-il pas temps de continuer mon voyage?

- Attendez encore un peu, dit l'Interprète, je n'ai plus qu'une chose à vous faire voir; après cela, vous pourrez poursuivre votre route.

Là-dessus, il prit encore le Chrétien par la main, et le conduisit dans une grande chambre où était quelqu'un qui sortait du lit, et qui s'habillait tout tremblant et extrêmement effrayé.

- Pourquoi, dit le Chrétien, cet homme est-il si effrayé et si tremblant?

- Demandez-lui-en la raison, dit l'Interprète.

Ce qu'ayant fait, le Chrétien en reçut cette réponse:

- J'ai vu cette nuit, en songe, pendant mon sommeil, le ciel fort obscur, sillonné par des éclairs et retentissant de tonnerres épouvantables. Ce qui m'a causé d'abord une angoisse et une consternation horribles. Ensuite j'ai vu, dans mon songe, des nuées qui paraissaient d'une forme tout extraordinaire, et j'ai entendu un grand bruit de trompettes. Alors un homme tout rayonnant de gloire a paru dans l'air, et s'est assis sur des nues, environné de plusieurs milliers d'habitants des cieux. Cependant tout était en feu; les cieux mêmes étaient embrassés, et à l'instant j'ai entendu une voix qui criait: «Morts, levez-vous, et venez en jugement!». Dans un moment j'ai vu les rochers se fendre, les sépulcres s'ouvrir et les morts en sortir. Quelques-uns d'entre eux étaient remplis de joie et levaient la tête; les autres tâchaient de se cacher sous les montagnes. L'homme qui était assis sur les nues ouvrit un livre et commanda que tout le monde eût à comparaître devant lui. Toutefois, à cause d'une flamme dévorante qui marchait devant lui, il y avait une distance convenable entre les autres et lui, comme entre un juge et des prisonniers. J'ouïs aussi crier à ceux qui servaient celui qui était assis sur les nues: «Assemblez l'ivraie, la paille et le chaume, et les jetez dans l'étang ardent (Matthieu 3: 12). Sur cela, l'abîme s'ouvrit subitement dans l'endroit où j'étais, et il en sortit de son ouverture beaucoup de fumées et de charbons ardents avec un bruit épouvantable. Il fut dit aussi à ceux qui servaient Dieu: «Assemblez le froment dans la grange» (Luc 3: 17). Et, sur-le-champ, plusieurs furent enlevés et portés dans les nues; mais je fus laissé en arrière. Je cherchais aussi à me cacher, mais tous mes efforts furent inutiles; car Celui qui était assis sur la nue avait toujours les yeux fixés sur moi. Mes péchés se présentèrent aussi devant moi; ma conscience m'accusait de

toutes parts, et sur cela je me suis réveillé.

- Mais qu'y a-t-il dans ce songe qui vous cause tant d'angoisse? répliqua le Chrétien.

- Comment! répondit cet homme. Je croyais que le jour du jugement était arrivé, et je n'étais pas prêt pour y comparaître. Mais ce qui m'a le plus effrayé, c'est que les anges assemblèrent un grand nombre de personnes et qu'ils me laissèrent. L'enfer aussi ouvrit sa gueule précisément à l'endroit où j'étais. Avec tout cela ma conscience me condamnait, et je remarquai que le juge avait toujours les yeux attachés sur moi, de sorte que je pouvais découvrir sur son visage sa colère enflammée contre moi.

Alors l'Interprète dit au Chrétien: - Avez-vous bien remarqué toutes ces choses?

- Oui, répondit-il, elles me donnent à la fois de la crainte et de l'espérance.

- Eh bien! ajouta l'Interprète, conservez-les soigneusement dans votre coeur afin qu'elles puissent vous servir d'aiguillon pour continuer votre voyage.

Alors le Chrétien ceignit ses reins et se disposa à suivre sa route.

L'interprète le salua en lui disant: - Que la consolation soit toujours avec vous, fidèle Chrétien, et vous accompagne tout le long du chemin qui conduit à la sainte cité!

Ainsi le Chrétien poursuivit son voyage en chantant ce qui suit.

Que de choses surprenantes
Se présentent à mes yeux!
Et qu'on trouve dans ces lieux
De merveilles ravissantes!

Que de tristesse et d'horreur,
Que de bonheur et de joie,
Pour empêcher le pécheur
De s'endormir dans sa voie.

Grâce à ce digne Interprète
Qui m'instruit si sagement
Que ne puis-je dignement
D'une faveur si parfaite

Reconnaître le bienfait,
Et plutôt que par science
En acquérir par effet
La sublime connaissance!

CHAPITRE SEPTIÈME

Dès les pas que l'âme fait dans le chemin de l'Évangile, elle se sent absolument déchargée de ses péchés - Différents manières dont on peut périr dans la voie du salut

Je vis aussi que le chemin élevé où le Chrétien marchait était muni, d'un côté et de l'autre, d'une muraille qui se nomme le Salut. Et c'est dans ce moment qu'il continuait de courir, non sans beaucoup de peine, à cause du fardeau dont il était chargé. Cependant il avançait de plus en plus, jusqu'à ce qu'il arriva dans un endroit un peu plus élevé, où se trouvait une croix et un peu au-dessous d'elle un tombeau. Au moment où le Chrétien approcha de la croix, je vis que son fardeau tomba de dessus son dos et fut abîmé dans un gouffre profond; de sorte que le Chrétien ne le revit plus jamais.

Ce fut alors qu'il ressentit une véritable joie, et qu'il commença à s'écrier, plein d'allégresse: «Il m'a donné le repos par sa tristesse, et la vie par sa mort».

Le Chrétien s'arrêta là quelques temps, s'étonnant au dernier point de ce que la seule vue de la croix l'eût ainsi déchargé de son fardeau; et il ne cessait de la contempler en versant un torrent de larmes.

Pendant qu'il était ainsi arrêté à contempler cette croix et à fondre en larmes, il aperçut trois personnages qui jetèrent les yeux sur lui et qui le saluèrent en ces termes: «Paix vous soit». Le premier ajouta encore ces mots: «Vous péchés vous sont pardonnés» (Marc 2: 5). L'autre le dépouilla de ses vieux et sales haillons, et le revêtit d'habits splendides (Zacharie 3: 4-5). Le troisième lui mit une marque sur le front, et lui donna aussi un mémoire d'où pendait un sceau (Éphésiens 1: 13); il lui recommanda de le considérer toujours bien attentivement pendant sa course et de le remettre ensuite à la porte céleste, ajoutant qu'il ne serait point reçu sans ce sceau. Ensuite le Chrétien poursuivit sa course en sautant de joie, et chantant ce cantique (Romains 8: 15-17):

Chargé du faix insupportable
Du péché, je n'avais ni trêve ni repos;
Mais enfin en ce lieu, ô bonheur ineffable!
Je trouve un terme à tous mes maux.

Quelle vertu, quelle efficace,
Se déploie en ce lieu sur les pauvres pécheurs!
Qu'ils sentent sur-le-champ, ô indicible grâce!
D'un tel poids soulager leurs coeurs.

Ici je sens finir les peines
 Que ce pesant fardeau m'a fait longtemps souffrir.
 Ici dans un instant je vois tomber mes chaînes!
 Dois-je encor craindre de mourir?

Béni soit ce bois salulaire.
 Bénie soit cette mort qui nous rend le repos!
 Mais béni soit surtout le Sauveur débonnaire
 Qui pour nous souffrit tant de maux!

Comme il continuait ainsi sa course, il arriva dans une vallée où il entrevit, un peu à côté du chemin, trois hommes qui dormaient profondément, et qui avaient les jambes liées de chaînes. L'un se nommait l'Inconsidéré, l'autre le Paresseux, et le troisième le Téméraire.

Le Chrétien, les voyant dans cet état, s'approcha d'eux d'un peu plus près, pour essayer s'il ne pourrait point les réveiller, et il leur cria:

- Vous faites comme ceux qui dorment au sein d'une mer orageuse, sur le mât d'un navire. C'est pourquoi, réveillez-vous, secouez vos chaînes; souffrez du moins qu'on vous délie; je veux vous aider en cela autant qu'il en est en mon pouvoir. Ah! si celui qui rôde autour de vous comme un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer (1 Pierre 5: 8), vient fondre sur vous, vous serez la proie de sa fureur. Hélas! je vois qu'il s'est déjà préparé une victoire presque infaillible, en vous liant les pieds pour vous rendre la fuite impossible.

Pendant qu'il les regardait et qu'il leur parlait ainsi, l'Inconsidéré dit: «Je ne vois point de danger». Le Paresseux dit: «Encore un peu de sommeil». Et le Téméraire dit: «Il se peut bien qu'il y ait quelque peu de danger, mais je me tirerai d'affaire également». Ainsi ils se couchèrent derechef pour se rendormir, et le Chrétien continua son chemin.

Il était cependant navré de douleur quand il réfléchissait sur le danger que couraient ces malheureux, et sur le refus qu'ils avaient fait du secours qu'il aurait pu leur donner, soit par ses vives exhortations, soit par ses conseils. Pendant qu'il déplorait ainsi leur sort, il aperçut, du côté gauche du chemin, deux hommes qui passaient par-dessus la muraille pour marcher avec lui dans le chemin étroit. L'un se nommait le Formaliste et l'autre l'Hypocrite.

Ces deux personnes s'étant jointes au Chrétien, il leur parla de cette manière:

- D'où venez-vous, messieurs, et où voulez-vous aller?

Il répondirent:

- Nous sommes nés dans le pays de la Vaine gloire, et nous allons à la montagne de Sion pour acquérir des louanges.

- Pourquoi, dit le Chrétien, ne venez-vous pas par la porte qui est à l'entrée

de ce chemin? Ne savez-vous pas qu'il est écrit: «Que celui qui n'entre pas par la porte, mais qui vient d'ailleurs, est un larron et un brigand» (Jean 10: 1)?

Ils répondirent d'un commun accord que tous leurs compatriotes estimaient qu'il fallait faire un trop long détour pour arriver précisément par cette porte dans cette voie. Et qu'ainsi, pour abrégier le chemin, c'était leur coutume de passer par un sentier à côté, et de sauter la muraille comme ils venaient de le faire.

- Mais, répliqua le Chrétien, cela ne doit-il pas être regardé comme une transgression de l'ordre du Seigneur de cette cité où vous prétendez aller; et, par conséquent, n'est-ce point se moquer de sa volonté révélée?

Ils lui répondirent qu'ils n'avaient que faire de se rompre la tête sur cela; que ce qu'ils faisaient était selon l'ancienne coutume, et que, s'il était nécessaire, ils prouveraient par des témoignages authentiques, que la chose avait été ainsi pratiquée depuis près de 2000 ans.

Le Chrétien - Mais pensez-vous que votre manière d'agir puisse soutenir l'épreuve de la loi?

Ils répondirent là-dessus qu'une coutume d'une telle ancienneté serait, sans doute, reçue par tout juge impartial comme très légitime. - Outre cela, ajoutèrent-ils, pourvu que nous fassions le chemin, qu'importe de quelle manière nous y serons entrés? N'y sommes-nous pas également? Quant à vous, nous remarquons bien que vous avez passé par la porte, et cependant vous n'êtes encore que sur la route, et pas plus avancé que nous qui avons passé par-dessus la muraille. En quoi donc votre condition est-elle meilleure que la nôtre?

- Je marche, dit le Chrétien, selon la règle de mon Maître; mais vous, vous ne marchez que selon les mouvements profanes de votre fantaisie. Déjà le Seigneur de la voie vous regarde comme des larrons; ainsi il est fort à craindre que vous ne soyez traités comme des serviteurs infidèles, lorsque vous serez au bout de la carrière. Vous y entrez de vous-mêmes, sans la conduite du Maître; il faudra que vous en sortiez, si sa miséricorde ne se déploie sur vous et ne vous fait grâce.

Ces hommes n'eurent pas grand'chose à répliquer. Ils se contentèrent de dire au Chrétien qu'il n'avait qu'à prendre garde à lui-même. Et ils poursuivirent leur chemin chacun de son côté, sans parler plus longtemps ensemble. Ils ajoutèrent seulement que, quant à de qui concerne la loi et les commandements, ils ne doutaient point qu'ils ne les observassent aussi fidèlement que lui, et qu'ils ne voyaient pas en quoi il se distinguait d'eux, si ce n'est pas le manteau dont il était couvert, et qui, ajoutaient-ils, lui avait été donné par quelque ami pour couvrir sa honte et sa nudité.

- Mais, leur répondit le Chrétien, au sujet de votre première observation, vous ne saurez pas sauvé par la loi et par la pratique des commandements de Dieu (Galates 3: 1), puisqu'ayant manqué en tous points à ses commandements c'est cette loi qui vous condamnerait. Vous n'entrez donc pas par la véritable porte,

en voulant être sauvé de cette manière. Quant à ces habits dont je suis vêtu, je les ai reçus du Seigneur du lieu où je vais; et, en effet, comme vous le dites fort bien, pour couvrir la honte de ma nudité, ce qui est le plus éclatant témoignage que le Seigneur ait pu me donner de sa bienveillance; car, au lieu qu'auparavant je n'avais sur moi que quelques restes de vieux lambeaux, maintenant il m'a donné ce vêtement pour le consoler et m'encourager dans le voyage. Et je m'assure que, lorsque je serai arrivé à la porte de la cité, le Seigneur qui y règne me reconnaîtra pour sien, puisqu'il m'a revêtu lui-même de ses propres habits, par un effet de sa pure grâce. Outre cela, j'ai encore sur le front une marque à laquelle vous n'avez peut-être pas pris garde, et qu'une personne très particulièrement connue de mon Seigneur y a imprimée, au jour où mon fardeau tomba de dessus de mes épaules. Je puis bien encore vous dire que, pour me consoler pendant mon voyage, il m'a donné un mémoire scellé de son sceau, avec ordre de le remettre à la porte du ciel pour pouvoir y entrer. Or, je doute que vous ayez aucune de ces choses; non, vous ne les avez pas, puisque vous n'êtes pas entrés par la porte.

A toutes ces choses, ces deux hommes ne donnèrent aucune réponse; mais ils se regardèrent l'un l'autre et sourirent.

Cependant, ils continuèrent tous trois leur chemin. Mais le Chrétien marchait toujours devant, ne s'entretenant plus avec personne qu'avec lui-même, tantôt soupirant, tantôt tressaillant de joie. Il lisait très souvent dans le mémoire que l'un des Rayonnants lui avait donné, et qui servait puissamment à son encouragement.

Je les vis marcher ensemble jusqu'au moment où ils arrivèrent au pied d'un coteau, nommé le Coteau des difficultés, au pied duquel coulait une fontaine. En cet endroit, à côté du chemin qui vient directement de la porte, il y avait deux sentiers: l'un tirant à droite et l'autre à gauche. Mais le chemin étroit, qui était aussi le droit chemin, tendait directement à la colline, dont la montée est nommée Pénible. Chrétien alla premièrement à la fontaine pour s'y rafraîchir un peu. Ensuite, il se mit à monter le coteau en chantant:

De ce mont la pente rapide
Semble impossible à surmonter;
J'entreprends pourtant d'y monter
Avec un courage intrépide.

On ne craint nullement la peine
Lorsqu'on a devant les yeux
Le prix céleste et glorieux
D'une félicité certaine.

Mieux vaux suivre la droite voie,
Parmi les soupirs et les pleurs,
Que de suivre un chemin de fleurs
Pour être de la mort la proie.

Les deux autres marchèrent aussi jusqu'au pied du coteau. Mais lorsqu'ils virent combien il était haut et rapide, et qu'ils aperçurent deux autres chemins à côté plus commodes, ils s'imaginèrent que ces deux chemins pourraient bien se rencontrer ensuite et aboutir à celui que suivait le Chrétien. Ainsi, ils résolurent d'entrer dans ces chemins, dont l'un se nomme Danger et l'autre Anéantissement. L'un d'eux prit le chemin du Danger qui le mena dans une grande forêt, et l'autre le chemin de l'Anéantissement qui le conduisit dans une grande campagne remplie de hauteurs éblouissantes, où il trébucha et fit chutes sur chutes, jusqu'à ce qu'enfin on ne le revit plus jamais.

CHAPITRE HUITIÈME

L'âme qui s'endort perd le témoignage intérieur de Dieu et se trouve assaillie par de nouveaux sentiments de timidité et de méfiance. - Douleurs qu'elle en éprouve.



lors je suivis le Chrétien du regard pour découvrir ce qui lui arriverait sur son coteau, et je remarquai qu'au lieu de courir comme auparavant, il fut obligé de ralentir le pas, et ensuite de grimper sur les genoux et sur les mains, à cause de la rudesse de la montée, qui était fort escarpée. Il y avait vers le milieu de la colline un cabane agréable, que le Seigneur du Ciel y avait fait mettre pour procurer quelque repos aux voyageurs. Le Chrétien y entra, et s'assit pour s'y reposer un moment. Pour se fortifier contre son abattement, il tira son mémoire de son sein, et se mit à considérer de nouveau les habits dont il avait été revêtu près de la croix [le pardon de ses péchés et l'imputation qui lui était faite des mérites de Jésus Christ]. L'une et l'autre de ces choses lui donna une véritable joie, qui dura assez longtemps.

Enfin, il tomba insensiblement dans l'assoupissement, et ensuite dans un profond sommeil, ce qui fut cause qu'il s'arrêta dans cet endroit presque jusqu'à la nuit, et que son mémoire lui tomba des mains. Dans le plus fort de son sommeil, il vint quelqu'un qui le poussa rudement et le réveilla en lui criant: «Va, paresseux, vers la fourmi; regarde ses voies et sois sage» (Proverbes 6: 6).

A cette voix, il se leva en sursaut, et se mit à doubler le pas pour gagner du chemin, jusqu'à ce qu'enfin il parvint au sommet de la colline, où il rencontra deux hommes qui couraient droit vers lui. L'un se nommait le Timide et l'autre le Défiant.

- Comment, messieurs!, leur cria-t-il, d'où vient que vous rebroussiez ainsi chemin?

Le Timide répondit qu'il s'était mis en chemin pour la cité de Sion, et que dans ce dessein il avait tenté d'escalader ce coteau.

- Mais, ajouta-t-il, comme à mesure que nous avançons nous rencontrons de nouveaux périls, nous avons pris le parti de rebrousser chemin.

- C'est vrai, dit le Défiant; tout à l'heure même nous avons trouvé deux lions devant nous; nous ne savions s'ils dormaient ou non; mais il est sûr que s'ils nous avaient assaillis, nous n'avions autre chose à attendre que d'en être dévorés.

- Vous m'épouvantez, leur dit alors le Chrétien: mais où fuirai-je pour être en sûreté? Faut-il que je rebrousse chemin, et que je retourne dans mon pays? Mais si je retourne, ma perte est assurée; car que puis-je attendre que la mort, dans un lieu qui doit être consumé par le feu du ciel? Au lieu que si je puis une fois parvenir à la cité céleste, j'y serai en pleine sûreté, et j'y jouirai d'une vie éternelle. C'est pourquoi je suis résolu à poursuivre mon chemin. - En disant cela, il commença à marcher courageusement; mais le Timide et le Défiant descendirent la colline en courant.

Le Chrétien cependant ne put s'empêcher de réfléchir sur ce que ces deux hommes lui avaient dit: et comme il voulut tirer son mémoire pour le lire et se fortifier contre les dangers dont il était menacé, il ne le trouva point; ce qui lui causa un étonnement et une affliction inconcevables.

C'était là toute sa consolation et son soutien dans les épreuves; c'était le passeport au moyen duquel il devait être reçu et introduit dans la cité céleste. Jugez, après cela, quelle dut être sa consternation et le trouble de son âme, lorsqu'il se vit privé d'un si grand avantage. Dans cette profonde tristesse, il se souvint enfin qu'il s'était endormi dans la cabane. Il se jeta alors à genoux devant Dieu et lui demanda pardon de cette faute si grande; après quoi il rebroussa chemin pour aller chercher son mémoire.

Mais qui pourrait décrire les regrets et la douleur qu'il ressentit tout au long du chemin? Tantôt il poussait des soupirs; tantôt il lui prenait envie de se maudire lui-même pour s'être ainsi endormi dans un lieu qui n'était destiné qu'à prendre un peu de repos. Il revenait ainsi sur ses pas en cherchant son mémoire avec beaucoup d'inquiétude, en regardant de tous côtés s'il ne pourrait point le retrouver.

Enfin, il découvrit la cabane où il s'était arrêté. Mais cette vue ne fit que raviver sa plaie, en lui rappelant le souvenir de sa faute; de sorte qu'il se mit à déplorer amèrement son sommeil insensé. «Ah!», s'écriait-il, «misérable que je suis de m'être ainsi abandonné au sommeil pendant le jour et au milieu de tant de dangers! Que je suis malheureux d'avoir ainsi accompli le désir de ma chair, par l'abus du repos que le Seigneur du Ciel n'a ordonné que pour le rafraîchissement du pèlerin spirituel, et non pour la satisfaction et la commodité de la chair! Combien de pas

inutiles n'ai-je pas faits! Je me vois maintenant obligé de faire le chemin par trois fois, au lieu qu'une seule foi aurait suffi si j'avais été sage. C'est ainsi qu'il arriva aux enfants d'Israël, qui, à cause de leurs péchés, furent renvoyés vers la mer Rouge. Et encore faut-il que je fasse ce chemin avec tristesse et amertume, au lieu que j'aurais pu le faire commodément et à la dardé du soleil. A présent, la nuit va me surprendre. Ah! Déplorable sommeil, que tu me causes de peines!»

En faisant ces tristes lamentations il arriva à la cabane, où, abattu par la fatigue, il fut obligé de s'asseoir, et là s'abandonna de nouveau à des regrets et à des larmes amères. Mais enfin, comme il regardait tristement vers la place où il était assis, il découvrit son mémoire. Aussitôt il le ramassa en tremblant, et le cacha dans son sein avec des transports de joie et avec des sentiments d'une vive reconnaissance envers le Seigneur qui l'avait si bien dirigé.

Ainsi, il se remit en chemin en versant des larmes de joie. Mais quoiqu'il fit une extrême diligence pour gagner le haut de la colline, le soleil se coucha sur lui avant qu'il fût arrivé au sommet; ce qui lui renouvela le souvenir de son dangereux sommeil, et lui fit pousser de nouvelles plaintes.

Il se souvenait aussi du récit que le Timide et le Défiant lui avaient fait de tant de difficultés, et en particulier des lions qu'ils disaient avoir rencontrés en chemin. «Si cela est», se disait-il en lui-même, «c'est la nuit que ses animaux vont chercher leur proie; et si je viens à les rencontrer dans ces ténèbres, comment éviterai-je de tomber entre leurs griffes et d'être mis en pièces par eux?»

Mais comme il continuait son chemin dans ces tristes pensées, il leva les yeux et découvrit devant lui, à côté du chemin, un magnifique palais dont le nom est Plein de Beauté; et je remarquai qu'il se hâtait pour y aller loger cette nuit. Cependant il arriva dans un passage fort étroit, distant d'environ un mille de la porte du palais. Et comme il regardait avec beaucoup de soin devant lui, il aperçut les deux lions dans le chemin.

«Je vois maintenant», dit-il, «le danger qui a fait retourner en arrière le Timide et le Défiant». Or les lions étaient enchaînés. Mais il ne voyait pas leurs chaînes; ce qui fit qu'il fut saisi d'une si grande frayeur qu'il commença à délibérer en lui-même s'il ne retournerait point en arrière pour suivre les autres, car il n'attendait que la mort. Mais le portier de ce palais, nommé Vigilant, remarquant de sa demeure que le Chrétien s'arrêtait tout court et qu'il paraissait disposé à rebrousser chemin, lui cria:

- Avez-vous si peu de courage? N'ayez point peur de ces lions, car ils sont enchaînés. Ils ne sont là que pour éprouver la foi des voyageurs, et manifester qui sont ceux qui n'en ont point. Marchez seulement toujours par le milieu du chemin [ne pas s'écarter ni à droite ni à gauche du bon chemin], et il ne vous arrivera aucun mal.

CHAPITRE NEUVIÈME

Doux repos de l'âme après ses épreuves dans la méditation des choses célestes.



lors je le vis avancer, quoiqu'en tremblant à la vue des lions, prenant soigneusement garde à l'avertissement que le portier Vigilant lui avait donné. Il entendit bien rugir ces animaux furieux, mais ils ne lui firent aucun mal. Ainsi il passa outre en frappant des mains, pour marquer la joie qu'il ressentait d'avoir aussi heureusement échappé; et il arriva de cette manière auprès du portier, à qui il demanda quelle était cette maison.

- Pourrai-je, ajouta-t-il, y loger cette nuit?

Le Portier - Cette maison a été bâtie par le Seigneur de la colline pour la commodité et la sûreté des voyageurs. - En même temps, il lui demanda d'où il venait et où il allait.

Le Chrétien - Je viens de la ville de Corruption, et je vais à la montagne de Sion. Mais, puisque le soleil est couché, je souhaiterais, s'il était possible, de passer ici la nuit.

Le Portier lui demanda comment il s'appelait.

- Mon nom, lui répondit le Chrétien, mon nom est désormais Chrétien; ci-devant je m'appelais Privé de grâce (Ephésiens 2: 1-3; Colossiens 1: 21; Romains 5: 12-21). Je suis de la race de Japhet, que l'Eternel a fait habiter dans les tentes de Sem (Genèse 9: 27).

Le Portier - Comment se fait-il que vous arriviez si tard! Le soleil est déjà couché.

Le Chrétien - Je serais bien arrivé plus tôt; mais, hélas! je me suis endormi dans la cabane qui est de l'autre côté de la colline. Et ce qui m'a bien retardé encore, c'est que mon passeport étant tombé de mes mains lorsque je dormais; j'ai été obligé de revenir sur mes pas pour le rechercher à l'endroit où je m'étais endormi, et où je l'ai heureusement retrouvé. C'est la raison pour laquelle je n'ai pu arriver ici que fort tard.

Le Portier - Eh bien, je vais appeler une des personnes de cet endroit qui vous introduira, si votre conversation lui plaît, auprès des autres habitants de ce palais, selon la coutume qui y est observée.

Là-dessus, le Vigilant tira la cloche, au son de laquelle il vit descendre une jeune personne fort modeste et gracieuse, nommée Discretion, qui demanda au portier pourquoi il avait sonné. Vigilant répondit qu'il y avait là un homme qui, venant de la ville de Corruption, voyageait vers la montagne de Sion, et que, se trouvant fatigué et surpris par la nuit, il demandait s'il pourrait passer cette nuit dans le palais. La jeune demoiselle, après avoir posé quelques questions au Chrétien, commença à sourire; ensuite les larmes lui vinrent aux yeux; et après un moment

de silence de part et d'autre, elle lui dit qu'elle allait appeler deux ou trois de ses compagnes. En effet, on vit bientôt paraître la Prudence, la Crainte de Dieu et la Charité, qui introduisirent le Chrétien dans le palais. D'abord plusieurs autres domestiques survinrent, qui lui souhaitèrent la bienvenue sur le seuil de la porte, en lui disant:

- Entrez, béni de l'Eternel! C'est pour de tels voyageurs (Mattieu 25: 34) que cette maison a été bâtie par le Seigneur de la colline.

Le Chrétien les suivit, et après qu'il se fut assis, ils lui donnèrent à boire d'une excellente boisson. Ensuite les maîtresses du lieu convinrent qu'en attendant le repas, et pour mettre le temps à profit, quelques-unes d'entre elles s'entretenaient avec le Chrétien. Celles qui furent choisies pour cela étaient la Prudence, la Crainte de Dieu et la Charité. Elles commencèrent ainsi:

- Venez, fidèle Chrétien, dit la Crainte de Dieu; entretenons-nous de toutes les choses qui vous sont arrivées dans votre voyage. Peut-être pourrons-nous en tirer quelque profit pour notre avancement et pour notre édification mutuelle.

Le Chrétien - Très volontiers; je suis ravi de vous trouver dans cette disposition.

La Crainte de Dieu lui demanda comment il s'était déterminé à faire ce voyage, qui l'avait si heureusement dirigé, s'il n'avait pas passé chez l'Interprète, etc.

Le Chrétien la satisfait par un récit fidèle de tout ce qui lui était arrivé en chemin. Il lui dit que l'horreur qu'il avait conçue de son état et de celui de sa ville natale l'avait d'abord obligé d'en sortir; que l'Evangéliste l'avait adressé à la porte étroite, et lui avait donné toutes les instructions nécessaires pour sa route; qu'il avait passé chez l'Interprète, où il avait vu plusieurs choses très remarquables, entre autres:

- 1° Comment Jésus entretient l'oeuvre de sa grâce dans les coeurs de ses élus, malgré Satan;
- 2° Comment un homme se prive, par ses péchés, de toute espérance en la miséricorde de Dieu;
- 3° Le songe d'un homme qui croyait voir pendant son sommeil le jugement dernier;
- 4° Enfin, le courage héroïque d'un soldat du Christ qui pénétra dans le palais de gloire malgré les efforts de ses ennemis, et qui ravit ainsi par la violence le royaume de Dieu.

Le Chrétien ayant ajouté que ces choses avaient fait sur lui une très vive impression, continua son histoire en disant qu'après avoir été déchargé de son fardeau à la seule vue d'un homme crucifié (Jésus notre Sauveur), il avait trouvé trois personnages qui lui avaient donné des habits neufs, lui avaient annoncé le pardon de ses péchés, et remis un mémoire scellé.

Il rappela la rencontre de l'Inconsidéré, du Paresseux et du Téméraire, qu'il

avait trouvé plongés dans le sommeil et chargés de chaînes; celle du Formaliste et de l'Hypocrite, qui prétendaient arriver à Sion en passant par-dessus la muraille.

Enfin, il raconta la peine extraordinaire qu'il avait eue à gravir ce coteau; la frayeur que la vue des lions lui avait inspirée, et le soin que le portier avait eu de le rassurer et de l'encourager. Le Chrétien finit par remercier les jeunes filles de leur bon accueil.

La Prudence prit ensuite la parole, et trouva bon de lui poser aussi quelques questions.

- Ne pensez-vous point, lui dit-elle, encore quelques fois à vos compatriotes et n'avez-vous point de regret de les avoir quittés?

Le Chrétien - J'y pense bien encore, mais c'est avec beaucoup de confusion et d'horreur. Et vraiment, si j'avais conservé le désir de la patrie d'où je suis sorti, j'aurais bien pu y retourner; mais j'en désire une meilleure, savoir, la céleste (Hébreux 11: 15-16).

La Prudence - Ne portez-vous plus rien avec vous des choses qui vous y tenaient attaché?

Le Chrétien - Hélas! je n'en porte que trop; mais c'est bien malgré moi; particulièrement les mouvements et les convoitises intérieures de la chair, auxquelles les gens de ce pays-là sont fort attachés, comme je l'ai été aussi. Mais maintenant toutes ces choses sont pour moi des sujets de tristesse et d'amertume; et si je pouvais choisir, je voudrais les plonger dans l'abîme de l'oubli; mais lorsque je veux faire le bien, le mal est attaché à moi (Romains 7: 21).

La Prudence - Ne vous semble-t-il pas quelquefois que vous avez déjà surmonté ces mouvements qui, dans d'autres moments, vous causent beaucoup de peine et de trouble?

Le Chrétien - Oui, mais cela n'arrive que rarement, et alors ce sont pour moi des moments très précieux.

La Prudence - Pouvez-vous comprendre comment il arrive que vous trouviez parfois ces mouvements du péché si affaiblis, qu'il vous semble que vous les ayez entièrement vaincus?

Le Chrétien - Cela arrive quand je médite ce que j'ai vu sur la croix, ou lorsque je jette les yeux sur le superbe vêtement que j'ai reçu, ou que je lis dans le mémoire que je porte en mon sein, ou, enfin, lorsque ma méditation s'échauffe au dedans de moi, en considérant le lieu où je vais. Tout cela affaiblit beaucoup les inclinations de ma nature corrompue.

La Prudence - Mais qu'est-ce qui vous fait principalement soupirer après la montagne de Sion?

Le Chrétien - Comment me faites-vous cette demande! C'est là qu'il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni tristesse, ni mort. c'est là que j'habiterai avec une compagnie ravissante, et que je jouirai d'un bonheur indicible. C'est là que je verrai vivant

Celui que j'ai vu pendant à la croix; Je l'aime, ce bon Seigneur, parce que c'est par lui que j'ai été délivré de mon fardeau. C'est là que je serai pleinement affranchi de toutes ces faiblesses qui m'ont causé tant de peines. Je suis las de ma maladie intérieure, et je soupire ardemment après le bienheureux séjour de l'immortalité, et après cette société sainte qui chante sans cesse devant le trône de gloire: «Saint, Saint, Saint est l'Eternel des armées!» et qui publie sans interruption «les vertus de celui qui les appelés des ténèbres au royaume de sa merveilleuse lumière».

CHAPITRE DIXIÈME

Ici la Charité prit la parole et lui demanda s'il avait une famille: - Etes-vous, lui dit-elle, engagé dans le mariage? Le Chrétien - Oui, j'ai une femme et quatre petits enfants.

La Charité - Pourquoi ne les avez-vous pas amenés avec vous? Le Chrétien se mit à pleurer et dit: - Avec quel plaisir ne les aurais-je pas amenés, s'ils avaient voulu répondre à mes invitations! Mais aucun d'eux n'a voulu me suivre.

La Charité - Vous deviez faire votre possible pour leur montrer à quel danger ils s'exposaient s'ils demeuraient en arrière. Le Chrétien - C'est ce que j'ai fait; et j'ai encore tâché de leur faire voir ce que Dieu m'avait donné à connaître de la destruction de notre ville; mais ils traitaient tout cela de folie, et ils n'ont point voulu me croire.

La Charité - Mais n'avez-vous pas demandé à Dieu qu'il voulût bénir le conseil que vous leur aviez donné? Le Chrétien - Certainement, et même avec toute l'ardeur dont j'étais capable; car vous ne devez pas douter que ma femme et mes enfants ne me soient fort chers.

La Charité - Vous deviez leur représenter la grandeur de votre tristesse et la crainte où vous étiez de cet embrasement; car, selon moi, la destruction prochaine de votre ville est assez évidente. Le Chrétien - C'est ce que j'ai fait plus d'une fois; et ils l'ont vu assez clairement par l'état dans lequel je me trouvais, par mes larmes et par le tremblement que cette frayeur excitait en moi. Mais rien de tout cela n'a été capable de les porter à me suivre.

La Charité - Qu'avaient-ils donc à alléguer pour justifier leur refus? Le Chrétien - Que vous dirais-je? Ma femme craignait de quitter le monde, et mes enfants étaient accoutumés, dès leur jeune âge, à de vains divertissements. Ils alléguaient tantôt ceci tantôt cela. En un mot, ils ont usé de tant de prétextes, qu'ils m'ont laissé partir seul, comme vous le voyez.

La Charité - Mais ne démentiez-vous point vos paroles et vos exhortations par une vie relâchée? Le Chrétien - Pour dire la vérité, je ne puis point me louer en ce qui concerne ma vie, car je suis convaincu de bien des manquements à cet

égard. Je sais aussi qu'un homme peut être fort aisément une pierre de scandale aux autres, et détruire, par l'exemple de sa conduite, ce qu'il tâche de leur inspirer par des raisonnements solides et touchants. Toutefois, je puis bien dire que je me gardais très soigneusement de commettre quelque mauvaise action, et de leur fournir par là un prétexte pour rejeter mes exhortations. Ils m'accusaient même, à cause de cela, d'une trop grande rigidité, et ils me reprochaient d'avoir la conscience trop scrupuleuse. En effet, je m'abstenais, pour l'amour d'eux, de beaucoup de choses indifférentes (1 Corinthiens 8: 9), dans la crainte qu'ils ne vissent en moi quelque chose qui pût leur donner du scandale.

La Charité - Il est vrai que Caïn haïssait son frère parce que ses oeuvres étaient mauvaises et que celles de son frère étaient bonnes (1 Jean 3: 12): et si votre femme et vos enfants ont mal interprété les vôtres, ils se sont amassé par là des charbons de feu sur la tête. Je n'ai plus rien à ajouter.

C'est au milieu d'entretiens pareils que se passa la soirée jusqu'à ce que le souper fût préparé. Alors ils se mirent à table, et leur mets, furent selon les expressions d'un prophète, des mets délicieux (Esaïe 25: 6), des moelles et des viandes grasses, des vins exquis et purifiés. Tous les entretiens qu'ils eurent à table roulèrent sur le Seigneur du lieu, sur ses actions admirables, et sur la fin généreuse et charitable qu'il s'était proposée dans toute sa conduite. On comprenait bien, à leurs discours, qu'ils estimaient ce Seigneur comme un héros qui avait combattu contre celui qui avait la puissance de la mort (Hébreux 2: 14), et l'avait vaincu, non pas cependant sans avoir été lui-même en butte aux plus grands dangers.

- C'est pour cela, disait le Chrétien, que je l'aime encore davantage; car j'ai oui dire qu'il a exposé sa vie et versé son sang pour vaincre nos cruels ennemis; Mais ce qui relève infiniment cette grâce, c'est qu'il a fait toutes ces choses par un pur amour pour les siens. Quelques-uns des serviteurs assuraient qu'ils avaient été avec lui lorsqu'il mourut sur la croix; que, dès lors, ils lui avaient encore parlé; qu'ils avaient même oui de sa propre bouche qu'il avait un si grand amour pour les pauvres voyageurs, qu'on ne saurait trouver un pareil exemple dans tout le monde. Et pour confirmer ce qu'ils disaient, ils rappelèrent qu'il s'était dépouillé de toutes ses richesses (2 Corinthiens 8: 9) et de toute sa gloire pour amener cet ouvrage à sa perfection en faveur des pauvres pécheurs. Ils ajoutèrent qu'ils lui avaient oui dire qu'il ne voulait pas habiter seul sur la montagne de Sion, mais qu'il voulait partager sa gloire avec les siens; pour cela, il les avait élevés à la dignité de princes (1 Pierre 2: 9), bien qu'ils fussent nés dans la plus basse condition, et que de leur origine ils ne fussent que poudre et cendre (1 Samuel 2: 8; Psaume 103: 14).

C'est ainsi qu'ils s'entretenaient jusque bien avant dans la nuit. Ensuite les maîtresses du château remirent le Chrétien à la protection du Seigneur et allèrent prendre leur repos, après l'avoir mené dans une chambre haute et fort spacieuse, nommée la Paix, dont les fenêtres regardaient au levant, et où il dormit jusqu'à ce

que le jour parût. Alors il s'éveilla en chantant:

Ô grâce précieuse et sainte
Que notre bon Sauveur veuille donner son corps,
Son sang, tous ses divers trésors,
A tous ceux qui marchent sans feinte
Dans le chemin semé de croix,
Et qui suivent ses saintes lois!

Je sens une secrète joie
Que mon sacré dépôt excite dans mon coeur.
C'est lui qui guérit ma langueur
Par l'efficace qu'il déploie,
Et maintenant j'habite en pais
Aux portes du divin palais.

CHAPITRE ONZIÈME

Dès que chacun fut levé dans la maison, les mêmes personnes de la veille se rendirent dans la chambre et dirent au Chrétien qu'elles ne voulaient point le laisser partir avant de lui avoir montré les curiosités de ce lieu.



insi elles le menèrent d'abord dans leur cabinet, et lui montrèrent des registres de la plus merveilleuse antiquité. En premier lieu, elles lui firent voir la généalogie du Seigneur de la colline, qui portait qu'il était issu de l'Ancien des jours par une génération éternelle (Michée 5: 1). Là étaient aussi déduits tout au long ses faits historiques, et les noms de plusieurs milliers d'hommes qu'il avait pris à son service, et dont il avait récompensé la fidélité en les introduisant dans l'auguste palais qui ne peut être détruit par le temps.

Elles lui lurent quelques traits d'histoire concernant certaines actions mémorables de quelques-uns de ses serviteurs; comment ils avaient conquis des royaumes, exercé la justice, obtenu les promesses, fermé la gueule des lions, éteint la force du feu, échappé au tranchant de l'épée; comment ils avaient recouvré la santé, s'étaient montrés vaillants dans les batailles et avaient tourné en fuite les armées étrangères (Hébreux 11: 33-34).

Elles lurent dans une autre partie de ce registre que le Seigneur était disposé à recevoir chacun en grâce, quelques injustices qu'il eût commises dans le passé, tant contre sa personne que contre les siens.

Le Chrétien lut encore dans ces mémoires divers événements singuliers, comme aussi des prophéties et des menaces qui doivent avoir leur accomplissement cer-

tain, et qui ont été consignées dans ces livres, tant pour inspirer de l'effroi aux ennemis que pour donner de la consolation et du courage aux voyageurs.

Le lendemain elles le menèrent dans leur arsenal, où elles lui montrèrent toutes sortes d'armes dont le Seigneur du lieu a accoutumé de pourvoir les voyageurs, telles que l'épée, le bouclier, le casque, la cuirasse (Ephésiens 6: 13-17; 1 Thessaloniens 5: 8). Il y en avait un si grand amas qu'on en pourrait armer autant de gens qu'il y a d'étoiles au firmament.

Elles lui montrèrent aussi certains instruments à l'aide desquels quelques-uns de ses serviteurs avaient fait des exploits miraculeux: la verge de Moïse, les trompettes et les flambeaux avec lesquels le peuple d'Israël mit en déroute les Madianites, le marteau et le pieu dont se servit Jaël pour tuer Sisera, la fronde de David et la pierre avec laquelle il abattit le géant Goliath; enfin l'épée avec laquelle le Seigneur tuera tôt ou tard l'Homme de péché, quand il se lèvera pour fondre sur sa proie.

Elles lui firent encore voir plusieurs choses merveilleuses dont le Chrétien fut fort réjoui; après quoi chacun retourna en son repos.

Le lendemain, je vis qu'il se leva de bon matin pour continuer son voyage, mais les personnes du château le sollicitèrent de s'arrêter encore jusqu'au jour suivant; car, dirent-elles, nous voulons vous montrer, si le temps est serein, où sont situées les aimables collines qui doivent encore beaucoup plus contribuer à votre consolation que ce palais, parce qu'elle sont beaucoup plus proches du port désiré. Il y consentit et s'arrêta encore ce jour-là. Elles le menèrent donc le lendemain sur le faite de la maison, et lui dirent de regarder du côté du midi: ce qu'il fit. Aussitôt il découvrit dans l'éloignement un contrée fort montueuse, ornée de bocages, de vignobles avec toutes sortes de fruits et de fleurs, de ruisseaux et de cascades, ce qui était fort agréable à voir.

Le Chrétien demanda comment se nommait ce pays; on lui répondit qu'il se nommait le pays d'Emmanuel. - il est, ajoutèrent-elles, à l'usage des pèlerins et des voyageurs, de même que cette colline-ci. Lorsque vous y serez arrivé, vous découvrirez de là la porte de la cité céleste, comme vous l'apprendront les bergers qui habitent ce pays.

Sur cela, le Chrétien prit la résolution de continuer son voyage, ce à quoi ses hôtes consentirent sans peine; - Toutefois, dirent-elles, entrons dans l'arsenal. Là, elles le couvrirent de pied en cap d'armes à toute épreuve, en cas qu'il fût exposé à quelque assaut dans la suite de son voyage.

Ainsi armé, il marcha avec ses bonnes amies du côté de la porte, où il demanda au Portier s'il n'avait point vu passer de Pèlerin? - Oui, répondit le Portier. - Ah! mon cher ami, dit le Chrétien, ne l'avez-vous point connu? Le Portier répondit: - Je lui ai demandé son nom; il m'a répondu qu'il se nommait le Fidèle. - Oh! dit le Chrétien, il vient aussi du pays de ma naissance; c'est mon compatriote

et mon plus proche voisin. Croyez-vous qu'il soit déjà bien loin? Le Portier - Il est au bas du coteau. Le Chrétien - Eh bien, mon cher ami, le Seigneur soit avec vous et vous bénisse de toutes ses bénédictions pour le bien que vous m'avez fait.

Ainsi le Chrétien se mit en chemin, accompagné de la Discrétion, de la Crainte de Dieu, de la Charité et de la Prudence, qui voulurent lui faire compagnie, en réitérant leurs premiers entretiens, jusqu'au pied de la colline. - Comme la colline est très pénible à la montée, dit le Chrétien, elle est aussi, à mon avis, très difficile et dangereuse à la descente. - Il est vrai, dit la Prudence; c'est une chose difficile que de marcher dans la vallée d'Humilité, où vous êtes maintenant, sans faire quelques chutes ou du moins sans broncher.

Le Chrétien, voulant profiter de cet avis, marcha en descendant avec beaucoup de précaution, ce qui n'empêcha pas qu'il ne chancelât une ou deux fois.

Dès qu'il fut arrivé au bas de la colline, la compagnie prit congé de lui en lui donnant un pain, une provision de vin et quelques autres aliments, après quoi il continua son chemin.

CHAPITRE DOUZIÈME

Quand l'âme passe par de grandes humiliations au dehors comme au dedans, le démon renouvelle ses plus furieuses tentatives pour la détourner de la foi; mais l'âme qui reste fidèle remporte la victoire.



Quand il fut venu jusqu'à la vallée de l'Humilité, il s'y trouva dans de grandes détresses; car à peine y était-il arrivé, qu'il aperçut de loin le plus grand ennemi des âmes, nommé Apollyon, autrement Destructeur, qui venait fondre sur lui. Le Chrétien, à son approche, se trouva saisi d'une si grande frayeur, qu'il se demanda s'il devait s'enfuir ou résister; mais ayant réfléchi qu'il n'était point armé par derrière, il pensa que ce serait donner un grand avantage à son ennemi que de lui tourner le dos; parce que de cette manière il pourrait aisément être percé de ses dards enflammés. C'est pourquoi il prit la résolution de l'attendre de pied ferme; car, disait-il en lui-même, il s'agit de ma vie; ainsi le meilleur est d'aller en avant et de combattre courageusement.

Il passa donc outre, et bientôt Apollyon le joignit. C'était un monstre épouvantable, couvert d'écaillés brillantes, ce qui désigne son orgueil. Il avait les ailes d'un dragon et les pieds d'un ours. De son ventre il sortait du feu et de la fumée, et sa gueule était semblable à celle d'un lion.

D'abord ce monstre jeta sur le Chrétien des regards furieux, et lui demanda d'un ton menaçant d'où il venait, et où il se disposait à aller?

- Je viens, dit le Chrétien, de la ville de Corruption, et je m'en vais à la Cité de Sion.

Apollyon - Cela seul me prouve que tu es de mes anciens sujets, car tout ce pays-là m'appartient, et j'en suis la prince et le dieu. D'où vient que tu t'es oublié jusqu'à ce point, que de te soustraire à l'obéissance de ton roi légitime? Si je n'attendais encore de toi quelque service, je te terrasserais d'un souffle de ma bouche.

Le Chrétien - Il est vrai que je suis né sous ton empire, mais ta domination m'était insupportable, et le salaire que tu donnes à tes serviteurs est si chétif qu'il est impossible qu'un homme y puisse vivre, car le salaire du péché c'est la mort (Romains 6: 23). C'est pourquoi, j'ai sérieusement pensé à secouer ton joug par un sincère amendement, suivant en cela l'exemple de bien d'autres personnes sages et sensées.

Apollyon - Il n'est aucun prince ni seigneur qui puisse souffrir que ses sujets se révoltent de cette manière. Et quant à moi, je ne prétends pas que tu m'échappes avec tant de facilité. Quant aux plaintes que tu exprimes sur la dureté de mon service et sur la pauvreté du salaire, tu n'as qu'à mettre ton esprit en repos de ce côté-là. Si tu veux rentrer à mon service, je te promets de te donner tout ce que tu voudras en ce monde.

Le Chrétien - Je me suis déjà engagé à un autre souverain, savoir au Roi des rois. Ainsi n'espère plus que je veuille jamais rentrer sous ton affreuse domination.

Apollyon - Tu as fait en cela ce que porte le commun proverbe: tu as passé d'un mauvais maître à un plus rigoureux. Aussi arrive-t-il souvent que ceux qui se disent ses serviteurs lui tournent le dos en peu de temps et reviennent à moi. Fais-en de même et tu t'en trouveras bien.

Le Chrétien - Arrière de moi! Je me suis donné à ce bon Maître, et je lui ai prêté serment de fidélité. Si, après un engagement aussi sacré, je lui étais infidèle, je mériterais de périr comme un traite.

Apollyon - Tu m'as bien joué le même tour, je suis prêt à l'oublier si tu reviens à moi tout de bon et sans délai. Le Chrétien - Ce que je te promis alors, je le fis par ignorance et parce que tu me trompais. Non seulement je sais que le Roi sous lequel je me suis enrôlé est assez bon pour me pardonner tous les péchés que j'ai commis contre lui, et même le crime détestable de m'être donné à toi; sache, ô Destructeur, qu'à dire franchement la vérité, sa domination, sa solde, sa récompense, son service, ses serviteurs et sa compagnie valent incomparablement mieux que tout ce que tu peux m'offrir. C'est pourquoi, encore une fois, cesse de me tenter plus longtemps. Je suis son serviteur, et je veux m'attacher à lui, avec une fidélité inviolable.

Apollyon - Penses-y encore une fois, et considère surtout le peu de fruit que tu peux espérer de ton voyage. La plupart de ceux qui m'abandonnent font une malheureuse fin. Tu vantes tant l'excellence de ce Maître ... mais est-il jamais sorti de son lieu pour délivrer ses serviteurs des mains de leurs ennemis? Au lieu que je suis toujours prompt à secourir ceux qui me servent, ou à les délivrer, soit par la

ruse, soit par la force. Et je promets que je ne te manquerais point dans l'occasion.

Le Chrétien - Retire-toi, te dis-je.

Apollyon - Mais réponds à ce que je viens de te dire.

Le Chrétien - Le Seigneur suspend quelquefois son secours, mais ce n'est que pour éprouver l'amour et la fidélité des siens. Et ce que tu appelles une fin malheureuse où ils tombent parfois, c'est ce qu'ils regardent comme la mort la plus glorieuse qui puisse terminer leurs jours; car ils ne se mettent pas en peine d'une délivrance temporelle, ils ont devant les yeux la gloire qui leur est destinée, quand le Seigneur viendra sur les nuées de l'air avec les anges de sa puissance.

Apollyon - Tu as déjà été infidèle à son service: comment oses-tu te flatter de recevoir de lui quelque récompense?

Le Chrétien - En quoi, Destructeur, lui ai-je été infidèle?

Apollyon - Dès le commencement du voyage tu t'es fatigué et tu es tombé dans le bourbier du Découragement, où tu as manqué d'être étouffé. Tu t'es ensuite engagé dans un chemin écarté pour être déchargé de ton fardeau, au lieu que tu aurais dû justement attendre que ton prince t'en déchargeât lui-même. Tu as dormi du sommeil du péché, et dans cet état tu avais perdu ce que tu devais regarder comme le plus précieux. Tu as eu la pensée de rebrousser chemin lorsque tu as vu des lions. Enfin, dans tous tes discours et dans toutes tes actions, tu aspires secrètement à ta propre gloire. Est-ce là lui être fidèle?

Le Chrétien - Tout ce que tu dis est vrai, et il y a bien d'autres choses encore que tu ne dis pas. J'avoue que j'avais tous ces défauts pendant que j'étais sous ta puissance et dans ton pays; mais j'en ai gémi en la présence de mon Seigneur, qui m'en a miséricordieusement accordé la pardon.

A ces mots, le Destructeur entra en grande fureur et s'écria d'un ton effroyable: - Je suis l'ennemi de ton prince, des ses lois et de son peuple, et je suis venu contre toi à dessein de te combattre.

- Encore une fois, s'écria le Chrétien, arrière de moi! Je suis dans la voie du Roi, et tu ne peux m'attaquer sans lui faire outrage.

Pendant Apollyon se mit en travers du chemin et dit: - J'ai secoué toute crainte; c'est pourquoi prépare-toi à la mort, car je te le jure, par mon abîme éternel, que tu ne passeras pas plus avant; c'est ici qu'il faut que tu meures.

En même temps, il lança un dard enflammé qui vint, sifflant, droit contre la poitrine du Chrétien. Mais celui-ci le repoussa avec le bouclier qu'il avait en main. Ainsi il évit le danger, mais il vit aussi qu'il était temps de se mettre en défense et de se préparer à combattre tout de bon, car Apollyon lançait ses dards sur lui avec une extrême violence, et ils volaient à l'entour de sa tête comme une grêle; de sorte que, malgré sa résistance, il en fut finalement blessé de toutes parts: la tête, le coeur, les pieds furent atteints, ce qui le fit un peu reculer. Apollyon ne manqua pas d'en profiter et de poursuivre sa victoire. De son côté, le Chrétien

s'arma de tout le courage qui lui fut possible, ce qui rendait ce terrible combat plus opiniâtre et plus long. Le Chrétien se trouva bientôt extrêmement las, et à cause de ses plaies il s'affaiblissait de plus en plus.

Apollyon, sans perdre de temps, et profitant de son avantage, s'approcha du Chrétien de plus près dans l'intention de le terrasser; et on peu dire que, s'il ne lui donna pas le coup de mort, il l'ébranla si rudement qu'il fit une terrible chute et que son épée lui tomba des mains. Peu s'en fallut même qu'Apollyon ne l'étouffât, en l'insultant en ces termes: «Maintenant je te tiens en ma puissance, maintenant je triomphe de toi».

Le Chrétien commença à perdre toute espérance de conserver sa vie.

Mais comme Apollyon allait faire ses derniers efforts pour perdre son ennemi, le Chrétien, fortifié d'une manière toute particulière par son Dieu, étendit promptement la main pour saisir son épée, ce qui lui réussit heureusement. En même temps, il s'écria: «Ne te réjouis pas, mon ennemi! Si je suis tombé, je me relèverai (Michée 7: 8); et en disant cela, il frappa Apollyon d'une plaie terrible qui le fit reculer comme un homme blessé à mort. Il étendit ses ailes de dragon, et s'envola de devant ses yeux de sorte que le Chrétien ne le revit plus. Alors, voyant qu'il avait triomphé de son ennemi, il dit: «En toutes choses nous sommes plus que vainqueurs par Celui qui nous a aimés (Romains 8: 37).

Oh! qui pourrait se représenter les cris et les rugissements dont Apollyon faisait retentir l'air pendant tout le combat, et de l'autre côté quels soupirs et quels gémissements le Chrétien poussait du fond de son cœur! Je ne pus remarquer pendant ce temps-là un seul rayon de joie sur son visage, jusqu'à ce qu'il s'aperçut qu'Apollyon avait été blessé de son épée à deux tranchants. C'est alors qu'il commença à faire éclater sa joie, en élevant les yeux au ciel pour marquer sa reconnaissance, et en chantant le cantique suivant.

Béelzébul, ce roi de la troupe infernale, Avait lâché sur moi un de ses chefs ardents; Ce dragon, animé de fureur sans égale, Venait fondre sur moi sans perdre point de temps.

En vain par ses discours il tenta ma constance; Dans un pareil combat il faut vaincre ou mourir. Mais j'allais succomber, malgré ma résistance, Si mon Roi n'eût été prompt à me secourir.

Oui, l'archange Michel, veillant pour ma défense, D'un glaive à deux tranchants arma ma faible main. Par son puissant secours j'obtins ma délivrance: Je blessai le dragon, qui s'envola soudain.

Béni soit à jamais l'auteur de ma victoire, Mon cher Emmanuel, mon divin protecteur! Donne-moi désormais de vivre pour ta gloire, Toi qui dans ce combat fus mon libérateur.

Alors j'aperçus une main qui donna au Chrétien quelques feuilles de l'arbre de vie pour les appliquer sur ses plaies, et elles furent aussitôt guéries. Sur cela, il

s'assit un moment pour prendre quelque nourriture (celle qu'il avait reçue au palais Plein de Beauté); et ayant ainsi un peu repris ses forces, il se remit en chemin, tenant continuellement son épée en sa main; car, disait-il, je ne sais quel ennemi je puis encore rencontrer. Il passa cependant tranquillement la vallée sans recevoir aucune attaque, ni d'Apollyon ni d'aucun autre ennemi.

CHAPITRE TREIZIÈME

Autres grandes épreuves. Etat de l'âme où elle se sent comme abandonnée et rejetée de Dieu, où toute lumière lui manque.



u bout de cette vallée, il y en avait encore une autre, nommée la Vallée de l'ombre de la mort (Psaume 23: 4), ou la Vallée obscure, au travers de laquelle il fallait que le Chrétien passât nécessairement, car le chemin de la cité céleste passe droit par le milieu. Cette vallée est un lieu fort solitaire, et le prophète Jérémie la dépeint comme un lieu désert, un pays de landes et montagneux, un pays sec, dans l'ombre de la mort (Jérémie 2: 6).

A l'entrée de cette vallée, il rencontra deux hommes, enfants de ceux qui décritèrent autrefois le bon pays de Canaan (Nombres 13: 32,34), et qui retournaient en grande hâte sur leur pas.

- Où allez-vous? leur dit le Chrétien.

- Retournez, répondirent-ils, si vous avez encore quelque souci de votre vie.

- Pourquoi cela? répondit le Chrétien. Qu'est-ce qui se passe?

- Ce qui se passe? répondirent-ils. Nous sommes allés aussi loin qu'il est possible dans le chemin où vous voulez entrer; mais nous y avons manqué d'y laisser la vie.

- Qu'est-ce donc qui vous est arrivé? demanda le Chrétien; qu'avez-vous vu?

- La vallée obscure elle-même, dirent-ils; n'est-ce pas assez? D'épaisse ténèbres y règnent de toute part; on n'y aperçoit que des lutins, des dragons sortis de l'abîme; on y entend sans cesse des gémissements et des hurlements, comme des gens accablés sous de pesantes chaînes. En un mot, c'est un lieu dangereux et horrible.

- Je ne puis encore voir autre chose en tout ceci, dit le Chrétien, sinon que c'est le chemin par lequel je dois passer pour parvenir au terme de mon voyage.

- Si c'est là votre chemin, dirent-ils, nous ne voulons pas vous suivre ... En même temps ils se séparèrent du Chrétien, qui continua son chemin, tenant toujours son épée à la main, de peur d'être surpris.

Je vis aussi qu'au côté droit de la vallée il y avait tout le long du chemin un profond fossé (où sont tombés, de tout temps, les aveugles qui conduisent d'autres aveugles, et où ils ont misérablement péri). A la gauche, il y avait un marais tellement rempli de fange et de boue, que lorsqu'un voyageur vient à y tomber, son pied ne trouve point de fond. C'est celui où le roi David tomba une fois (Psaume

69: 3), et où il aurait misérablement péri si le Tout-Puissant ne l'en eût retiré. Le sentier était aussi extrêmement étroit, et c'est ce qui augmentait le péril; car, comme le Chrétien marchait dans l'obscurité, il s'exposait à tomber dans le marais lorsqu'il voulait éviter le fossé; et, au contraire, il s'exposait à tomber dans celui-ci quand il voulait éviter le marais; de sorte qu'il marchait avec beaucoup d'inquiétude et de peine.

Environ au milieu de cette vallée, assez près du chemin, était un des gouffres qui conduisent à l'enfer. Le feu, la fumée et les cris effroyables qui sortaient de cet abîme épouvantèrent tellement le Chrétien, lorsqu'il y fut arrivé, qu'il s'arrêta tout court, disant en lui-même: «Hélas! que faut-il que je fasse?». Et comme son épée lui était alors inutile, il fut contraint de la remettre dans le fourreau et de recourir à d'autres armes, savoir à la prière continuelle (Psaume 116: 2).

Je l'entendais crier: «Délivre mon âme, ô Eternel!». Et comme il passait outre, le feu l'approcha de si près, il entendit des cris si épouvantables et de tels éclats, qu'il craignit souvent d'être mis en pièces et foulé comme la boue des rues. Il entendit ces cris affreux et vit ces objets d'horreur pendant quelques heures en chemin. Et comme il lui semblait entendre le bruit d'une troupe d'ennemis qui étaient aux prises, il s'arrêta quelques temps pour délibérer sur ce qu'il aurait à faire.

Il lui prenait quelquefois l'envie de rebrousser chemin, mais réfléchissant ensuite qu'il avait bien passé la moitié de la vallée et qu'il avait déjà surmonté tant de dangers, il comprit qu'il y aurait encore plus de péril à rebrousser chemin qu'à poursuivre son voyage. Et il prit la résolution de passer outre.

Cependant, il lui semblait quelquefois que les ennemis approchaient toujours davantage et qu'il allait les avoir sur les bras, ce qui fit qu'il s'écria, comme pour s'encourager lui-même: «Je veux avancer en la force du Seigneur des seigneurs». Là-dessus, ils prirent tous la fuite et ne parurent plus.

Il y a encore une chose que je ne dois pas oublier ici: c'est que ce pauvre Chrétien était si étonné, qu'il ne reconnaissait plus sa propre voix. Et je m'aperçus que vis-à-vis de l'abîme un de ces méchants vint par derrière, et s'approchant de lui doucement, lui soufflait fort bas et fort vite dans les oreilles plusieurs affreux blasphèmes, qu'il croyait sortir de son propre coeur: ce qui lui causait plus d'inquiétude que tout ce qui lui était arrivé précédemment, ne pouvant comprendre comment il se faisait qu'il vomît maintenant des blasphèmes contre Celui qu'il avait jusqu'alors tant aimé. Mais ce qui augmentait sa douleur, c'était de voir qu'il ne pouvait dissiper ces blasphèmes, quelque effort qu'il fit pour cela.

Il marcha pendant quelques temps dans ce triste état, et, chemin faisant, il lui sembla ouïr un peu devant lui la voix d'un homme qui disait: «Encore que je chemine dans la vallée de l'ombre de la mort, je ne crains point, car tu es avec moi» (Psaume 23: 4). Le Chrétien fut ravi de cette rencontre, pour bien des raisons.

Premièrement, parce qu'il venait d'entendre des paroles lui rappeler que Dieu

était avec lui, bien qu'il fût dans un état si triste et si accablant. Pourquoi, disait-il en lui-même, cela ne serait-il pas, quoique plusieurs obstacles m'empêchent de la voir ou de la comprendre?

Deuxièmement, parce qu'il en tirait cette conclusion, qu'il y avait des personnes dans cette vallée qui craignaient le Seigneur aussi bien que lui.

Troisièmement, parce qu'il en conçut l'espérance qu'en se pressant un peu il pourrait atteindre celui qui marchait devant lui, et qu'ainsi il aurait bientôt bonne compagnie.

Aussi, ayant pris courage, il doubla le pas. Et quand il se crut assez près de celui qui marchait devant lui il l'appela à haute voix. Mais il fut bien surpris d'entendre qu'on lui demandait pourquoi il était ainsi seul. Cependant le jour vint aussitôt à paraître, ce qui lui fit dire: «Il change les ténèbres en l'aube du jour».

La lumière du jour étant ainsi éclos, il essaya de regarder une fois derrière lui, non qu'il eût quelques penchants à retourner en arrière, mais pour voir quels dangers il avait courus pendant les ténèbres. C'est alors qu'il vit distinctement le fossé d'un côté et le marais de l'autre; Il aperçut en même temps combien est étroit le sentier par lequel il avait été obligé de marcher. Et quoique les lutins, les dragons et les sauterelles de l'abîme fussent assez loin, ne s'étant point approché dès que le jour eut paru, il les aperçut assez distinctement, selon qu'il est écrit: «Il met en évidence hors des ténèbres les choses cachées et produit à la lumière l'ombre de la mort» (Job 12: 22).

CHAPITRE QUATORZIÈME

L'âme retrouve la lumière et rencontre une autre âme animée des mêmes sentiments.

Le Chrétien fut sensiblement touché de la délivrance qu'il avait obtenue de tous les dangers auxquels il avait été exposé dans cette triste voie, qu'il vit alors encore plus clairement le soleil étant levé. C'était pour lui un très grand avantage, car il faut savoir que, quoique la première partie de la vallée eût été très périlleuse, celle qui restait à passer l'était encore davantage, parce que, depuis l'endroit où il se trouvait alors jusqu'au bout de la vallée, le chemin était si rempli de pièces d'artillerie, de filets, de creux et de fossés, que s'il avait fait aussi obscur qu'auparavant, il y aurait perdu mille vies, s'il les avait eues. Mais comme je l'ai dit, le soleil était levé sur lui. C'est pourquoi, il dit: «Son flambeau brille sur ma tête, et avec sa lumière je marche à travers les ténèbres».

A la faveur de cette lumière, il arriva au bout de la vallée, et vint dans un endroit où il y avait quantité de sang, d'os et de cendres placés pêle-mêle, comme aussi plusieurs cadavres de pèlerins qui avaient autrefois marché dans cette voie.

Et comme j'étais en peine de ce que cela pouvait signifier, je remarquai un peu devant lui une caverne où avaient habité autrefois deux géants qui, par leur puissance tyrannique, avaient mis à mort ces malheureux hommes.

Le Chrétien passe à travers tous ces objets sans beaucoup de dangers, ce qui m'étonna d'abord. Mais ensuite j'appris qu'un de ces géants était mort il y a déjà plusieurs années, et que, quoique l'autre fût encore en vie, il était si perdu et si affaibli par la vieillesse, qu'il n'avait plus la force de faire beaucoup de mal, mais seulement de se tenir à l'entrée de sa caverne, d'où il ne témoignait plus guère sa rage contre les voyageurs que par des gestes horribles, se rongant les ongles de dépit, sans plus pouvoir exercer ses brigandages précédents.

Le Chrétien passa donc son chemin, ne sachant néanmoins que penser de ce vieillard qu'il voyait assis dans cette caverne, surtout lorsqu'il l'entendit crier: «Va, va, je ne te traiterai pas plus doucement que les autres, et j'en ferai brûler encore plus d'un».

Mais le Chrétien, sans dire mot, continua sa route en toute sûreté, et avec un visage content il se mit à chanter ce qui suit.

Que de surprenantes merveilles Ta sagesse infinie a fait voir à mes yeux! Mon Dieu, que ne puis-je en tous lieux Célébrer hautement tes bontés sans pareilles!

Mon âme était environnée De pièges et d'écueils, de ténèbres, d'horreurs, De la mort et de ses frayeurs; Mais ta puissante main, Seigneur, l'a délivrée.

A travers d'affreux précipices, Malgré mes ennemis, l'enfer et ses suppôts, Tu m'as conduit vers ton repos, Et tu veux me combler d'immortelles délices.

C'est là que, rempli d'allégresse, Sauvé par ton secours, comblé de tes bienfaits, Je veux célébrer à jamais De tes faits glorieux la profonde sagesse.

Ainsi il arriva à une hauteur qui était élevée exprès, afin que les voyageurs qui passent pas là pussent voir devant eux où ils doivent marcher. Il y monta légèrement, et, regardant de tous côtés, il découvrit devant lui le Fidèle, qui tenait le même chemin.

- Ecoutez, écoutez, lui cria-t-il, attendez-moi. Je veux aller avec vous!

Le Fidèle regarda autour de lui, ne sachant qui le Chrétien appelait. Mais celui-ci continua à lui crier qu'il voulût bien l'attendre.

- Je crains le vengeur du sang, lui répondit l'autre; ma vie dépend de là.

Le Chrétien fut un peu blessé de cette réponse. Cependant il rassembla toutes ses forces, et non seulement il atteignit le Fidèle, mais il le devança de sorte que le dernier fut le premier, et que le Chrétien commença à rire d'un rire moqueur de ce qu'il avait ainsi devancé son frère. Mais, parce qu'il ne prenait pas garde à ses pieds, il broncha lourdement et tomba par terre sans pouvoir se relever jusqu'à ce que le Fidèle vint à son secours.

Après cela, ils continuèrent ensemble leur chemin de bonne amitié, et j'entendis qu'il s'entretenaient agréablement sur ce qui leur était arrivé dans leur voyage. Le

Chrétien commença de cette manière.

- Mon très-honoré et bien-aimé frère, j'ai beaucoup de joie de vous avoir atteint et de ce que, par la grâce de Dieu, nous sommes en état de faire ensemble un voyage aussi beau que celui-ci.

Le Fidèle - Je croyais, mon cher ami, que j'aurai le bonheur de votre compagnie depuis mon départ de votre ville, mais vous aviez déjà beaucoup d'avance sur moi, et j'ai été obligé de faire tout seul ce long chemin.

Le Chrétien - Combien de temps avez-vous encore demeuré dans notre ville depuis mon départ?

Le Fidèle - Aussi longtemps que j'osai y rester, car d'abord, après votre départ, il courut un bruit que notre ville allait être sous peu réduite en cendres par le feu et le soufre du ciel.

Le Chrétien - Ces discours furent-ils répandus parmi nos voisins?

Le Fidèle - Oui, certainement. On n'entendait parler d'autre chose pendant quelques temps.

Le Chrétien - Est-il vrai? Mais ne s'est-il trouvé personne qui ait voulu faire quelque effort pour éviter ce danger?

Le Fidèle - A la vérité on en parlait beaucoup, comme je vous l'ai dit, mais je ne crois pas qu'ils en fussent fortement persuadés; car, dans leurs entretiens les plus sérieux, ils riaient souvent de vous et de votre voyage désespéré (c'est ainsi qu'il nommait votre pèlerinage). Mais, quant à moi, j'ai bien cru et je crois encore toujours que notre ville doit prendre fin par le feu et le soufre: c'est pourquoi je m'en suis retiré.

Le Chrétien - N'avez-vous pas ouï parler de notre voisin Facile?

Le Fidèle - Oui, Chrétien; j'appris qu'il vous avait accompagné jusqu'au Bourbier du Découragement, où quelques-uns disaient qu'il était tombé, quoiqu'il ne voulut pas l'avouer. Toutefois je n'en ai point douté, puisqu'il était encore couvert de boue.

Le Chrétien - Et que disaient ces voisins?

Le Fidèle - Il était généralement méprisé de tous; quelques-uns se moquaient de lui et lui riaient au nez; d'autres faisaient difficulté de lui donner à travailler; lui-même, il est maintenant sept fois pire qu'il n'était avant de sortir de la ville (Matthieu 12: 43-45; 2 Pierre 2: 20-22).

Le Chrétien - Mais comme ils n'avaient que de la haine et du mépris pour ceux qui entreprenaient ce voyage, il semble que Facile, abandonnant cette entreprise pour rentrer en commerce avec eux, en devrait être bien reçu plutôt que maltraité.

Le Fidèle - Oh! disaient-ils, c'est une girouette; il faudrait pendre ces gens qui sont si légers et si infidèles dans leur conduite. Je crois que Dieu avait suscité ces ennemis pour le punir par un juste jugement de ce qu'il avait ainsi abandonné ses voies.

Le Chrétien - N'avez-vous jamais eu d'entretien avec lui avant votre départ?

Le Fidèle - Je l'ai rencontré une fois dans la rue, mais il passa de l'autre côté sans me dire mot, comme un homme qui a honte de ses actions; et ainsi je ne puis lui parler.

Le Chrétien - J'avais d'abord eu bonne opinion de cet homme, mais il est à craindre maintenant qu'il ne soit enveloppé dans la destruction de la ville, car il lui est arrivé ce qu'on dit par un proverbe très véritable: «Le chien est retourné à ce qu'il avait vomé, et la truie, après avoir été lavée, est retournée se vautrer dans son bourbier» (2 Pierre 2: 22).

Le Fidèle - C'est aussi ce que je crains, mais qu'y faire, quand on le veut ainsi?

Le Chrétien - C'est pourquoi, mon cher Fidèle, laissons-le, et parlons des choses qui nous touchent de plus près. Apprenez-moi, je vous prie, tout ce qui vous est arrivé sur votre route, car je ne doute point qu'il ne vous soit arrivé de grandes choses, ou ce serait fort extraordinaire.

CHAPITRE QUINZIÈME

Expérience d'une autre âme principalement assaillie par les convoitises de la chair. Différence du système de la loi et de celui de la grâce.

Le Fidèle - J'ai passé sans accident le Bourbier du Découragement, où, comme je crois m'en apercevoir, vous êtes tombé. Je suis arrivé fort heureusement, et sans aucun danger, à la porte étroite. Je rencontrai seulement une personne qui se nommait la Volupté, et qui, selon les apparences, aurait pu me faire bien du mal.

Le Chrétien - Quel bonheur que vous ayez échappé à ses filets! Joseph en fut aussi un jour fortement attaqué, mais il lui échappa comme vous (Genèse 39: 6-12). Que vous disait-elle, je vous prie?

Le Fidèle - Vous pouvez bien vous l'imaginer; var vous n'ignorez pas combien elle est flatteuse et engageante. Elle me pressa fort de marcher à ses côtés, me promettant toute sorte de plaisirs.

Le Chrétien - Oui, mais elle ne vous promettait sûrement pas le contentement d'une bonne conscience.

Le Fidèle - Vous jugez bien que c'était toutes sortes de plaisirs charnels et vicieux.

Le Chrétien - Béni soit Dieu que vous en soyez sorti! Celui que l'Éternel rejette y tombera.

Le Fidèle - Cela est vrai, mais je n'ose me flatter d'en être entièrement délivré.

Le Chrétien - Pourquoi non? J'ose m'assurer que vous n'avez pas accompli ses désirs.

Le Fidèle - Je m'en suis bien gardé de peur de me souiller; car je me suis sou-

venu d'un ancien écrit que j'avais lu autrefois, et qui dit: Son allure descend au sépulcre (Proverbes 5: 5). C'est pourquoi je fis un accord avec mes yeux, de peur d'être enchaîné par la magie de ses regards attrayants. Quand elle me vit dans ces dispositions, elle se moqua de moi, et je passai mon chemin.

Le Chrétien - Vous n'avez point eu d'autres attaques sur votre route?

Le Fidèle - Lorsque j'arrivai au Coteau des Difficultés, je rencontrai un vieillard décrépité, qui me demanda qui j'étais et où j'allais. Je répondis à ses questions. Alors il me dit: «Écoutez, vous me paraissez un bon garçon. Si vous voulez vous arranger avec moi et rester dans ma compagnie, je vous donnerai un bon salaire». Quand je lui demandai son nom, il me répondit qu'il se nommait le premier Adam et qu'il demeurait dans la ville de Séduction (Ephésiens 4: 22). Je lui demandai quel était son métier et quel salaire il voulait me donner. Il me répondit que son métier était fort agréable, et que j'aurais son héritage pour salaire (Romains 6: 23). Je lui demandai ensuite s'il avait une nombreuse famille. Il me dit alors que tous ceux de sa maison étaient bien à leur aise, que chacun pouvait y goûter toute sorte de divertissements mondains, et que ses serviteurs étaient ses propres descendants; qu'il avait surtout trois filles distinguées: la Convoitise de la chair, le Convoitise des yeux et l'Orgueil de la vie (1 Jean 2: 6), et que, si je voulais, il m'unirait à l'une d'entre elles. Je lui demandai aussi pour combien de temps il voulait m'avoir à son service. - Toute ta vie, me répondit-il.

Le Chrétien - Et comment vous tirâtes-vous enfin d'affaire avec lui?

Le Fidèle - D'abord j'avais beaucoup de penchant à le suivre, et je fus sur le point de me laisser séduire par ses fausses douceurs. Mais dans le temps que je m'entretenais avec lui, je jetai les yeux sur son front et j'y vis écrit ces mots: Dépouillez le vieil homme avec ses convoitises (Ephésiens 4: 22). Dès ce moment je me senti fort ému, et je ne doutai plus, malgré ses paroles attrayantes et ses flatteries, que son dessein ne fût de me vendre comme esclave. C'est pourquoi je lui dis qu'il devait se taire et que je ne voulais pas seulement approcher de la porte de sa maison. Alors il me couvrit de mépris et me dit qu'il me ferait suivre par quelqu'un de ses serviteurs, qui ne cesserait de me harceler et de me chagriner pendant tout le chemin. Lorsque je voulus le quitter, je sentis qu'il serait ma chair de fort près, et en même temps il me donna un coup si affreux qu'il me sembla qu'il emportait avec lui une partie de moi-même; ce qui me fit crier: «Ah! malheureux que je suis!». Ainsi, je me mis à monter la colline. Comme j'eus fait à peu près la moitié du chemin, j'aperçus, derrière moi, quelqu'un qui venait droit vers moi. Il était aussi léger que le vent, et il m'atteignit précisément à l'endroit où est le lieu de repos.

Le Chrétien - C'est dans ce même endroit que je fus surpris par le sommeil, et que je perdis mon mémoire.

Le Fidèle - Cet homme ne m'eut pas plus tôt atteint qu'il me renversa par

terre d'un coup de bâton, et je restai comme mort. Cependant, après être un peu revenu à moi, je lui demandai pourquoi il me traitait de la sorte. Il me répondit que c'était parce que j'avais encore une secrète inclination pour le premier Adam, et en même temps il me frappa d'une autre coup mortel à la poitrine, de sorte que je tombai de nouveau à la renverse et que je demeurai étendu à ses pieds comme si j'eusse été mort. Mais ayant repris un peu de forces, je m'écriai: «Ayez un peu de miséricorde!». - Je ne sais, répondit-il, ce que c'est la miséricorde; et il me terrassa derechef. Sans doute qu'il aurait achever de me tuer si quelqu'un ne fût survenu, qui lui commanda de me laisser.

Le Chrétien - Qui était-ce donc que celui-là?

Le Fidèle - Je ne le connus pas du premier abord, mais je remarquai ensuite qu'il avait les mains et le côté percés, ce qui me fit penser que c'était notre Seigneur; et ainsi j'achevai de monter la colline.

Le Chrétien - Cet homme qui fondit ainsi sur vous, c'était Moïse. Il n'épargne personne, et il ne sait ce que c'est de montrer de la compassion à ceux qui violent sa loi.

Le Fidèle - Je le sais très bien, car ce n'était pas la première fois que je l'avais rencontré. C'est encore lui qui vint une fois chez moi, dans le temps où j'étais tranquille dans ma maison, me menaçant de brûler ma maison sur ma tête si j'y restais encore tant soit peu de temps.

Le Chrétien - Mais n'avez-vous pas vu au même endroit où Moïse vous rencontra la maison qui est sur le côté de la colline?

Le Fidèle - Oui, et même avant d'y arriver j'ai aussi rencontré les lions; mais je crois qu'ils dormaient tous alors. Et comme il était environ midi, et que j'avais du jour de reste, je passai outre le portier sans m'arrêter, et je descendis.

Le Chrétien - En effet, le portier m'a dit qu'il vous avait vu passer. Je souhaiterais que vous vous fussiez arrêté dans cette maison. Vous y auriez vu plusieurs choses rares et remarquables qui seraient difficilement sorties de votre esprit pendant toute votre vie. Mais dites-moi, mon cher ami, n'avez-vous rencontré personne dans la vallée de l'Humilité?

Le Fidèle - Pardonnez-moi, je rencontré un homme nommé Mécontent, qui fit des efforts pour me faire rebrousser chemin, sous prétexte qu'il n'y avait point d'honneur dans toute cette vallée, et que j'offenserais extrêmement tous mes amis, l'Orgueil, la Fierté, la Tromperie de soi-même, l'Honneur mondain, et plusieurs autres qu'il se vantait de connaître particulièrement.

Le Chrétien - Que lui répondîtes-vous?

Le Fidèle - Je lui dis qu'à la vérité tous ces gens-là qu'il venait de me nommer étaient de ma parenté (puisqu'en effet ils étaient mes parents selon la chair), mais que, depuis que je m'étais mis en voyage, ils avaient renoncé à cette parenté, de même que je l'avais fait aussi de mon côté, et que je les regardais désormais comme

si je ne les avais jamais connus. J'ajoutai encore ces paroles de Salomon: «L'orgueil va devant l'écrasement et la fierté d'esprit devant la ruine» (Proverbes 16: 18). Et je lui dis que j'aimais mieux, selon la pratique des plus sages, parvenir à la gloire par cette vallée, que de conserver cet honneur qu'il trouvait si digne de son attachement. Là-dessus, nous nous quittâmes.

CHAPITRE SEIZIÈME

Obstacle que la fausse honte met aux progrès de l'âme chrétienne.

Le Chrétien - N'y avez-vous rencontré personne d'autre?
Le Fidèle - J'y rencontrai encore la Honte, qui est celui de tous ceux que j'ai trouvés sur ma route à qui le nom qu'il porte convient le moins; car les autres souffraient encore que je leur résistasse ou que je leur répliquasse quelque chose. Mais pour cet orgueilleux visage de la Honte, on ne peut rien trouver qui le réduise au silence.

Le Chrétien - Qu'est-ce donc qu'il vous dit?

Le Fidèle - Il me fit mille objections contre la religion; C'était, disait-il, une chose vile et méprisable que de se montrer si entiché de l'idée de servir Dieu; une chose indigne d'une âme éclairée que d'avoir la conscience si délicate. C'était s'exposer à l'opprobre du monde que de veiller si soigneusement sur ses discours et sur ses actions, et de se priver de la noble liberté dont les beaux esprits de notre temps ont accoutumé d'user. Il m'alléguait aussi qu'il y avait peu de riches, de puissants et de gens comme il faut qui entrassent dans mes sentiments, et qui fussent ainsi disposés à quitter tout pour un je ne sais quoi. Il parlait avec beaucoup de mépris de l'état chétif et abject de ceux qui, en leur temps, avaient été les plus fameux pèlerins, comme aussi de leur ignorance et du peu d'intelligence qu'ils ont eue dans toutes les sciences (1 Corinthiens 1: 26 et 2: 4). En un mot il m'objecta beaucoup d'autres choses que je saurais toutes rapporter. Il disait, par exemple, que c'était une honte, lorsqu'on était à un sermon, d'y soupirer et d'y gémir; que c'était une honte de se lamenter et de pleurer dans sa maison; que c'était une honte de demander pardon à son prochain pour quelque légère offense, et de lui faire restitution quand on lui avait causé quelque dommage; que c'était une honte de fréquenter des personnes de le lie du peuple, quelque honnêtes gens qu'elles fussent; de renoncer au commerce des grands pour quelque faiblesse (c'est le nom radouci qu'il donnait aux vices capitaux). Bref, il me tint beaucoup de discours que je ne saurais vous rapporter.

Le Chrétien - Que lui disiez-vous là-dessus?

Le Fidèle - Au commencement, je ne savais presque que lui répliquer. Il me pressait si fort que j'étais prêt à me laisser gagner, et le sang me montait déjà au visage. Mais enfin je fis réflexion que tout ce qui est grand devant les hommes est

une abomination devant Dieu (Luc 16: 15). Puis je pensai que la Honte ne faisait mention que des hommes, et ne disait pas un seul mot de Dieu ni de sa Parole. Je me dis aussi qu'au dernier jour nous serons destinés à la vie ou à la mort, non point selon les esprits sublimes de ce monde, mais selon la sagesse et la loi du Très-Haut. C'est pourquoi, je conclus qu'il était plus sûr de se conformer à la Parole de Dieu qu'au jugement trompeur de tous les hommes du monde. Puis donc que Dieu élève son service au-dessus de tout, puisqu'il fait cas d'une conscience délicate, puisque ceux qui sont rendus fous (1 Corinthiens 3: 18) pour le royaume des cieux sont les plus sages, et qu'un pauvre qui aime Jésus Christ est plus riche que le plus grand du monde qui ne l'aime pas. «Arrière de moi!», m'écriai-je, Honte, ennemi de ma félicité. Quoi! faudrait-il que je te recusse et que je m'arrêtasse à toi au préjudice de mon Souverain? Comment oserais-je le regarder à sa venue, si j'avais honte maintenant de ses voies et de ses serviteurs? (Marc 8: 38). Et comment pourrais-je espérer mon salut?

Mais cet homme, la Honte, n'était, au fond, qu'un misérable orgueilleux, et j'eus bien de la peine à m'en défaire, car il voulait à toute force m'accompagner, me soufflant tantôt ceci, tantôt cela, et me faisant, au sujet de la piété, tantôt un reproche, tantôt un autre. Mais enfin je lui dis qu'il perdait son temps à me parler davantage, puisque c'était précisément dans ces choses qu'il méprisait si fort que je faisais consister ma plus grande gloire. Par là je fus délivré de cet hôte importun, et, après m'en être débarrassé, je m'assis et me mis à chanter.

Qu'une âme qui ne soupire Qu'après les solides biens Ressent un cruel martyre Du monde et de ses liens!

Si parfois elle se flatte D'avoir surmonté la chair Un nouveau danger éclate Un nouvel assaut la perd.

Sa subtile tromperie Ses aiguillons, ses attrait, Rendent amère la vie A tous les enfants de paix.

Celui donc qui sera sage Et qui veut heureusement Finir son pèlerinage Qu'il se porte vaillamment.

Qu'il se prescrive une tâche, Sans plus jamais se lasser; Qu'il combatte sans relâche Tout ce qui peut le blesser.

Que jour et nuit il se garde De ses propres mouvements, Des appas de la paillarderie Et de ses enchantements.

Car celui qui se rengage, Etant sorti de ses lacs, s'expose à faire un naufrage Dont il ne reviendra pas.

Le Chrétien - Je suis ravi, mon frère, que vous ayez résisté si courageusement à ce vaurien (car on ne peut lui donner d'autre nom, et, comme vous dites, il porte un nom qui ne lui convient nullement). Il se nomme la Honte, et c'est l'homme le plus effronté, qui cherche à nous couvrir de confusion devant tout le monde, et qui voudrait nous forcer à rougir de ce qui est véritablement bon et louable: en quoi il

fait voir qu'il a lui-même rejeté toute pudeur. C'est pourquoi résistons-lui vigoureusement, si nous sommes sages, car il n'y a que les fous qui s'y laissent prendre.

Le Fidèle - Je crois que contre cet ennemi, la Honte, nous devons appeler à notre secours les règles, l'exemple et les promesses de Celui qui est venu pour nous faire triompher sur terre dans la vérité.

Le Chrétien - Vous dites vrai. Mais n'avez-vous point eu d'autre rencontre dans cette vallée?

Le Fidèle - Aucune, car le soleil m'a éclairé pendant tout le chemin, et même dans la vallée de l'Ombre de la mort.

Le Chrétien - Cela a été un grand bonheur pour vous. Quant à moi, je puis bien vous dire que je n'ai pas été aussi heureux.

Là-dessus le Chrétien raconta à son compagnon son combat avec le Destructeur, le danger qu'il y avait couru, sa merveilleuse délivrance et le chemin périlleux de la Vallée obscure, où, ajouta-t-il, je n'ai pas vu un seul rayon de lumière pendant presque la moitié du chemin, de sorte que deux ou trois fois je crus que j'allais périr. Mais enfin le jour parut, et, le soleil étant levé, je continuai mon chemin plus à mon aise.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

Triste tableau d'un homme qui n'est chrétien que des lèvres.

Le Fidèle s'étant alors tourné, vit dans quelque éloignement un homme qui se nommait le Chrétien de paroles. C'était un homme gros et grand, mais qui cependant paraissait beaucoup plus de loin que de près. Le Fidèle s'approcha de lui et lui dit: - Mon ami, venez-vous aussi à la Patrie céleste?

Le Chrétien de paroles - Oui, c'est mon dessein.

Le Fidèle - Voilà qui est bien, et j'espère, si c'est là votre intention, que nous nous tiendrons bonne compagnie.

Le Chrétien de paroles - Je m'en ferai un plaisir.

Le Fidèle - Cheminons donc ensemble, et, pour ne pas nous ennuyer en chemin, entretenons-nous de quelques sujets édifiants.

Le Chrétien de paroles - C'est là mon plaisir, de parler de bonnes choses, soit avec vous, soit avec d'autres, et je suis ravi d'avoir trouvé un homme de votre trempe. Car, pour dire la vérité, il y en a peu qui cherchent à employer ainsi leur temps dans le voyage. Ils aiment mieux parler de choses inutiles: c'est ce que j'ai souvent remarqué avec regret.

Le Fidèle - Cela est tout à fait déplorable; qu'y a-t-il, en effet, de plus digne de nos entretiens sur la terre, que les choses qui concernent Dieu et notre bonheur céleste!

Le Chrétien de paroles - On ne peut rien dire de mieux. Il n'y a donc rien dont on puisse s'entretenir avec plus d'agrément et d'utilité tout ensemble, que de choses divines. Chacun a là de quoi satisfaire son penchant particulier, autant celui qui se plaît dans la recherche des vertus secrètes de la nature, que celui qui aime les choses surnaturelles, soit qu'on veuille pénétrer dans l'avenir, où qu'on s'attache à l'histoire; car on trouve dans l'Écriture les choses les plus curieuses sur toutes ces matières.

Le Fidèle - Cela est vrai; mais il me semble que le but de notre entretien doit être l'édification et l'amendement de notre vie.

Le Chrétien de paroles - C'est ce que je dis aussi, et c'est dans ce but qu'une conversation chrétienne est surtout utile. Un homme peut acquérir par ce moyen beaucoup de connaissances, telles que celles de la vanité des choses d'ici-bas, et du prix des choses célestes. Par ce moyen encore, on apprend à comprendre l'oeuvre de la régénération, l'imperfection de nos oeuvres, la nécessité de la justice de Christ et autres choses semblables. Par ce moyen, on peut aussi apprendre ce que s'est se convertir, croire, prier, souffrir. On peut apprendre quelles sont les promesses et les consolations de l'Évangile capables de nous fortifier. En un mot, on peut apprendre à réfuter la fausse doctrine, à défendre la vérité et à instruire les ignorants.

Le Fidèle - Tout cela est vrai, et je me réjouis de vous entendre si bien parler de ces choses.

Le Chrétien de paroles - Hélas! le mal est qu'il y en ait si peu qui comprennent la nécessité de la foi et de l'opération de la grâce dans l'âme pour obtenir la vie éternelle. La plupart vivent avec cette ignorance, dans les oeuvres de la loi par lesquelles néanmoins nul ne peut obtenir la vie.

Le Fidèle - Avec votre permission, la connaissance de ces choses est un don de Dieu, et nul ne peut les acquérir par aucun effort de l'esprit humain, ni même en parler pertinemment.

Le Chrétien de paroles - Je sais tout cela très bien. Nul ne peut avoir quoi que ce soit, s'il ne lui est donné d'en haut; tout est par grâce, et rien par oeuvres. Je pourrais bien vous citer cent passages de l'Écriture pour prouver cette vérité.

Le Fidèle - Quel sera donc le sujet de notre entretien à cette heure?

Le Chrétien de paroles - Ce qu'il vous plaira. Je vous parlerai des choses terrestres ou des célestes; des choses qui appartiennent à la loi ou de celles qui concernent l'Évangile; des choses passées ou de celles qui sont à venir; des choses saintes ou des profanes; des choses qui sont essentielles ou de celles qui ne sont que secondaires; en un mot, de tout ce qui nous est utile ou nécessaire.

Ici le Fidèle s'arrêta comme ravi d'admiration, et, s'approchant du Chrétien qui, pendant tout ce temps-là avait marché seul sans rien dire et recueilli en lui même, il lui dit à l'oreille: - Quel excellent compagnon de voyage nous avons trouvé là!

En vérité cet homme doit être un excellent pèlerin.

Le Chrétien répondit avec un sourire modeste: - Ah! que cet homme en faveur de qui vous êtes si prévenu en trompera bien d'autres avec ses beaux discours! Il faut le connaître pour ne pas s'y méprendre.

Le Fidèle - Le connaissez-vous bien?

Le Chrétien - Si je le connais? Oui, vraiment, je le connais, et mieux qu'il ne se connaît lui-même.

Le Fidèle - Dites-moi donc, je vous prie, quel est cet homme?

Le Chrétien - Je m'étonne que vous ne le connaissiez pas; car il demeure dans notre ville, à la rue du Babil, et il est le fils du Beau parleur. Chacun le connaît par son nom de Chrétien de paroles. Il a un langage attrayant, mais c'est un méchant garnement.

Le Fidèle - Il paraît cependant un fort honnête homme?

Le Chrétien - Oui, à ceux qui ne le connaissent pas, ou qui ne l'examinent que superficiellement: semblable à ces tableaux qui paraissent assez beaux de loin, mais qui sont fort laids quand on les regarde de près.

Le Fidèle - Vous me feriez bientôt croire que vous raillez, et il me semble que je vous ai vu sourire.

Le Chrétien - Bien que j'aie souri, je suis cependant très éloigné de plaisanter d'une chose de cette nature, ou d'imputer fausement à cet homme la moindre chose. Mais pour vous le faire connaître plus à fond, je vous dirai que cet homme-là s'accommode de toutes les compagnies, et qu'il ira s'entretenir dans tous les cabarets de la même manière qu'il vient de le faire avec vous; et plus il a du vin dans la tête, plus il est éloquent sur ces matières. La crainte de Dieu n'a aucune place dans son coeur; on n'en voit aucune trace ni dans sa maison ni dans sa vie. Tout ce qu'il a, c'est une grande facilité à parler des choses divines. En un mot, toute sa religion se borne à du babil.

Le Fidèle - S'il en est ainsi, cet homme me trompe extrêmement.

Le Chrétien - Oui, sans doute, vous en êtes la dupe, soyez-en assuré. Souvenez-vous seulement de cette parole: «Ils disent et ne font pas» (Matthieu 23: 3); et cette autre: «Le royaume de Dieu ne consiste pas en paroles mais en vertu (1 Corinthiens 4: 20). Il parle de la prière, de la foi, de la conversion, de la régénération, mais il ne sait qu'en parler. J'ai été chez lui. J'ai beaucoup observé sa conduite, tant dans sa maison que dehors, et je sais que ce que je dis de lui est la vérité: sa maison est sans dévotion, comme le blanc d'oeuf est sans goût; on n'y aperçoit ni exercices de piété, ni aucunes marques de repentance. Oui, une bête brute set Dieu à sa manière mieux que lui. Certainement c'est une tache et un opprobre à la religion. A cause de lui la piété est décriée, car on juge de plusieurs autres par ce qu'on remarque dans sa conduite. Le commun peuple, qui le connaît, en fait un proverbe qui dit: «Un diable dans sa maison, un saint dehors». Sa pauvre famille

l'éprouve bien aussi; c'est un homme si dur et si chagrin, ses paroles sont si aigres et si mordantes, et il est si déraisonnable envers toute sa maison, qu'on ne sait comment s'y prendre avec lui. Il ne cherche qu'à s'élever au-dessus des autres et à tromper tout le monde; et, qui pis est, il élève ses enfants sur ce pied et d'après ce modèle. Lorsqu'il remarque en eux quelque étincelle de bonne conscience et de sincérité en religion, il les traite de niais, de stupides et de fous; il se joue de la conscience. Je suis persuadé qu'il est une occasion de scandale et de chute à plusieurs par sa mauvaise vie, et je crains, si Dieu ne le détourne, qu'il n'en entraîne un grand nombre dans la perdition.

Le Fidèle - Eh bien! mon frère, je suis obligé de vous croire, non seulement parce que vous dites que vous le connaissez, mais aussi parce que vous en parlez dans l'esprit du christianisme; car je m'assure que votre coeur est plein de charité pour lui, et ce n'est que la force de la vérité qui vous oblige d'en parler de cette manière.

Le Chrétien - Si je ne l'avais pas mieux connu que vous, j'en aurais peut-être parlé comme vous le faisiez d'abord. Si, d'un autre côté, je n'en avais de témoignage que de la part des ennemis de la piété, j'aurais regardé tout cela comme une de ces calomnies dont de pareilles gens ont coutume de noircir la réputation des gens de bien; mais je puis le convaincre de tout ce que j'en dis, et d'autres choses aussi condamnables. Avec cela les gens de bien ne s'accordent point avec lui, et ils en ont honte. Ils ne peuvent l'appeler ni frère ni ennemi. Lorsqu'ils l'entendent seulement nommer, ils rougissent de confusion.

Le Fidèle - Il est vrai que parler et faire sont des choses très différentes. Désormais, je me rappellerai mieux cette distinction.

Le Chrétien - Ce sont, en effet, des choses très différentes, et aussi distinctes entre elles que l'âme et le corps; car comme le corps sans âme est un tronc mort, les paroles aussi sont mortes. L'âme de la piété consiste dans la pratique. La religion pure et sans tache devant Dieu, notre Père, est de visiter les veuves et les orphelins dans leurs tribulations, et de se garder des souillures de ce monde. Ce n'est pas là la religion du Chrétien de paroles. Il s'abuse misérablement en croyant être chrétien par cette seule raison qu'il s'entretient et qu'il parle volontiers des choses spirituelles. Dieu veut des fruits réels. Or, l'ouïe n'est que la réception de la semence, et les paroles ne sont que des fleurs de belle apparence. Au dernier jour, le Juge du monde ne nous demandera pas seulement ce que nous avons cru, ou ce que nous aurons dit; mais ce sera essentiellement sur nos actions que nous serons jugés. La fin du monde est comparée à la moisson où l'on ne cherche que du fruit. Ce n'est pas qu'une oeuvre puisse être agréable à Dieu sans la foi, mais je veux simplement montrer combien la déclaration d'un Chrétien de paroles sera inutile dans ce jour-là.

Le Fidèle - Cela me fait souvenir de ce que j'ai lu dans les livres de Moïse,

touchant les animaux souillés. Je cherche, à l'exemple de notre Sauveur, des apôtres et de tous les écrivains chrétiens, à démêler un sens spirituel sous le sens premier et littéral des événements ou des préceptes de l'ancienne alliance. Ainsi, par exemple, je trouverais à appliquer au cas présent ce que Moïse dit des animaux impurs, en qualifiant d'impurs ceux qui n'ont point le pied fourché et qui ne ruminent point (Lévitique 11: 3). Moïse ne dit pas simplement qu'ils n'ont point le pied fourché, ou bien qu'ils ne ruminent point: le lièvre, par exemple, rumine bien, mais cela ne l'empêche pas d'être souillé parce qu'il n'a point le pied fourché. C'est là l'image du Chrétien de paroles. Il aspire après la connaissance, et il rumine la parole, mais il ne s'écarte point de la voie des pécheurs; il n'est pas séparé du monde et du péché.

Le Chrétien - Je pense que vous avez rencontré le vrai sens évangélique de ce passage. Ces grands parleurs sont des cymbales qui retentissent, un airain qui résonne, des objets qui rendent un son, mais qui sont sans âme, c'est-à-dire sans la vraie foi et sans la grâce évangélique. C'est pourquoi de telles gens ne seront jamais introduits dans le royaume des cieux avec les enfants de la vie, quand même leur langage ressemblerait à celui des anges.

Le Fidèle - Au commencement, je ne sentais aucune répugnance pour sa compagnie, mais je sens maintenant qu'elle me serait extrêmement à charge. Comment pourrions-nous nous en défaire?

Le Chrétien - Si vous voulez suivre mon conseil, je vous dirai ce que je pense.

Le Fidèle - Et quoi?

Le Chrétien - Rejoignez-le et entrez avec lui dans une sérieuse conversation sur la force de la piété. Après qu'il sera engagé dans cette matière (ce qu'il fera très volontiers), demandez-lui s'il en a le coeur rempli, s'il sent tout ce qu'il dit, et s'il le met en pratique.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

Marques auxquelles on reconnaît l'oeuvre de la grâce divine dans une âme.



à-dessus le Fidèle rejoignit le Chrétien de paroles et lui dit: - Comment allez-vous maintenant? Comment vous trouvez-vous?

Le Chrétien de paroles - Je ne vais pas mal, mais je croyais que nous allions avoir plusieurs entretiens ensemble?

Le Fidèle - Si vous l'agréez, je le veux bien. Et puisque vous m'avez laissé le choix du sujet de notre entretien, examinons, je vous prie, cette question: Comment l'oeuvre de la grâce se manifeste-t-elle dans le coeur de l'homme?

Le Chrétien de paroles - Je comprends que nos discours doivent rouler maintenant sur l'efficace de la grâce. C'est là un excellent sujet, et je consens volontiers à en faire la matière de notre conversation. Pour cet effet, je vais le traiter en peu de mots. Premièrement, lorsque la grâce de Dieu se déploie dans le coeur, elle fait

que l'homme déclame vivement contre le péché. En second lieu ...

Le Fidèle - Arrêtez-vous un peu là, et examinons de plus près ce premier point. Il me semble que vous devriez dire que cette grâce se manifeste en ce qu'elle dispose l'âme à détester le péché.

Le Chrétien de paroles - Eh bien! quelle si grande différence entre déclamer contre le péché et détester le péché?

Le Fidèle - Oh! très grande! On peut se récrier beaucoup contre le péché par une certaine coutume, sans pourtant le détester encore réellement. Détester le péché c'est avoir contre lui une antipathie, une haine et une horreur extrêmes. J'ai vu plusieurs individus crier et déclamer contre le péché, tout comme s'ils avaient été en chaire, quoiqu'ils ne fissent aucune peine de le souffrir dans leur coeur et dans leur maison. La maîtresse de Joseph se récria hautement contre le péché de l'impureté, comme si elle eût été la femme la plus sainte du monde, et cependant elle ne cherchait qu'à satisfaire avec lui son amour impudique. Plus d'une mère crie contre son enfant que cependant elle allaite, et elle le nomme souvent un méchant enfant, un enfant pervers, pendant qu'elle le presse contre son sein et qu'elle le baise.

Le Chrétien de paroles - Je remarque que vous avez quelques dessein à m'embarrasser.

Le Fidèle - Nullement; je veux simplement expliquer la question et la mettre dans son véritable jour. Mais quel est votre second caractère qui démontre l'oeuvre de la grâce?

Le Chrétien de paroles - C'est une grande connaissance du mystères de l'Évangile.

Le Fidèle - Ce caractère me paraît devoir être le premier. Mais, soit qu'il précède ou qu'il suive, c'est là une marque fort équivoque, car une personne peut avoir une connaissance fort étendue de l'Évangile, et avec cela n'avoir point l'oeuvre de la grâce dans son coeur. Quand un homme aurait toute la science, il ne serait qu'un esclave du démon, sans l'amour. Lorsque Jésus Christ demanda à ses disciples s'ils savaient toutes ces choses, et qu'ils eurent répondu oui, il ajouta: «Vous êtes bienheureux si vous les savez et si vous les faites» (Jean 13: 17). Il n'attache point le salut à la connaissance ni au savoir, mais à l'oeuvre; car il existe une connaissance destituée de l'application; et il y en a qui savent la volonté du Maître, mais qui ne la font pas. C'est pourquoi cette marque n'est pas suffisante. Les hommes vains s'applaudissent présomptueusement dans leur connaissance, mais ce qui est agréable à Dieu c'est l'obéissance, non que le coeur puisse être bon sans la connaissance (car une âme sans connaissance n'est pas un bien - Proverbes 19: 2), mais il y a une connaissance qui ne consiste que dans une simple spéculation, et une autre connaissance accompagnée de grâce, de foi, d'amour, et qui apprend à l'homme à faire la volonté de Dieu. Un véritable chrétien n'existe jamais sans celle-ci, et sa prière

est: «Donne-moi de l'intelligence et je garderai ta loi, je l'observerai de tout mon coeur» (Psaume 119: 34).

Le Chrétien de paroles - Je vois de plus en plus que vous cherchez à me surprendre. Cela n'est pas bien.

Le Fidèle - Proposez donc, s'il vous plaît, une autre marque de la manifestation de la grâce dans le coeur de l'homme.

Le Chrétien de paroles - Non, car je vois bien que nous ne serons pas mieux d'accord que ci-devant.

Le Fidèle - Si vous ne voulez pas le faire, voulez-vous permettre que je le fasse?

Le Chrétien de paroles - Cela dépend de vous.

Le Fidèle - L'oeuvre de la grâce se manifeste à celui qui l'a et aux autres qui le fréquentent. A celui qui l'a elle se manifeste de cette manière: elle le convainc de péché, en particulier de la corruption de sa nature (Jean 16: 8; Romains 7: 24) et du péché de l'incrédulité, ce qui lui fait sentir, avec certitude, qu'il sera condamné s'il ne reçoit la grâce en Jésus Christ (Marc 16: 16). Cette vue réveille en lui, à cause du péché, une tristesse et une honte salutaires. Il trouve ensuite le Sauveur du monde qui se manifeste à lui, et il voit la nécessité absolue d'être uni à ce Sauveur, et de recevoir de lui la vie. Enfin, la grâce produit un désir violent d'en être participant, et excite dans son âme cette faim et cette soif de la justice (Matthieu 5: 6), à laquelle sont attachés les promesses. Et, selon que cette foi est forte ou faible, le chrétien sent augmenter ou diminuer sa joie, sa paix, son amour pour la sainteté et son désir de croître dans la connaissance de Jésus Christ. Mais, quoique j'aie dit que c'est de cette manière que l'oeuvre de la grâce peut nous être manifestée à nous-mêmes, l'homme se trouve cependant rarement en état de conclure, lorsqu'il sent quelque chose de pareil dans son coeur. Que ce soit là encore la véritable oeuvre de la grâce, parce que sa corruption naturelles et les illusions de son esprit peuvent facilement le jeter dans l'erreur à cet égard. C'est pourquoi, il ne suffit pas d'avoir ces caractères en soi-même, il faut, de plus, avoir beaucoup de discernement pour en conclure que c'est l'oeuvre de la grâce, et pour s'affermir dans cette assurance. J'ai dit aussi que l'existence de la grâce dans le coeur d'un homme se manifestait aux autres. Et cela, premièrement par une confession sincère de sa foi en Jésus Christ (Romains 10: 40). Deuxièmement, par une vie sainte sur la terre, par la sainteté du coeur, par celle de notre conduite dans l'intérieur de nos maisons, et de notre conversation dans le monde. Un fidèle déteste généralement le péché au fond de son coeur, et même il se hait soi-même à cause du péché. Il travaille à former les siens à la sainteté et à avancer dans la piété parmi ce monde. C'est de cette manière qu'un enfant de Dieu fait connaître aux autres la grâce qu'il a reçue d'en haut, et non uniquement par un vain babil, comme le font les chrétiens de paroles et les hypocrites. Si vous avez quelque chose à objecter contre cela, dites-le; sinon, permettez que je passe à une seconde question.

Le Chrétien de paroles - Non, je ne veux rien dire présentement contre ce que vous venez d'avancer. Vous pouvez ainsi librement proposer votre question.

Le Fidèle - Ma question est celle-ci. Sentez-vous dans votre coeur cet amour ardent pour la sainteté qui caractérise tout converti? Votre piété paraît-elle dans toute votre conduite? La mettez-vous en pratique ou contentez-vous d'en parler? Si vous avez dessein de me répondre, je vous prie de mettre la main sur la conscience, et de juger de votre état, non seulement votre imagination trompeuse, ou sur les illusions de votre coeur, mais selon le jugement qu'en fera un jour le Dieu du ciel; car ce n'est pas celui qui se loue lui-même, dit un apôtre, mais celui que Dieu approuve, qui sera justifié. Et c'est une grande impiété que de dire: «Je suis ceci ou cela» lorsque nos actions ou ceux qui nous connaissent peuvent nous démentir.

Le Chrétien de paroles, entendant ce discours, en fut d'abord couvert de confusion; mais après s'être un peu rassuré, il répondit: - Vous en venez maintenant au sentiment, et vous en appelez à la conscience et à Dieu. Je ne m'attendais pas à cette espèce d'entretien, et je n'ai pas dessein de répondre à de pareilles questions, ne croyant pas d'y être obligé en aucune manière, à moins que vous ne vouliez vous ériger à mon égard en catéchiste; et même dans ce cas, je ne vous reconnais pas pour mon juge. Mais, je vous prie, pourquoi me faites-vous de pareilles questions?

Le Fidèle - Parce que j'ai cru remarquer et que j'ai ouï dire que votre piété ne consistait qu'en paroles, et que votre vie et vos actions ne répondaient pas à vos discours. On dit que vous êtes une tache parmi les chrétiens et que la piété est décriée à cause de vous, que votre conduite en a déjà détourné plusieurs du bon chemin, et qu'un grand nombre sont encore exposés à périr par votre exemple. Vous alliez, dit-on, la piété avec l'avarice, l'impureté, les jurements, le mensonge, l'ivrognerie et la fréquentation des mauvaises compagnies.

Le Chrétien de paroles ne pouvant plus soutenir ces reproches: - Vous êtes, dit-il, bien crédule et bien prompt à juger d'autrui. En vérité, je ne puis porter sur vous d'autre jugement, sinon que vous êtes un esprit mélancolique et opiniâtre avec qui on ne saurait raisonner; C'est pourquoi portez-vous bien, adieu!

Alors le Chrétien, s'approchant de son compagnon, lui tint ce langage: - Je vous ai bien dit que cela arriverait. Vos discours n'étaient pas ce qu'il cherchait. Il a mieux aimé quitter votre compagnie que son mauvais train. Le voilà maintenant qui se retire; laissons-le courir. Il nous a épargné de nous séparer de lui, car s'il demeure tel qu'il est, c'est un de ces hommes dont les apôtres nous recommandent de nous séparer (2 Corinthiens 6: 17). Il ne peut attribuer sa perte qu'à lui-même.

- Je suis ravi, dit le Fidèle, que nous ayons eu ce petit entretien avec lui. Peut-être y pensera-t-il encore une fois? Mais dans tous les cas, je lui ai parlé clairement, et s'il périt, je serai net de son sang.

Le Chrétien - Vous avez fort bien fait de lui parler ainsi. Il est rare aujourd'hui

qu'on use de cette sincérité les uns envers les autres. Cela vient de ce que la piété est aujourd'hui si odieuse aux hommes. Ces chrétiens de paroles, dont la piété trompeuse ne consiste que dans les discours, sont si vicieux et si corrompus dans leurs actions qu'ils s'insinuent néanmoins souvent dans la compagnie de véritables gens de bien. Ils sont ceux qui causent le plus de trouble dans le monde. Ils souillent si fort le christianisme et affligent si sensiblement les vrais enfants de Dieu. Je souhaiterais que chacun usât, envers de telles gens, de la même fidélité dont vous avez usé envers celui-ci. Il arrivera, ou qu'il s'adonnera plus sérieusement à la piété, ou que la compagnie des fidèles leur deviendrait tellement à charge qu'ils ne pourraient plus la supporter.

Sur cela, et pour terminer cette matière, ils se mirent à chanter ce qui suit.

Un faux chrétien, qui dans l'école
Du Saint Esprit ne fut jamais instruit,
Se vante et fait beaucoup de bruit;
De son savoir de lettre il se fait une idole.


Mais en vain à sa langue il donne un libre cours;
Il n'est qu'une peste publique
Qui détruit plus par sa pratique
Qu'il ne bâtit par ses discours.

En vain il couvre sa malice
De son savoir sans force et sans vertu:
Il s'enfuit honteux et battu
Dès qu'il voit un rayon du soleil de justice.

S'il est couvert de honte et de confusion
Devant un homme, poudre et cendre,
Quel désespoir doit-il attendre
Devant le juge de Sion!

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

L'âme qui doit bientôt soutenir de terribles combats contre le monde est fortifiée à l'avance par les leçons de l'Évangile.

près avoir chanté leur cantique, nos pèlerins continuèrent leur voyage en s'entretenant toujours des choses qui leur étaient arrivées dans la route; ce qui leur était un grand soulagement à cette époque de leur voyage, qui aurait pu leur être fort ennuyeux sans cela, car ils avaient alors un désert à traverser.

Le Chrétien et le Fidèle avaient presque achevé de passer ce désert lorsqu'ils aperçurent derrière eux quelqu'un qui les suivait de fort près.

- Ah! dit le Chrétien, qui le reconnut d'abord, c'est l'Évangéliste, mon bon ami!

- Et le mien aussi, dit le Fidèle, car c'est lui qui m'a mis dans le chemin de la porte.

Cependant l'Évangéliste se trouva tout près d'eux et les salua en disant: - Paix vous soit, et à tous ceux qui sont avec vous!

Le Chrétien - bienvenu, bienvenu, mon cher Évangéliste! Votre présence réveille en moi le souvenir de notre ancienne amitié et des soins infatigables que vous avez pris pour mon salut éternel.

- Bienvenu mille et mille fois! dit le Fidèle, que votre compagnie est agréable à de pauvres pèlerins comme nous!

- Et comment vous êtes-vous portés, dit l'Évangéliste, depuis notre séparation? Quelles rencontres avez-vous eues? Et comment vous y êtes-vous conduits?

Le Chrétien et le Fidèle lui ayant raconté tout ce qui leur était arrivé, et avec combien de peines et d'incommodités ils étaient parvenus jusque là, l'Évangéliste leur dit: - J'ai bien de la joie, non de ce que vous ayez eu à essuyer tant de travaux, mais de ce que vous les avez surmontés, et que, malgré toutes vos faiblesses, vous avez persévéré constamment jusqu'à ce jour. Je vous assure que j'en ai une véritable joie, pour moi et pour vous. J'ai semé, vous avez moissonné, et le temps vient que l'un et l'autre, et celui qui sème et celui qui moissonne, auront ensemble de la joie; en sorte que si vous persévérez jusqu'à la fin, vous moissonnerez en son temps, si vous ne devenez point lâches (Galates 6: 9). La couronne qui vous est proposée est une couronne incorruptible (1 Corinthiens 9: 24). C'est pourquoi courez de telle manière que vous remportiez le prix. Plusieurs font semblant de courir pour cette couronne, mais quand ils auront couru un peu de temps, un autre vient qui emporte le prix. Tenez donc ferme ce que vous avez, afin que nul ne vous ôte votre couronne (Apocalypse 3: 11). Vous n'êtes pas encore à couvert des flèches de Satan. Vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang, en combattant contre le péché (Hébreux 12: 4). Que le royaume des cieux soit continuellement devant vos yeux, et croyez fermement les choses qui vous sont encore invisibles. Ne permettez


qu'aucune des choses présentes occupe vos coeurs et vos esprits; sur toutes choses veillez exactement sur votre propre coeur, car il est trompeur par-dessus tout, et désespérément malin. Fortifiez-vous donc et vous affermissiez afin que vous soyez inébranlables; toutes les forces du ciel et de la terre sont pour vous.

Le Chrétien le remercia de son exhortation. Puis il lui dit qu'il souhaiterait bien qu'il voulût continuer de s'entretenir avec eux, et les aider à passer le reste du chemin, d'autant plus qu'ils savaient qu'il pourrait leur prédire ce qui devait encore leur arriver, et leur apprendre en même temps de quelle manière ils auraient à se conduire pour pouvoir tout surmonter. Le Fidèle lui ayant témoigné le même empressement, l'Évangéliste continua à leur parler en ces termes.

- Mes enfants! vous connaissez cette parole de l'Évangile, savoir, que c'est par plusieurs tribulations qu'il vous faut entrer au royaume des cieux (Actes 14: 22), et que des liens et des tribulations vous attendent de ville en ville. C'est pourquoi vous ne devez pas vous imaginer que vous puissiez guère passer plus avant dans votre pèlerinage sans éprouver ces choses d'une façon ou d'une autre. Vous en avez déjà fait quelque expérience, car vous arrivez maintenant, comme vous le voyez, au bout de cet affreux désert; après quoi vous viendrez dans une ville que vous pourrez bientôt découvrir devant vous. C'est là que vous serez assiégés par un grand nombre d'ennemis qui se déchaîneront contre vous avec fureur, et qui tâcheront même de vous faire mourir. Et soyez assurés que l'un de vous scellera de son sang le témoignage que vous portez. Mais soyez fidèles jusqu'à la mort, et le roi vous donnera la couronne de vie (Apocalypse 2: 10). Celui qui mourra dans cette occasion, quoique d'une mort violente et cruelle, sera néanmoins plus heureux que son compagnon, non seulement parce qu'il arrivera le premier à la cité céleste, mais aussi parce qu'il sera exempt de plusieurs misères que l'autre aura encore à essuyer dans le reste de son voyage. Cependant dès que vous serez arrivé dans cette ville, et que vous éprouverez l'accomplissement de ce que je vous ai prédit, pensez à votre ami et soyez plein de courage, en recommandant vos âmes au fidèle Créateur et faisant ce qui est bon (1 Pierre 4: 9).

CHAPITRE VINGTIÈME

L'enfant de Dieu au milieu du monde.

lors je remarquai qu'en sortant du désert, ils découvrirent une ville nommée la Ville de la Vanité, où se tient une foire qui dure toute l'année, et qu'on nomme aussi la Foire de la Vanité, parce que la ville où on la tient est de moindre valeur que la vanité même, et que tout ce qu'on y apporte et qu'on y vend n'est que vanité, selon la parole du sage: «Tout est vanité» (Écclésiaste 1: 2). Cette foire n'est pas établie depuis peu. Elle est fort ancienne, et il ne sera pas hors de propos d'en dire quelques particularités.

Il y a quelque mille ans que des pèlerins voyageaient vers la cité céleste comme ces deux dignes personnages, le Chrétien et le Fidèle. Mais Béalzéboul, Apollyon et Légion s'étant mêlés dans leur compagnie, et ayant remarqué qu'ils devaient passer par la ville de la Vanité, ils trouvèrent bon d'y établir une foire où toutes sortes de vanités seraient exposées en vente. On y trouve des maisons, des jardins, des héritages, des charges, des dignités, des titres, des seigneuries, des royaumes, des voluptés et toutes sortes de divertissements; des impuretés, des malices, des hommes, des femmes, des enfants, des maîtres, des serviteurs, du sang, des âmes, de l'or, de l'argent, des pierreries, et je ne sais combien d'autres choses encore.

On peut encore voir, en tout temps, des tours de passe-passe, des tromperies, des spectacles, des danses, des réjouissances, des fous, des bouffons, des singes et autres choses de cette nature. On y trouve aussi des fripons, des voleurs, des meurtriers, des adultères, des parjures de toutes les couleurs, et tout cela sans qu'il en coûte rien.

Et comme dans les foires les moins renommées il y a divers quartiers qui portent chacun leur propre nom, et dans lesquels sont exposées certaines marchandises particulières, cela a aussi lieu dans cette foire. Ici c'est la cour d'Angleterre, ici la cour de France, ici celle d'Italie, et ailleurs celle de l'Espagne, d'Allemagne, etc. Dans chacune on peut trouver quelques vanités particulières.

Or, le chemin de la cité céleste passe, comme je l'ai dit, par la ville où se tient cette foire; celui qui entreprendrait de voyager vers la patrie céleste sans passer par cette ville serait obligé de sortir du monde (1 Corinthiens 5: 10). Le Roi des rois lui-même, lorsqu'il était sur la terre et qu'il voyageait pour retourner vers son propre pays, fut obligé de passer par cette ville et de voir toutes ces vanités.

Quelqu'un même, je pense que ce fut Béalzéboul, le plus puissant marchand de la foire, le sollicita d'acheter de ces vanités, lui offrant de le rendre maître de toutes les foires s'il voulait lui rendre hommage; En considération de sa dignité, Béalzéboul le mena de cour en cour, et lui montra, en un moment, tous les royaumes du monde, pour obliger, s'il eut été possible, ce Sauveur béni à acheter quelque-une de ses vanités (Luc 4: 5). Mais ces marchandises n'excitèrent pas chez lui la moindre envie; c'est pourquoi il abandonna la ville et n'employa pas la valeur d'un denier à l'achat de quelque vanité que ce fût.

Vous voyez par tout ceci que cette foire est extrêmement ancienne et fort grande.

Il fallut donc nécessairement que nos pèlerins passassent à travers la foire; Mais à peine y eurent-ils mis le pied qu'il se fit un grand tumulte dans la foire, et que toute la ville, d'un bout à l'autre, fut dans le trouble. On peut attribuer ces changements à plusieurs causes.

Premièrement, ces pèlerins étaient vêtus d'habits fort différents de ceux des gens de la foire; C'est pourquoi ils attirèrent les regards de tout le monde: «Ce

sont» , disaient quelques-uns, «des fous, des gens hors de sens», tandis que d'autres disaient: «Ce sont des étrangers».

Deuxièmement, si l'on était étonné de la singularité de leurs habits, on n'était pas moins surpris de leur langage, car il y en avait très peu qui l'entendissent parce que le langage de ces voyageurs était celui de Canaan, tandis que les autres parlaient le langage du monde. Bref, ces pèlerins étaient considérés comme des barbares par tous ceux de la foire.

Troisièmement, ce qui contribua, toutefois, le plus à exciter le trouble parmi les gens de la foire, ce fut le peu de cas que ces pèlerins faisaient de toutes ces vanités, car ils ne les estimaient pas même dignes de leurs regards. Et comme on leur criait d'acheter quelque chose, ils se mirent les doigts dans les oreilles et s'écrièrent: «Détourne mes yeux qu'ils ne regardent à la vanité», et aussi: «Si donc vous êtes ressuscités avec Christ, regardez aux choses qui sont en haut et non à celles qui sont de cette terre» (Colossiens 3: 1). En même temps ils levèrent les yeux en haut, par où ils faisaient connaître que leur conversation était celle des citoyens des cieux.

Il y eut un homme de la foire, entre autres, qui, les ayant observés, se tourna de leur côté et leur dit d'un ton moqueur: - Que voulez-vous acheter, vous autres!

Mais eux, le regardant d'un air fort sérieux et avec beaucoup d'assurance, lui répondirent: - Nous achetons la vérité (Proverbes 23: 23).

Ce qui donna occasion de les mépriser de nouveau.

Quelques-uns se moquaient d'eux, d'autres les injuriaient, et d'autres n'en parlaient qu'avec beaucoup de dédain; Il y en eut qui en vinrent jusqu'à inciter les autres à les maltraiter. Enfin, il s'éleva un tel tumulte dans la foire que tout y était dans le désordre et dans la confusion. On le rapporta aussitôt au grand maître de la foire, qui se dépêcha d'envoyer quelques-uns de ses confidents, avec ordre d'examiner ces deux hommes et de trouver la source d'un si grand désordre.

Là-dessus, ils furent amenés par leurs examinateurs, qui leur demandèrent d'où ils venaient, où ils allaient, et ce qu'ils étaient venu faire là dans un accoutrement si extraordinaire. Ils répondirent qu'ils étaient des pèlerins étrangers, qu'ils allaient à leur patrie, la Jérusalem céleste, et qu'ils n'avaient donné aucune occasion ni aux bourgeois de la ville ni à aucun des marchands pour qu'ils agissent si mal à leur égard, en les arrêtant dans leur voyage, à moins qu'on ne voulût s'en prendre à eux à cause qu'ils avaient répondu: «Nous achetons la vérité», à quelqu'un qui leur avait demandé ce qu'ils voulaient acheter. Mais leurs examinateurs ne purent s'imaginer autre chose, sinon que c'étaient des fous, ou qu'ils étaient venus là exprès pour causer du désordre. C'est pourquoi on les fit enchaîner et mener en spectacle par toute la foire, où ils furent exposés pendant quelques temps, pour être livrés devant tout le monde à l'opprobre et à toutes sortes de malices et de violences. Enfin, ils furent couverts de boue; et le grand maître de la foire, qui

était aussi présent, ne faisait qu'en rire. Quant à eux ils supportèrent tout avec patience, ne rendant point le mal pour la mal, ni outrages pour outrages, mais au contraire bénissant (1 Pierre 3: 9). Ils rendaient de bonnes paroles pour des injures, et témoignaient de l'amitié à ceux qui leur faisaient tort.

Quelques-uns de ceux qui étaient à la foire, et qui étaient plus réfléchis que les autres, considérant la chose de plus près, commencèrent à s'opposer aux plus animés, et à les reprendre. Mais ceux-ci, ne pouvant supporter leurs remontrances, entrèrent aussi en fureur contre eux, et les saisirent en leur disant qu'ils étaient aussi méchants que les deux pèlerins qui étaient aux fers, qu'ils avaient bien la mine d'être leurs mais et de leurs partisans, et qu'ils auraient sans doute le même sort. Les autres répondirent que, quant à eux, ils ne pouvaient reconnaître ces deux hommes que pour des hommes vertueux, fort paisibles, qui n'avaient fait de mal à personne, et qu'il y en avait dans cette foire un grand nombre qui avaient mieux mérité d'être mis aux fers et même au carcan que ceux qu'on traitait si inhumainement.

Après beaucoup de paroles de part et d'autre, les deux voyageurs demeurant toujours dans la modération et dans la sagesse, on en vint finalement aux coups.

- Alors les deux pauvres voyageurs furent ramenés devant leurs inquisiteurs et accusés d'avoir causé cette dernière émeute. Et après qu'ils eurent été battus impitoyablement et remis aux fers, on leur fit traîner leurs chaînes tout le long de la ville pour imprimer de la crainte à tous, et pour empêcher que personne n'eût la hardiesse d'intercéder pour eux ou de se ranger de leur parti. Cependant le Chrétien et le Fidèle se conduisirent avec tant de sagesse, et reçurent tous ces mauvais traitements avec tant de débonnairé et de patience, que plusieurs, quoique en petit nombre en comparaison de la multitude des gens de la foire, en concurent de l'estime pour eux et se joignirent à eux; ce qui augmenta la fureur de leurs ennemis, de sorte qu'ils résolurent de les faire mourir. C'est ce qui fut rapporté à nos deux voyageurs.

CHAPITRE VINGT-ET-UNIÈME

Le monde condamne les disciples de Jésus.



lors ils se souvinrent de ce qu'ils avaient ouï dire de leur fidèle ami l'Évangéliste, ce qui les affermit davantage dans leur voie, et dans les souffrances qui leur survenaient, parce qu'ils considéraient qu'elles leur avaient été prédites. Ils se consolait mutuellement par l'assurance que celui sur qui tomberait le sort en serait d'autant plus heureux, et chacun en secret souhaitait ce bonheur. Toutefois, ils se remettaient à la sage disposition de Celui qui conduit toutes choses, toujours tranquilles et contents de demeurer dans l'état où ils étaient jusqu'à ce qu'il lui plût d'y apporter du changement. Peu

de temps après, ils furent ramenés devant le tribunal pour y recevoir leur jugement. Leurs ennemis et leurs accusateurs comparurent avec eux en présence du juge qui se nommait l'Ennemi de la vertu. Les dépositions revenaient au fond à une même chose et ne différaient que dans quelques circonstances; les principaux chefs d'accusation étaient qu'ils étaient des ennemis de l'État, que par là ils avaient déjà causé des séditions et des émeutes dans la ville; qu'il s'y était même formé un parti, ayant séduit et entraîné quelques individus dans leurs dangereuses opinions.

Sur cela, le Fidèle répondit qu'ils ne s'étaient opposés à rien qu'à ce qui était contraire à la volonté du Roi des rois. - Quant à l'émeute dont vous nous accusez, ajouta-t-il, ce n'est point moi qui l'ai excitée, car je suis un homme de paix. Ceux qui ont parlé en notre faveur y ont été poussés par l'évidence de notre innocence; c'est par là qu'ils se sont détournés d'un mauvais chemin pour entrer dans celui qui conduit à la vie. Pour ce qui est du prince dont vous parlez, c'est Béalzébul, l'ennemi de notre Seigneur; c'est le prince de ce monde que je déteste avec tous ses anges.

Alors on publia que tous ceux qui auraient quelque chose à avancer contre les deux prévenus eussent à se présenter et à produire leurs preuves contre eux; sur quoi ils se présenta trois témoins, à savoir: l'Envie, la Superstition et le Flatteur. On leur demanda s'ils connaissaient les prisonniers qui étaient devant le siège de la justice et ce qu'ils avaient à dire contre eux et en faveur de leur propre maître.

L'Envie, qui eut ordre de parler avant les autres, fit ainsi sa déposition: - Monseigneur, il y a longtemps que je connais cet homme; ainsi, je puis rendre témoignage sur son compte. Et, afin que ce témoignage ne soit pas suspect, je parlerai volontiers en présence de cette honorable compagnie, me souvenant de mon serment.

Après avoir prêté serment, il continua de cette manière: - Cet homme, quoiqu'il porte un si beau nom, est l'un des plus méchants de notre pays. Il ne se soucie ni du prince, ni du peuple, ni de la loi, ni de la coutume; mais il fait ce qu'il peut pour imprimer dans l'esprit de chacun des opinions erronées, qu'il nomme les règles fondamentales de la foi et de la sainteté. En particulier, je l'ai ouï dire une fois que la sainteté et les coutumes de notre ville de la Vanité sont des choses diamétralement opposées qu'ils est impossible de concilier. Ainsi, il condamne non seulement notre louable commerce, mais aussi nous tous qui l'exerçons.

Le juge lui demanda s'il avait encore quelque chose à dire. - Oui, monseigneur, répondit-il, j'aurais encore beaucoup d'autres choses à dire, mais je ne veux pas importuner la Cour. Toutefois, après que ces honnêtes gens auront déposés, je suis encore prêt à étendre davantage mes accusations contre ces malheureux, plutôt que de souffrir qu'il manque quelque chose à leur procès.

Ensuite on appela la Superstition, à qui le juge commanda de faire sa déposition, et qui, en conséquence de cet ordre, ayant prêté le serment selon les lois,

commença ainsi: - Monseigneur, je ne connais guère cet homme et je n'ai jamais souhaité d'avoir commerce avec lui. Je sais cependant, par un entretien que j'ai eu récemment avec lui, que cet homme est une peste publique, car il m'a soutenu que ce n'était point notre culte qui pouvait nous rendre Dieu propice, ni en général aucune de nos pratiques extérieures. Or, si cela est ainsi, nous sommes encore dans nos péchés; c'est en vain que nous servons Dieu! Tout cela ne nous empêchera pas de périr: ce qui renverse notre religion de fond en comble. Voilà ce que j'ai à dire contre lui.

Alors on appela le Flatteur, et, après, qu'il eut prêté serment, il eut ordre de dire ce qu'il savait en faveur de son seigneur et contre les accusés.

- Monseigneur, dit-il, et vous tous, nobles assistants, il y a longtemps que je connais ce malheureux et que je l'ai ouï proférer beaucoup de discours indignes et malséants, car il a méprisé notre grand prince Béalzéboul, et il a parlé en des termes fort offensants de ses meilleurs amis: le Vieil Homme, le Divertissement charnel, l'Impudicité et l'Avarice, en un mot de ceux que nous respectons le plus. Qui plus est, il a dit que si on voulait l'en croire et si tous nos habitants étaient de son sentiment, aucun de ces personnages ne ferait un long séjour dans la ville. Il ne vous a même pas épargné, vous, monseigneur, qui êtes maintenant son juge, et il a porté le mépris et l'insolence jusqu'au dernier degré, vous nommant un scélérat et un impie et vous chargeant d'autres noms exécrables. En un mot, il a fait tout ce qu'il a pu pour rendre odieuse la plus grande partie de notre noblesse.

Le Flatteur n'eut pas plus tôt fini son discours que le juge s'adressa aux prisonniers et leur dit: - Vagabonds, traites, hérétiques, avez-vous bien ouï ce que ces personnes respectables viennent de déposer contre vous? Et pouvez-vous alléguer quelque chose pour votre défense?

- S'il m'est permis, dit le Fidèle, de me défendre, en peu de mots ...

- A bas! à bas! s'écria le juge, vous n'êtes pas digne de vivre plus longtemps ... Cependant, ajouta-t-il, afin que chacun voie la bonté et la droiture avec lesquelles nous voulons agir envers vous, écoutons ce que ce misérable scélérat aura encore à dire.

- Voici, dit le Fidèle, ce que j'ai à avancer pour ma défense. Premièrement, pour ce qui concerne la déposition de l'Envie, je n'ai jamais dit autre chose sinon que toutes les coutumes, les lois, les ordonnances et tous les peuples qui s'opposent à la loi de Dieu sont directement contraires au vrai christianisme. Si en cela j'ai mal parlé qu'on me montre mon erreur et je suis prêt à me rétracter. Quant au témoignage de la Superstition, je n'ai autre chose à dire sinon que le vrai service divin exige nécessairement une foi divine qui ne peut exister chez un homme sans une révélation expresse de la volonté de Dieu. C'est pourquoi tout ce qui se pratique dans le culte qui ne s'accorde pas avec cette révélation ne peut, en aucune manière, être fondé sur une foi divine, mais simplement sur une foi vaine qui ne peut servir

pour la vie éternelle. A la déposition de Flatteur, je réponds simplement (sans m'arrêter aux dures expressions par lesquelles il m'accuse d'user de mépris et de blasphèmes) que le chef de cette ville, avec tous ses sujets et tous ses adhérents, sont plus dignes du séjour de l'enfer que celui de cette ville ou de ce pays. Et sur cela, j'implore la grâce de mon Dieu!

A ces mots, le juge prit la parole et dit aux jurés qui avaient assisté à toute cette procédure: - Nobles assesseurs de la justice, vous voyez devant vous cet homme qui a causé un si grand tumulte dans la ville. Vous avez aussi entendu ce que des personnes respectables ont déposé contre lui et ce que lui-même a répondu. Il dépend maintenant de vous, ou de le condamner à mort, ou de lui conserver la vie. Cependant, pour éviter toute précipitation dans ce jugement, il me semble qu'il est à propos de vous remettre nos lois devant les yeux.

Au temps de Pharaon, ce grand serviteur de notre prince, on publia un édit au sujet du trop grand accroissement de ceux qui pratiquaient un autre culte que celui du pays, pour empêcher qu'ils ne devinssent trop puissants. Il portait qu'on devait noyer tous leurs enfants mâles.

Du temps du grand Nébucadnetzar, autre serviteur célèbre de notre prince, il fut arrêté que tous ceux qui ne se prosterneraient pas devant la statue d'or devaient être jetés dans une fournaise ardente.

De même aussi, du temps de Darius, on publia un édit qui portait que si, pendant un certain temps, quelqu'un invoquait un autre Dieu que le roi, il serait jeté dans la fosse aux lions.

Or, ce rebelle a violé l'essentiel du contenu de nos lois, non seulement par ses pensées, ce qu'il ne faudrait pas même souffrir, mais aussi par ces paroles et ses actions qui sont absolument insoutenables. Le Fidèle mérite donc infiniment plus l'application de la loi que ne le mériteraient ceux dont il s'agit dans les décrets précédents. En conséquence, je conduis pour la peine de mort.

Alors les jurés se levèrent. Leurs noms étaient l'Aveugle, le Perfide, le Voluptueux, le Méchant, le Mort-vivant, l'Homme de cou raide, l'Orgueilleux, le Haineux, le menteur, le Cruel, l'Ennemi de la lumière et l'Irréconciliable. Et après avoir prononcé leur jugement, chacun à part, contre le Fidèle, ils conclurent unanimement de le déclarer coupable en la présence du juge.

L'Aveugle, en qualité de président, parla ainsi: - Je vois clairement que cet homme est un hérétique.

Le Perfide dit: - Qu'on ôte cet homme de dessus la terre!

- Oui, s'écria le Méchant, car je ne puis plus le voir.

Le Voluptueux s'écria qu'il n'avait jamais pu le souffrir.

- Ni moi, répondit le Mort-vivant, car il a toujours condamné toutes mes actions.

- Qu'on le pend! s'écria l'Homme de cou raide.

- C'est un homme plein d'orgueil, ajouta l'Orgueilleux.

- Mon coeur s'aigrit quand je le vois, dit le Haineux.

Le menteur se mit à crier: - Qu'on se défasse de ce fripon!

Le Cruel dit: - Le gibet est un supplice trop doux pour lui.

- Qu'on l'ôte d'ici! ajouta l'Ennemi de la lumière, c'est trop différer.

Et l'Irréconciliable dit: - Quand on me donnerait le monde entier, je ne pourrais jamais me réconcilier avec lui.

Ainsi, ils le déclarèrent unanimement digne de mort et le condamnèrent sur-le-champ à être traîné jusqu'au lieu de supplice. Là on lui fit souffrir la mort la plus cruelle qu'on puisse imaginer; car, après l'avoir battu et fouetté, les bourreaux déchirèrent sa chair avec des couteaux, l'accablèrent de pierres, et enfin l'attachèrent à un pilier et le réduisirent en cendres. Telle fut la fin du Fidèle.

Mais j'observai qu'il y avait derrière la foule du peuple un char attelé de chevaux qui l'attendait; ce char l'enleva aussitôt et l'emporta au ciel à travers les nues et au bruit des trompettes qui retentissaient de tous côtés.

On ramena cependant le Chrétien en prison, où il demeura quelques temps. Mais Celui qui est le gouverneur de l'univers et qui tient en ses mains les clés de la vie et de la mort disposa les choses de telle manière qu'il échappa, et qu'ainsi il continua son voyage en chantant ce couplet en chemin.

Un chrétien doit être fidèle, Dans les tourments jusqu'à la mort, A notre roi qui nous appelle Par l'orage à chercher le port. Souffre sans murmure La croix la plus dure: C'est le seul chemin Qu'il fraye lui-même Au bonheur suprême, Au bonheur sans fin.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME

Hideuse peinture des hommes qui cherchent à allier le monde avec Dieu.

Dependant le Chrétien trouva bientôt un compagnon nommé l'Espérant, qui s'était joint à lui après avoir entendu les discours des deux amis, et avoir été le témoin de leurs souffrances. Aussi se lia-t-il d'une étroite amitié avec le Chrétien, et lui témoigna-t-il qu'il voulait désormais l'accompagner dans son voyage. Ainsi, des cendres de celui qui était mort pour le témoignage de la vérité il sortit un pèlerin qui accompagna le Chrétien jusqu'à la fin de son voyage. L'Espérant l'assura de plus qu'il y avait plusieurs autres personnes dans la foire qui n'attendaient qu'une occasion favorable pour les suivre.

A peine étaient-ils sortis de la foire qu'ils rencontrèrent un homme nommé Intérêt personnel, auquel ils demandèrent d'où il venait et jusqu'où il prétendait aller par ce chemin.

- Je viens, répondit-il, sans dire son nom, de la ville de l'Eloquence, et je m'en

vais à la cité céleste.

- Eh! dit le Chrétien, êtes-vous de la ville de l'Eloquence? Y a-t-il aussi là quelques gens de bien?

Intérêt personnel - Oui, je crois qu'il y en a quelques-uns.

Le Chrétien - Mon ami, quel est votre nom, s'il vous plaît?

Intérêt personnel - Vous ne me connaissez pas, et je ne vous connais pas non plus; si vous agréez que nous fassions chemin ensemble, j'en serai très content; sinon j'en prendrai mon parti.

Le Chrétien - J'ai souvent ouï parler de la ville de l'Eloquence; et, si je ne me trompe, j'ai ouï dire que c'était un lieu où l'on jouit de beaucoup de prospérité.

Intérêt personnel - Oui, je vous l'assure; j'y ai plusieurs riches amis.

Le Chrétien - Dites-moi, je vous prie, quels sont les amis que vous y avez, si je ne suis pas trop hardi de vous le demander.

Intérêt personnel - Presque toute la ville; particulièrement Tourne autour, l'Esclave des circonstances, le Beau parleur (dont les ancêtres ont donné le nom à la ville), le Légaliste, Celui qui va par deux chemins, l'Ami de chacun, et le docteur de notre quartier, Monsieur Langue double, qui est mon proche parent. Et, à vrai dire, quoique je sois un homme qualifié, mon père était cependant un batelier qui regardait toujours d'un autre côté que son but lorsqu'il était à la rame, et j'ai gagné la plus grande partie de ce que je possède à ce métier.

Le Chrétien - Etes-vous marié?

Intérêt personnel - Oui, vraiment, j'ai une femme très vertueuse qui est fille de Madame Dissimulation, femme d'un très grand mérite et d'une haute naissance. Elle sait s'entretenir avec toute sorte de personnes, avec les grands et les gens du peuple, avec les hommes pieux et les impies. Il est vrai qu'à l'égard de la religion il y a une différence entre nous et ceux qui vont par le chemin le plus court; mais ce n'est qu'en deux points de peu d'importance. Le premier est que nous ne voulons jamais aller contre le vent ni contre le courant de l'eau. Le second, que nous sommes toujours les plus zélés lorsque la religion est en estime et que la piété est applaudie.

Ici le Chrétien se tira un peu à l'écart avec son compagnon l'Espérant, et lui dit: - Il me vient maintenant dans la pensée que cet homme pourrait bien être Intérêt personnel, de la ville de l'Eloquence. Si cela est, nous avons en notre compagnie l'un des plus grands coquins qu'il y ait dans ces contrées.

L'Espérant lui dit: - Demandez-lui encore une fois son nom. Peut-être n'en aura-t-il pas honte?

Là-dessus le Chrétien se rapprocha d'Intérêt personnel et lui dit: - Vous parlez comme si vous étiez l'homme le plus sage du monde; et, si je ne me trompe, il me semble que je vous connais. Ne vous appelez-vous pas Intérêt personnel de la ville de l'Eloquence?

Intérêt personnel - Nullement; ce n'est point là mon nom, mais c'est un sobriquet que m'ont donné certaines gens qui ne peuvent me souffrir; Il faut cependant que je m'en console en le souffrant comme un opprobre, à l'exemple de plusieurs gens de bien qui ont vécu avant moi.

Le Chrétien - Mais n'avez-vous jamais donné à ces personnes l'occasion de vous imposer ce sobriquet?

Intérêt personnel - Jamais de ma vie. Le plus grand mal que j'aie jamais fait, et d'où l'on pourrait avoir pris occasion de me donner ce nom, c'est que j'ai toujours eu le bonheur de régler mes sentiments et ma conduite selon le cours de ce monde, de quelque manière que les choses allassent. Et par le moyen de cette souplesse, j'ai bien avancé mes affaires, et je me suis tiré des plus fâcheuses rencontres. Mais, pour cela, ces malheureux n'ont aucune raison de me mépriser.

Le Chrétien - J'ai tout de suite pensé que vous étiez celui-là même de qui j'ai beaucoup entendu parler. Et s'il m'est permis de dire ce que je pense, je trouve que votre nom vous convient mieux que vous ne voulez l'avouer.

Intérêt personnel - Si vous êtes dans cette imagination, je ne saurais vous en empêcher. Mais vous trouverez que je suis un camarade agréable si vous voulez me recevoir en votre compagnie.

Le Chrétien - Si vous voulez venir avec nous, il faut que vous marchiez contre vent et marée. Et, si je ne me trompe, ce n'est pas là votre inclination. Cependant nous devons nous tenir attachés à la religion, aussi bien lorsqu'elle marche avec des habits déchirés que lorsqu'elle est dans de riches vêtements, lorsqu'elle est dans les fers comme lorsqu'elle est élevée sur le trône.

Intérêt personnel - Vous ne devez pas opprimer ma conscience. Laissez-moi la liberté et permettez que je marche avec vous à ma manière.

Le Chrétien - Pas même un pas de plus, à moins que vous ne vouliez faire ce que je viens de vous proposer.

- Je ne quitte pas mes principes, répliqua Intérêt personnel, puisqu'elles sont commodes et avantageuses. Si je ne puis avoir votre compagnie, je ferai ce que j'ai fait jusqu'ici: je marcherai doucement tout seul jusqu'à ce que je trouve quelque autre compagnie qui s'accommode de moi.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME

Faux raisonnements du monde au sujet des concessions qu'on peut faire aux hommes; abominations de ces calculs.



ci je vis que le Chrétien et l'Espérant le laissèrent et commencèrent à aller de l'avant, assez loin de lui. Toutefois, comme l'un d'eux se retourna, il aperçut trois hommes qui suivaient Intérêt personnel. Lorsqu'ils furent assez près de lui, il se baissa avec beaucoup de respect pour les saluer, et eux aussi

le complimentèrent à leur tour. Les noms de ces personnes étaient l'Ami du monde, l'Ami de l'argent et le Rapace, tous trois fort connus d'Intérêt personnel, parce qu'ils avaient été camarades d'école dès leur jeunesse, sous un maître nommé l'Avide, au pays de l'Avarice. Ce maître d'école leur avait enseigné l'art de s'approprier une infinité de choses, ou par force, ou par flatterie, ou par ruse, ou par mensonge, ou même enfin sous l'apparence de la piété. Et ces quatre camarades d'école avaient si bien profité dans cet art par les soins de leur maître, que chacun d'eux était capable de l'enseigner aussi bien que lui.

Après donc qu'ils se furent salués réciproquement, l'Ami de l'argent dit aux autres: - Qui sont ces hommes là devant nous? (car le Chrétien et l'Espérant n'étaient pas encore si loin qu'on ne pût les voir).

Intérêt personnel - Ce sont deux hommes d'un même pays qui marchent à leur manière.

L'Ami de l'argent - Ah! pourquoi ne nous attendent-ils pas, afin que nous puissions aussi jouir de leur bonne compagnie? Car je pense qu'eux et nous, et vous aussi, Monsieur, nous avons le même but.

Intérêt personnel - Il est vrai, mais ces hommes qui marchent devant nous sont si rigides, si attachés à leurs sentiments, et ils ont tant de mépris pour ceux des autres, que, quelque piété qu'ait un homme, s'il ne se conforme pas en tout à leurs principes, ils rompent d'abord toute communication avec lui.

Le Rapace - Cela ne vaut rien. Ce sont ces sortes de gens qui veulent être trop justes. Leur humeur sévère fait qu'ils jugent et qu'ils condamnent tout ce qu'ils ne font pas eux-mêmes. Mais, je vous prie, en quoi et en combien de points différiez-vous?

Intérêt personnel - Ils veulent, selon leur opiniâtreté, qu'il soit notre devoir de poursuivre notre voyage en toute saison et quelque temps qu'il fasse; et moi j'attends toujours le temps propre et le vent favorable. Ils risquent pour Dieu tout ce qu'ils ont à la fois; moi j'use de circonspection et je mets tant que je puis mes biens et ma vie en sûreté. Ils sont inébranlables dans leurs sentiments, lors même que tout le monde serait contre eux; quant à moi, je me ménage dans les affaires de religion, selon que le temps et mon avantage le requièrent. Ils s'appliquent à la piété, lors même qu'elle est exposée à l'opprobre et au mépris; moi, je ne m'y attache que lorsqu'elle est en honneur.

L'Ami du monde - Tenez-vous ferme à ces principes, mon cher ami Intérêt personnel; car, pour moi, je tiens ceux-là pour des fous qui, ayant la liberté de conserver leurs biens et leur commodité, sont assez dépourvus de sens pour vouloir tout perdre. Soyons prudents comme des serpents: le meilleur est d'amasser pendant l'été, comme les abeilles qui demeurent tranquilles tout l'été et ne sont occupées que lorsqu'elles peuvent commodément se procurer des avantages. S'ils veulent être assez fous pour voyager sous la pluie, laissons-les faire. Pour nous,

attendons le beau temps. Lorsque l'on peut accorder la religion avec la conservation des biens que Dieu nous donne dans sa bonté, c'est alors qu'elle m'acommode le mieux, et c'est ainsi qu'il faut prendre la chose; car lorsque Dieu nous a départi des biens de cette vie, il veut aussi que nous les conservions pour l'amour de lui. Job dit que les gens de bien donnent l'or pour de la terre (ou qu'ils amassent l'or comme la poussière). Il ne faut donc pas être comme ces gens qui sont là devant nous, s'ils sont tels que vous les dépeignez.

Le Rapace - Je pense que nous sommes tous du même sentiment à ce sujet, et il est inutile d'en parler davantage.

L'Ami de l'argent - Vous avez raison; car celui qui ne veut suivre à cet égard ni l'Écriture ni la droite raison (qui, comme vous voyez, sont pour nous), ne mérite pas seulement d'être écouté.

Intérêt personnel - Mes frères, nous voici tous réunis. Permettez-moi, pour notre édification mutuelle, de proposer cette question. Lorsqu'un homme, soit pasteur ou autre, trouve quelque occasion de faire un profit quelconque, en sorte cependant qu'il ne peut l'obtenir que par une belle apparence de piété, ou en faisant paraître plus de zèle qu'à son ordinaire pour quelque partie du service divin, je demande si un tel homme ne peut pas employer ces moyens pour parvenir à son but, et être avec cela un homme de bien?

L'Ami de l'argent - Je comprends cette question à fond, et je veux, avec votre permission, tâcher d'y répondre exactement. Premièrement, je la considérerai par rapport à un pasteur. Supposez qu'un pasteur vénérable qui a peu de revenu, à qui il se présente une place ou un bénéfice plus avantageux, et qu'il ait moyen de l'obtenir, mais à condition d'étudier davantage, de prêcher plus fréquemment et peut-être même de renoncer à quelqu'un des principes de la foi, parce que l'état de son troupeau l'exige ainsi. Je ne vois aucune raison qui puisse l'empêcher d'accepter la place qui se présente à lui. Et je ne crois pas qu'en cela il fasse la moindre brèche à sa conscience; car

- premièrement, s'il est naturel d'améliorer sa position (comme il l'est sans contredit), dès lors, la chose est permise et le docteur peut accepter le nouvel emploi sans consulter sa conscience;
- deuxièmement, le désir qu'il a d'arriver à une meilleure position l'oblige à prêcher, à étudier davantage et avec plus d'ardeur, et ainsi le rend plus homme de bien; par là-même, il développe mieux ses talents, ce qui est agréable à Dieu;
- troisièmement, en changeant quelque chose à ses principes pour s'accommoder à son peuple, il fait voir trois choses; qu'il sait renoncer à lui-même et à sa propre volonté, qu'il sait exercer son habilité pour en gagner quelques-uns et se faire à tous, selon le précepte même d'un apôtre, enfin qu'il est par conséquent des plus propres à exercer son emploi.

D'où je conclus qu'on en doit point condamner un pasteur qui change un bénéfice plus chétif pour un plus avantageux, ni conclure de là qu'il soit avare ou autre chose semblable. Mais plutôt, en tant qu'il a par là occasion d'exercer ses dons et sa science, on doit le regarder comme un homme qui suit sa vocation, et qui se prévaut sagement de l'occasion que Dieu lui met en main.

Pour ce qui concerne un artisan, supposer que ce soit un homme qui a peu de bien dans ce monde, mais qui peut, en faisant paraître de la piété, rendre son état plus heureux: épouser, par exemple, une femme riche, ou attirer plus de clients à sa boutique. Je ne vois aucune raison pour laquelle cela ne puisse se pratiquer légitimement; car

- premièrement, c'est une vertu d'être pieux, quel que soit le moyen qui y conduit un homme;
- deuxièmement, il n'est pas non plus défendu de s'enrichir, d'épouser par exemple une femme riche, ou d'attirer à soi beaucoup de clients;
- troisièmement, l'homme qui obtient ces choses par sa piété obtient un bien par un autre; ainsi, il y aura dans le cas supposé, des richesses, des bons clients, une femme riche, toutes choses excellentes par elles-mêmes, et acquise par la piété, qui est aussi excellente.

Par conséquent, il est permis d'embrasser la piété en vue d'obtenir ces avantages.

Cette décision de l'Ami de l'argent, sur la question proposée par Intérêt personnel, fut fort applaudie de tous. C'est pourquoi ils conclurent qu'il fallait y adhérer. Et comme ils s'imaginaient que personne ne pourrait la réfuter, et qu'ils remarquèrent que le Chrétien et l'Espérant n'étaient pas si loin qu'on ne pût les atteindre, ils résolurent unanimement de les attaquer avec cette question, d'autant plus que ces deux voyageurs avaient repoussé rudement Intérêt personnel. Pour cet effet, ils les rappelèrent, et eux, les ayant ouïs, s'arrêtèrent un moment pour les attendre.

Cependant il fut résolu que ce ne serait pas Intérêt personnel, mais l'Ami du monde, qui leur poserait la question, se flattant que la réponse ne serait pas si dure que celle qui avait été faite à Intérêt personnel.

S'étant donc approchés, après les civilités d'usage, l'Ami du monde posa la question au Chrétien et à son compagnon, les priant d'y répondre s'ils le pouvaient.

Certainement, dit le Chrétien. Le moindre enfant, en matière de religion, pourrait sans peine répondre à cette question et dis mille pareilles; car

- premièrement, on ne doit pas suivre Christ pour avoir du pain, comme il est dit dans Jean 6 verset 26; combien plus donc est-ce une chose abominable de le suivre pour s'avancer par là dans le monde?
- deuxièmement, nous ne trouvons dans l'Écriture personne qui ait suivi vos principes, si ce n'est des païens, des hypocrites, un magicien et un diable.

Des païens, car c'est ainsi que Hémor et Sicheu, ayant formé des desseins sur la fille de Jacob et sur son bétail, et voyant qu'il n'y avait pas d'autre moyen d'y réussir que d'embrasser, du moins à l'extérieur, la religion des Hébreux, dirent à leurs concitoyens: «Si vous recevez la circoncision, leurs biens, leur bétail et tout ce qu'ils possèdent nous appartiendra». Ainsi la fille et les richesses de Jacob étaient ce qu'ils avaient en vue, et la religion n'était qu'un prétexte pour les obtenir. Lisez cette histoire dans le chapitre 34 du livre de la Genèse.

Des hypocrites, car voyez les pharisiens. Ils dévoraient les maisons des veuves sous le prétexte de faire de longues prières; et c'est ce qui aggravait leur condamnation devant Dieu (Luc 20: 46-47).

Simon le magicien était aussi de ce caractère, car il désirait avoir le Saint Esprit pour gagner de l'argent; Mais le jugement qu'il entendit de la bouche de Pierre fut: «Ton argent périsse avec toi» (Actes 8: 19,22).

J'ai dit en quatrième lieu, un diable, car Judas, qui en était un, suivait les mêmes principes. Il avait l'apparence de la piété, il suivait Jésus Christ et témoignait de la charité pour les pauvres. Mais c'était à cause de la bourse et pour avoir ce qui était dedans, car, au fond, c'était un réprouvé, un fils de perdition.

Il est facile de voir que ceux qui deviennent pieux par amour pour le monde seront toujours disposés à renoncer à la piété, pour le même motif; car il est aussi certain que Judas regardait au monde dans ses pratiques de piété, qu'il est certain que ce fut pour le monde qu'il vendit sa piété et son Seigneur lui-même. C'est donc un sentiment païen, pharisaïque et diabolique, que l'affirmative de votre question, laquelle néanmoins je constate que vous avez embrassée. Mais votre salaire sera selon vos oeuvres.

A ces mots, ces hommes se mirent à se regarder fixement les uns les autres, sans qu'ils n'eurent pas un seul mot à répliquer, parce qu'ils étaient convaincus de la vérité des choses que le Chrétien venait d'avancer. Il se fit donc un grand silence. Intérêt personnel et ses compagnons s'arrêtèrent tout court et restèrent en arrière, tandis que le Chrétien et l'Espérant continuèrent leur chemin et les devancèrent d'assez loin, ce qui donna lieu au Chrétien de dire à son ami: - Si ces gens ne peuvent pas supporter le jugement d'un homme, comment pourront-ils subsister devant le jugement de Dieu? S'ils demeurent ainsi muets lorsqu'ils n'ont affaire qu'à des vases de terre, quelle sera leur confusion lorsqu'ils se verront exposés aux reproches leur fera le Dieu des vengeances devant les saints et tous les anges!

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME

L'amour du monde et des richesses est la mort de l'âme. Jouissances spirituelles d'un enfant de Dieu.

Le Chrétien et l'Espérant furent bientôt hors de leur vue et arrivèrent dans un endroit très heureux nommé le Lieu agréable, où ils marchaient avec une grande satisfaction. Mais ce lieu était de petite étendue, et ils l'eurent bientôt passé. De l'autre côté de cette plaine était situé un coteau qu'on nomme le Gain, où il y a des mines d'argent qui, par leur attrait, avaient autrefois détourné plusieurs voyageurs du droit chemin; et comme ils s'étaient trop approchés, le terrain s'était éboulé sous leurs pieds (car il est fort trompeur), et il y avaient péri misérablement. Cet incident se renouvelle encore tous les jours. D'autres y sont devenus tout perdus sans pouvoir se remuer pour le reste de leur vie.

Alors je vis aussi, du côté droit, un peu au-dessus de la mine, un nomme nommé Démas (2 Timothée 4: 10), homme de distinction, qui criait aux passants de monter par là, et d'examiner un peu l'endroit. - Holà! holà! cria-t-il au Chrétien et à l'Espérant, venez ici, je vous montrerai des choses qui vous feront plaisir.

Le Chrétien - Quelles sont ces choses, pour mériter que nous nous détournions de notre route?

Démas - C'est une mine d'or et d'argent. Si vous voulez passer ici, vous pourrez vous enrichir sans beaucoup de peine.

L'Espérant - Hé! mon ami Chrétien, allons-y un peu.

Le Chrétien - Je n'en ferai rien. J'ai entendu dire beaucoup de choses sur ce lieu-là. On dit qu'un grand nombre de gens y ont péri. Les richesses sont des pièges pour ceux qui les recherchent. Elles sont un obstacle dans le voyage.

Alors le Chrétien cria à Démas: - Ce lieu n'est-il pas dangereux, et n'a-t-il pas détourné plusieurs pèlerins de leur voyage?

Démas - Point du tout, sinon quelques étourdis (et en disant cela, il rougissait de honte).

Le Chrétien - Frère Espérant! croyez-moi, ne nous détournons pas d'un pas, mais suivons droitement notre sentier.

L'Espérant - J'ose bien affirmer que si Intérêt personnel passe par ici, et qu'il soit sollicité comme nous, il ira voir ce qui en est.

Le Chrétien - Cela ne serait pas surprenant, et il ne ferait que suivre ses principes. Mais il y a toutes les probabilités qu'il y ferait une chute mortelle.

Démas - Mais, encore une fois, ne voulez-vous pas venir ici?

Le Chrétien - Vous êtes, pour vous le dire franchement, un ennemi des voies du Seigneur, et vous avez déjà été jugé par un des juges de sa Majesté à cause de votre révolte. Pourquoi tentez-vous de nous attirer dans la même condamna-

tion? Ah! si nous nous retirions des voies de notre Roi, il le saurait bientôt, et nous confondrait en un moment. Nous voulons lui conserver nos coeurs libres et constants.

Démas - Je suis aussi de votre société, et si vous voulez seulement attendre un peu ici, jusqu'à ce que j'aie amassé quelques pièces de cette mine, j'irai avec vous.

Le Chrétien - Quel est votre nom? Ne vous appelez-vous pas comme je viens de vous nommer?

Démas - Oui, mon nom est Démas. Je suis enfant d'Abraham.

Le Chrétien - Vous êtes enfant de Judas, et vous marchez sur ses traces. Vous père a été pendu comme un traître et vous n'avez pas mérité un moindre supplice. Soyez assuré que nous rapporterons tout fidèlement à notre Roi, lorsque nous serons en sa présence.

C'est ainsi qu'ils passèrent leur chemin. Cependant ils virent derrière eux Intérêt personnel et ses compagnons, qui, à la moindre oeillade de Démas, s'en allèrent tout droit à lui. Je ne saurais dire s'ils trébuchèrent dans la fosse, ou s'ils descendirent pour travailler à la mine, ou enfin s'il y furent étouffés par les vapeurs qui s'en élèvent continuellement; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils ne reparurent plus dans tout le reste du chemin.

Tout ceci donna lieu au Chrétien et à l'Espérant de chanter ce cantique.

Un jour l'exécrable Démas
Vint au-devant d'un homme peu fidèle:
A peine paraît-il avec ses faux appas
Que ce malavisé court où Démas l'appelle.

Séduit par l'éclat des faux biens,
Il quitte Dieu pour des idoles vaines:
Et son âme se livre aux funestes liens
Du tyran infernal qui l'accable de chaînes.

Funeste exemple du courroux
Qu'exercera le monarque suprême
Sur ceux qui n'ont pas suivi Jésus, ce chef si doux,
Que pour des biens trompeurs et non pas pour lui-même!

Or, nos pèlerins, ayant suivi leur route sans se détourner, arrivèrent dans un lieu où se trouvait un ancien monument fort près du grand chemin, et qui leur causa à l'un et à l'autre une grande surprise. Il ressemblait à une femme changée en colonne. Les deux amis s'y arrêtèrent longtemps pour l'examiner de tous côtés, ne sachant ce que cela pouvait être. Enfin l'Espérant aperçut sur le front de cette

espèce de statue une inscription en caractères fort antiques et très usés. Comme il n'était pas lettré, il appela le Chrétien, qui avait plus de connaissances que lui, pour essayer de déchiffrer cette inscription et d'en comprendre le sens. Celui-ci, après en avoir rassemblé les lettres, lut ces mots: «Souvenez-vous de la femme de Lot» (Luc 17: 32). Ce qui leur fit conclure que c'était là la statue de sel en laquelle cette femme fut changée lorsqu'elle se retourna du côté de Sodome, où elle y avait laissé son coeur (Genèse 19: 26). Ce spectacle effrayant amena la conversation suivante.

Le Chrétien - Ah! mon frère, que ce spectacle nous est bien présenté à propos! Après avoir été sollicité par Démas à visiter le coteau du Gain, si nous étions allés comme vous y aviez du penchant, je crois bien que nous y aurions connu le même sort que cette femme, pour servir d'exemple à ceux qui viendraient après nous.

L'Espérant - J'ai bien du regret d'avoir été si insensé, et je suis surpris moi-même de ce que je n'ai pas eu le même sort que cette femme; car quelle différence y a-t-il entre elle et moi? Elle se retourna, et moi je désirais aller. Ah! que je ne puis-je recourir à la grâce de Dieu avec une profonde confusion, après avoir été capable de concevoir une telle pensée dans mon coeur!

Le Chrétien - Remarquons bien ce que vous venons de voir, afin que cela nous serve pour l'avenir. Cette femme avait échappé à un grand malheur, et elle tomba dans un autre. Elle n'avait point péri avec Sodome, mais elle périt par un autre accident.

L'Espérant - Il est vrai, elle nous sert d'avertissement et d'exemple: d'avertissement, afin que nous évitions de tomber dans le même péché; d'exemple, pour nous apprendre quelle condamnation nous avons à attendre si nous n'en profitons pas. C'est ainsi que Coré, Dathan et Abiram, avec les 250 hommes qui périrent avec eux, furent en avertissement et en exemple (Nombres 16). Mais je m'étonne d'une chose: «Comment Démas et ses compagnons peuvent-ils être si hardis que de rechercher ainsi les trésors de ce siècle, ayant devant les yeux, sans qu'ils puissent presque éviter de le voir, l'exemple de cette femme, qui ne fit que de se tourner du côté de ces faux dieux?»; car nous ne lisons pas qu'elle eût encore fait un seul pas pour aller les chercher, et cependant elle a subi un jugement si sévère!

Le Chrétien - C'est en effet une chose bien surprenante, et qui fait bien voir que ce sont des gens désespérément malins. Je ne sais à qui je pourrais mieux les comparer qu'à ces voleurs qui prennent la bourse des autres en la présence du juge et jusque sous le gibet. Il est dit des hommes de Sodome qu'ils étaient de grands pécheurs (Genèse 13: 13), parce qu'ils avaient péché en la présence du Seigneur et nonobstant les bienfaits qu'il avait répandus sur eux (car le pays de Sodome était comme un jardin délicieux). C'est ce qui réveilla sa jalousie et qui attira sur eux le feu de sa colère. D'où l'on peut conclure avec une entière certitude que ceux qui pécheront de même à la vue et au mépris de tous les exemples, pareils à ceux qui leur sont mis continuellement devant les yeux pour leur servir d'avertissement,

n'auront à essayer tôt ou tard les jugements les plus terribles.

L'Espérant - Toutes ces choses sont la vérité même; il n'y a là-dessus aucun doute. Et quelle grâce que ni vous ni moi n'ayons servi d'un pareil exemple aux autres! Cela doit bien nous engager à louer Dieu et à le craindre sans cesse, nous souvenant toujours de la femme de Lot.

Comme ils s'entretenaient ainsi, ils arrivèrent près d'un agréable ruisseau que David appelle «le ruisseau de Dieu» (Psaume 65: 10), Et Jean «les vives fontaines des eaux» (Apocalypse 7: 17). Comme leur chemin les conduisait tout droit le long des bords de ce ruisseau, ils marchaient avec un grand plaisir. Ils burent aussi de l'eau du ruisseau, qui les fortifia merveilleusement et ranima leurs esprits abattus. De l'autre côté du ruisseau, il y avait, assez près du bord, toutes sortes d'arbres verdoyants dont les feuilles sont propres à nourrir et à rafraîchir les voyageurs lorsque leur sang est échauffé par la fatigue. Elles sont bonnes dans tous les cas. Au près du ruisseau il y avait encore une prairie fort plaisante, semée de lis d'une beauté ravissante, et qui conservaient leur verdure toute l'année. Il s'y couchèrent et s'y endormirent, car ils pouvaient s'y reposer en toute sûreté. A leur réveil, ils amassèrent et mangèrent encore quelques fruits de ces arbres, et burent de l'eau rafraîchissante du ruisseau. C'est ainsi que nos voyageurs se reposèrent et se délassèrent agréablement pendant plusieurs jours, chantant ensemble ce qui suit.

Heureux séjour, charmantes rives, Sources d'eaux brillantes et vives, Arbres féconds, chargés de fruits dont les vertus Restaurent l'âme languissante, Et dont l'efficace puissante Ranime les sens abattus!

Aimables lieux! qui peut décrire Les charmes qu'en vous on admire! Heureux qui peut jouir de vos divins attraits! Heureux qui, fuyant tous les vices, Dans ce paradis de délices boivent les plaisirs à longs traits!

Et quand ils furent prêts à continuer leur voyage (car ils ne l'avaient pas encore fini), ils mangèrent et burent encore avant de partir; après quoi ils quittèrent ce lieu délicieux.

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME

L'âme chrétienne qui s'écarte du chemin du salut tombe dans les doutes, et ceux-ci la conduisent au désespoir.

Ils n'en étaient pas fort éloignés lorsque le chemin commença à s'écarter un peu du ruisseau, ce qui les consterna beaucoup. Ils n'osèrent cependant pas sortir du chemin, quoiqu'il fût en cet endroit extrêmement dur et inégal, et que les plantes de leurs pieds fussent devenues fort tendres et délicates par la longueur du voyage. Mais leurs âmes, ennuyées du chemin, comme les israélites (Nombres 21: 5), en désiraient un meilleur. Au côté gauche du chemin, ils aperçurent une prairie nommée Détour et une planche pour y passer. Là-dessus

le Chrétien dit à son compagnon: - Si cette prairie ne nous détourne pas de notre chemin, passons-y.

En même temps, il passa la planche pour inspecter les lieux, et il y trouva qu'en effet il y avait un sentier le long du chemin. - Ah! s'écria-t-il, voilà justement ce que je souhaitais; l'on peut marcher par ici très commodément. Venez, mon cher Espérant, entrons dans ce chemin.

- Mais, dit l'Espérant, si ce chemin nous détournait, que ferions-nous?

- Cela ne se peut, répondit le Chrétien; voyez, ce sentier ne va-t-il pas tout du long de la route?

Ainsi, l'Espérant se laissa gagner par son compagnon et le suivit par-dessus la planche. Hélas! que de maux ils s'attirèrent par cette faute unique! D'abord, après avoir passé par cette planche, ils trouvèrent le terrain mou sous leurs pieds. Cependant, comme ils virent quelqu'un qui allait devant eux, nommé Vaine Confiance, ils l'appelèrent et lui demandèrent où ce chemin conduisait.

Il répondit: - A la porte du ciel.

- Eh bien! dit le Chrétien, vous voyez que je ne me suis point trompé et que ce chemin est bon.

En disant cela, ils continuèrent à suivre cet homme, qui les engagea dans un labyrinthe de maux d'où ils eurent mille peines de se retirer; car ils furent d'abord surpris par une nuit si obscure que le dernier ne pouvait plus voir celui qui marchait devant lui. Le ciel se couvrait d'épais nuages.

Or, parce que vaine confiance ne voyait lui-même le chemin devant ses pieds, il tomba dans une fosse profonde qui avait été creusée par le prince du pays pour y précipiter les hommes vains et orgueilleux, et il se brisa les os.

Les deux voyageurs furent vivement étonnés lorsqu'ils eurent ouï le bruit qu'il fit en tombant. Mais leur frayeur redoubla quand, après avoir demandé à haute voix ce que c'était, ils n'entendirent pour toute réponse que quelques soupirs d'un agonisant, et qu'en même temps la pluie, les tonnerres et des éclairs épouvantables commencèrent à gronder de toute part.

Alors l'Espérant dit à son compagnon: - Hé! où en sommes-nous, mon pauvre ami?

Le Chrétien, qui avait le coeur outré de douleur pour s'être ainsi malheureusement égaré, ne répondit rien dans un premier temps, mais il donnait assez à connaître les tristes pensées qui remplissaient son âme par les soupirs et les gémissements qu'il poussait de temps à autre.

- Ah! disait-il, que n'ai-je suivi mon chemin! Qui aurait cru que ce sentier nous eût ainsi écartés de la bonne route?

L'Espérant - C'est ce que je craignais dès le commencement. J'ai pensé vous en avertir discrètement. Il est vrai que j'aurais dû parler d'une manière plus forte; mais je respectais votre âge, car vous êtes mon aîné.

Le Chrétien - Mon cher frère, ne vous impatientez pas. J'avoue avec confusion que je suis la cause de tout le malheur qui nous arrive. Je ne saurais vous exprimer la douleur qui me pénètre et les regrets que j'éprouve que vous avoir exposé à un si grand danger. Je vous prie, mon frère, pardonnez-moi; je ne l'ai pas fait dans une mauvaise intention.

L'Espérant - Que dites-vous là, mon frère? Je vous pardonne de tout mon coeur. Prenez seulement courage; j'espère que tout ceci contribuera à notre bien.

Le Chrétien - Quelle consolation dans mon malheur, et quel bonheur pour moi d'avoir rencontré un ami si doux et si charitable! Mais, sans nous arrêter ici, rebroussons chemin à l'instant.

L'Espérant - Permettez que je passe devant vous.

Le Chrétien - Non, s'il vous plaît. C'est moi qui dois passer le premier, afin que, s'il y a quelque péril à craindre, j'y sois le premier exposé, puisque c'est moi qui vous ai fait fourvoyer.

L'Espérant - Non, vous ne le ferez pas, car votre esprit étant agité comme il l'est, vous pourriez encore manquer le chemin.

En même temps, ils entendirent une voix d'exhortation qui leur dit: «Prenez garde au chemin par lequel vous êtes venus et retournez sur vos traces (Jérémie 31: 21). Ils prirent donc la résolution de retourner en arrière. Mais il faisait si obscur et la pluie était tellement forte qu'ils furent plusieurs en danger de périr. Ils ne purent pas même de toute la nuit, quelque diligence qu'ils fissent, retrouver la planche sur laquelle ils avaient passé; de sorte qu'ils furent obligés de se mettre à l'abri dans une petite caverne, où ils s'assirent jusqu'à ce que le jour commençât à paraître, et, parce qu'ils étaient fatigués, ils s'endormirent. Ces pauvres voyageurs éprouvèrent alors qu'il était bien plus aisé de sortir du chemin quand on y est que d'y entrer lorsqu'on en est une fois sorti.

A quelque distance de cette caverne, il y avait un château, nommé le Doute, occupé par un géant nommé Désespoir, qui s'étant levé de bon matin et se promenant dans la campagne, trouva le Chrétien et l'Espérant dormant sur ses terres. Il leur cria avec fureur et d'un ton menaçant qu'ils eussent à s'éveiller. Ensuite il leur demanda qui ils étaient et ce qu'ils faisaient sur ses terres.

- Nous sommes, dirent-ils, des voyageurs qui avons manqué le chemin.

- Mais d'où vient, leur dit-il brusquement, que vous avez eu l'audace de vous coucher sur mes terres? Suivez-moi sans délai, et vous saurez à qui vous avez à faire.

Ils n'osèrent refuser; car, outre que le sentiment de leur faute les rendait timides, ils craignaient de l'irriter davantage, parce qu'il était beaucoup plus fort qu'eux. Après les avoir ainsi traînés dans son château, il les jeta dans un cachot obscur et puant, où ils furent enfermés depuis le mercredi matin jusqu'au samedi soir. Il est aisé de juger ce que leur condition avait de lamentable; car, enfin, les

voilà destitués de toute espérance, privés de tout secours humain, sans parents, sans amis, tyrannisés par le Désespoir, dans des ténèbres affreuses, n'ayant pas même un seul morceau de pain ni une petite goutte d'eau pour apaiser la faim et la soif qui les tourmentaient; de sorte qu'ils ne voyaient que les affreuses images de la mort qui se présentaient à eux de toute part. Mais ce qui faisait surtout le supplice du Chrétien, c'était d'avoir causé, par ses avis imprudents, le malheur de son fidèle ami.

CHAPITRE VINGT-SIXIÈME

L'âme qui ne sait plus espérer en Dieu pour son salut éternel se voit en proie au désespoir; mais la confiance aux promesses de Jésus nous fait retrouver la liberté et le chemin du ciel.

Le géant Désespoir étant seul avec sa femme l'Incrédulité, il lui raconta comment il avait jeté deux prisonniers dans le cachot pour les avoir trouvés sur ses terres, et lui demanda ce qu'elle trouverait le plus à propos de faire d'eux. Elle s'enquit de lui de quelles gens c'étaient. Il lui récita le tout, et là-dessus elle lui conseilla de les battre le lendemain matin sans aucune miséricorde.

Le géant ne fut pas plus tôt levé qu'il se mit en état d'exécuter le conseil que sa femme lui avait donné. Pour cet effet, il se saisit d'un énorme bâton, et s'étant jeté sur eux, avec une fureur inexprimable, quoiqu'ils ne lui disent pas une mauvaise parole, il les battit si rudement qu'ils demeurèrent par terre sans pouvoir se relever. Après quoi il s'en alla, et les laissa sur le carreau, où ils eurent tout le temps de déplorer leur malheur.

Pendant que les deux pauvres pèlerins s'abandonnaient à des regrets et à des soupirs continuels dans leur cachot ténébreux, le géant Désespoir ne pensait qu'aux moyens de les faire périr; c'est de quoi il s'entretint encore la nuit suivante avec sa femme l'Incrédulité, qui, ayant appris qu'ils étaient encore en vie, lui conseilla de les faire mourir. Ainsi, dès l'aube du jour, il se rendit auprès d'eux, et les sollicita fortement de se donner la mort. Mais comme ils balançaient à suivre des suggestions, il se jeta derechef sur eux avec fureur, et aurait infailliblement achevé de les tuer, s'il n'avait été surpris lui-même d'une maladie à laquelle il est sujet lorsqu'il aperçoit les rayons et l'impression du soleil. Il fut hors d'état de se servir de ses mains pendant ce temps-là. Ainsi il les laissa dans leur état actuel, et se retira en méditant sur ce qu'il aurait à faire ultérieurement. Cependant les prisonniers se consultaient de leur côté sur le parti qui leur serait le plus avantageux.

- Que ferons-nous, mon frère? dit le Chrétien. Que notre sort est à plaindre et notre vie misérable! Quant à moi, je ne sais ce qui me serait le meilleur: ou de traîner une vie aussi triste, ou de mourir sur-le-champ. Je préférerais mourir de la

plus cruelle mort (Job 7: 15), et le sépulcre me serait plus agréable que cette fosse. Quoi! faut-il que nous nous laissions ainsi tyranniser par ce géant?

L'Espérant - J'avoue que notre état présent est fort déplorable, et la mort me serait aussi plus douce que la vie. Mais souvenons-nous que le Seigneur, vers qui nous tendons, nous a dit: «Tu ne tueras point». Que si nous ne devons point tuer les autres, beaucoup moins devons-nous être les meurtriers de nous-mêmes, puisque celui qui tue son prochain ne détruit que son corps, mais celui qui se tue lui-même détruit son corps et son âme. Vous parlez de trouver dans la mort la délivrance de vos maux ... mais avez-vous oublié l'enfer, mon frère, où les meurtriers sont infailliblement précipités? Car les meurtriers n'hériteront point le royaume des cieux. Souvenons-nous aussi que le géant Désespoir n'a pas tout puissance en main; et j'ai ouï dire que plusieurs qui, comme nous, avaient été pris sur ses terres, étaient cependant heureusement échappés. Qui sait si Dieu, le Maître de la vie et de la mort, ne fera pas mourir le géant Désespoir lui-même? Ou ne pourrait-il pas arriver qu'il oubliât une fois de fermer le château? Ou qu'il fût encore violemment surpris de cette maladie qui lui ôte tout l'usage de ses membres? Quoi qu'il arrive, je suis résolu de prendre courage et d'attendre la dernière extrémité, ou de tenter si nous ne pourrions point nous échapper de ses mains. J'ai été mal avisé de ne pas l'avoir tenté plus tôt. Cependant, mon frère, ayons patience, et ne perdons pas courage dans nos maux. Qui sait si nous ne sommes pas à la veille d'obtenir une heureuse délivrance? Prenons seulement garde de ne pas être les meurtriers de nous-mêmes.

Ces paroles rendirent un peu de courage au Chrétien, de sorte que le géant, étant revenu sur le soir dans la fosse pour voir si les prisonniers avaient suivi son conseil, fut extrêmement surpris de les voir plus dispos et plus heureux qu'auparavant. C'est alors que, les regardant de travers, il leur dit d'un ton menaçant qu'ils se repentiraient de ne pas avoir suivi son conseil, et qu'il leur arriverait tant de maux qu'ils maudiraient le jour de leur naissance.

Ces menaces les firent trembler. Le Chrétien surtout en fut si effrayé qu'il tomba en défaillance. Mais, après qu'il fut un peu revenu à lui-même, les deux amis renouèrent conversation et délibérèrent sur le parti qu'ils devaient prendre, car le Chrétien inclinait à suivre le conseil du Désespoir, mais l'Espérant s'y opposa vivement.

- Mon frère, disait-il, ne vous souvient-il plus de la fermeté que vous avez fait paraître jusqu'ici? Rien n'a pu vous ébranler: la fureur d'Apollyon, la fardeau accablant que vous portiez, les affreux objets que vous avez vus dans la Vallée obscure, les cris lugubres que vous y avez entendus, en un mot mille accidents qui vous sont arrivés dans votre route. Rien n'a été capable de vous faire perdre courage, et maintenant vous êtes la faiblesse même! Quant à moi, j'espère un sort plus favorable, quoique ma condition présente ne diffère en rien de la vôtre, quoique je

suis assujéti aux même maux et que j'ai beaucoup moins de force et d'expérience que vous. Prenez donc patience avec moi, mon cher ami. Rappelez dans votre souvenir la force que vous avez toujours fait paraître, et, en particulier, le courage invincible avec lequel vous avez affronté, dans la Foire de la Vanité, les chaînes, les prisons, le carcan et la mort même dont vous étiez continuellement menacé. Et si cela ne suffit pas, que du moins la considération du blasphème auquel le christianisme est exposé quand on se soustrait aux souffrances, nous porte à tout souffrir avec patience jusqu'à l'éternité.

C'est ainsi que les deux pèlerins passèrent le reste de la nuit suivante. Mais à peine le jour commençait à paraître que les géant les traîne dans la cour, suivant le conseil de sa femme, et leur montre des os qui y étaient semés de toutes parts.

- Ceux-ci, leur dit-il, étaient aussi des voyageurs comme vous. Ils vinrent sur mes terres comme vous l'avez fait, et je les ai punis de leur témérité: je les ai mis en pièces. Et avant que deux jours soient passés vous pouvez compter que vous subirez la même peine. Retournez dans votre cachot.

En même temps il les chassa devant lui jusqu'à la prison, où ils demeurèrent jusqu'au samedi dans un état très pitoyable.

La nuit étant revenue, comme l'Incrédulité et le Désespoir s'entretenaient encore de l'état des prisonniers, le vieux géant témoignait à sa femme l'extrême surprise qu'il avait de ne pouvoir venir à bout, ni par ses coups, ni par ses suggestions, de les pousser à se donner la mort.

- Je crois, dit sa femme, qu'ils vivent encore dans l'espérance que quelqu'un viendra les délivrer, ou qu'ils trouveront quelque trou souterrain pour s'enfuir.

- Croyez-vous cela? dit le géant. Il faut donc que demain je les soumette encore à une nouvelle épreuve.

Cependant les prisonniers s'étaient mis à prier dès le milieu de la nuit du samedi, et jusqu'au point du jour. Enfin, le Chrétien, un peu avant que le jour parût, éclata en ces mots: - Que je suis insensé de demeurer couché dans cette fosse puante, au lieu de me mettre en liberté! N'ai-je pas en mon sein une clé nommée PRO-MESSE qui doit ouvrir sûrement toutes les serrures de ce château du Doute?

- Quelle bonne nouvelle, mon cher frère! dit l'Espérant. Sortez-la, je vous prie, et essayons si elle pourra ouvrir.

Le Chrétien se hâta donc de sortir cette clé et commença par l'essayer à la porte de la prison. La chose réussit parfaitement, car il ne l'eut pas plus tôt tournée une fois que la porte s'ouvrit avec éclat, de sorte qu'ils sortirent tous deux. Ils allèrent ensuite à une porte de fer qui donne sur la basse-cour du château, qu'ils ouvrirent également sans peine par le moyen de cette clé. Ils trouvèrent après une autre porte de fer qui était très difficile à ouvrir; cependant cette clé l'ouvrit avec la même facilité. Enfin, ils se hasardèrent d'ouvrir les grandes portes pour être en état de poursuivre et de hâter leur voyage. Elles s'ouvrirent en effet, mais elles firent un

si grand bruit en s'ouvrant que le géant en fut éveillé. Il soupçonna d'abord ce que c'était, et il voulut se lever en hâte, dans le dessein de poursuivre ses prisonniers; mais sa maladie le saisit avec tant de violence qu'il n'eut pas la liberté de se servir de ses membres, de sorte que les voyageurs eurent tout le temps de s'enfuir. Ainsi ils se hâtèrent de se rendre au chemin royal où, n'étant plus sur les terres du géant, ils se retrouvèrent en parfaite sûreté.

Après avoir repassé la planche, ils cherchèrent quel serait le signal le plus convenable qu'ils pourraient y mettre pour empêcher ceux qui viendraient après eux de tomber en la puissance du géant Désespoir. Et ils trouvèrent bon d'y placer une colonne avec cette inscription: «Au-delà de cette planche est le chemin qui conduit au château du Doute, possédé par le géant Désespoir qui méprise le Roi de la Cité céleste et qui cherche à faire périr les saints voyageurs». Cette inscription a été dès lors fort utile à plusieurs voyageurs qui, par ce moyen, ont évité le péril. Après cela nos pèlerins élevèrent leurs voix pour chanter ce cantique.

O sécurité flatteuse! Que tu nous causes de maux, Et qu'une âme est malheureuse Qui cherche en toi son repos!

Tu nous promets des délices: Mais tout ce que tu promets Se termine à des supplices Qui ne finiront jamais.

Par certaine voie unie Couverte de faux appas, Du droit chemin de la vie Tu sais détourner nos pas.

L'orgueil que tu nous suggères Avec tes illusions, Cache à nos yeux nos misères, Nos vices, nos passions.

Tu nous enivres sans cesse Du doux et subtil poison De l'aise et de la paresse Qui fait tarir l'oraison.

Tu nous conduis dans la voie Où, sans s'en apercevoir, On devient enfin la proie Du doute et du désespoir.

O Sécurité trompeuse, Que tu nous causes tant de maux! Et qu'une âme est malheureuse Qui cherche en toi son repos!

Plutôt, âmes désireuses Des biens de l'éternité, Fuyez ces voies flatteuses, Fuyez la sécurité.

Veillez! Ne cessez de suivre Le chemin semé de croix. Lui seul peut nous introduire Au palais du Roi des rois.

CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME

Heureux repos de l'âme - Différentes manières de faire naufrage quant à la foi, et triste sort de ceux qui ont ce terrible malheur - Avant-goûts du ciel.



Après cela, continuant leur voyage, ils arrivèrent aux aimables collines, qui appartiennent aussi au Seigneur du coteau donc nous avons parlé ci-dessus. Ils y montèrent pour y voir les beaux jardins, les vignes et les fontaines agréables qu'on y découvre. Ils y burent, ils s'y lavèrent, et ils mangèrent sans empêchement du fruit de la vigne.

Au haut des collines on voyait des bergers qui gardaient leurs troupeaux des deux côtés du grand chemin. Nos pèlerins allèrent droit à eux pour jouir de leur entretien, s'appuyant sur leurs bâtons, comme les voyageurs sont accoutumés de faire quand ils sont fatigués et qu'ils s'arrêtent en chemin pour parler à quelqu'un. Ils demandèrent aux bergers à qui appartenaient ces aimables collines et les brebis qui y paissaient.

Les Bergers - C'est le pays d'Emmanuel, et les collines sont situées en vue de sa ville. Ces brebis lui appartiennent aussi, car il a donné sa vie pour elles (Jean 10: 14).

Le Chrétien - C'est ici le chemin de sa ville?

Les Bergers - Oui, c'est le droit chemin.

Le Chrétien - Est-elle encore éloignée?

Les Bergers - Très éloignée, excepté pour ceux qui ne se détournent ni à droite ni à gauche.

Le Chrétien - Le chemin est-il sûr ou périlleux?

Les Bergers - Il est sûr pour les fidèles sujets du Roi, mais les rebelles y trébucheront (Osée 14: 9).

Le Chrétien - Ne peut-on point trouver ici de rafraîchissements pour des voyageurs, lorsqu'ils sont fatigués et qu'ils défaillent en chemin?

Les Bergers - Le Seigneur de ces collines nous a commandé d'exercer l'hospitalité (Hébreux 13: 2), et de faire accueil aux étrangers; C'est pourquoi tous les biens de ces lieux sont à votre disposition.

Après que les bergers eurent ainsi satisfait à toutes leurs demandes, ils les questionnèrent à leur tour sur diverses choses auxquelles nos deux voyageurs répondirent fort pertinemment. Entre autres, ils leur demandèrent comment ils étaient parvenus à cette montagne; par quel moyen ils avaient pu poursuivre leur voyage jusque-là; car, ajoutèrent-ils, du grand nombre de ceux qui se mettent en chemin, il y en a bien peu qui parviennent jusqu'à ces collines-ci.

Les voyageurs donnèrent à toutes ces questions des réponses dont les bergers demeurèrent fort satisfaits, de sorte qu'ils commencèrent à les regarder d'un oeil

très favorable, et à entrer dans une étroite familiarité avec eux.

Les noms de ces bergers étaient la Connaissance, l'Expérience, la Vigilance et la Sincérité. Ils prirent les pèlerins par la main et les menèrent dans leurs tentes, où ils leur donnèrent tout ce qu'ils pouvaient présenter, les priant de faire quelque séjour parmi eux, afin de faire plus ample connaissance, et afin qu'ils pussent être mieux restaurés des fruits salutaires de ces collines; à quoi ils consentirent d'autant plus volontiers qu'il était déjà très tard. Ainsi ils passèrent là la nuit.

Je vis qu'au point du jour les bergers éveillèrent le Chrétien et l'Espérant pour les emmener promener sur les collines. Ils sortirent donc ensemble et marchèrent pendant quelque temps, ayant de tous côtés une vue magnifique. Alors un des bergers dit aux autres: - Ne voulons-nous pas faire voir quelques raretés à nos voyageurs?

Ce que chacun ayant approuvé, ils les menèrent pour cet effet sur la cime d'un coteau nommé l'Erreur, qui était fort escarpé d'un côté. Ils leur dirent de regarder en bas. Dès qu'ils eurent tourné les yeux de ce côté-là, ils aperçurent au fond plusieurs personnes étendues, qui étaient brisées au point d'être méconnaissables.

- Que veut dire ceci? dit le Chrétien.

- N'avez-vous point, répondirent les bergers, entendu parler de ceux qui tombent dans l'erreur pour avoir, comme dit un apôtre, écouté Hyménée et Philète, entre autres choses, au sujet de la résurrections? (2 Timothée 2: 17)

- Oui, plus d'une fois, répliquèrent-ils.

Sur cela, les bergers continuèrent, disant: - Ce sont ceux-là que vous voyez étendus au pied de cette montagne, et qui y sont demeurés jusqu'à présent sans sépulture, pour être en exemple aux autres, afin qu'ils ne veuillent pas monter trop haut ou s'approcher trop près du bord de cette montagne.

Je vis ensuite qu'ils les menèrent sur une haute colline nommée Prends garde. Ils leur dirent de regarder aussi loin que leur vue pourrait s'étendre; ce qu'ils firent. Et il leur sembla qu'ils voyaient diverses personnes allant et venant dans des cimetières; et comme ces gens heurtaient souvent des pieds contre les tombeaux, et qu'ils ne pouvaient pas s'en tirer, ils jugèrent que c'étaient des aveugles.

Le Chrétien - Qu'est-ce donc que cela?

Les Bergers - Ne voyez-vous pas, au pied de cette colline, une planche qui conduit dans une prairie qui est à notre gauche?

Le Chrétien, l'Espérant - Oui.

Les Bergers - Il y a un sentier qui conduit depuis cette planche tout droit au château du Doute, dont le géant Désespoir est le seigneur. Ces hommes (montrant du doigt ceux qui marchaient parmi ses sépulcres) étaient des voyageurs, comme vous, qui étaient arrivés jusqu'à cette planche. Et parce que le chemin en cet endroit est un peu rude, ils résolurent de passer par la prairie, où le géant Désespoir les surprit et les jeta dans un cachot, et, après les y avoir laissés croupir

quelques temps, il leur creva les yeux. Ensuite il les mena dans ces cimetières, où il les a laissés jusqu'à ce jour, afin que fût accomplie la parole du Sage: «L'homme qui se fourvoie du chemin de la prudence aura sa demeure parmi les morts».

Le Chrétien et l'Espérant, ayant ouï ces paroles, commencèrent à se regarder l'un l'autre avec les larmes aux yeux. Ils ne dirent cependant rien aux bergers.

Les bergers menèrent encore les pèlerins dans une espèce de vallon enfoncé, où il y avait une porte à côté d'une colline. Les bergers ouvrirent cette porte et leur dirent d'y regarder. C'était un lieu fort obscur. Alors le Chrétien demanda ce que c'était.

Les Bergers - C'est un chemin qui aboutit à l'enfer, et où marchent les hypocrites, savoir: ceux qui vendent leur droit d'aïnesse comme Esau; ceux qui trahissent leur maître comme Judas; ceux qui blasphèment l'Évangile comme Alexandre; et ceux qui mentent au Saint esprit comme Ananias et Saphira.

L'Espérant - Je remarque que chacun d'eux est équipé en voyageur comme nous. N'en est-il pas ainsi? N'avaient-ils pas notre costume?

Les Bergers - Cela est vrai, et ils sont même allés assez loin.

L'Espérant - Jusqu'où sont-ils venus avant que d'être ainsi misérablement rejetés?

Les Bergers - Quelques-uns ne sont pas venus jusqu'à cette montagne, mais d'autres l'ont dépassée de beaucoup.

- Oh! s'écrièrent alors les deux voyageurs, qu'il est nécessaire que nous invoquions sans cesse le secours du Tout-Puissant afin qu'il nous affermisse et nous soutienne jusqu'au bout!

Les Bergers - Oui, sans doute, nous devons l'invoquer continuellement, et il faut aussi que vous fassiez usage de la force qu'il vous donnera une fois que vous l'aurez reçue.

Là-dessus, les voyageurs ayant témoigné le désir de continuer leur voyage, les bergers y consentirent et voulurent même les accompagner jusqu'à l'endroit où finissent les collines. Alors les bergers se dirent l'un à l'autre: - Nous pourrions bien faire voir d'ici à nos voyageurs les portes de la cité céleste avec des lunettes d'approche; ils ont une bonne vue.

Les voyageurs n'eurent pas plus tôt entendu cette proposition qu'ils témoignèrent beaucoup d'empressement d'en profiter. C'est pourquoi les bergers les menèrent jusque sur la cime d'une très haute montagne nommée Illumination, et leur donnèrent des lunettes d'approche, par lesquelles ils essayèrent de regarder. Mais les choses qu'ils venaient de voir les avaient tellement émus qu'ils en avaient encore les mains tremblantes, de sorte qu'ils ne pouvaient pas se maintenir assez ferme pour remarquer les objets distinctement. Cependant il leur sembla voir quelque chose de semblable à une porte, et quelques rayons de la gloire de ce lieu. Il se mirent à chanter.

Apprenne avant tout à connaître Les vérités qui sont du ciel.

Déjà c'est un profond mystère Que les sages, les entendus, N'aient point de part dans cette affaire: Ils sont renvoyés confondus.

Pour en avoir la connaissance Il faut être des plus petits, Laisser là tout autre science, Devenir de simples brebis.

C'est près d'un tel pasteur fidèle, Qu'une âme, en sa perplexité, Trouve des conseils pleins de zèle Pour sortir de calamité.

Heureux bergers! brebis heureuses! Qui, ne craignant aucun danger, Suivez les traces lumineuse De votre souverain berger!

Or comme nos pèlerins étaient disposés à continuer leur chemin, l'un des bergers leur donna une adresse pour la route; un autre les exhorta à se méfier des mauvais compagnons de voyage; le troisième les avertit de ne pas s'endormir sur le terroir enchanté, et le quatrième leur souhaita un bon voyage. Après quoi ils se séparèrent, et les voyageurs quittèrent ces aimables collines pour continuer leur route.

CHAPITRE VINGT-HUITIÈME

Quelques réflexions sur les fausses espérances que conçoivent pour la vie à venir les hommes qui ne connaissent pas le système évangélique - Triste état d'une âme faible dans la foi.

Ln peu à côté de ces coteaux, il y a un pays, nommé Imagination, d'où l'on vient par un petit sentier qui aboutit au chemin où marchaient les voyageurs.

Un nommé l'Ignorant, jeune homme présomptueux, qui venait de ce pays, rencontra dans cet endroit l'Espérant et le Chrétien. Ceux-ci lui demandèrent d'où il venait et où il voulait aller.

- Je suis, répondit-il, du pays que vous voyez ici à main gauche. Je quitte mon pays natal et je vais à la cité céleste.

- Comment est-ce, dit le Chrétien, que vous prétendez y entrer? Car vous rencontrerez encore bien des difficultés.

- Je connais, dit l'Ignorant, aussi bien le chemin qu'un autre.

- Qu'avez-vous donc, continua le Chrétien, pour montrer à la porte, et qui puisse vous en faciliter l'entrée?

- Je connais, dit l'Ignorant, la volonté de mon Maître. Je ne suis ni adultère, ni injuste, ni ravisseur. Je rends à chacun ce qui lui est dû, je jeûne, je donne des dîmes, je fais des aumônes, et j'abandonne mon pays pour arriver où je vais.

- Mais, dit le Chrétien, vous n'avez pas passé par la porte étroite qui est à l'entrée du chemin; vous êtes entré dans la route par une voie oblique: c'est pourquoi je crains, quelque bonne opinion que vous puissiez avoir de vous-même, que

quand le moment de rendre compte sera venu, vous ne soyez regardé comme un larron et un brigand, bien loin que l'entrée de la cité vous soit accordée.

- Messieurs, dit l'Ignorant, je ne vous connais point, et je vous suis pareillement inconnu. Qu'il vous suffise de pratiquer la religion de votre pays et laissez-moi suivre la mienne: j'espère que tout ira bien. Quant à cette porte dont vous me parlez, tout le monde sait qu'elle est fort éloignée de notre pays. Je ne crois même pas qu'il se trouve une personne qui connaisse le chemin qui y conduit. Aussi ne nous importe-t-il point de le savoir, puisque, comme vous le voyez, nous avons un chemin si agréable qu'il arrive tout droit depuis notre pays dans celui-ci.

Le Chrétien, connaissant par là combien ce jeune homme était sage dans sa propre imagination, dit à l'Espérant: - Il y a plus d'espérance pour un fou que pour lui. Et bien que le fou soit fou dans ses voies, il l'est moins que celui-ci. Que voulons-nous faire de plus? Devons-nous lui parler encore ou l'abandonner? Il me semble que nous ferions bien de prendre les devants et de lui donner du temps pour faire quelques réflexions sur ce qu'il vient d'entendre. Après cela, nous pourrions encore essayer de l'entreprendre; peut-être sera-t-il mieux disposé dans la suite à nous écouter.

L'Espérant fut de cet avis, et en même temps il se mit à chanter ce qui suit.

Comment peut un aveugle aller le droit chemin, Etant sans lumière et sans guide? Comment une tête stupide Peut-elle, sans l'Esprit divin, Des mystères du ciel avoir l'intelligence? Ah! si du moins ton ignorance, Malheureux, t'excitait à suivre un conducteur, Il pourrait encor t'introduire, Par la dardé qu'il ferait luire, Dans le chemin du vrai bonheur.

Pendant ils laissèrent l'Ignorant derrière eux, et arrivèrent ensuite dans un chemin fort obscur, où ils rencontrèrent un homme qui était traîné par sept diables avec sept grosses cordes, vers la porte qu'ils avaient vue à côté de la colline.

Ce spectacle effraya le Chrétien, en sorte qu'il était tout tremblant, aussi bien que l'Espérant.

Étant revenu à lui-même, il s'avança pour voir s'il ne connaîtrait point ce malheureux. Mais il ne put pas bien l'apercevoir parce qu'il baissait la tête comme un larron qu'on vient de saisir et qu'on mène en prison. Cependant l'Espérant remarqua en passant qu'il avait sur le dos un écrit portant ces mots: «Un méchant confesseur, un maudit apostat».

- Ceci, dit le Chrétien, me rappelle le souvenir d'une histoire qui m'a été racontée autrefois, et dont je vais vous faire le récit. Il y avait un homme nommé Faible en la foi, homme très bon, qui demeurait dans la ville de Sincérité. A l'entrée du chemin où nous marchons aboutit un autre chemin de traverse qui vient de la porte du chemin large, et qui se nomme la rue des Morts, à cause de beaucoup de meurtres qui s'y commettent. Or, il arriva qu'un jour ce bonhomme Faible en la foi, faisant le même voyage que nous faisons maintenant, s'assit dans ce chemin et

s'y endormit. Dans ce moment survinrent trois méchants hommes, le Timide, le Méfiant et le Coupable., qui venaient de la porte large, et qui, ayant découvert le Faible en la foi, coururent tout droit à lui. Le pauvre homme s'éveilla au bruit qu'ils firent, et s'efforça de se lever pour continuer son voyage. Mais ces scélérats se jetèrent sur lui tous trois à la fois avec de terribles menaces, lui commandant de s'arrêter. A ces menaces, le Faible en la foi fut saisi d'une si grande frayeur qu'il devint pâle comme la mort, et qu'il ne lui resta aucune force, ni pour combattre, ni pour fuir. Le Timide lui demandait sa bourse, et comme il ne se pressait pas de la donner, parce qu'il n'avait pas envie de se défaire de son argent, le Méfiant accourut promptement et lui ayant mis la main dans la poche, il lui ôta tout ce qu'il put y trouver. Le Faible en la foi voulut appeler du secours, mais le Coupable le frappa sur la tête avec un bâton qu'il avait en main, et avec une telle force qu'il fut terrassé d'un seul coup, et qu'il manqua de perdre tout son sang. Les voleurs s'arrêtèrent quelques moments auprès de lui. Mais ayant aperçu quelqu'un qui venait vers eux, et craignant que ce ne fut Grande Grâce, ils prirent la fuite. Le Faible en la foi étant revenu à lui-même, et se trouvant dans un état de se relever, s'efforça de se traîner tout doucement le long du chemin. C'est là l'histoire telle qu'elle m'a été racontée.

L'Espérant - Mais lui prirent-ils tout ce qu'il avait?

Le Chrétien - Non, ils ne trouvèrent point l'endroit où il avait caché ses bijoux, quelque soin qu'ils prissent de les chercher. Ainsi il les conserva encore. Toutefois ce bonhomme fut très affligé de sa perte, car les voleurs lui avaient enlevé la plus grande partie de l'argent qui lui était nécessaire pour sa dépense, et ne lui avaient laissé, comme je l'ai dit, que ses bijoux et quelque peu de monnaie, mais qui ne put suffire pour achever son voyage. Comme il ne voulait pas vendre ses bijoux, il faisait ce qu'il pouvait pour subsister, et il fut même contraint de mendier pour vivre et continuer sa route.

CHAPITRE VINGT-NEUVIÈME

Suite des réflexions sur les âmes faibles dans la foi.



l'Espérant - Mais n'est-il pas surprenant qu'ils ne lui aient pas emporté son témoignage qui devait le faire recevoir à la porte du ciel?

Le Chrétien - Ce fut, en effet, une merveille; car dans le trouble où il se trouvait alors, il était incapable de prendre la moindre précaution pour mettre son témoignage en sûreté. Mais, par un effet de la bonne Providence, ils ne le trouvèrent point.

L'Espérant - Ce fut sans doute une grande consolation pour lui.

Le Chrétien - Il est vrai qu'il aurait pu en tirer les plus grandes consolations, s'il avait su s'en servir comme il aurait dû le faire. Mais on m'a assuré qu'il s'en était très peu prévalu tout le long du chemin, à cause de la frayeur que ces malheureux lui avaient causée. Il fut même longtemps sans y penser; et lorsque ces bijoux lui revinrent à l'esprit, et qu'il tâchait parfois d'en tirer quelque consolation, le souvenir de sa perte faisait sur lui une impression si vivre que son esprit en était absorbé.

L'Espérant - Ah! le pauvre homme, que son état est à plaindre! Quelle ne devait pas être, en effet, son affliction lorsqu'il se voyait ainsi dépouillé et cruellement maltraité dans un lieu étranger comme celui où il se trouvait alors! Il y en avait là assez pour mourir de tristesse.

Le Chrétien - Aussi ne fit-il autre chose, comme je l'ai appris, durant tout son voyage que soupirer et gémir très amèrement, en racontant à tous ceux qu'il rencontrait le cruel traitement qu'il avait éprouvé, tout ce qu'il avait perdu et souffert.

L'Espérant - Mais il est surprenant que, dans une nécessité si pressante, il n'ait pas été poussé à vendre ses bijoux, afin de s'en servir pour les besoins de son voyage.

Le Chrétien - Vous en parlez, mon frère, comme un homme qui a encore les écailles sur les yeux; car, dites-moi, je vous prie, contre quoi aurait-il pu les échanger? Dans toute la contrée où il fut volé, ces sortes de bijoux ne sont point estimés. D'ailleurs c'était là tout ce qui pouvait lui donner un peu de consolation et quelque courage dans toutes ses peines. Enfin, s'il n'avait pu montrer ses bijoux à la porte de la cité céleste, il aurait été exclu et n'aurait point eu de part à l'héritage qu'il cherchait. C'est ce qu'il savait très bien, et cela lui aurait été infiniment plus sensible que les assauts de mille voleurs.

L'Espérant - Vous êtes bien sévère, mon frère. Esaü vendit bien son droit d'aînesse pour un potage de lentilles, bien que la primogéniture fût ce qu'il avait de plus précieux. Pourquoi le Faible en la foi n'aurait-il pas pu en faire autant?

Le Chrétien - Il est vrai qu'Esaü vendit son droit d'aînesse, mais ce fut aussi la cause pour laquelle il fut rejeté et privé de la meilleure bénédiction. Et c'est ce qui arrive encore aujourd'hui à tant de malheureux qui suivent son exemple. Mais

vous devez distinguer l'état de ces gens de celui du Faible en la foi; car Esaü a fait de son ventre son Dieu, mais pas celui-ci. Le péché d'Esaü provenait uniquement de sa convoitise charnelle, car il disait: «S'il faut que je meure, de quoi me servira cette primogéniture!». Mais quant à Faible en la foi, quoique son caractère fût de n'avoir qu'une petite foi, cependant il en avait assez pour ne pas s'abandonner à un si énorme péché. Voilà la raison qui lui fit reconnaître le prix de ses joyaux, et les estimer assez pour ne pas les vendre, comme Esaü fait de son droit d'aînesse. Vous ne lisez nulle part qu'Esaü ait eu de la foi, non pas même dans son plus petit degré. C'est pourquoi il n'est pas étonnant qu'une personne en qui l'affection de la chair domine, comme cela a lieu dans un homme qui n'a point de foi, vende ses privilèges spirituels, son âme et tout ce qu'il a, fût-ce même au démon. Car il en est d'un tel homme, selon les expressions des prophètes, comme d'un âne sauvage dans un désert, humant le vent à son plaisir, et courant avec une ardeur excessive sans qu'on puisse l'arrêter. Lorsque de telles gens sont attachés à quelque volupté, ils veulent en jouir à quelque prix que ce soit. Mais le Faible en la foi était disposé tout autrement: son coeur était tourné du côté du ciel. Il aimait les choses spirituelles et célestes. Quelle apparence y a-t-il que dans ces dispositions il eût voulu vendre ses joyaux pour des choses de néant? Qui voudrait seulement donner un denier de cet argent-là pour se rassasier? Ou qui pourrait forcer une tourterelle à se poser sur un cadavre comme un vil corbeau? Bien qu'un incrédule engage et vende tout ce qu'il a pour satisfaire ses passions charnelles, et qu'il cherche son bonheur dans ces choses, il n'en est pas de même de celui qui a la foi, la foi salutaire, quoique faible. Il ne peut en user de cette manière, et c'est ce que vous ne compreniez pas.

L'Espérant - Je le confesse, mais votre sévérité m'avait d'abord fait quelque peine.

Le Chrétien - Et pourquoi? Je vous comparais seulement à ces petits oiseaux qui ne font que sortir de leur coquille, et qui courent par-ci par-là, bien qu'ils n'aient pas encore les yeux ouverts et qu'ils ne sachent où ils vont. Mais passons, regardez seulement à la chose dont il est question: nous serons bientôt d'accord.

L'Espérant - Mais, mon cher Chrétien, je crois que ces trois scélérats n'étaient que des poltrons, autrement ils n'auraient pas fui au moindre bruit qu'ils entendent. C'est ce qui devait encourager le Faible en la foi, et lui inspirer la résolution de se mettre en défense, et de ne se rendre qu'à la dernière extrémité.

Le Chrétien - Chacun dit bien qu'ils sont des poltrons, mais au temps de la tentation et de l'épreuve, il y en a peu qui les trouvent tels. Vous parlez d'un grand courage, mais le Faible en la foi ne l'avait pas. Et peut-être que si vous-même vous eussiez été à la place de cet homme, vous vous seriez d'abord un peu défendu, et puis laissé prendre. Enfin, souvenez-vous que ce sont là des voleurs qui surprennent les voyageurs. Ils sont au service du roi de l'Abîme sans fond, qui

vient lui-même à leur secours dans le besoin, et dont la voix ressemble à celle d'un lion rugissant. Je me trouvai aussi un jour, comme le Faible en la foi, dans cette extrémité, et j'éprouvai combien c'est une chose terrible; car ces hommes s'étant jetés sur moi, je me mis en défense comme il convient à un véritable chrétien. Mais au premier cri leur maître vint à leur secours: alors j'aurais donné ma vie pour une obole, mais, par une direction de Dieu, je me trouvai revêtu d'armes à l'épreuve. Et malgré cela, quoique je fusse armé si avantageusement, j'éprouvai combien il est difficile de combattre avec courage. Personne ne saurait exprimer ce qui se passe dans ce combat qui celui qui y a passé.

L'Espérant - Vous avez vu cependant qu'il ont fui dès qu'ils ont eu seulement le soupçon que Grande Grâce approchait.

Le Chrétien - Il est vrai, et il est souvent arrivé qu'eux et leur maître ont pris la fuite à l'approche de ce personnage. Ce qui n'est pas surprenant puisqu'il est de la compagnie du Roi. Mais vous mettez pourtant la différence entre un Faible en la foi et un champion du Roi. Tous les sujets du Roi ne sont pas aussi vaillants les uns que les autres; il est aisé de juger qu'un petit enfant ne pourrait l'effort d'un Goliath comme un David, ou qu'on ne doit pas chercher la force du taureau dans un roitelet. Il y a des forts et des faibles; les uns ont une grande foi, les autres une petite. Cet homme était du nombre des faibles, c'est pourquoi il fut si maltraité.

L'Espérant - J'aurais souhaité, pour l'amour de lui, que ses ennemis eussent eu Grande Grâce en tête.

Le Chrétien - Quand cela eût été, il aurait peut-être encore eu de la peine; car quoique Grande grâce soit incontestablement très habile à manier ses armes, toutefois, lorsque le Timide, le Méfiant, et quelques autres encore, peuvent avancer un peu, on ne les met pas si aisément en fuite. Or, quand un homme tient son ennemi sous ses pieds, vous savez ce qu'il peut en faire. Aussi, quand on regarde de près Grande Grâce, on découvre sur son visage divers coups et cicatrices qui sont des preuves bien convaincantes de ce que je dis. Et j'ai ouï raconté qu'étant une fois aux prises avec ses ennemis, il s'est écrié: «Nous avons été en grande perplexité, même de la vie: et même nous nous sommes vus comme si nous eussions en nous-mêmes la sentence de la mort» (2 Corinthiens 1: 8-9). Quelles plaintes, quels soupirs ces mêmes ennemis n'ont-ils pas arrachés à Moïse, à David, à Ezéchias, quoiqu'ils aient été de leur temps des champions du Roi! Ah! qu'ils devaient user de circonspection dans leur chemin, et se tenir sur leurs gardes lorsqu'ils étaient attaqués! Plusieurs même ne pouvaient s'empêcher d'en être abattus. C'est ce qui arriva, comme vous le savez, à l'apôtre Pierre.

Ajoutez à cela que le roi de ces brigands n'est jamais si loin qu'il ne puisse les entendre, et qu'il est toujours prêt à leur venir en aide au moindre signal. On pourrait dire de lui ce qui est dit à un autre sujet: «Qui s'en approchera avec l'épée? Elle ne pourra pas subsister devant lui, non plus que la hallebarde,

le dard ou la cuirasse. Il ne redoute pas plus le fer que la paille, et l'airain que du bois pourri; la flèche ne le fera point fuir; les pierres de fronde ne lui sont pas plus que du chaume. Il tient les machines de guerre comme des brins de chaume, et il se moque lorsqu'on lance le javelot» (Job 34: 23). Que faire quand on a de pareils ennemis? De pauvres combattant comme nous ne doivent jamais souhaiter une semblable rencontre, ni se vanter de mieux faire que les autres lorsque nous entendons dire qu'ils ont été battus. Ne nous glorifions jamais de notre valeur, puisque ce sont ceux à qui cela arrive qui se montrent ordinairement les plus faibles au temps de la tentation. C'est ce dont nous avons un exemple bien frappant dans Pierre, dont je viens de vous parler. Il se vantait de faire mieux que les autres, et sa vanité lui faisait croire qu'il aurait plus de fermeté au service de son Maître que tous les autres disciples. Mais qui a jamais été plus humilié, et qui n'a jamais fait une chute plus lourde que lui? C'est pourquoi, lorsque nous entendons parler de tels brigandages qui s'exercent sur le chemin royal, nous devons faire deux choses. Premièrement, bien nous armer avant de nous mettre en chemin, et surtout nous pourvoir d'un bouclier, car c'est par défaut d'un bouclier que la plupart de ceux qui sont vaincus se trouvent dans ce cas. L'ennemi ne nous craint plus du tout lorsque nous en sommes dépourvus. Voilà pourquoi un homme, qui entendait fort bien la manière de combattre dans ce combat, disait: «Sur toutes choses, prenez le bouclier de la foi, par lequel vous puissiez éteindre tous les dards enflammés du Malin» (Ephésiens 6: 16). Une autre chose qui nous est nécessaire dans notre voyage, c'est d'implorer la protection du Roi, de le supplier qu'il lui plaise de nous y accompagner lui-même. C'est ce qui fit triompher David dans la vallée obscure. Et Moïse aurait mieux aimé mourir que de faire un pas plus avant sans son Dieu (Exode 33: 15). O mon frère, lorsqu'il lui plaît de nous accompagner, devons-nous craindre nos ennemis; quand ils seraient au nombre de cent mille? (Psaume 3). Mais sans lui, les plus intrépides seront renversés.

Quant à moi, je me suis aussi trouvé ci-devant dans un pareil combat; et quoique, par la bonté de Dieu, je sois encore en vie, cependant je ne puis point me glorifier de ma bravoure, et je serais bien heureux si je suis exempt à l'avenir de pareils assauts. Mais je crains fort que nous n'ayons pas encore échappés à tous les dangers. Cependant, je dirai avec David, quoi qu'il puisse arriver, «comme Dieu m'a délivré de la griffe du lion et de la patte de l'ours, il me délivrera encore de tous ces Philistins incirconcis qui pourront se présenter».

Sur cela, le Chrétien se mit à chanter ces couplets.

Une foi débile et tremblante
Ne peut résister à l'effort
D'un ennemi cruel et fort,
On la voit bientôt chancelante

Dès que Satan et ses suppôts
Lui livrent les moindres assauts.

Mais un bouclier invincible
C'est la fermeté de la foi,
Qui ne subit jamais la loi
De l'ennemi le plus terrible.
En vain Satan et ses suppôts
Lui livrent leurs mortels assauts.

De nos plus terribles alarmes
Sachons, comme fit Israël,
Être vainqueur de l'Éternel
Par nos prières et nos larmes;
Alors Satan et ses suppôts
Nous livrent en vain mille assauts.

CHAPITRE TRENTIÈME

L'âme séduite par Satan transformé en ange de lumière. Pensées d'athéisme. Tentation au sommeil spirituel.

Il poursuivaient ainsi leur voyage, et l'Ignorant les suivait. Enfin, ils arrivèrent dans un lieu où il y avait un sentier qui paraissait aussi droit que le chemin où ils avaient marché, de sorte qu'ils se trouvèrent fort embarrassés sur le choix qu'ils devaient faire, ce qui les engagea à s'arrêter un peu de temps pour délibérer sur le parti qu'ils auraient à prendre.

Pendant qu'ils se consultaient, il survint un homme qui avait le peau d'un Maure mais qui était couvert d'un vêtement de fine étoffe. Il leur demanda pourquoi ils étaient arrêtés là? A quoi ils répondirent qu'ils se rendaient à la cité céleste, mais qu'ils ne savaient trop quel chemin ils devaient choisir des deux qui se présentaient.

- Suivez-moi, répondit cet homme, le chemin droit est celui où je marche.

Ils le suivirent donc dans ce sentier qui était à côté du droit chemin. Mais plus ils marchaient, plus ils s'éloignaient du lieu où ils avaient dessein d'aller, tellement qu'en peu de temps ils perdirent la cité de vue. C'est alors qu'ils se trouvèrent enveloppés, sans y prendre garde, d'un filet où ils furent tellement serrés tous deux qu'ils ne savaient plus que devenir.

A cet instant l'habit blanc tomba de dessus les épaules de l'homme, et alors ils virent où ils étaient. Ils demeurèrent là quelques temps sans pouvoir seulement se débattre; alors ils s'abandonnèrent à d'amers gémissements.

- Ah! disait le Chrétien à son compagnon, je reconnais à présent mon égare-

ment. Les Bergers ne nous avaient-ils pas avertis de nous garder du Séducteur? Maintenant nous éprouvons ce que dit le Sage: "L'homme qui fait l'hypocrite avec son prochain étend des filets devant ses pas (Proverbes 29: 5).

- Ils nous avaient aussi donnés des instructions pour la route, dit l'Espérant, afin que nous ne pussions manquer le chemin, mais nous avons été des négligents. Ne fallait-il pas lire notre instruction et nous garder du Défilé du destructeur? David fut en cela beaucoup plus sage que nous, car il dit: "Quant aux oeuvres des hommes, je me suis gardé, selon la Parole, du train des méchants" (Psaume 17: 4).

C'est ainsi qu'ils déploraient leur malheur, enveloppés dans ce filet. Enfin, ils aperçurent un homme habillé de blanc, et blanc lui-même, qui venait à eux avec un fouet de cordelettes en sa main. Lorsqu'il fut arrivé près d'eux il leur demanda ce qu'ils faisaient là.

- Nous sommes, répondirent-ils, de pauvres voyageurs qui allons à la montagne de Sion, mais nous avons été détournés du chemin par un séducteur qui nous a dit: "Suivez-moi, car j'y vais aussi".

Alors celui qui avait le fouet à la main leur dit: - C'était, en effet, un séducteur, un faux apôtre qui s'était transformé en ange de lumière (2 Corinthiens 11: 14).

En même temps il rompit le filet et les mit en liberté, en leur disant: - Suivez-moi maintenant, afin que je vous remette dans le chemin.

Il les reconduisit ainsi dans le bon chemin, et leur demanda en même temps où ils avaient couché la dernière nuit.

Ils répondirent: - Chez les bergers, sur les aimables collines.

Il s'informa encore s'ils n'avaient pas été instruits par les bergers du droit chemin? Ils répondirent que oui.

Ensuite il leur demanda si, lorsqu'ils s'étaient arrêtés, ils avaient mis la main dans leur sein pour en retirer leur instruction et la relire. Ils dirent que non. Sur quoi leur ayant demandé pourquoi ils ne l'avaient pas fait, ils dirent qu'ils l'avaient oublié.

Enfin, il leur demanda si les bergers ne les avaient pas avertis de se garder du Séducteur.

- Oui, répondirent-ils, mais nous ne pouvions nous imaginer que cet homme, qui usait de tant de flatteries et qui parlait si bien, fût un séducteur.

Là-dessus il leur infligea un châtement sévère, pour leur apprendre par ce moyen à rester dans le droit chemin, et leur dit: - Je reprends et je châtie tout ceux que j'aime: reprends donc courage et repens-toi (Apocalypse 3: 19).

Ensuite il leur commanda de continuer leur route, et de considérer soigneusement les autres instructions que les bergers leur avaient données. Ils le remercièrent de la délivrance et même du châtement qu'il leur avait accordé, et ils continuèrent à marcher doucement, en chantant ces paroles.

Prenez exemple ici, vous qui suivez les traces
Qui mènent en Sion;
Et voyez dans quelles disgrâces
Nous jette la séduction
Des esprits déguisés en anges de lumière
Qu'on rencontre dans sa carrière.

Une âme qui se perd hors de la droite voie
Va tomber dans un rets
Qui la fait devenir la proie
De mille sensibles regrets.
En vain, pour se tirer de sa chute imprudente,
Elle s'agite et se tourment.

Mais si dans ce malheur Dieu permet qu'elle tombe,
Ce n'est pas pour toujours.
Il ne veut pas qu'elle succombe:
Son Sauveur vient à son secours,
Et s'il exerce encore un châtement sur elle,
C'est pour la rendre plus fidèle.

Après avoir un peu marché, ils virent de loin quelqu'un qui s'approchait tout doucement, et qui marchait tout seul à leur rencontre dans le chemin. Dès que le Chrétien le vit, il dit à son compagnon: - Je vois là un homme qui tourne le dos à Sion.

L'Espérant - Prenons maintenant bien garde que celui-ci ne soit un autre séducteur.

Cependant il s'approchait de plus en plus jusqu'à ce qu'ils se rencontrèrent, et le nom de cet homme était l'Athée. Il leur demanda où ils allaient.

- Nous allons, répondit le Chrétien, à la cité de Sion.

Alors l'Athée se mit à rire à gorge déployée (bien que son rire avait quelque chose de forcé).

Le Chrétien - Hé! pourquoi riez-vous de la sorte?

- Je ris, leur répondit-il, de ce que vous êtes si simples d'esprit que d'entreprendre un voyage si pénible pour n'en avoir que de la peine.

Le Chrétien - Comment! croyez-vous que nous ne puissions rien obtenir?

L'Athée - Qu'obtiendrez-vous? Il n'y a point de lieu dans ce monde tel que celui que vous vous figurez.

Le Chrétien - Il est vrai, mais bien dans le monde à venir.

L'Athée - Lorsque j'étais dans ma maison et dans mon pays, j'entendais sou-

vent parler de cette cité. Là-dessus je me suis mis en chemin pour la voir une foi, et j'ai cherché cette cité pendant vingt ans, mais je ne l'ai pas vue davantage que le premier jour de mon voyage.

- Quant à nous, dit le Chrétien, nous avons oui et nous avons cru que ce lieu existait réellement.

L'Athée - Si je ne l'avais pas d'abord cru comme vous, je ne serais pas venu si loin le chercher. Mais quoique je sois allé beaucoup plus avant que vous, je n'ai point trouvé de telle ville; c'est ce qui me fait croire que ce lieu est une chimère, et ce qui m'engage à rebrousser chemin et à chercher désormais mon contentement dans les choses que j'avais d'abord rejetées pour courir après ces biens imaginaires.

Le Chrétien, se tournant du côté de son compagnon, lui dit: - Ce que cet homme vient de dire serait-il véritable?

- Mais, répondit, l'Espérant, prenez garde que ce soit encore un séducteur, et souvenez-vous combien il nous en a coûté d'avoir prêté l'oreille à de pareils discours. N'y aurait-il point de montagne de Sion? N'avons-nous pas entrevu la porte du ciel depuis le sommet des aimables collines? Ne faut-il pas maintenant que nous cheminions par la foi? Passons donc outre de peur que l'homme qui tenait le fouet ne revienne. Vous devriez plutôt me faire cette leçon que j'ai ouïe de vous: "Mon fils, éloigne-toi des discours qui pourraient t'apprendre à désobéir aux leçons de la sagesse". N'écoutons point ces choses.

Le Chrétien - Je ne vous ai pas fait ma question comme si je doutais de la vérité de notre foi, mais je voulais seulement vous éprouver et mettre au jour les fruits de la vôtre. Car, quant à cet homme, je sais qu'il est aveuglé par le dieu de ce siècle (2 Corinthiens 5: 7). Mais pour nous, continuons notre chemin puisque nous savons que nous avons cru à la vérité, et que ce n'est point un mensonge.

- Maintenant, dit l'Espérant, je me réjouis dans l'espérance de la gloire de Dieu.

Ainsi ils se séparèrent de cet homme, qui, se moquant d'eux, passa son chemin.

Je vis aussi dans mon songe qu'enfin les deux amis arrivèrent dans une contrée où l'air a la propriété de causer des vertiges et des assoupissements. L'Espérant s'y trouva tout particulièrement abattu et appesanti par le sommeil. Il disait au Chrétien: - Je commence à être si appesanti que j'ai de la peine à ouvrir les yeux. Couchons-nous un peu ici pour y dormir un moment.

Le Chrétien - Nullement, de peur que nous ne nous endormions pour toujours.

L'Espérant - Pourquoi, mon frère? Le sommeil est doux à ceux qui sont fatigués du travail. Si nous prenions un peu de repos, nous acqueririons de nouvelles forces.

Le Chrétien - Ne vous souvient-il pas que l'un des bergers nous exhorta à nous garder du Terroir enchanté? Sa pensée n'était autre, sinon que nous devions nous garder du sommeil. C'est pourquoi ne dormons point comme les autres, mais veillons et soyons sobres (1 Thessaloniens 5: 6).

L'Espérant - Je me confesse coupable, et si j'eusse été seul ici, je serais tombé en danger de mort par mon sommeil. Maintenant je reconnais la vérité de ce dit le Sage: "Deux valent mieux qu'un". Jusqu'ici, votre compagnie m'a été bien utile.

Le Chrétien - Venez donc, mon frère, et prévenons le sommeil par quelque entretien édifiant.

L'Espérant - Je le veux de tout mon coeur.

Le Chrétien - Par où voulons-nous donc commencer?

L'Espérant - Par le récit de notre conversion.

Le Chrétien - J'y consens, mais permettez que je chante auparavant un cantique.

Une âme qui se sent pressée
D'un sommeil accablant au milieu du danger,
A besoin, pour s'en dégager,
D'un sage et bon ami qui la tienne éveillée.

Ainsi l'union des fidèles,
Dans ce temps de combat, est un des plus grands biens,
Par leurs mutuels entretiens
Ils peuvent éviter des blessures mortelles.

Ah! que l'Eglise aurait de grâces;
Qu'elle ferait briller de vertus et d'attraits,
Si les enfants du Roi de paix
S'unissaient à l'envi pour marcher sur ses traces!

CHAPITRE TRENTE-ET-UNIÈME

L'âme séduite par Satan transformé en ange de lumière. Pensées d'athéisme. Tentation au sommeil spirituel.



oeuvre de Dieu dans l'homme pour l'amener à la conversion. Conviction du péché. Inutilité de nos bonnes oeuvres pour nous rendre agréables à Dieu.

- Maintenant, je vous demande, continua le Chrétien, comment en êtes-vous venu à entreprendre le voyage que vous poursuivez à présent?

L'Espérant - J'ai vécu longtemps dans la recherche des choses visibles qui étaient exposées en vente dans notre foire, et qui m'auraient infailliblement précipité dans une perdition éternelle si je m'y fusse arrêté plus longtemps. Le Chrétien - Quelles étaient donc ces choses?

L'Espérant - C'étaient les trésors et les richesses du monde. J'ai aussi pris plaisir à l'ivrognerie, à la gourmandise, au mensonge et à la corruption. Mais enfin, je

remarquai, par l'ouïe et la méditation des choses divines que j'entendis, tant de votre bouche que de celle de notre cher frère le Fidèle (qui a été mis à mort dans la Foire de la vanité à cause de sa foi), que la fin de toutes ces choses est la mort (romains 6: 21,23), et qu'à cause d'elles la colère de Dieu vient sur les enfants de rébellion (Ephésiens 5: 6).

Le Chrétien - Mais cette conviction eut-elle assez de force pour vous retirer entièrement du péché?

L'Espérant - Nullement; je ne tardai pas à connaître la malice qui est cachée dans le péché, et la malédiction qui en est la suite; mais dans les premières agitations et dans les premières frayeurs que la Parole excitait en mon âme, je tâchais de fermer les yeux à cette lumière.

Le Chrétien - D'où vient que vous résistiez de la sorte aux premières opérations de l'Esprit de Dieu?

L'Espérant - Ma résistance provenait de plusieurs causes. Premièrement, j'ignorais que ce fût là une oeuvre de Dieu en moi. Je n'aurais jamais pensé que Dieu eût commencé l'oeuvre de la conversion du pécheur par la conviction de son péché. Deuxièmement, le péché était encore doux à ma chair, et je n'avais aucun penchant à le quitter. Troisièmement, Je ne savais comment faire pour rompre avec mes anciennes compagnies. Leurs conversations et leurs manières avaient encore pour moi quelque chose d'attrayant. Quatrièmement, les moments où je ressentais ces convictions m'étaient très fâcheux et insupportables, tellement que je ne voulais pas y passer.

Le Chrétien - Je crois pourtant que vous aviez quelque intervalle dans vos tristesses et dans votre agitation.

L'Espérant - Il est vrai, mais elles revenaient avec la même violence et même toujours plus rudement.

Le Chrétien - Mais qui est-ce qui vous remettait ainsi vos péchés devant vos yeux?

L'Espérant - Plusieurs choses. Premièrement, lorsque je rencontrais un homme de bien dans les rues. Deuxièmement, lorsque j'entendais lire la Bible. Troisièmement, lorsque j'avais la plus petite indisposition, un mal de tête, etc. Quatrièmement, lorsqu'on me disait qu'un de mes voisins était tombé malade. Cinquièmement, lorsque j'entendais sonner les cloches pour un mort. Sixièmement, lorsque je pensais à ma fin. Septièmement, lorsque j'apprenais que quelqu'un était mort subitement. Huitièmement et principalement, lorsque je pensais en moi-même que bientôt je viendrais en jugement.

Le Chrétien - Pouviez-vous facilement éloigner de vous ce souvenir amer de vos péchés, lorsqu'il se présentait à vous à l'occasion d'une de ces choses?

L'Espérant - Non, car il s'attachait trop fortement à ma conscience, et lorsqu'il me venait seulement à la pensée de retourner à mes péchés précédents, c'était pour

moi un double martyre. Le Chrétien - Comment donc vous y prîtes-vous?

L'Espérant - Il me semblait que je devais travailler à changer de vie, qu'autrement je serais certainement damné.

Le Chrétien - Mais fîtes-vous tous vos efforts pour exécuter ce projet?

L'Espérant - Oui, et non seulement je m'abstins de tous mes péchés précédents, mais je fuyais même la compagnie des pécheurs que j'avais fréquentés. Je m'adonnais à des occupations pieuses, telles que sont la prière, la lecture, la considération de mes péchés. Je pleurais sur mes fautes, je m'appliquais à parler en vérité avec tous mes alentours, et à d'autres choses semblables qu'il me serait trop long de réciter.

Le Chrétien - Ne vous imaginiez-vous pas alors d'être en bien bon état?

L'Espérant - Oui, mais cela ne dura pas longtemps, car enfin mes inquiétudes revinrent, même au sujet de mon amendement.

Le Chrétien - Comment cela se pouvait-il, s'il est vrai que vous vous fussiez amendé?

L'Espérant - Plusieurs choses me causaient ces inquiétudes, particulièrement certains passages des Ecritures, tels que sont ceux-ci: "Toutes nos justices sont comme un vêtement souillé" (Esaïe 64: 6) - "Personne ne sera justifié par les oeuvres de la loi" (Galates 2: 16) - "Quand vous aurez fait toutes les choses qui vous ont été commandées, dites: nous sommes des serviteurs inutiles, car nous avons fait ce que nous étions obligés de faire" (Luc 17: 10), et d'autres semblables, d'où je tirai ces conséquences: si toutes mes justices sont comme un vêtement souillé, si personne ne peut être justifié par les oeuvres de la loi, si nous sommes des serviteurs inutiles, lors même que nous aurions fait tout ce que nous étions tenus de faire, c'est évidemment une folie de s'imaginer que j'aurai quelque part au ciel par mon obéissance à la loi. Je pensais encore en moi-même: si quelqu'un était débiteur de cent écus à un marchand et qu'il se bornât à lui payer exactement depuis un certain jour tout ce qu'il lui achèterait à partir de cette époque, cesserait-il pour cela d'être son débiteur pour les cent écus précédents? Le marchand n'aurait-il pas toujours le droit de le poursuivre et même de le faire mettre en prison pour sa vieille dette jusqu'à ce qu'il l'eût payée?

Le Chrétien - Comment vous appliquiez-vous cela?

L'Espérant - Voici comment je raisonnais en moi-même. J'ai contracté une grosse dette par mes péchés sur les livres de Dieu, et mon amendement présent ne peut effacer cette obligation passée. Ainsi, il me reste toujours à chercher comme je pourrais être délivré de la condamnation que j'ai attirée sur moi par mes iniquités précédentes.

Le Chrétien - Voilà une bonne application, continuez cher ami.

L'Espérant - Il y avait encore autre chose qui me travaillait, même après ma conversion; car lorsque j'observais un peu de près mes meilleures oeuvres, j'y

découvrais de nouveaux péchés qui se mêlaient à ce que je faisais de meilleur, de sorte que j'étais obligé de conclure que j'avais commis assez de péchés, même en pratiquant mes devoirs, pour mériter la condamnation, lors même que ma vie aurait été sans tache à d'autres égards.

Le Chrétien - Que faites-vous alors?

L'Espérant - Je ne savais plus que faire jusqu'à ce qu'enfin je fis part de l'angoisse de mon esprit au Fidèle, car nous étions très liés. Et il me dit que si je ne pouvais mettre en avant pour moi la justice d'un répondant qui n'eût jamais péché, je ne serais jamais à couvert du jugement, ni par ma propre justice, ni par celle de tous les hommes ensemble.

Le Chrétien - Crûtes-vous bien qu'il vous disait la vérité?

L'Espérant - S'il m'avait dit cela lorsque je m'applaudissais à moi-même et que j'étais si content de mon amendement, je l'aurais traité de fou pour le récompenser de toute la peine qu'il prenait. Mais, après avoir appris à connaître toutes mes faiblesses et les péchés qui étaient attachés à mes meilleures actions, j'ai compris et reçu avidement ce qu'il me dit à ce sujet.

Le Chrétien - Mais, lorsqu'il vous en parla pour la première fois, pouviez-vous bien vous imaginer qu'il pût se trouver, parmi les hommes, un homme dont on pût dire avec vérité qu'il n'a jamais commis de péché?

L'Espérant - Il faut que je vous avoue que cela me parut d'abord étrange; mais, après quelques conversations que j'eus encore avec lui, j'en demeurai pleinement convaincu.

Le Chrétien - Ne lui demandâtes-vous pas quel était cet homme et comment il pourrait se faire que sa justice vous fût imputée?

L'Espérant - Oui, et il me dit que cet homme était le Seigneur Jésus qui est assis à la droite de Dieu (Hébreux 1: 3). Et voici, ajouta-t-il, comment vous devez être justifié par lui: c'est par la confiance en lui (Romains 4: 23-24), en sa vie et en sa mort sur la croix. Je lui demandai encore comment il pouvait se faire que la justice d'un homme en pût justifier un autre devant Dieu. Il me répondit que nous ne pourrions résoudre cette question et beaucoup d'autres semblables que lorsque nous aurions résolu celle sur l'incarnation de Dieu, avec un homme dans la personne de Jésus Christ, mais que, sans rechercher curieusement toutes ces choses, nous pouvions espérer en cette parole du Sauveur: "Je me sanctifie moi-même pour eux" (Jean 17: 19).

Le Chrétien - Eûtes-vous d'abord assez de confiance et de simplicité de coeur pour embrasser par la foi ces consolantes vérités?

L'Espérant - Je fis d'abord beaucoup d'objections, mais le Fidèle me recommanda de m'adresser, par la pensée, à Jésus Christ, ce Sauveur des hommes qui assurait le salut à tous ceux qui croyaient en lui, et de ne regarder qu'à lui. Je pensais que c'était une témérité, mais il m'assura que non, car, disait-il, vous êtes

appelé à venir à lui. Il me donna aussi un livre qui contenait plusieurs invitations de Jésus pour m'encourager à aller à lui avec plus de confiance, m'assurant qu'un seul point de ce livre était plus ferme que le ciel et la terre (Matthieu 5: 18). Je lui demandai encore ce que je devais faire quand j'irais à lui? Il répondit que je devais prier le Père de tout mon coeur, à genoux, pour qu'il voulût bien manifester son Fils en moi. "Vous le trouverez", me dit-il, "assis sur son trône de grâce, où il se tient pendant toute l'année pour absoudre tous ceux qui vont à lui pour obtenir miséricorde". Je lui objectai encore que je ne savais pas ce que je devais dire. Il me répondit: "Dites seulement: O Dieu! sois apaisé envers moi qui suis un grand pécheur, et donne-moi de connaître ton fils et de croire en lui, car je vois que sans sa justice et sans la foi en cette justice, je suis perdu sans ressource. Seigneur! je crois que tu es un Dieu miséricordieux, et que tu as donné ton Fils Jésus Christ pour être le Sauveur du monde; que tu l'as donné pour sauver les pauvres pécheurs, dont je suis le premier".

Le Chrétien - Faites-vous comme il vous l'avait commandé?

L'Espérant - Oui, vraiment, et non pas une fois ou deux, mais sans relâche.

Le Chrétien - Dieu vous donna-t-il aussitôt la clarté et l'assurance que vous lui demandiez?

L'Espérant - Non pas la première fois ni la seconde fois, ni la vingtième fois.

Le Chrétien - Que faites-vous donc?

L'Espérant - Je ne savais ce que je devais faire?

Le Chrétien - Nous vous vint-il pas la pensée d'abandonner la prière?

L'Espérant - Oui, plus de cent fois.

Le Chrétien - D'où vient que vous ne le faites pas?

L'Espérant - Je crus que ce qui m'avait été dit était vrai, savoir que sans la justice de Christ, je ne pourrais jamais être sauvé. C'est pourquoi je pensais en moi-même que, lors même que je cesserais de prier, je n'en mourrais pas moins, et que dans tous les cas j'aimerais bien mieux mourir devant le trône de grâce qu'autrement. Outre cela, je me souvins de ce passage: "Bien qu'il tarde, attends-le. Il viendra certainement, et ne tardera point" (Habakuk 2: 13). Ainsi je persistai dans ma prière jusqu'à ce que le Père manifesta le Fils en moi.

Le Chrétien - Comment cela se fit-il?

L'Espérant - Je ne le vis pas de mes yeux corporels, mais des yeux de mon entendement, et cela se passa de cette manière. J'étais un jour fort triste et plus triste même, ce me semble, que je ne l'avais été de toute ma vie. Cette tristesse m'était venue à la vue de la grandeur et de l'énormité de mes péchés. Je ne voyais autre chose devant moi que l'enfer et la damnation éternelle. Alors il me sembla que le Seigneur Jésus venait du ciel vers moi et me disait: "Crois au Seigneur Jésus Christ, et tu seras sauvé" (Actes 16: 30-31). Mais, Seigneur, lui dis-je, je suis un si grand pécheur! A quoi il répondit: "Ma grâce te suffit" (2 Corinthiens

12: 9). Et comme je lui demandais: "Seigneur, qu'est-ce que la foi?", je compris, par sa réponse: "Celui qui vient à moi n'aura plus faim, et celui qui croit en moi n'aura plus jamais soif" (Jean 6: 35), que croire et aller à lui est la même chose, et que celui qui va à Jésus Christ de coeur et par ses désirs pour être sauvé par lui croit véritablement en lui, et que par conséquent, il est sauvé. Alors mes yeux se remplirent de larmes, et je lui demandai en plus: "Seigneur, un aussi grand pécheur que je le suis peut-il bien être reçu de toi?". Et j'entendis ces paroles: "Je ne rejette point celui qui vient à moi" (Jean 6: 37). Là-dessus, je lui demandai encore: "Mais, Seigneur, comment dois-je te considérer lorsque je viens à toi, afin que ma foi en toi soit puissamment affermie?". Il me dit: "Jésus Christ est venu au monde pour sauver les pécheurs (1^{er} Timothée 1: 15). Il est la fin de la loi pour être la justice de tout homme qui croit (Romains 10: 4). Il a été livré pour nos offenses et il est ressuscité pour notre justification (Romains 4: 25). Il nous a aimés, et il nous a lavés de nos péchés par son sang (Apocalypse 1: 5). Il est le médiateur entre Dieu et les hommes, toujours vivant et intercédant pour nous (1^{er} Timothée 2: 5)". De toutes ces choses, je tirai la conclusion que je devais chercher et voir toute ma justice en sa personne, et que je ne pouvais trouver satisfaction pour tous mes péchés qu'en son sang; que tout ce qu'il a fait en obéissant à la loi de son Père, et en se soumettant aux peines qu'elle inflige, il ne l'avait pas fait pour lui-même, mais pour les pécheurs repentants qui recourent à lui, qui l'embrassent et qui le suivent. Sur cela mon coeur se trouva rempli de joie, mes yeux furent baignés de larmes, et toutes les facultés de mon âme furent remplies d'un amour ardent pour le nom, pour le peuple et pour les voies de Jésus Christ.

Le Chrétien - C'était là vraiment une manifestation de Jésus à votre âme. Mais, je vous prie, dites-moi plus particulièrement quel effet cela produisit dans votre esprit?

L'Espérant - Cela me fit voir que tout le monde avec sa justice était néanmoins dans un état de damnation. Je compris encore que, puisque Dieu le Père est juste, il peut justifier d'une manière digne de lui le pécheur qui vient à lui. Cela me rendit fort confus de l'abomination de ma vie précédente, et je fus saisi de frayeur quand je réfléchis à mon ignorance passée; car jamais jusqu'alors je n'avais si bien compris et senti dans mon coeur la beauté et la douceur de Jésus Christ. Cela me fit aimer la sainteté de la vie, et me remplit d'un désir véhément de faire quelque chose à l'honneur et pour la gloire de Christ. En un mot, il me semblait que si j'avais mille vies, je les donnerais volontiers toutes pour l'amour du Seigneur Jésus.

CHAPITRE TRENTE-DEUXIÈME

Continuation du même sujet. Fausse manière dont plusieurs comprennent cette vérité fondamentale de la justification par la foi.

Là-dessus l'Espérant, s'étant tourné, entrevit l'Ignorant, qu'ils avaient laissé derrière, et dit au Chrétien: - Voyez combien ce jeune homme vient avant, sur la même route que nous!

Le Chrétien - Oui, oui, je le vois bien, mais il ne cherche pas notre compagnie.

L'Espérant - Et cependant je puis bien dire que s'il s'était attaché à nous, il n'aurait pas eu lieu de s'en repentir.

Le Chrétien - C'est vrai. Toutefois je ne crains pas de vous assurer qu'il est bien éloigné de cette pensée.

L'Espérant - Je le crois aussi, mais quoi qu'il en soit, nous voulons néanmoins l'attendre.

Lors donc qu'ils se furent approchés, le Chrétien dit à l'Ignorant: - Venez ici, mon ami, pourquoi demeurez-vous en arrière?

L'Ignorant - J'aime mieux marcher seul que dans une grand compagnie, à moins qu'elle ne me convienne bien.

Sur cela le Chrétien dit tout bas à l'Espérant: - Ne vous l'ai-je pas dit qu'il ne se soucie pas de notre compagnie? Cependant, cherchons encore à nous entretenir avec lui dans ce chemin solitaire.

Puis se tournant vers l'Ignorant: - Comment vous trouvez-vous maintenant? lui dit-il. Quel est l'état de votre âme par rapport à Dieu?

L'Ignorant - J'espère que tout ira bien, car je suis rempli de bons mouvements qui m'occupent sans cesse, chemin faisant.

Le Chrétien - Quels sont ces bons mouvements, je vous prie? Donnez-nous-en quelque idée?

L'Ignorant - Je pense à Dieu et au ciel.

Le Chrétien - Plusieurs en font de même, qui cependant n'y parviendront jamais. L'âme du paresseux, dit le Sage, a beaucoup de désirs, mais elle n'obtient rien du tout.

L'Ignorant - Mais moi j'y pense, et je quitte tout pour l'amour de lui.

Le Chrétien - Ah! c'est ce dont je me permettrai encore de douter, car c'est une chose bien difficile que de tout abandonner. Oui, une chose plus difficile que la plupart ne se l'imaginent. Mais comment et par quel moyen avez-vous été conduit à abandonner ainsi toutes choses pour Dieu et le ciel?

L'Ignorant - Mon coeur me l'a dit ainsi.

Le Chrétien - Le Sage dit que celui qui se confie en son propre coeur est un fou (Proverbes 28: 26).

L'Ignorant - Cela est dit d'un mauvais coeur, mais je crois que le mien est bon.

Le Chrétien - Comment pourriez-vous le montrer? L'Ignorant - C'est qu'il me console par l'espérance du ciel.

Le Chrétien - Cela peut se faire par la tromperie du coeur même, car le coeur de l'homme peut lui suggérer des consolations par l'espérance de biens qu'il n'a aucun droit d'espérer.

L'Ignorant - Mais ma vie répond à la disposition de mon coeur, c'est pourquoi mon espérance est bien fondée.

Le Chrétien - Qui vous dit cela?

L'Ignorant - C'est mon coeur qui me le dit.

Le Chrétien - Oui, votre coeur vous dit cela! C'est comme si vous disiez: demandez à mon compagnon si je suis un voleur! Si la Parole de Dieu ne vous rend témoignage là-dessus, tous les autres témoignages ne peuvent rien valoir.

L'Ignorant - Mais un coeur qui a de bonnes pensées n'est-il pas un bon coeur? Et n'est-ce pas une bonne voie que celle qui s'accorde avec la loi de Dieu?

Le Chrétien - Oui, un coeur qui est rempli de bonnes pensées est un bon coeur, et une vie qui est conforme à la loi de Dieu est une bonne vie. Mais autre chose est d'avoir réellement une chose, et autre chose de s'imaginer seulement de l'avoir.

L'Ignorant - Qu'est-ce donc, je vous prie que vous entendez par de bonnes pensées et par une vie conforme à la loi de Dieu?

Le Chrétien - Les bonnes pensées sont celles qui sont conformes à la Parole de Dieu. Et il y en a différentes sortes: les unes nous regardent nous-mêmes, d'autres regardent Dieu, et d'autres encore regardent d'autres objets.

L'Ignorant - Quand est-ce donc que les pensées qui nous regardent nous-mêmes, par exemple, sont conformes à la Parole de Dieu?

Le Chrétien - Lorsque nous portons sur nous-mêmes le même jugement que porte la Parole de Dieu. Voici, par exemple, comme elle parle de l'homme dans son état naturel: "Il n'y a pas un seul juste, pas un seul qui fasse bien" (Romains 3: 10) - "Les pensées de l'homme ne sont que mal en tout temps" (Genèse 6: 12) - "L'imagination du coeur des hommes est mauvaise dès leur jeunesse" (Genèse 18: 1). Or, c'est lorsque nous avons ces pensées et ces sentiments de nous-mêmes que nos pensées sont bonnes, et qu'elles sont conformes à la Parole de Dieu.

L'Ignorant - Je ne croirai jamais que mon coeur soit si mauvais!

Le Chrétien - C'est pour cela même que vous n'avez jamais eu, en toute votre vie, aucune bonne pensée. Mais permettez que je passe encore plus avant. Comme la Parole porte un jugement contre notre coeur, elle en porte aussi un contre nos voies. Elle dit que les voies des hommes sont des voies obliques (Psaume 125: 5), que leurs chemins sont des chemins détournés (Proverbes 2: 15), que l'homme, de sa nature, s'est égaré des voies de la justice, et qu'il ne les a point connues (Romains 3: 12). Or, quand un homme a ces mêmes pensées sur ses voies, et que

ces pensées sont accompagnées d'un sentiment sincère et de l'humilité de coeur, alors il a de justes et bonnes pensées sur ses voies, parce que ses pensées s'accordent parfaitement avec le jugement de la Parole de Dieu.

L'Ignorant - Quelles sont donc les bonnes pensées par rapport à Dieu?

Le Chrétien - Toujours la même règle: lorsque nous avons sur ses perfections et sur ses attributs des idées conformes à ce que la Parole nous en dit; lorsque nous pensons, par exemple, que Dieu nous connaît mieux que nous ne nous connaissons nous-mêmes; lorsque nous disons qu'il démêle nos intentions les plus secrètes, et que notre coeur avec toutes ses profondeurs impénétrables, est toujours à découvert devant ses yeux; que toute notre justice n'est absolument qu'une souillure à ses yeux, et que, pour cette raison, nous sommes par nous-mêmes des objets de condamnation devant lui, surtout lorsque nous nous reposons sur nos bonnes dispositions, ou sur quoi que ce soit que nous croyons voir de bien en nous.

L'Ignorant - Pensez-vous donc que je sois si fou que de m'imaginer que Dieu ne voit pas plus loin que moi? Ou que je veuille me justifier devant lui par mes bonnes oeuvres?

Le Chrétien - Quelles sont donc vos pensées là-dessus?

L'Ignorant - Je pense que je dois croire en Jésus Christ pour être justifié par lui.

Le Chrétien - Comment pouvez-vous penser que vous devez croire en Jésus Christ, pendant que nous ne connaissez pas le besoin que vous avez de lui? Car n'ayant jamais reconnu ni senti votre corruption originelle et naturelle, vous êtes nécessairement du nombre de ceux qui n'ont jamais senti non plus la nécessité de la justice qui est en Christ.

L'Ignorant - Je crois cependant à toutes ces choses.

Le Chrétien - Mais comment les concevez-vous?

L'Ignorant - Je crois que Dieu me sauvera en considération de la manière dont j'aurai obéi à sa loi. Mais je pense que ce ne sera cependant qu'en vertu d'une bonté toute particulière par laquelle il voudra bien se contenter de mon obéissance imparfaite, ou, comme disent d'autres personnes, que si je suis justifié devant Dieu par mes oeuvres, c'est parce que Christ a rendu ces oeuvres agréables à son Père par son mérite.

Le Chrétien - Permettez-moi de répondre à cette profession de foi. Premièrement, il s'agit d'une foi imaginaire, qui ne se trouve nulle part dans la Parole de Dieu. Deuxièmement, c'est une foi fausse, parce que, malgré toutes vos explications, vous attribuez cependant à votre propre justice la justification qui appartient uniquement à la justice de Christ. Troisièmement, avec cette foi vous ne vous confiez point en Christ pour la justice de sa personne, mais pour celle de vos oeuvres, ce qui est faux. Quatrièmement, c'est par conséquent une foi trompeuse, une foi qui vous laissera sous la colère de Dieu, au jour du Tout-Puissant. Car la vraie foi salutaire consiste en ce que lorsque l'âme vient à sentir son état de per-

dition, elle a son unique recours à la justice de Christ. Et cette justice n'est pas un acte de la grâce de Dieu, par lequel il regarde votre mérite comme suffisant pour vous justifier, mais c'est l'obéissance personnelle que Jésus Christ a rendue à la loi, ce qu'il a fait et souffert pour notre compte; voilà la justice que la foi embrasse. Et lorsque l'âme s'enveloppe de ce manteau, et qu'elle se présente à Dieu dans cet état, c'est alors qu'il la reçoit en grâce et l'absout de toute condamnation.

L'Ignorant - Comment! vous voudriez fonder notre confiance sur ce que Jésus a souffert dans sa personne? Cette pensée lâcherait bientôt la bride à nos convoitises, et nous donnerait la liberté de vivre à notre fantaisie, car qu'importe alors de quelle manière nous vivons, si nous pouvons être justifiés de tout par la justice de Christ, sous la seule condition que nous y croyions?

Le Chrétien - Vous montrez bien que vous êtes ignorant de fait comme de nom. Vous ignorez cette véritable efficacité de la foi, qui touche le coeur et l'amène à Dieu en Christ, pour aimer son nom, ses voies et son peuple, et qui est bien loin de laisser le coeur dans l'état que vous imaginez.

L'Espérant - Demandez-lui si jamais Christ s'est manifesté à lui dans son âme.

L'Ignorant - Comment! Etes-vous donc des gens à révélation? Je crois que tout ce que vous et vos confrères dites là-dessus n'est autre chose que le fruit de quelque enthousiasme.

L'Espérant - Mon ami, vous ne savez donc pas que Christ et son Evangile sont tellement cachés à la raison charnelle, qu'elle ne peut rien en saisir sans révélation; de sorte qu'il est impossible que personne les connaisse salutairement "si le Père ne les lui révèle" (Matthieu 16: 17)?

L'Ignorant - C'est là votre foi, mais ce n'est pas la mienne? Je crois cependant la mienne aussi bonne que la vôtre, quoique je n'aie pas autant de rêveries en tête que vous.

Le Chrétien - Permettez-moi de dire encore un mot. Il ne vous est pas séant de parler de ces choses avec tant de mépris, car il est bien vrai, comme mon compagnon vous l'a dit, que nul ne peut connaître Jésus Christ à moins que le Père ne lui révèle (Matthieu 11: 27). Aussi faut-il que la foi par laquelle une âme embrasse Jésus Christ, pour être bonne, soit opérée par l'excellente grandeur de sa puissance et de sa force (Ephésiens 1: 18-19). Ainsi, je vois clairement que vous ignorez absolument l'efficacité de la foi. Réveillez-vous donc et reconnaissez votre corruption et votre misère. Recourez humblement au Seigneur Jésus, et alors vous serez délivré de la condamnation par sa justice, qui est la justice de Dieu (2 Corinthiens 5: 21), puisqu'il est lui-même le vrai Dieu et la vie éternelle (Jean 5: 20).

L'Ignorant - Vous courez d'une telle force que je puis vous suivre. Ainsi il vaut mieux que vous passiez devant, et, pour moi, je vous suivrai tout doucement.

Le Chrétien - Comment voulez-vous être assez insensé pour mépriser de bons conseils qu'on vous a donnés si souvent? Vous éprouverez bientôt le mal qui vous

arrivera. Réfléchissez-y encore pendant qu'il en est temps, et profitez de cet avis. Mais si vous voulez persister à rejeter ces choses, je vous déclare que vous en porterez seul la peine.

- Venez, mon cher Espérant, ajouta le Chrétien en se tournant vers son compagnon, je vois bien qu'il faut que vous et moi continuions ensemble notre voyage.

CHAPITRE TRENTE-TROISIÈME

Caractères de la vraie crainte de Dieu



Réflexions sur ceux qui abandonnent la foi, après avoir paru disposés à l'embrasser. Ils devancèrent donc d'assez loin l'Ignorant, qui les suivit en sautillant, et le Chrétien dit à son ami: - Je déplore l'état de ce pauvre aveugle, il s'en trouvera bien mal à la fin.

L'Espérant - Ah! qu'il y en a un grand nombre dans notre ville qui sont de la même sorte! On peut y compter des maisons et des rues entières qui sont remplies de semblables gens, qui espèrent tous cependant de parvenir infailliblement à la cité céleste.

Le Chrétien - La chose est telle, en effet, comme le dit la Parole: "Il a aveuglé leurs yeux afin qu'ils ne voient point" (Esaïe 6: 10). Mais maintenant que nous sommes seuls, dites-moi, je vous prie, que pensez-vous de pareilles gens? Croyez-vous qu'ils aient jamais eu aucun sentiment de salutaire frayeur à la pensée du danger qu'ils courent?

L'Espérant - Non, mais répondez vous-même à cette question. Vous êtes mon aîné.

Le Chrétien - Eh bien! je le veux bien. Je dis qu'à cause de leur ignorance ils ne comprennent pas que ces convictions intérieures tendent à leur bien. C'est pourquoi ils font effort afin de les étouffer, et ils persistent avec témérité à se flatter eux-mêmes dans les voies de leur propre coeur.

L'Espérant - Je crois aussi, comme vous venez de le dire, que la crainte est fort salutaire aux hommes, puisqu'elle peut les disposer à se mettre en chemin.

Le Chrétien - Sans doute elle le fait, pourvu que ce soit la véritable crainte, car nous lisons que la crainte de l'Éternel est le commencement de la sagesse (Proverbes 1: 7).

L'Espérant - Comment décrivez-vous la véritable crainte?

Le Chrétien - La crainte véritable et salutaire se connaît à trois caractères. Premièrement, elle procède d'une forte conviction du péché. Deuxièmement, elle pousse l'âme à embrasser le Sauveur Jésus Christ. Troisièmement, elle la réveille et y entretient un profond respect pour Dieu, pour sa Parole et pour ses voies. Elle rend l'âme fort délicate, et la met dans une sainte sollicitude d'offenser Dieu par

quelque démarche qui pourrait le déshonorer et altérer sa propre paix, contrister le Saint Esprit et inciter l'ennemi à la blasphémer.

L'Espérant - C'est bien dit, je vois que c'est la vérité ... Mais, à propos, avons bientôt passé la terreur enchanté? Qu'en pensez-vous?

Le Chrétien - Nous n'avons plus que deux heures à y marcher, mais revenons à notre sujet. Les ignorants ne savent pas que le sentiment du péché et la crainte tendent à leur plus grand bien. C'est pourquoi ils cherchent à étouffer ces mouvements.

L'Espérant - Et comment s'y prennent-ils, vous prie?

Le Chrétien - Ils se persuadent que c'est le diable qui produit en eux cette crainte, bien que dans la vérité ce soit une opération divine, et, dans cette pensée, ils tâchent d'y résister comme à une chose qui tend directement à leur perte. Ils s'imaginent que cette crainte tend à affaiblir leur foi et même à l'anéantir (quoiqu'il n'y ait encore aucune foi en eux). C'est pourquoi ils endurent leur coeur contre cette crainte. Et comme elle les tire de la fausse paix où ils aiment à se bercer et qu'elle la bannit de leur esprit, ils sentent que cette même crainte est une des preuves de leur misère, et qu'elle leur ravit la bonne idée qu'ils ont de leur sainteté. De là vient encore qu'ils font tous leurs efforts pour lui résister.

L'Espérant - Je sais quelque chose de cet état par moi-même, car, avant que je ne me connusse bien, il en était de même pour moi.

Le Chrétien - Laissons maintenant aller notre Ignorant, et proposons-nous un autre sujet utile. N'avez-vous point connu, il y a quelques années, un Temporaire qui était dans notre pays? C'était alors un homme fort zélé dans sa religion.

L'Espérant - Comment ne l'aurais-je pas connu? Il demeurait dans la ville Privée de grâce, près de l'Apparence et de la porte de la Révolte.

Le Chrétien - C'est cela. C'est homme était fort agité dans un temps; je crois qu'il avait eu quelque sentiment de ses péchés, et de la peine qu'il avait méritée par là.

L'Espérant - J'ai eu la même pensée que vous; car comme sa maison n'était éloignée de la mienne que de quelques lieues, il venait me voir quelquefois, et toujours les larmes aux yeux. En vérité, je m'intéressais vivement à lui; car il n'était pas encore entièrement hors d'espérance; mais on peut reconnaître par là que tous ceux qui crient "Seigneur, Seigneur!" ne sont pas encore tels qu'ils paraissent.

Le Chrétien - Il me témoigna une fois le désir de se mettre en chemin, mais il fit tout d'un coup connaissance avec un homme nommé Conserve-toi toi-même, et alors il se sépara entièrement de moi.

L'Espérant - Puisque nous en sommes ainsi venus à parler de lui, examinons un peu quelle peut être la cause d'une révolte si subite.

Le Chrétien - Cela pourra nous être fort utile, mais il faut que vous commen-
ciez cette fois.

L'Espérant - Je le veux bien, et je vous dirai que, selon mon jugement, cela procède de ces quatre causes. Premièrement, quoique la conscience de ces hommes soit réveillée, cependant leur coeur n'est pas encore changé. C'est pourquoi, lorsque le sentiment du péché diminue tant soit peu en eux, tout ce qui leur inspirait quelque crainte de Dieu s'évanouit aussi, et ils retournent absolument à leurs voies naturelles, à peu près comme un chien qui, étant devenu malade, pour avoir mangé quelque chose, rejette tout pendant que le mal le presse; ce qu'il ne fait plus quand le mal est passé, et que son estomac est rétabli. Alors il n'a plus de dédain pour ce qu'il a vomi, mais il retourne et le mange de nouveau; tant est véritable ce qui est écrit: "Le chien retourne à son vomissement" (2 Pierre 2: 22). Je dis donc que les Temporaires ont de l'ardeur pour le ciel, mais cette ardeur ne procède que d'un zèle passager ou que de la crainte des flammes de l'enfer. Aussitôt que ces dispositions se sont ralenties et que la crainte de la condamnation est un peu calmée, leur désir pour le ciel et pour le salut se refroidit. Et lorsque le sentiment du péché et la crainte s'évanouissent absolument, leur désir pour le ciel revient à rien. Deuxièmement, on peut en alléguer une seconde raison: c'est qu'ils ont en eux une mauvaise crainte qui les surmonte, savoir, la crainte des hommes. Je dis qu'elle est mauvaise, car la crainte qu'on a de l'homme fait tomber dans le piège (Proverbes 29: 25). Ainsi, quoiqu'ils paraissent avoir de l'ardeur pour le ciel pendant quelques temps, cependant ils se ravissent, et disent en eux-mêmes qu'il vaut mieux être un peu circonspect et ne pas s'exposer au danger de tout perdre et de tomber dans une misère inutile et inévitable; et ainsi ils rentrent dans le monde. Troisièmement, l'opprobre qui accompagne la piété leur est souvent un grand scandale et une pierre d'achoppement. Ils sont remplis d'orgueil et d'ambition, et la dévotion est trop vile et méprisable à leurs yeux. C'est pourquoi, dès que la vivacité de certains motifs et surtout de la crainte de l'enfer est diminuée, vous les voyez rentrer incessamment dans leurs premières voies. Quatrièmement, la pensée de leurs péchés et le souvenir de leurs frayeurs leur sont insupportables. Ils ne se plaisent pas à penser à leur misère. C'est pourquoi, lorsqu'ils sont une fois délivrés de ces pensées, ils s'en font une vive joie, ils tombent dans l'endurcissement, et ils choisissent les voies qui les endurent le plus.

Le Chrétien - Vous avez raison, car le fondement de tout cela est que leur esprit et leur volonté ne sont pas convertis. C'est pourquoi ils sont semblables à ces criminels qui, étant devant le juge, tremblent et frémissent, de manière que l'on pourrait croire qu'ils sont repentants. Mais le principe de leur douleur est la crainte du bourreau, et non l'horreur de leur crime. Cela paraît évident en ce que, dès qu'ils peuvent être mis en liberté, ils retournent à leur méchante vie; au lieu que, si leur esprit était changé, ils changeraient aussi de conduite.

L'Espérant - Maintenant je vous ai montré les causes de leur révolte; apprenez-moi aussi, je vous prie, de quelle manière elle arrive.

Le Chrétien - Très volontiers. Premièrement, ils font tout ce qu'ils peuvent pour détourner leurs pensées de Dieu, de la mort et du jugement à venir. Ensuite, ils délaissent peu à peu les devoirs intérieurs, tels que sont la prière, la mortification de leurs convoitises, la vigilance, la tristesse du péché, et autres choses semblables. Troisièmement, ils s'éloignent aussi de la compagnie de ceux qui ont la véritable vie, c'est-à-dire des vrais chrétiens. Quatrièmement, ils tombent ensuite dans la tiédeur, même à l'égard des exercices publics, de l'écoute et de la lecture de la Parole de Dieu et des entretiens pieux. Cinquièmement, ils commencent à épilucher les défauts des gens de bien, et cela d'une manière diabolique pour donner quelque couleur à leur négligence et au mépris qu'ils commencent à faire à la piété, accusant la religion d'être une chose de peu d'efficace et se fondant sur l'expérience qu'ils en ont faite dans certaines occasions. Sixièmement, alors ils en viennent insensiblement à s'attacher à des hommes charnels et libertins et à fréquenter leur société. Septièmement, après cela, ils se donnent la liberté de s'entretenir de choses mauvaises, et se réjouissent lorsqu'ils peuvent reconnaître quelque chose de pareil dans quelques-uns de ceux qui passent pour honnêtes et pour vertueux, car leur exemple les affermit dans le libertinage. Huitièmement, ils se donnent ouvertement la liberté d'être et de se divertir avec les méchants. Et finalement, lorsqu'ils se sont endurcis, ils se montrent entièrement tels qu'ils sont; et après s'être rembarqués dans le monde, ils tombent enfin par leur propre faute dans la perdition éternelle, si la grâce ne fait un miracle pour les en retirer.

CHAPITRE TRENTE-QUATRIÈME

Heureux avant-coureurs de la félicité à venir. La mort.

Ici, je remarquai que les voyageurs, ayant traversé le terroir enchanté, arrivèrent dans une contrée nommée Mon bon plaisir en toi (Ésaïe 62: 4). C'est un pays où l'air est fort serein et fort doux. Et, parce que c'était leur chemin, ils s'y arrêtaient quelque temps pour s'y recréer et s'y rafraîchir. Ils entendirent sans interruption le chant des oiseaux. Chaque jour, ils voyaient sortir les fleurs de la terre et ils entendaient des son délicieux. Dans ce climat, le soleil luit nuit et jour, car le pays est situé à l'opposé de la vallée obscure et bien loin du géant Désespoir.

Ils avaient même entièrement perdu de vue le château du Doute, car ils se trouvaient en vue de la cité céleste. Ils rencontrèrent même déjà quelques-uns de ses habitants, car les Esprit célestes y viennent beaucoup, parce que c'est là la frontière du ciel, et c'est ici que se renouvellent les promesses entre l'époux et l'épouse. Oui, c'est ici que "Dieu se réjouit en eux de la joie qu'un époux a de son épouse (Ésaïe 62: 5)". Ici, ils n'avaient déjà aucune disette de froment ni de moût, car ils trouvaient en grande abondance ce qu'ils avaient cherché avec

anxiété pendant tout leur voyage.

Ils entendirent aussi cette voix éclatante qui parlait de la cité: "Dites à la fille de Sion: Voici ton Sauveur qui vient; son salaire est avec lui". Ici, tous les habitants du pays se nomment le peuple saint, les rachetés de l'Éternel (Ésaïe 62: 12).

Ils eurent donc, en marchant dans ce pays, infiniment plus de joie qu'ils n'en avaient eu pendant tout leur voyage, et, à mesure qu'ils approchaient plus de la ville, ils la voyaient plus distinctement. Et la gloire de cette cité était si grande que le Chrétien devint malade d'impatience d'y arriver (Romains 8: 19-22).

L'Espérant eut aussi quelques atteintes de la même maladie, ce qui les obligea à se reposer un moment, en s'écriant avec quelque douleur: "Si vous trouvez celui que j'aime, dites-lui que je suis consumé d'amour" (Cant. des cantiques 2: 5; 5: 8). Mais après avoir pris un peu de repos et de force, ils continuèrent leur chemin en s'approchant toujours plus de la cité. Il y avait aussi sur leur route des jardins dont les portes étaient ouvertes; quelques-uns des jardiniers étaient sur le chemin. Les voyageurs leur demandèrent à qui appartenaient ces beaux vignobles et ces délicieux jardins.

- Ils appartiennent au Roi, répondirent-ils, et ils sont plantés tant pour son propre plaisir que pour le rafraîchissement des voyageurs.

Et en même temps les jardiniers les conduisirent dans les vignes, et les invitèrent à y prendre quelques rafraîchissements et à user de tout ce qui s'y trouvait. Ils leur montrèrent aussi les allées de plaisance du Roi, les cabinets et les loges où il prend plaisir d'habiter. Les voyageurs trouvèrent ce lieu si beau qu'ils s'y arrêtaient et s'y couchèrent pour y reposer.

J'aperçus aussi qu'ils parlèrent pendant leur sommeil beaucoup plus qu'ils n'avaient fait pendant tout le voyage. Et comme je m'en étonnais, l'un des jardiniers me dit: - Pourquoi en êtes-vous si surpris? C'est la nature de ce cep; son suc s'introduit avec une telle force qu'il fait parler même ceux qui dorment.

A leur réveil, je vis qu'ils se tournèrent du côté de la cité céleste; mais, comme il a été dit, la réverbération des rayons du soleil sur la cité, qui était toute d'or (Apocalypse 21: 18), la rendait si éclatante qu'ils n'étaient pas encore capables d'en supporter l'éclat avec les yeux découverts. Mais il fallut qu'ils missent devant les yeux un verre obscur (1 Corinthiens 13: 12).

Comme ils continuaient leur chemin, ils rencontrèrent deux hommes dont les habits brillaient comme de l'or, et leurs faces resplendissaient comme la lumière. Ces hommes leur demandèrent quelques détails sur leur voyage, sur les peines et les consolations qu'ils avaient eues. Les voyageurs répondirent pertinemment à toutes ces choses. Alors les deux hommes leur dirent: - Vous avez encore deux difficultés à surmonter, après quoi vous serez dans la cité.

Le Chrétien et son compagnon leur demandèrent s'ils voudraient bien leur faire compagnie. Ils répondirent que oui, mais qu'il fallait qu'ils entrassent par leur

propre foi. Sur cela, ils marchèrent ensemble, et enfin ils arrivèrent à la vue de la porte.

Or, je vis entre eux et la porte un grand fleuve sur lequel il n'y avait point de pont, et le fleuve était profond. La vue de ce fleuve mit nos voyageurs dans une peine extrême, mais ceux qui les accompagnaient leur dirent qu'il fallait de tout nécessité passer ce fleuve s'ils voulaient avoir entrée dans la cité royale. Ils demandèrent s'il n'y avait donc point d'autre chemin pour y entrer. Mais ces hommes leur rappelèrent que jamais personne depuis le commencement du monde, n'avait eu le privilège d'y entrer par un autre chemin, à la réserve de deux hommes, Enoch et Elie, et que nul aussi ne l'aurait jusqu'à ce que la dernière trompette sonne. A ces paroles, le coeur commença à manquer aux pèlerins, surtout au Chrétien. Et ils se mirent à regarder de côté et d'autre pour chercher quelques secours. Mais, quoi qu'ils fissent, ils ne purent concevoir aucune espérance d'être dispensés de passer dans le fleuve. Alors ils demandèrent à ces hommes si le fleuve était également profond partout.

- Non, répondirent-ils, mais cela ne peut vous servir de rien, car vous le trouverez plus ou moins profond à proportion de la confiance que vous aurez au Roi.

Là-dessus, ils se jetèrent dans l'eau. Le Chrétien commença aussitôt à s'enfoncer, et il se mit à crier à son bon ami l'Espérant: - Je m'enfonce dans cette eau profonde, toutes ses vagues passent sur ma tête, tous ses flots me couvrent.

L'Espérant - Prenez courage, mon frère, je trouve le fond; il est très bon.

Le Chrétien - Hélas! les angoisses de la mort m'ont environné. Je ne verrai point le pays découlant de lait et de miel!

En disant cela, le Chrétien fut saisi d'une si grande frayeur et environné de ténèbres si épaisses qu'il ne voyait plus rien. Son esprit fut si troublé qu'il ne pouvait plus rien penser ni de dire de suivi, ni réfléchir sur les jouissances et les assurances qu'il avait eues pendant son voyage. Tout ce qu'il disait faisait connaître le trouble et la frayeur où il était. Croyant périr dans le fleuve et désespérant de parvenir à la porte du ciel, il s'arrêta tout court. Et, autant que je pus l'apercevoir, il s'abandonna à beaucoup de tristes pensées et affligeantes, repassant dans son esprit tous ses péchés, tant ceux qu'il avait commis avant de se mettre en voyage que ceux où il était tombé depuis. Mais ce qui augmentait ses frayeurs et ses alarmes, c'étaient les assauts que lui livraient les esprits malins, et qu'il avait mille peines à soutenir, comme il était facile de le remarquer à ses discours entrecoupés. Tout cela lui abat-tait si fortement le courage, qu'il semblait parfois être emporté au fond de l'eau, d'où il revenait ensuite un peu au-dessus à demi-mort. Cependant l'Espérant ne le quittait point. Il tâchait de lui soutenir la tête pour l'empêcher de périr, et de la fortifier par les consolations qu'il lui adressait: - Prenez courage, lui disait-il, mon cher frère, j'aperçois déjà la porte de la cité et des personnes qui nous attendent et se disposent à nous recevoir.

- Ah! répondit le Chrétien, c'est vous qu'ils attendent! Vous avez été l'Espérant depuis que je vous connais.

- Et vous aussi, dit l'Espérant.

- Ah! mon frère, reprit le Chrétien, si j'étais entièrement devant Dieu, il viendrait certainement à mon secours, mais maintenant il m'a mis dans les liens à cause de mes péchés, et il me laisse ici sans secours.

- Mon frère, dit l'Espérant, vous avez oublié le passage qui parle des impies: "On ne voit pas qu'à leur mort ils aient des étreintes; leur force est dans son entier?" (Psaume 73: 4-5). L'angoisse où vous êtes n'est point une marque que Dieu vous ait abandonné, mais elle vous est simplement dispensée pour éprouver votre foi et pour voir si vous lui serez fidèle au milieu de votre tourment et de votre tristesse. Courage donc, mon frère, la Seigneur Jésus vous fortifie dans cet instant.

Le Chrétien demeura un peu pensif et ensuite il s'écria à haute voix: - Ah! je le revois et il m'assure qu'encore que je passe par les eaux, il sera avec moi et le fleuve ne m'emportera point (Esaïe 43: 2).

C'est ainsi que le Chrétien, ayant repris courage, trouva le fond pour se tenir ferme aussi bien que l'Espérant. Et ils sentirent que, plus ils avançaient, plus le fleuve était facile à passer. Et, après avoir laissé dans l'eau les habits de mortalité qu'ils avaient portés jusque là, ils arrivèrent enfin à l'autre bord, où ils revirent ces deux hommes revêtus d'habits resplendissants qui les attendaient là et qui les reçurent en leur disant: "Nous sommes des esprits administrateurs envoyés pour servir pour l'amour de ceux qui doivent recevoir l'héritage du salut" (Hébreux 1: 14). C'est ainsi qu'ils marchèrent ensemble vers la porte.

Or, il est à remarquer que la ville est située sur une montagne fort haute et au-dessus des nues, ce qui n'empêcha pas que nos voyageurs n'y montassent fort aisément, aidés de ces deux hommes qui les conduisaient par le bras.

CHAPITRE TRENTE-CINQUIÈME

Entrée dans les cieux.



Qui pourrait exprimer la consolation et la joie dont ils étaient remplis lorsqu'ils venaient à réfléchir aux dangers auxquels ils venaient d'échapper, au fleuve périlleux qu'ils avaient heureusement traversé, à l'illustre compagnie qui les escortait et à la gloire qui les attendait dans la cité céleste? C'est dans ces transports de joie et d'allégresse qu'ils traversèrent les régions de l'air, en s'entretenant ensemble des objets les plus ravissants; leur conversation roulait uniquement sur la gloire de la ville royale.

- Oui, disaient les Rayonnants aux voyageurs, elle est inexprimable et incompréhensible, car nous voici maintenant parvenus à la montagne de Sion, à la cité du Dieu vivant, à la Jérusalem céleste et aux milliers d'anges, à l'assemblée et à

l'Église des premiers-nés qui sont écrits dans les cieux, à Dieu qui est le juge de tous, aux esprits des justes sanctifiés et à Jésus, le Médiateur de la nouvelle alliance. Maintenant, ajoutaient-ils, vous allez entrer dans le paradis de Dieu, où vous serez pleinement rassasiés de ses fruits incorruptibles. Vous y serez d'abord revêtus d'habits resplendissants. Vous aurez le bonheur de contempler de vos yeux la majesté du Roi, de vous entretenir sans cesse avec lui et d'avoir part à sa gloire éternelle. Vous n'y verrez plus ces choses que vous avez vues dans ces basses cabanes de la terre: la tristesse, les maladies, l'opposition et la mort, car toutes ces choses sont passées. Maintenant vous allez être avec Abraham, Isaac et Jacob, avec les prophètes, les apôtres et les fidèles serviteurs de Dieu que Dieu a retirés de tout mal et qui ont cheminé droitement devant lui, qui sont entrés dans la paix et qui reposent dans leurs couches (Esaïe 57: 2).

Les voyageurs demandèrent: - Que ferons-nous donc dans ce saint lieu?

- Vous y recevrez, reprirent-ils, la récompense de tous vos travaux (Galates 6: 7) et la joie au lieu de la tristesse. Là vous moissonnerez ce que vous avez semé, savoir, le fruit de vos prières, de vos larmes, et de toutes les souffrances que vous avez endurées dans votre voyage pour l'amour du Roi. Là vous porterez des couronnes d'or et vous jouirez continuellement de la présence du Saint des saints, car vous le verrez tel qu'il est. Là vous servirez sans cesse par vos louanges, par des cantiques et par des actions de grâces continues, Celui que vous avez servi si volontiers pendant votre vie dans le monde, quoique avec beaucoup de peine à cause de la faiblesse de votre chair. Là vos yeux seront réjouis de voir le Tout-Puissant. Vous retrouverez dans la suite, avec une joie indicible, ceux de vos amis qui vous suivront dans le lieu saint. Vous serez revêtus de gloire et de majesté, tout prêts à suivre le Seigneur de gloire quand il viendra au son de la trompette, porté sur les ailes du vent, et à descendre avec lui; et, lorsqu'il s'assiera sur le trône de sa justice, vous serez auprès de lui comme des assesseurs de sa personne divine. Oui, quand il rendra son jugement contre ceux qui commettent l'iniquité, soit d'entre les anges, soit d'entre les hommes, vous y donnerez avec lui vos suffrages contre eux, parce qu'ils auront été ses ennemis. Et lorsqu'il s'en retournera dans la cité, vous l'accompagnerez au son de la trompette, et vous serez éternellement avec lui.

Or, quand il furent près de la porte de la cité, une multitude de l'armée céleste vint au-devant d'eux.

- Ce sont ici, leur dirent les deux autres, des citoyens qui ont aimé notre Seigneur lorsqu'ils étaient dans le monde, et qui ont tout abandonné pour l'amour de son saint nom. Il nous a envoyés pour aller les recevoir, et nous les avons amenés jusqu'ici afin qu'ils puissent avoir l'entrée dans la cité, et contempler la face de leur Rédempteur avec rassasiement de joie.

Alors l'armée céleste jeta des cris de réjouissance et de triomphe, disant: "Bien-

heureux ceux qui sont appelés au banquet des noces de l'Agneau!" (Apocalypse 19: 9).

Ensuite quelques-uns des musiciens du Roi vinrent aussi devant d'eux, tous vêtus d'habits blancs, et faisant retentir l'air du son de leurs instruments. Tous ces gens-là saluèrent le Chrétien et l'Espérant, en leur disant: - Soyez les bienvenus! Entrez, fidèles vainqueurs, et jouissez à jamais du fruit de vos travaux.

Après cela ils les environnèrent de toutes parts; les uns marchant devant, les autres à côté, et d'autres à leur suite, comme s'ils avaient été leurs gardes du corps. Et ils les menèrent jusqu'à la porte, chantant toujours des hymnes de joie et des cantiques de triomphe, de sorte qu'il semblait que le ciel même fût descendu en terre et venu au devant de ces heureux voyageurs. Ils marchaient ainsi de compagnie vers la porte, et les trompettes ne cessaient de mêler aux acclamations leurs fanfares et leur ravissante harmonie. Tout cela était accompagné de regards et de gestes qui leur faisaient bien connaître combien leur arrivée était agréable aux habitants des cieux, et avec quelle joie ils venaient les recevoir; ce qui était pour eux un surcroît de plaisir et de joie, qui reçut encore un nouvel accroissement lorsqu'ils se virent à la porte de la cité où ils allaient être introduits pour jamais.

En effet, ils y arrivèrent et lurent aussitôt cette inscription qui était au haut de la porte en lettres d'or: "Bienheureux sont ceux qui font ses commandements, afin qu'ils aient droit à l'arbre de vie, et qu'ils entrent par les portes de la cité!" (Apocalypse 22: 14).

Alors les messagers célestes leur ordonnèrent de heurter à la porte; ce qu'ils firent. Quelques personnes regardèrent par-dessus la muraille, savoir, Enoch, Moïse et Elie, qui, ayant appris la venue des pèlerins et l'amour qu'ils avaient pour le Roi, leur demandèrent leur témoignage et allèrent incessamment le porter au Roi, et l'informèrent de tout ce qui se passait.

Alors le Roi commanda qu'on ouvrit la porte, en disant: "Que la nation juste y entre, celle qui garde la fidélité" (Esaïe 26: 2).

Ils entrèrent donc dans la cité, et dès le moment même ils furent tous changés et vêtus d'habits resplendissants comme l'or. Il en vint encore plusieurs au-devant d'eux, qui leur firent la bienvenue en leur disant: - Entrez dans la joie du Seigneur!

Et après qu'on leur eut donné des harpes pour entonner les louanges du Roi, et des couronnes pour marque d'honneur, toutes les doches de la cité commencèrent à sonner harmonieusement, comme pour marquer la joie universelle qui remplissait les coeurs. Ils ne pouvaient revenir de leur admiration, en entendant toutes ces choses et en réfléchissant à la gloire de ce lieu.

En effet, la cité était rayonnante comme le soleil; ses rues toutes pavées d'or, et ceux qui y marchaient avaient des couronnes sur la tête et des branches de palmiers en leurs mains avec des harpes d'or, pour entonner de saints cantiques. Il y avait aussi des personnes ailées qui s'entre-répondaient sans cesse en criant: "Saint,

Saint, Saint est l'Eternel!".

Les portes furent de nouveau fermées. Et comme j'eus vu ces choses, je souhaitai d'être aussi du nombre de ces bienheureux habitants.

CONCLUSION

Entrée dans les cieux.

L'ignorance des hommes vis-à-vis des vérités du salut, bien loin de leur servir d'excuse, est ce qui les perd. Après avoir donné à ces choses toute l'attention qu'elles méritent, je tournai la tête en arrière, et je vis l'Ignorant qui marchait le long du fleuve, qu'il passa assez promptement et sans avoir essuyé la moitié autant de peines que les autres; car il se trouva là un batelier, nommé l'Espérance vaine, qui le prit sur son bateau. Par ce moyen, il monta aussi bien que les deux autres tout droit vers le haut du coteau. Mais il marchait seul, et personne ne vint au-devant de lui pour l'encourager. Etant arrivé à la porte, il vit l'inscription et il se mit à heurter dans l'espérance d'être introduit dans la cité sans difficulté.

On lui demanda aussitôt d'où il venait et ce qu'il souhaitait.

- J'ai, dit-il, mangé et bu en la présence du Roi, et il a enseigné dans nos rues.

On lui demanda là-dessus son témoignage, pour le montrer au Roi. Mais, ayant fouillé dans son sein pour en chercher un et n'ayant rien su produire, il demeura tout confus. Cela fut rapporté au Roi, qui ne voulut pas seulement s'avancer pour jeter un regard sur lui; mais il commanda aux deux Rayonnants, qui avaient accompagnés le Chrétien et l'Espérant, d'y aller, de lier les pieds et les mains à l'Ignorant, et de le jeter dehors. Ce qu'ils exécutèrent immédiatement. Ils le saisirent et le portèrent à travers les airs jusqu'à une porte qui est à l'opposite de la porte du ciel, et le jetèrent dedans. Je vis par là qu'il y a plus d'une manière d'aller en enfer; et sur cela je m'éveillai. Et voilà, c'était un songe.

Ainsi, mon cher lecteur, c'est à vous maintenant de savoir si vous pouvez l'expliquer soit à vous, soit à quelqu'un de vos amis. Mais gardez-vous bien de l'interpréter en mal, car, en ce cas-là, au lieu d'en tirer de l'avantage, vous vous nuiriez, et vous vous abuseriez vous-même.

Prenez garde aussi que vous ne mettiez trop d'importance au côté extérieur de mon songe, pour en tirer quelque sujet de raillerie. Laissez faire cela aux enfants et aux fous, mais appliquez-vous à l'essentiel et à la réalité des choses. Levez le voile et portez vos yeux jusqu'au fond. Ne vous laissez pas trop éblouir par les figures du discours, mais tâchez d'y trouver des choses utiles à une âme pieuse, si toutefois vous en cherchez de telles.

Si vous trouvez que j'y aie mêlé de mon cru, du bois, de la paille, du chaume, et autres choses semblables, rejetez-les hardiment, et ne mettez en réserve que l'or. Et si par hasard je l'ai couvert de boue, souvenez-vous qu'on ne néglige pas la pomme à cause des pépins, ni le blé à cause de la paille.

FIN

D E U X I È M E
P A R T I E

LA MANIÈRE DE L'AUTEUR DE METTRE EN ROUTE

La deuxième partie de son Pèlerin.
Va maintenant mon petit livre, à chaque endroit,
Où mon premier pèlerin n'a fait que montrer son visage.
Cognez à la porte: si quelqu'un demande: «Qui est là?»
Répondez, « Christiana est là.»

Et s'ils te demandent d'entrer, alors faites-le,
Avec tous tes garçons. Et puis, comme tu sais si bien le faire,
Raconte qui ils sont et aussi d'où ils viennent.
Ils vont peut-être les reconnaître à leurs visage ou par leur nom;

Mais s'ils ne le font pas, demande-leur à nouveau
Si auparavant ils n'ont pas hébergé
Un Chrétien, un pèlerin.
S'ils répondent, en effet,
Ils l'ont fait, et ont été ravis de ses manières,

Laissez-leur savoir alors que ces derniers ont été
Oui, sa femme et ses enfants.
Dites-leur qu'ils ont quitté leur maison et demeure
Pour devenir pèlerins, cherchent un monde à venir:

Qu'ils ont rencontré des difficultés sur la route:
Qu'ils rencontrent des troubles nuit et jour:
Qu'ils ont foulé sur des serpents, ils ont combattu des démons;
Et ont surmonter également une multitude de maux.

Certes, parlez-leur aussi de tes proches qui ont,
Par l'amour pour le pèlerinage, ont été de fidèles et courageux
Défenseurs de cette voie, et comment encore ils
Rejettent ce monde afin de faire la volonté de leur Père.

Va, raconte-leur aussi ces choses délicates
Qu'apporte ce pèlerinage au pèlerin.

Qu'ils reconnaissent aussi, comment ils sont
Bien-aimés de leur roi, sous sa garde;

Il prépare pour eux des demeures bénies,
Bien qu'ils rencontrent des vents puissants et marées débordantes;
Quelle paix, ils pourront profiter enfin -
Ceux qui s'attachent à leur Seigneur et à ses voies.

Peut-être qu'avec le coeur et la main ils t'adopteront
Comme ils l'ont fait à mon premier-né, et t'offriront
Et tes compagnons d'une telle joie et de tels mets,
Démontrant ainsi leur amour des pèlerins.

PREMIÈRE OBJECTION.

Mais comment, s'ils ne veulent pas me croire
Que je t'appartiens vraiment? Car certains ont produit
Des pèlerins contrefaits, et par son nom:
Cherchent, par déguisement, à tromper les gens;
Et par ce moyen se sont forgés dans
Les mains et les demeures de je ne sais qui.

RÉPONSE.

Il est vrai, que certains ont produits récemment des contrefaçons de
Mon pèlerinage et à leur œuvre, mon titre ont ajouté;
Oui, d'autres ont cousu à leur livre
La moitié de mon nom et le titre aussi

Mais pourtant, de par leurs traits, ils déclarent
Ne pas m'appartenir, peu importe qui ils sont.
Si tu dois les rencontrer, alors il te suffi,
Devant tous, dire tout ce que tu dois

Dans ta langue maternelle, ce que personne
Maintenant n'utilise, ni ne peut facilement imiter.
Si, après tout, ils doutent toujours de toi,
Pensant que tu te promène, comme les gitans,

Avec méchanceté dans le pays pour le souiller,
Ou que tu recherches les bonnes gens, pour les séduire
De choses injustifiées - envoyés de moi,

Et je témoignerai que vous êtes bien une pèlerine;
Oui, je témoignerez que vous seule
Êtes ma pèlerine: et cela devrait suffire.

DEUXIÈME OBJECTION.

Mais encore, peut-être, je peux demander pour lui
Chez ceux qui le souhaitent le voir damné tout entier:
Que devrai-je faire si je retrouve, à une telle porte,
Je demande au sujet des pèlerins, et qu'ils en ragent d'autant plus?

RÉPONSE.

Ne t'effraie pas, mon livre, de ces épouvantails,
Ils ne sont rien d'autre que le terrain de craintes sans fondement.
Le livre de mon pèlerinage a voyagé par mer et terre,
Pourtant, je ne comprendrai jamais

Qu'il ait été méprisé ou chassé
D'aucun royaume, qu'il soit riche ou pauvre.
En France et en Flandre, où les hommes s'entre-tuent,
Mon pèlerin est estimé un ami, un frère.

Au Pays-Bas aussi, me dit-on,
Certains estiment mon pèlerin plus que l'or,
Les Écossais et les Irlandais insoumis peuvent s'entendre,
Mon pèlerin leur devrait être familier.

C'est en Nouvelle-Angleterre qu'il a fait une grande percée -
Et a reçu là un accueil tellement gracieux -
Au point d'être taillé, revêtu et orné de pierres précieuses,
Afin de présenter ses caractéristiques et de ses membres;

De plus, si avenante soit la démarche de mon pèlerin
Que de lui des milliers chantent et parlent tous les jours.
Si vous approchez près de chez nous, il vous semblera
Que mon pèlerin ne connaît ni honte, ni crainte.

Villes et pays vont l'accueillir.
En criant «Bienvenue, pèlerin!»
Oui, ils ne peuvent s'abstenir
De sourire si mon pèlerin ne fait que passer,

Ou montre sa tête dans quelque société.
 De galants courageux embrassent et aiment mon pèlerin :
 L'estiment beaucoup, oui, bien plus
 Que des choses de plus grande taille,
 Et affirment, avec plaisir,
 Que la jambe de mon alouette vaut mieux qu'un cerf-volant.

Les jeunes filles et les jeunes dames aussi,
 Démonstrent beaucoup de gentillesse à mon pèlerin:
 Leurs cabinets, leurs poitrines, et leurs cœurs
 Mon pèlerin a gagné; car il leur propose

Ses énigmes admirables dans ces mélodies saines,
 Leur est doublement profitable, malgré le travail
 De la lecture. Oui, je pense que je peux faire preuve d'audace
 En affirmant que certains l'estiment au-dessus de leur or.

Ces enfants qui marchent dans la rue,
 S'ils ne font que rencontrer mon saint pèlerin,
 Ils le salueront, lui souhaitant bonne chance et disant:
 «Il est le seul jouvenceau de la journée.»

Ceux qui ne l'ont jamais vu, mais qui admirent
 Ce qu'ils ont entendu dire de lui, aimerais bien
 Partager sa compagnie et l'entendre raconter
 Ces histoires de pèlerinage qu'il connaît si bien.

Oui, certains qui ne l'aimait pas au premier abord,
 Qui l'ont traité de «fou» et de «Oui-Oui», disent qu'ils doivent,
 Maintenant qu'ils l'ont vu et entendu, le recommandent
 À ceux qu'ils aiment et l'envoie.

C'est pourquoi, ma deuxième partie, ne craint pas
 De montrer ton visage.
 Nul ne peut te nuire:
 Chez ceux ont souhaité du bien à celui qui est passé devant;
 Car tu le suis avec une deuxième portion
 De choses bonnes, aussi riches, aussi profitables,
 Pour les jeunes, les vieux, pour les faibles et les forts.

TROISIÈME OBJECTION.

Mais certains disent qu'il rit trop fort;
 Et d'autres qu'il a la tête dans les nuages.
 Certains disent, que ses paroles et ses histoires sont si obscures,
 Qu'ils ne savent pas comment, par ce moyen, trouver son but.

RÉPONSE.

L'on peut dire, je pense, que, «Autant ses rires que ses cris
 Peuvent se deviner par les larmes qu'il a aux yeux ».
 Certaines choses sont de nature à provoquer,
 Autant le rire des lèvres, que la douleur du cœur.

Lorsque Jacob a vu sa Rachel avec le troupeau,
 En même temps qu'il l'a embrassé, il a pleuré.
 Alors que certains disent qu'il a un nuage dans la tête:
 Cela ne fait que démontrer que la sagesse est habillée

De ses propres atours et peut remuer l'esprit
 Pour chercher après ce qu'il aurait désiré trouver.
 Des choses qui semblent être cachées sous des mots obscurs,
 Mais que l'esprit imprégné de pensée divine peut déduire

Pour étudier ce que ces expressions doivent signifier,
 Qui nous parlent au moyen d'une formule aussi allégorique.
 Je sais également qu'une similitude obscure
 Peut faire plus grande impression sur l'imagination;

Et peut faire pénétrer plus profondément dans le cœur et la tête,
 Que des choses qui ne sont pas tirées d'analogies.
 Ainsi mon livre, que le découragement
 Ne fasse pas obstacle à tes voyages. Voici, je t'envoie vers

Les amis, non pas aux ennemis.
 Aux amis qui t'accueilleront,
 Toi, tes pèlerins et tes paroles ils embrasseront.
 D'ailleurs, ce que mon premier pèlerin laissa caché,
 Toi, ma seconde pèlerine courageuse, révèle:

Ce que Chrétien laissa enfermée, et continua son chemin,
 La douce Christiana ouvre avec sa clé.

QUATRIÈME OBJECTION.

Mais certains n'aiment pas la méthode
De ce qu'ils appellent votre première «Romance».
Jetez la aux rebuts.
Si je devais les rencontrer, que leur dirai-je ?
Dois-je les insulter comme ils m'ont insulté?

RÉPONSE.

Ma Christiana, si tu rencontres de telles personnes,
Salue les toujours de manière affectueuse,
Ne rends pas injure pour injure;
Mais s'ils froncent les sourcils, je t'en prie, souri leur.

Peut-être ce n'est que nature, ou quelque mauvais rapport,
Qui leur fait mépriser de la sorte ou répondre ainsi.
Certains n'aiment pas le fromage,
D'autres n'aiment pas le poisson et certains
N'aiment même pas leurs amis, ni leur propre maison ou demeure:

Certains rejettent le porc; repoussent le poulet et n'aiment pas la volaille
Plus que ce qu'ils aiment un coucou ou un hibou.
Laissez-les, ma Christiana, à leurs choix;
Et recherche ceux qui, en te trouvant, se réjouiront.

Ne cherche pas la bagarre
Mais, présente toi à eux en toute humilité,
Dans tes vêtements de pèlerine.
Va donc, mon petit livre, et va à la rencontre de tous
Qui t'accueilleront et qui te souhaiteront la bienvenue,

Ce que tu dois enfermer, tais-toi du reste;
Et souhaiter ce que tu leur montres puisse les bénir
Pour leur bien et leur faire choisir d'êtres
De meilleurs pèlerins, de loin, que toi ou moi.

Allez donc, dis-je, dire à tous les hommes qui tu es:
Dis-leur: «Je suis Christiana, et ma part est,
Avec mes quatre fils, de vous dire ce
Qu'implique de prendre la route du pèlerin.»

Va leur dire aussi qui, et ce qu'ils seront
Ceux qui partent en pèlerinage avec toi.
Dis: «Voici ma voisine Miséricorde:
Qui, depuis longtemps fait avec moi la route du pèlerin;

Viens, voyez dans son visage virginal, et apprenez
À discerner entre paresseux et pèlerins.
Oui, que les jeunes demoiselles apprennent d'elle à estimer
Le «monde à venir» au-dessus de tout;

Lorsque de petites demoiselles suivent Dieu,
Et laissent de vieux pécheurs séniles à leurs cannes:
Cela rappelle les jours où les jeunes criaient
«Hosanna!» Ce dont les vieillards se moquèrent».

Racontez-leur ensuite au sujet du vieil Honnête, que vous avez trouvé,
Sur la route du pèlerin avec ses cheveux blancs,
Oui, dites-leur comment c'était un homme de bon cœur,
Comment, à la suite de son bon Seigneur, il a porté sa croix.
Peut-être avec certaines têtes grisonnantes cela pourra convaincre
De tomber amoureux de Christ, et se plaindre amèrement de son péché.

Racontez-leur aussi comment monsieur Craintif est parti
En pèlerinage, et le temps qu'il a passé
Dans la solitude, ses craintes et ses cris;
Et comment enfin il a remporté le prix joyeux.
C'était un homme bon, mais triste d'esprit;
C'était un homme bon et il a hérité de la vie.

Parlez-leur également de monsieur Faible-d'Esprit,
Qui, préférant passer derrière, plutôt que devant,
Montrez-leur également comment il fut presque tué,
Et comment Grand-Cœur a sauvé sa vie.
Cet homme avait cœur fidèle, bien que faible en grâce;
On pourrait lire la piété véritable sur son visage.

Parlez-leur ensuite de monsieur Prêt-à-Arrêter,
Un homme avec ses béquilles, mais sans fautes;
Dites-leur comment monsieur Faible-d'Esprit et lui
Ont grandi en amitié et d'avis souvent en accord.

Dites-le à tous, que bien que la faiblesse fut leur part.
Pourtant, parfois, l'un pouvait chanter, l'autre danser.

N'oubliez pas monsieur Vaillant-pour-la-Vérité,
Cet homme courageux, bien que jeune:
Raconta à tous, tant son esprit était vigoureux,
Aucun homme ne pouvait lui faire retrousser chemin!
Raconte aussi comment Grand-Cœur ne put s'empêcher,
D'abattre le château du Doute et tuer [le géant] Désespoir.

N'oublie pas non plus monsieur Je-Crains,
Ni sa fille Frayeur, bien qu'ils se trouvent
Revêtues de manière à donner l'impression
(De l'avis de certains) que Dieu leur avait abandonné.
Ils allaient doucement, mais sûrement, et à la fin,
Voyez que le Seigneur des pèlerins fut leur ami.

Lorsque tu auras dites toutes ces choses au monde,
Alors retourne-toi, mon livre, et touche ces cordes;
Qui, si elles sont touchées, fera une telle musique,
Qu'il fera danser l'infirmes et trembler un géant.

Ces énigmes renfermées dans ta poitrine,
Mets-les d'avant en toute liberté, explique-les, et pour le reste
Pour ce qui est de vos lignes mystérieuses, qu'ils restent
Pour le profit de ceux dotés d'imaginations agiles.

Maintenant que ce petit livre puisse être en bénédiction
Pour ceux qui aiment ce petit livre et son auteur.
Puisse son acheteur avoir aucune raison de dire qu'il a
Perdu ou jeté son argent.

Oui, peut cette deuxième pèlerin produise ce fruit,
Qui peut s'accorder avec l'imagination de tout bon pèlerin;
Et puisse-t-il convaincre certains qui s'égarent,
Pour remettre leur pied et leur cœur sur le bon chemin -

C'est la prière sincère de


L'AUTEUR,

JOHN BUNTAN.

CHRISTIANA ET SES ENFANTS

*Faisant suite au Voyage du chrétien vers la bienheureuse éternité
traduit de l'anglais par F. E.*

PRÉFACE

ous nous sommes quelquefois demandé pourquoi les personnes qui ont entrepris la traduction du « Voyage du Chrétien » se sont arrêtées à la première partie de cet ouvrage intéressant. Pour expliquer cette lacune, il faut supposer nécessairement que les traducteurs ont jugé le premier volume comme présentant un travail complet, tandis que le voyage de « Christiana » ne leur a point paru offrir assez d'intérêt pour mériter une place parmi nos publications. Telle n'a cependant pas été l'impression que nous avons reçue après une première et même une seconde lecture de ce livre. Il nous a semblé que cette seconde partie était, non-seulement un complément de la première, comme l'indique le titre, mais qu'elle pouvait être, sous la bénédiction divine, un puissant moyen de réveiller les pécheurs, et de nourrir et fortifier la foi des enfants de Dieu. C'est dans la confiance qu'elle atteindra ce double but que nous la publions, après avoir toutefois longtemps hésité et mûrement réfléchi. Il ne faut pas se le dissimuler, c'est une tâche laborieuse en même temps qu'agréable que nous nous sommes imposée. Le traducteur trouve encore une fois l'occasion de confesser que son travail se ressent, comme tout ce qu'il fait, de sa grande faiblesse. Aussi, aurait-il cédé volontiers sa place à quelqu'un de plus habile et de plus exercé, et c'est après avoir laissé écouler un intervalle de plusieurs années qu'il a revu sa traduction en manuscrit, et s'est enfin décidé à la publier. Il compte donc sur l'indulgence de son lecteur pour les imperfections de style qu'il peut y rencontrer. On lui reprochera peut-être avec raison d'être trop esclave de la traduction, d'où il suit que le livre perd de son attrait pour l'esprit, mais non de sa valeur pour l'homme sérieux qui tient plus au fond qu'à la forme. Il a fort bien compris l'inconvénient, et il ne prétend pas que pour conserver à un ouvrage le ton et l'originalité de son auteur, il faille toujours s'en tenir rigoureusement au texte. C'est là précisément que gît la difficulté dans la traduction d'un livre sérieux et profond, unique dans son genre, et un livre qui fut écrit il y a environ deux cents ans. D'autres auraient rendu aux images choisies de Bunyan tout le charme qu'elles

Voyage du pèlerin, II^e partie

157

ont dans l'original, et auraient présenté de même sa pensée dans une forme de langage beaucoup plus agréable.

Mais, encore une fois, nous n'avons nullement la prétention de satisfaire à toutes les exigences d'un public littéraire. L'ouvrage n'a pas été traduit en vue des gens de lettres, bien que notre désir fût de les rendre également attentifs aux grandes vérités qu'il renferme; il s'adresse plus particulièrement à une classe de personnes déjà nourries du lait de l'Évangile, et c'est à ces humbles de la terre que nous espérons pouvoir rendre quelque service, en leur donnant la suite d'un ouvrage, qui a déjà produit tant de bien. Les âmes simples arrivent plus facilement à comprendre les mystères choisis que Dieu dérobe à l'intelligence des sages. Quoique notre travail se borne au simple rôle de traducteur, il n'a fallu rien moins que cette dernière considération, dictée par les paroles mêmes de notre Seigneur, pour nous déterminer à faire paraître en notre langue « Christiana et ses Enfants. »

Il ne faudrait pas confondre ce livre que nous venons de traduire, avec un autre ouvrage qui a paru sous le titre de « Voyage et progrès de trois enfants vers la bienheureuse éternité. » Celui-ci n'est qu'une imitation du « Voyage du Chrétien. » Sans méconnaître le mérite de cette production qui vous intéresse et vous captive autant par l'originalité de ses figures, que par le fond sérieux de ses idées, nous croyons qu'elle ne remplit pas le même but et ne saurait avoir la même chance de succès.

Le récit du voyage de Christiana présenté sous la forme d'un songe, nous fait entrer dans les réalités de la vie chrétienne. Quoique appelée dans des circonstances et d'une manière différentes de celles de son prédécesseur, Christiana n'en fait pas moins les mêmes expériences, et doit suivre le chemin de l'humiliation pour arriver à la cité céleste. Ce sont les mêmes luttes, les mêmes aspirations, les mêmes espérances, la même foi, le même bonheur qui sont dépeints dans ce livre; on y retrouve le même corps de doctrines. Cependant, la vie de Christiana et de ses enfants nous présente de nouvelles phases intéressantes du christianisme pratique; elle nous fait connaître peut-être d'une manière plus intime les tendresses et les inépuisables compassions de Dieu, en même temps qu'elle nous fait descendre dans les replis les plus cachés du cœur humain. Peut-on voir une image plus saisissante de la miséricorde divine que celle de cette jeune fille justement appelée de ce nom? Et ces nourrissons qui sont d'abord à un état de régénération, puis de tendre jeunesse et enfin d'adolescence, ne nous montrent-ils pas avec beaucoup de force les progrès spirituels que les élus de Dieu sont appelés à faire? C'est bien le cas de dire ici que « le sentier des justes est comme la lumière resplendissante, qui augmente son édat jusqu'à ce que le jour soit en sa perfection, » ou bien avec David: « Oh! que bienheureux sont ceux dont la force est en toi, et ceux au cœur desquels sont les chemins battus! Ils marchent de force en force pour se présenter devant Dieu en Sion. » (Prov. IV, 18; Psau. 84, 5, 7.) Enfin, n'avons-nous pas dans cette sé-

rie d'allégories si admirablement choisies et si variées, l'histoire ou le drame le plus complet de la vie chrétienne ? Nous ne craignons pas de le dire, « Christiana et ses enfants » est bien le compagnon du « Voyage du Chrétien. » Dans Christiana, sans négliger les doctrines fondamentales du salut, l'auteur s'attache spécialement à démontrer les écueils que l'enfant de Dieu rencontre sur sa route, en faisant ressortir les devoirs importants que nous sommes trop disposés à oublier quant aux détails de la vie. Le titre du livre, de même que les figures qui y sont employées, peuvent n'exciter d'abord que la curiosité du lecteur; mais lorsque celui-ci vient à comprendre le rôle important qui est assigné à chacun de ces personnages figurés, il ne peut plus rester indifférent; il est frappé par la logique du raisonnement aussi bien que par le contraste qui existe entre la vraie foi et les vaines théories d'un faux système, ou d'une religion de forme qui s'adapte au goût de tout le monde. Nous désirerions que chacun voulût reconnaître son portrait dans le tableau que Bunyan retrace avec tant de fidélité, en montrant à l'homme la nécessité de recourir à la grâce et à la puissance divine pour le changement du cœur, et d'accepter le pardon qui lui est offert en Jésus-Christ. Pour peu qu'il soit sérieux et attentif, le lecteur ne sera pas seulement frappé par la force des arguments qui lui sont proposés, mais il sera en quelque sorte confondu par l'autorité de l'Écriture sur laquelle s'appuie sans cesse l'auteur de « Christiana. »

Sans avoir un goût très-prononcé pour les gravures, nous nous sommes cru autorisé et obligé d'en faire usage pour faciliter aux jeunes lecteurs l'intelligence du sujet. Nous avons d'abord considéré les ressources pécuniaires dont nous pouvions disposer, et le surcroît de dépenses qui devait être naturellement occasionné par la main d'œuvre; cependant nous n'avons pas cru devoir reculer devant une difficulté de ce genre. Nous avons donc introduit dans l'ouvrage neuf dessins différents, en rapport avec les principales circonstances du voyage, et cela, dans l'espoir que les frais qui s'ajoutent nécessairement au prix du volume, seront compensés par l'agrément que les lecteurs pourront en retirer. Maintenant, nous formons des vœux pour que Dieu veuille bien accompagner de sa bénédiction ce petit messenger, partout où il ira publier les merveilles de la Grâce en Jésus-Christ.

F. E.

Paris, février 1855.

CHAPITRE PREMIER

On dit du bien de Chrétien après sa mort comme on en a dit du mal pendant sa vie. — Le Seigneur plaide en faveur des siens. — Appel de Christiana. — Elle rentre en elle-même. — Elle est convaincu» de péché.

Aimables Compagnons!

Il y a quelque temps que je vous racontai ce que j'avais vu touchant Chrétien le pèlerin, et son voyage périlleux vers la céleste Patrie: ce récit a été agréable pour moi, comme il a été, j'espère, instructif pour vous. J'eus aussi occasion de vous parler de sa femme et de ses enfants, et vous disais combien ils s'étaient montrés mal disposés à le suivre dans son pèlerinage, tellement qu'il se vit forcé de partir seul et de laisser les autres en arrière; car, il ne voulait pas courir le risque de se perdre, en restant plus longtemps avec eux dans la ville de Perdition. Il prit donc congé des siens, et se mit en marche, ainsi que je vous l'ai raconté.

Or, des occupations multipliées m'ayant empêché de continuer mes courses ordinaires vers les lieux qu'il parcourut, je n'avais pu trouver jusqu'à présent l'occasion de m'informer de sa famille pour vous en donner des nouvelles. Mais des affaires m'ayant appelé dernièrement de ces côtés-là, je trouvai moyen de descendre jusque dans le voisinage de cette ville. Je me dirigeai ensuite vers un bois qui se trouvait à la distance d'un mille environ du lieu où j'étais. J'allai donc y chercher du repos, et m'étant endormi, j'eus un songe.

Et voici, je vis un homme fort avancé en âge, qui s'approcha du lieu où j'étais couché. Comme il devait parcourir une partie du chemin que je m'étais proposé de suivre, je me levai et partis avec lui. Puis, comme il arrive à des voyageurs qui font route ensemble, nous entrâmes en conversation, et nous eûmes pour sujet la personne de Chrétien et ses voyages. C'est ainsi que je commençai l'entretien avec le vieillard.

— Monsieur, lui dis-je, quelle est cette ville que l'on aperçoit là-bas, à gauche du chemin ?

— C'est, répondit M. Sagacité, (car tel était son nom) la ville de Perdition, ville extrêmement populeuse, mais qui est habitée par des gens oisifs et de mauvais aloi.

— C'est ce que je pensais aussi, ajoutai-je; j'ai traversé moi-même cette ville, et je reconnais que le rapport que vous m'en faites est exact.

Sagacité. Ce n'est que trop vrai! Je voudrais pouvoir dire aussi bien la vérité en rendant un meilleur témoignage de ceux qui habitent de tels endroits.

— Maintenant, lui dis-je, je vois que vous êtes un homme dont les intentions sont droites, et quelqu'un qui prend plaisir à entendre ou à dire de bonnes choses. Dites-moi, je vous prie, n'avez-vous jamais appris ce qui est arrivé il y a quelque temps à un homme de cette ville, (un nommé Chrétien) qui s'en alla en pèlerinage vers les célestes demeures ?

Sag. Si j'ai jamais entendu parler de lui! oui, certainement... je sais même les vexations, les peines, les combats, les captivités, les angoisses, les frayeurs, les doutes et tout ce qu'il a eu à subir pendant son voyage. D'ailleurs, il faut vous dire que sa réputation est répandue dans toute notre contrée. Maintenant, parmi les personnes qui ont connu un peu son caractère, ses actes de courage et ses vaillants exploits, il en est bien peu qui n'aient pas cherché à se procurer l'histoire de son pèlerinage. Je crois même pouvoir dire que le récit de son voyage aventureux a fait naître chez plusieurs le désir de suivre son exemple; car, bien qu'il fût regardé comme un fou, et traité comme tel par la plupart de ses contemporains, maintenant qu'il est parti, presque tous témoignent une haute estime pour lui, et disent qu'il mène une vie de prince dans sa nouvelle demeure: il en est même parmi ceux qui avaient résolu de ne jamais s'exposer aux mêmes dangers, qui cependant lui portent envie et déclarent qu'il jouit du sort le plus heureux.

— S'ils veulent s'en tenir à la stricte vérité, ils ont raison de croire qu'il est actuellement dans un lieu de délices; car il vit auprès de la Source de la Vie, et jouit de ce qu'il possède sans aucun travail, ni douleur: là il n'y a ni peine ni tristesse qui puisse se mêler à son bonheur. Je vous prie, quels propos tient-on à son sujet?

Sag. Quels propos! Il y a de ses amis qui tiennent des discours étranges sur son compte. Quelques-uns disent « qu'il marche maintenant en vêtements blancs » (Apoc, III, 4; VI, 11.); qu'il porte une chaîne d'or autour de son cou, et qu'il a sur la tête une couronne immortelle entremêlée de perles très-précieuses. D'autres soutiennent que les habitants du parvis, qui lui apparurent autrefois dans plusieurs stations de son voyage, sont devenus ses compagnons, et qu'il est familier avec eux là-haut autant qu'on peut l'être ici-bas, chacun avec son voisin. (Zach., III, 7.) Au reste, quelqu'un a déclaré avec beaucoup d'assurance touchant le fidèle Chrétien, que le roi de la contrée où il a établi sa résidence, lui a conféré l'insigne honneur de siéger à sa cour, et le fait participer à tout ce qu'il y a de plus riche et de plus exquis à sa table; car il mange et boit chaque jour avec lui, il marche et cause avec lui, enfin, il jouit du regard affectueux et de toutes les faveurs de Celui qui est le Juge de toute la terre. Nonobstant cela, quelques-uns pensent que son prince, le Seigneur de ce pays, doit venir bientôt ici, pour demander à ses voisins, s'ils peuvent lui en donner la raison, pourquoi ils ne l'ont point estimé et ont toujours tourné en dérision son projet de voyage. (Jude, 14, 15.)

Ces gens qui ont cette bonne opinion de lui ne craignent pas de déclarer qu'il jouit maintenant des bonnes grâces de son prince, et que son Souverain est tellement indigné contre ceux qui déversèrent leurs invectives et leurs sarcasmes sur Chrétien, qu'il les traitera avec autant de rigueur que s'il eût été lui-même l'objet de ces attaques; du reste, il n'y a pas de quoi s'en étonner, puisque c'est à cause même de l'affection qu'il portait à son prince, qu'il endura toutes ces choses. (Luc, X, 16.)

— Tant mieux, lui dis-je; j'en suis bien aise. La nouvelle que vous m'apprenez au sujet du pauvre Chrétien, me fait un grand plaisir. Maintenant il se repose de ses travaux (Apoc., XIV, 13.); il recueille avec joie le fruit de ses larmes (Psau. CXXXVI, 5, 6.), et avec cela, il se trouve dans sa nouvelle habitation à l'abri des coups de ses ennemis, tellement que ceux qui le haïssent ne pourront jamais l'atteindre. Je suis également satisfait de ce qu'on fait courir le bruit de ces choses partout dans le pays; car qui pourrait dire tous les bons effets qu'une semblable nouvelle est capable de produire sur quelques-uns de ceux qui sont restés en arrière?

Mais, dites-moi, Monsieur, puisque cela me vient à la mémoire, n'avez-vous rien appris concernant sa femme et ses enfants? Pauvres amis! je suis à me demander ce qu'ils sont devenus.

Le Portier relève l'esprit déraillant de Miséricorde et la fait entrer.

Sag. Qui? Christiana et ses fils? Il y a toute apparence qu'ils se sont dirigés dans la voie qu'a suivie Chrétien lui-même. Bien qu'ils aient tous agi autrefois comme des insensés, et qu'ils n'aient voulu se laisser persuader ni par les larmes, ni par les supplications de Chrétien, cependant ils sont revenus à de meilleurs sentiments, et ont formé la belle résolution de marcher sur ses traces; ainsi, ils ont plié bagage et se sont mis à courir après lui.

— Admirable! quoi donc, la femme, les enfants, et tous?

Sag. C'est la vérité même, je puis vous raconter toute l'affaire, car m'étant trouvé sur les lieux au moment de leur départ, je me suis informé exactement de tout ce qui les concerne.

— Mais pourrait-on en parler comme de quelque chose de très-certain?

Sag. Vous ne devez pas craindre de le répéter et de le publier, c'est qu'ils sont tous allés en pèlerinage, cette brave femme et ses quatre garçons. Si, comme j'ai lieu de le croire, nous devons cheminer longtemps ensemble, je veux bien vous raconter toute l'histoire.

Christiana, (car c'est le nom qu'elle porte depuis le jour où elle entra avec ses enfants dans la carrière du pèlerinage après la mort de son époux), Christiana, dis-je, n'entendant plus parler de son mari, fut troublée dans ses pensées: D'abord à cause de la perte immense, irréparable qu'elle venait de faire, et ensuite parce qu'elle sentait le lien d'affection qui l'unissait à lui se briser entièrement. Car, me disait-elle, vous savez qu'il est impossible à la nature d'empêcher que les vivants n'entretiennent des réflexions pénibles au souvenir des parents affectueux qu'ils ont perdus. Cette épreuve qu'elle eut au sujet de son mari, lui fit donc verser d'abondantes larmes. Mais ayant fait un sérieux retour sur elle-même, Christiana en vint à se demander si l'indigne conduite qu'elle avait tenue envers son mari n'était pas la cause de cette douloureuse séparation. Ainsi, elle reconnut tout ce qu'il y avait de dureté, d'injustice et d'impiété dans les mauvais traitements qu'elle avait fait subir à ce cher ami, et le souvenir de toutes ces choses commençait à peser

lourdement sur sa conscience. Elle ne pouvait surmonter le sentiment de sa culpabilité. De plus, la pensée que son mari avait tant gémi en s'affligeant amèrement sur son compte, et le fait qu'il s'était beaucoup lamenté sur sa propre condition, tout cela augmentait singulièrement sa peine. Elle se rappelait ainsi combien son cœur endurci s'était montré rebelle à la sollicitude et aux douces invitations de ce cher époux, ce qui jeta son esprit dans une profonde angoisse. Oui, il n'y a rien de ce que Chrétien avait fait, par ses discours ou par ses actes pour l'engager à l'accompagner, qui ne lui revînt à la mémoire, et ne lui brisât le cœur comme par un coup de foudre. C'est surtout ce cri de détresse: « Que faut-il que je fasse pour être sauvé? » qui venait frapper ses oreilles d'une manière triste et plaintive.

C'est alors que se tournant vers ses enfants, elle leur dit:

Mes enfants, nous sommes perdus. Je me suis mal comportée envers votre père, et il est maintenant bien loin d'ici. Il aurait voulu nous emmener avec lui, mais je refusai de lui obéir. Je vous empêchai même de le suivre, et par ce moyen de sauver votre vie. A ces mots, les jeunes garçons fondirent en larmes, et demandèrent avec instance de suivre les traces de leur père.

— Ah! dit Christiana, plutôt à Dieu que nous eussions accepté l'invitation d'aller avec lui; il en serait résulté pour nous quelque chose de meilleur que ce que nous avons à attendre maintenant. Car, bien que j'aie eu autrefois la folie de m'imaginer que les angoisses de votre père provenaient d'une faiblesse d'esprit ou de certaines idées bizarres qu'il se serait formées, et qui auraient pu le rendre d'une humeur mélancolique, je suis maintenant persuadée qu'elles étaient l'effet d'une autre cause: c'est que la lumière de la vie lui fut donnée, et je m'aperçois que par ce moyen, il a échappé aux filets de la mort. (Jean, VIII, 12; Prov. XIII, 14.) Là dessus, ils se mirent tous à pleurer de nouveau, et à s'écrier: Oh! malheureux que nous sommes!

CHAPITRE DEUXIÈME

Christiana entend la bonne nouvelle. — Elle se dispose au départ avec ses enfants. — Premières tentatives de l'ennemi contre une âme qui se réveille. — Miséricorde veut suivre le bon exemple.

La nuit suivante, Christiana vit en songe une grande feuille de parchemin qu'une personne déroulait devant elle. Sur cette feuille était écrite, en caractères indélébiles, l'histoire de sa vie: ses péchés y étaient comptés et représentés dans toute leur laideur; tous les replis de son cœur y étaient dévoilés, et ses péchés lui parurent si énormes, son âme dans un tel état de dégradation qu'elle en fut fort effrayée. Elle s'écria, à haute voix, dans son sommeil: « Seigneur, aie pitié de moi qui suis pécheresse, » et les petits enfants l'entendirent. (Luc, VIII, 13.)

Puis, il lui sembla voir, près d'elle, deux hommes qui paraissaient animés

d'intentions malveillantes; ils se tenaient près de son lit et délibéraient entre eux. D'abord, elle ne put saisir qu'imparfaitement ce qu'ils disaient; mais ces deux hommes élevant graduellement la voix, elle entendit ces paroles: « Que ferons-nous de cette femme? » Elle est troublée dans son sommeil et implore la miséricorde divine. Il faut trouver moyen de la détourner des pensées qui la travaillent sur la vie à venir, car si elle continue à élever son âme à Dieu, elle nous échappera comme son mari nous a échappé. Alors aucune puissance au monde ne saurait la retenir.

Il arriva qu'à son réveil elle se sentit toute brisée, et comme saisie d'un grand effroi; mais un instant après, elle s'assoupit de nouveau, et Chrétien, son époux, lui apparut dans une vision. Elle le vit parmi des êtres immortels, rayonnant de bonheur et tenant une harpe entre ses mains en présence de quelqu'un qui était assis sur un trône, et dont la tête était environnée d'un arc-en-ciel. Elle remarqua aussi que son visage était tourné du côté de celui qui avait sous ses pieds comme un ouvrage de carreaux de saphir, et qu'en se prosternant devant lui, il disait: je remercie de tout mon cœur, mon Seigneur et mon Roi de m'avoir amené dans ce lieu. Puis une multitude de ceux qui se tenaient à l'entour, jouaient sur leur harpe et élevaient leurs voix; mais aucun homme vivant ne saurait rapporter ce qu'ils disaient, si ce n'est Chrétien lui-même ou ses compagnons.

Le matin étant venu, Christiana se leva; elle venait justement de prier Dieu et de causer avec ses enfants, quand quelqu'un se mit à frapper rudement à la porte. Aussitôt elle s'écria: si c'est quelqu'un qui vient au nom de Dieu, qu'il entre. — Ainsi soit-il, répondit l'inconnu. Celui-ci ouvrant en même temps la porte, ajouta: « Que la paix soit dans cette maison! » et, s'adressant à Christiana:

— Sais-tu bien, dit-il, ce que je suis venu faire?

A ces mots, elle rougit et devint toute tremblante. Son cœur commençait aussi à brûler du désir de savoir d'où il venait, et ce qui pouvait l'amener auprès d'elle. Mon nom, lui dit alors le nouveau personnage, est Secret; je demeure avec ceux qui sont haut placés. D'après la nouvelle qui est parvenue dans les lieux que j'habite, il paraîtrait que tu as le désir d'y aller; l'on rapporte également que tu éprouves un vif regret d'avoir usé autrefois de tant de rigueur envers ton mari, alors que par l'endurcissement de ton cœur tu méprisais ses voies, et que tu retenais ces pauvres petits dans leur ignorance. Christiana, celui qui se nomme le Miséricordieux m'a envoyé pour te dire qu'il est un Dieu disposé à pardonner au coupable toutes ses fautes, et qu'il se plaît dans la gratuité. Il veut te faire savoir en outre, qu'il t'invite à venir en sa présence, et à t'asseoir à table avec lui, pour te nourrir des délices de sa maison et de l'héritage de Jacob ton père. C'est là qu'habite celui qui était autrefois ton mari, en compagnie d'une multitude d'autres personnages illustres, et qu'il contemple sans cesse la face qui est un rassasiement de joie et une source de vie pour quiconque y est admis. Nul doute qu'il y aura parmi eux tous une grande

joie lorsque, sur le seuil de la porte, le bruit de tes pieds viendra leur annoncer ton arrivée dans la maison de ton père.

En entendant ces choses, Christiana était tout confuse et baissait les yeux. Le messager qui lui apparut en vision continua ainsi: Christiana, il y a encore ici une lettre à ton adresse que le Roi de ton mari m'a dit de t'apporter. Elle la prit donc et l'ouvrit. Mais voici que cette lettre avait une odeur agréable, comme si elle eût renfermé le meilleur des parfums (Cant. 1 3.); de plus elle était écrite en lettres d'or. Son contenu portait que le Roi avait décidé que Christiana devrait marcher sur les traces de son mari, attendu que c'est en suivant uniquement ce chemin-là, qu'elle pouvait arriver à la Cité céleste, et jouir enfin d'une allégresse éternelle auprès de Sa Majesté. La bonne femme fut presque confondue par cette nouvelle, et se livrant tout à coup à un épanchement de son cœur: Monsieur, dit-elle, voulez-vous nous emmener avec vous, moi et mes enfants, afin que nous puissions aller aussi adorer le Roi?

— Christiana, reprit le visiteur, l'amer va devant le doux. Il faut que tu passes par beaucoup de tribulations, comme celui qui t'a précédée dans cette carrière, avant de pouvoir entrer dans la Cité céleste. C'est pourquoi je te conseille de faire comme fit Chrétien ton mari: va à la porte-étroite qui se trouve au bout de la plaine, à l'entrée du chemin par lequel tu dois marcher; je te souhaite ainsi bonne réussite. Je te conseille également de mettre cette lettre sur ton sein, afin que tu puisses en examiner le contenu, et que tes enfants l'entendent lire, jusqu'à ce qu'ils l'aient apprise par cœur; car c'est là un des cantiques que tu dois chanter pendant que tu séjournes dans la maison de ton pèlerinage. (Psau. CXIX, 54.) C'est aussi un titre que tu devras présenter à la porte lointaine.

Or, je crus m'apercevoir que le vieillard qui me racontait cette histoire était lui-même singulièrement touché. Puis il continua son récit de la manière suivante: Christiana appela donc ses enfants auprès d'elle, et leur parla en ces termes: Mes enfants, j'ai été dernièrement, comme vous avez pu le voir, dans une grande perplexité au sujet de la mort de votre père; ce n'est pas que je doute le moins du monde de son bonheur; je suis au contraire pleinement persuadée que tout va bien pour lui maintenant. J'ai été aussi péniblement affectée par la vue de ma propre Condition et de la vôtre, car ma bassesse et ma misère m'ont été dévoilées. La conduite que j'ai tenue envers votre père, alors qu'il était travaillé et chargé, est aussi d'un poids accablant sur ma conscience; car j'avais endurci mon cœur et le vôtre contre lui, et me suis refusée à l'accompagner dans son pèlerinage.

Le souvenir de toutes ces choses me ferait mourir de chagrin si ce n'était que j'eus un songe la nuit passée, et pour la consolation que cet étranger est venu m'apporter ce matin. Venez, mes petits garçons, faisons notre paquet, et courons vers la porte qui mène à la Patrie céleste, afin que nous puissions voir votre père, et vivre paisiblement avec lui et ses compagnons, suivant les lois de ce pays.

Sur cela, les enfants, voyant le cœur de leur mère si bien disposé, versèrent des larmes de joie. Ensuite le messager se retira en souhaitant aux pèlerins un heureux voyage. Mais au moment où ils se disposaient à quitter la ville, deux femmes voisines vinrent rendre visite à Christiana, et selon la coutume, heurtèrent à la porte: Là dessus, Christiana répondit: Si vous venez au nom du Seigneur, entrez.

Les deux femmes parurent alors frappées d'étonnement, car elles n'étaient point habituées à entendre un pareil langage, surtout de la bouche de Christiana. Cependant elles entrèrent, et ne tardèrent pas à s'apercevoir que la bonne femme se disposait à quitter ce lieu.

Dès lors une conversation s'engage, et on commence par lui faire cette question:

— Dites donc, la voisine, qu'entendez-vous faire par là?

Christiana se tournant vers madame Timide, qui était la plus ancienne, répondit qu'elle se préparait pour un voyage. (Cette Timide était la fille de celui qui rencontra Chrétien sur le coteau des Difficultés, et qui aurait voulu lui faire rebrousser chemin par la crainte des lions.)

Timide. Pour quel voyage, je vous prie?

Christiana. C'est pour aller rejoindre mon vieux mari; et en disant cela, elle se mit à pleurer.

Tim. J'espère que vous ne ferez pas ainsi, ma bonne voisine; par pitié pour vos pauvres enfants, s'il vous plaît, n'allez pas vous exposer si misérablement.

Christ. Non, mes enfants iront avec moi; il n'y en a pas un qui veuille rester en arrière.

Tim. Mais je suis à me demander qui a pu faire entrer une pareille idée dans votre esprit.

Christ. Ah! ma voisine, si vous saviez seulement ce que je sais, vous voudriez aussi, je n'en doute pas, entreprendre vous-même ce voyage.

Tim. Mais encore une fois, qu'y a-t-il donc de nouveau que tu ne tiennes plus compte de tes amies, et que tu sois tentée d'aller on ne sait où?

Christ. J'ai été dans une grande amertume depuis le départ de mon mari, surtout depuis qu'il a traversé le grand fleuve.

Mais ce qui me donne le plus d'inquiétude, c'est la mauvaise conduite que j'ai tenue envers lui pendant qu'il était sous le poids de l'affliction; d'ailleurs, je me trouve actuellement dans la position où il était alors: il n'y a rien qui puisse me rendre contente, si ce n'est la perspective de faire ce voyage. Il m'est apparu la nuit passée dans un songe. Plût à Dieu que mon âme fût avec lui. Il habite en la présence du Roi de la contrée; il s'assied et mange avec lui à sa table, et est devenu le compagnon de ces êtres immortels qui sont rayonnants de gloire. Il habite une maison magnifique auprès de laquelle les plus beaux palais de la terre ne sont que des réduits obscurs.

Le Maître du palais a aussi envoyé vers moi son messager avec une offre d'hos-

pitalité, si je veux aller auprès de lui. Il était encore ici il n'y a qu'un instant, il m'a remis une lettre par laquelle le Roi m'invite à venir. Là-dessus, elle sortit la lettre de son sein, leur en fit lecture et ajouta: Qu'en dites-vous?

Tim. Voilà la folie qui s'est emparée de toi comme elle s'est emparée de ton mari. Oserais-tu te lancer dans de telles difficultés? Tu as appris, je n'en doute pas, ses tristes aventures, même les mauvaises rencontres qu'il fit dès le commencement de son voyage, ce que, du reste, le voisin Obstiné peut t'assurer, car il a été un bout de chemin avec lui. Facile lui-même avait essayé de courir dans cette voie; mais eux, comme des hommes sages, craignirent d'aller plus loin. On affirme qu'il eut à lutter avec des lions, avec Apollyon, avec l'Ombre-de-la-Mort, et avec bien d'autres choses encore. Tu ne dois pas non plus oublier le danger qu'il courut lorsqu'il vint à traverser la Foire-de-la-Vanité. Or, si lui qui était un homme, a eu tant de peine à se tirer d'affaire, comment échapperais-tu, toi qui n'es qu'une pauvre femme? Considère ensuite la position de ces quatre petits orphelins; ne sont-ils pas tes enfants, ta chair et tes os? Si donc tu étais assez téméraire pour vouloir te perdre toi-même, aie pitié au moins du fruit de tes entrailles, et reste dans ta maison pour en prendre soin.

Christ. Ne me tente? point, ma voisine. Je tiens maintenant un prix dans mes mains pour acquérir un bien précieux, et je serais une insensée de la dernière espèce, si je ne profitais pas de l'occasion. (Prov, XVII. 16.) Quant à ce que vous dites des afflictions qui me surviendront probablement en chemin, je suis loin d'en être découragée; elles me prouveront au contraire que je suis dans la bonne voie. Il faut que l'amertume vienne avant la douceur, et que la première soit un moyen de rendre la seconde encore plus douce. Puis donc que vous ne vous êtes pas présentées chez moi au nom de Dieu, je vous prie instamment de vous retirer et de ne plus chercher à me troubler.

Sur cela, Timide voulut l'injurier, et dit à celle qui l'avait accompagnée: Venez, voisine Miséricorde, laissons là cette entêtée puisqu'elle méprise nos conseils et notre société.

Ici, Miséricorde se trouva comme embarrassée; cependant elle n'était pas trop de l'avis de son amie; elle ne pouvait consentir à sa demande pour deux raisons: La première, c'est que ses entrailles étaient émues en faveur de Christiana.

Si ma voisine doit absolument partir, se disait-elle, j'irai l'accompagner un bout de chemin, et lui aider dans ce qu'elle aura de besoin. Secondement, c'est qu'elle commençait à avoir de la sollicitude pour sa propre âme; car ce que Christiana venait de dire avait fait quelque impression sur son esprit. Voici donc comment elle raisonnait en elle-même: Il faut que j'aie encore un peu d'entretien avec cette femme, et si je trouve la vérité et la vie dans ce qu'elle me dira, moi et mon cœur nous irons avec elle. En conséquence, Miséricorde commença par répondre à la femme Timide de la manière suivante: Voisine, je suis venue très-volontiers

avec vous ce matin pour faire visite à Christiana; et puisqu'elle va, comme vous le voyez, faire ses derniers adieux au pays, il est convenable que j'aie un bout de chemin avec elle, afin de lui-être de quelque secours, d'autant plus que le temps est favorable. Toutefois, elle ne lui exposa pas son second motif, mais le garda pour elle-même.

Tim. Ah! je vois que vous avez aussi un penchant à suivre une pareille absurdité; mais prenez-y garde à temps, et soyez sage; lorsque nous sommes hors du danger, nous sommes en sûreté, mais quand on y est, il faut y rester.

Ainsi, cette madame Timide s'en retourna chez elle, et Christiana, toujours plus résolue d'accomplir son dessein, se mit en route pour la Patrie céleste.

CHAPITRE TROISIÈME

L'impie se moque de ceux qui cherchent le salut. — Le chrétien s'apitoie sur le sort de ceux qui périssent. — Au début de leur carrière, les pèlerins rencontrent le découragement. — Ils sont appelés à marcher par la foi.



Le retour chez elle, madame Timide envoya aussitôt appeler quelques-unes de ses voisines, savoir; madame Chauve-Souris, madame l'Inconsidérée, madame Légèreté et madame l'Ignorante. Elle se hâta, à leur arrivée, de les entretenir de Christiana; c'est ainsi qu'elle commença par leur faire le récit de ce qui s'était passé: Mes chères voisines, n'ayant presque rien à faire ce matin, je suis sortie pour rendre visite à Christiana. Étant arrivée à sa porte, j'ai frappé, comme vous savez que c'est notre habitude. Sur cela, elle m'a répondu: Si vous venez au nom de Dieu, entrez. Je suis donc entrée pensant que tout allait bien; mais quelle n'a pas été ma surprise lorsque je l'ai vue occupée à faire des préparatifs pour quitter la ville, elle, ainsi que ses enfants. Je lui ai aussitôt demandé ce que signifiaient tous ces arrangements. Elle m'a enfin répondu qu'elle se disposait à aller en pèlerinage, à l'exemple de son mari. Elle m'a parlé ensuite d'un songe qu'elle avait eu, et comment le Roi de la contrée qu'habite son mari lui avait envoyé une lettre touchante pour l'engager à s'y rendre.

— Mais que pensez-vous qu'elle veuille faire, demanda madame l'Ignorante?

Tim. Oh! pour aller, elle ira, quoi qu'il arrive, c'est là ma conviction; car lorsque j'ai essayé de la persuader à rester chez elle, en lui faisant entrevoir les fatigues et les périls qu'elle aurait à rencontrer sur son chemin, mes arguments n'ont servi qu'à la décider davantage au départ. Elle m'a dit en tout autant de mots qu'il faut que l'amertume vienne avant la douceur, et que par ce moyen la douceur soit rendue plus douce encore.

Madame Chauve-souris. Faut-il que cette femme soit aveugle et insensée! N'est-elle donc pas suffisamment avertie par les afflictions de son mari? Pour ma part, je crois, et cela est bien visible, que s'il pouvait revenir, il chercherait volon-

tiers à mettre sa vie à l'abri de mille dangers qu'il courut pour le néant.

Madame l'Inconsidérée, prenant à son tour la parole: Chassez donc de la ville ces sortes de gens fantastiques pour mon compte, je souhaite fort qu'elle et tous ses adhérents s'en aillent d'ici. Le pays en sera plus tôt débarrassé; car si en continuant à rester dans son habitation elle venait à entretenir de tels sentiments, qui est-ce qui pourrait vivre paisiblement avec elle? Il faudrait toujours avoir l'air inquiet, ou bien se conduire en mauvais voisins, à cause des choses dont elle aime tant à parler, mais que les personnes de bon sens ne pourront jamais supporter. Je ne suis donc pas fâchée qu'elle parte, et que quelque chose de mieux vienne prendre sa place: ce n'a jamais été pour nous un monde agréable, depuis que ces visionnaires imbeciles y sont venus.

Tenez, ajouta madame Légèreté, laissons de côté ce genre de conversation, et parlons de ce qui nous touche de plus près. J'étais hier chez madame la Volupté où nous nous sommes passablement amusées. On y goûtait toutes sortes de divertissements. En vérité, il y avait là de quoi enivrer le cœur d'une jeunesse. Car, qui auriez vous pensé trouver chez elle, si ce n'est moi et madame Sensualité en compagnie de M. Libertin, de madame Impureté et de quelques autres encore? Nous avons eu de la musique, des danses, et tout ce qui pouvait rendre la séance extrêmement agréable. Quant à la dame qui nous a si bien servis, il faut avouer que c'est une personne distinguée. Elle est généralement admirée de tous. A mon avis, elle est bien faite pour contenter son monde; toutefois M. Libertin est bien à sa hauteur par ses manières élégantes. En attendant, Christiana était déjà entrée dans sa nouvelle voie, et Miséricorde l'avait suivie. Les enfants marchaient aussi à côté d'elles, et comme ils cheminaient tous ensemble, Christiana lia conversation avec Miséricorde:

— Je regarde, lui dit-elle, comme une faveur inattendue, que tu aies bien voulu sortir pour m'accompagner un bout de chemin.

— Certainement, dit la jeune Miséricorde (car elle était à la fleur de son âge), que si je croyais pouvoir réussir en allant avec toi, je ne retournerais jamais dans notre ville.

Christ. Eh bien! ma chère, il faut que tu partages notre sort. Je sais bien ce qui nous attend au terme du voyage. Mon mari est là où il ne voudrait pas, pour tout l'or du monde, ne pas se trouver; et tu n'as pas à craindre d'être rejetée, quoique ce ne soit que sur mon invitation que tu t'y rendes. Le Roi qui a envoyé un message pour moi et mes enfants, est Celui qui prend plaisir en la miséricorde.

D'ailleurs, si tu veux entrer en condition, je te prendrai à mon service, et tu auras place à côté de moi. Cependant, tu peux compter que nous aurons toutes choses en commun; il faut donc que tu te décides à me suivre.

Miséricorde. Mais comment puis-je être assurée que je serai aussi reçue dans les bonnes grâces du Roi? S'il y avait quelqu'un qui pût me donner cette espérance, je

n'aurais pas la moindre hésitation; j'irais, étant aidée par Celui duquel vient tout secours, quelles que soient du reste la longueur et la fatigue du chemin.

Christ. Puisqu'il en est ainsi, bonne Miséricorde, je vais t'indiquer la marche qu'il y a à suivre: Viens avec moi d'abord jusqu'à la Porte étroite, et là je prendrai de plus amples informations pour ce qui te concerne. Si, une fois que nous serons en ce lieu, il arrivait que tu n'eusses aucun encouragement, tu pourrais retourner chez toi, et il faudrait bien, dans ce cas, me soumettre à cette épreuve avec résignation. De plus, je te récompenserai pour ta bienveillance envers moi et envers mes enfants, et de ce que tu t'es montrée si bien disposée à nous tenir compagnie une partie du chemin.

Miser. J'irai donc jusque là sans trop m'inquiéter de tout ce qui peut s'en suivre, et fasse le Seigneur qu'un lot me soit échu dans des lieux agréables, selon que le Roi du Ciel mettra sa bonne affection en moi.

Christiana se réjouissait dans son cœur, non seulement parce qu'elle avait une compagne, mais aussi par le fait qu'elle avait prévalu sur cette jeune personne en excitant chez elle un intérêt réel pour son propre salut. Ainsi, elles s'acheminèrent ensemble. Mais Miséricorde, qui était tendre de sa nature, eut bientôt les larmes aux yeux. Christiana s'en étant aperçue, se prit à dire: Pourquoi donc ma sœur pleure-t-elle de cette manière?

Misjér. Hélas! l'on ne peut que se lamenter, quand on considère la déplorable condition où se trouvent mes pauvres amies qui persistent à rester dans notre ville corrompue; et ce qui me chagrine le plus, c'est qu'elles n'ont aucune instruction, ni personne qui puisse leur annoncer les choses à venir.

Christ. La compassion est ce qui sied à un pèlerin, et tu éprouves pour tes amies ce que mon bon Chrétien éprouvait pour moi lorsqu'il vint à me quitter; il s'apitoyait sur mon état parce que je n'avais aucun égard ni pour ses exhortations, ni pour lui-même; mais son Seigneur et le nôtre recueillait ses pleurs et les mettait dans son vaisseau. Ainsi donc, toi et moi, de même que mes chers petits enfants, nous en recueillons les fruits et les bienfaits. J'espère que les larmes de Miséricorde ne seront pas perdues; car la vérité est que « ceux qui sèment avec larmes, moissonneront avec chant de triomphe. » Et « celui qui porte la semence pour la mettre en terre, ira son chemin en pleurant, mais il reviendra avec chant de triomphe, quand il portera ses gerbes. » (Psau. CXXXVI, 5, 6.)

Alors Miséricorde se prit à dire:

Que le Seigneur soit mon guide:

Conduite par ce bon berger,

Mon âme encore timide ne redoute plus le danger.

Oh! que par ta grâce infinie,

Je vive, fidèle à ta loi;
Que jamais je ne te renie;
Je ne puis qu'errer, loin de toi.

Les miens sont restés eu arrière;
Seule j'espère eu ta bonté:
Fais descendre en eux la lumière
Qui conduit à la vérité.

Puis mon vieil ami poursuivant son histoire, continua ainsi:

Mais lorsque Christiana fut arrivée au borbier du Découragement, elle comença par frémir. Voici, dit-elle, l'endroit où mon mari manqua d'être étouffé dans la boue. Elle s'aperçut en outre que le passage, qui aurait dû être plus commode pour les voyageurs, vu que le Roi avait depuis longtemps ordonné de le réparer, était devenu au contraire beaucoup plus mauvais qu'autrefois.

Là-dessus, je demandai si c'était bien vrai.

— Oui, dit le vieillard, que trop vrai; car il y en a beaucoup qui prétendent être les serviteurs du Très-Haut et se disent être employés à entretenir les chemins du Roi, tandis qu'ils ne font qu'y ramasser de la boue et du fumier, au lieu de pierres; et ainsi, ils les dégradent plutôt qu'ils ne les réparent. C'est pour cela que Christiana et ses enfants ont éprouvé ici une pénible surprise.

Mais, voyons, disait Miséricorde, si par hasard nous pourrions passer? tenons-nous seulement sur nos gardes. Elles marchèrent donc avec beaucoup de précaution, et s'y prirent de telle manière qu'elles parvinrent à leur but sans accident. Malgré toute leur vigilance, il s'en fallut peu que Christiana ne fit une chute, même à plusieurs reprises.

Elles ne furent pas plus tôt de l'autre côté, qu'il leur sembla entendre quelqu'un leur adresser ces paroles: « Bienheureuse est celle qui a cru; car les choses qui lui ont été dites par le Seigneur auront leur accomplissement. » (Luc, I, 45.) Et pendant qu'elles continuaient leur chemin, Miséricorde se prit à dire à Christiana: si j'avais autant que vous sujet d'espérer de trouver une bonne réception à la Porte-étroite, je ne me laisserais point abattre par un borbier de découragement.

— C'est bien, dit l'autre, vous connaissez vos faiblesses et je connais les miennes; mais, chère amie, nous aurons toujours assez de mal avant d'arriver au terme de notre voyage. Que peut-on penser, je vous le demande, des gens qui se proposent d'atteindre à des gloires aussi excellentes que celles que nous recherchons, et dont le bonheur est si digne d'envie, sinon qu'ils sont exposés à toutes les craintes, à tous les pièges, à toutes les peines et les afflictions qu'il soit possible de rencontrer ici-bas.

CHAPITRE QUATRIÈME

Considérations sur la prière. — Réception de Christiana à la Porte-étroite. — Miséricorde assiégée par les craintes et les doutes. — Elle se rassure. — La vue de Christ crucifié console et réjouit les pèlerins. — Entretiens particuliers. — L'énigme expliquée.

Duis M. Sagacité m'ayant laissé seul dans mon rêve, je vis Christiana et Miséricorde qui arrivaient devant la porte: ici il s'éleva entre elles une petite discussion. Leur différence de jugement portait sur la manière dont elles devaient annoncer leur présence et sur les discours qu'il convenait de tenir à celui qui devait leur ouvrir. Il fut enfin décidé que, puisque Christiana était la plus âgée, elle demanderait à entrer, et qu'elle parlerait au Portier. Christiana se mit donc à heurter, mais elle fut obligée de frapper bien des fois avant de pouvoir entrer, comme avait fait son pauvre mari. Cependant, au lieu de recevoir immédiatement une réponse favorable, ils crurent tous entendre, au contraire, les aboiements d'un chien, et même d'un gros chien qui paraissait très-menaçant, ce qui causa une grande frayeur aux femmes aussi bien qu'aux enfants. C'est au point qu'elles cessèrent de heurter pour un temps, dans la crainte que la méchante bête ne leur sautât dessus. Elles se trouvaient par conséquent dans une grande anxiété, ne sachant que faire. Elles étaient trop effrayées du chien pour oser frapper, et ne voulaient pas non plus rebrousser chemin, de peur que le gardien de la porte venant à épier leur démarche, n'eût l'air d'être offensé. Enfin elles se déterminèrent à heurter de nouveau, et à heurter avec plus de force que jamais. — Qui est là? s'écria enfin le Portier; et en même temps qu'il parlait ainsi, le chien cessa d'aboyer, et la porte s'ouvrit.

Alors, Christiana prenant la parole, dit en s'inclinant avec respect: Que notre Seigneur ne soit point irrité contre ses servantes de ce qu'elles ont ainsi heurté à sa porte royale.

Le Portier. D'où venez-vous, et que souhaitez-vous?

— Christ. Nous venons du même endroit que Chrétien, et nous courons vers le même but. S'il vous plaisait de nous laisser entrer par cette porte, nous voudrions prendre le chemin qui conduit à la Cité céleste. Je dirai de plus à mon Seigneur que je suis la femme de Chrétien qui est maintenant en haut.

Le Portier fut enchanté de ce qu'il venait d'entendre, et comme pour exprimer son étonnement: Quoi! dit-il, serait-elle venue en pèlerinage, celle qui naguère avait en horreur cette profession?

— Oui, certainement, répondit Christiana en baissant la tête, et mes petits garçons que voilà sont aussi venus.

Il la prit donc par la main, et après l'avoir fait entrer la première, il se tourna vers les enfants en disant: « Laissez venir à moi les petits enfants. » Là-dessus,

il ferma la porte. Il appela ensuite celui qui se tient sur les hauteurs, pour saluer la venue de Christiana au son de la trompette, et avec de grands cris de joie. A l'instant même le grand musicien arriva, et d'une voix sonore, fit retentir les airs de ses chants mélodieux.

Mais la pauvre Miséricorde était encore là, attendant à la porte. Elle tremblait et pleurait dans la crainte d'être rejetée. Cependant, Christiana qui avait été d'abord admise avec ses enfants, commença par intercéder en faveur de son amie. C'est ainsi qu'elle priait: Mon Seigneur, j'ai une de mes amies qui se tient encore dehors et qui est venue ici dans le même but que nous. Elle s'afflige amèrement dans son esprit, car elle est partie, selon ce qu'elle pense, sans y avoir été expressément invitée, tandis que j'ai reçu de la part du Roi une missive par laquelle il m'autorise et m'engage à me rendre auprès de lui.

De son côté, Miséricorde devenait très-impatiente, tellement que les minutes lui paraissaient aussi longues que des heures. Elle se décida enfin à heurter à la porte, et y mit toute l'énergie dont elle était capable. C'était assez du bruit qu'elle faisait pour empêcher que son amie ne continuât d'intercéder pour elle. A la fin elle redoubla les coups avec tant de force que Christiana en fut tout ébranlée. — Qui est là? demanda alors le gardien de la porte. — C'est mon amie répondit Christiana.

Il ouvrit donc la porte, et se mit à regarder; mais voici que Miséricorde était comme évanouie, car son esprit défaillait par la crainte qu'on ne voulût pas lui ouvrir. La prenant alors par la main, il lui dit: « Jeune fille, je te dis, lève-toi. » (Luc, VII, 14.)

— Oh! Monsieur, s'écria-t-elle, je n'ai plus aucune force; c'est à peine s'il y a encore une étincelle de vie en moi.

Sur cela, le Portier lui fit remarquer ce qui avait été dit par quelqu'un: « Quand mon âme se pâmait en moi, je me suis souvenu de l'Éternel, et ma prière est parvenue à toi jusqu'au palais de ta sainteté. » (Jonas, II, 7.) Ne crains point, ajoutât-il, mais tiens-toi sur tes pieds et dis-moi pour quelle affaire tu es venue ici.

Miser. Quoiqu'appelée d'une manière bien différente, je suis cependant venue dans le même but que mon amie Christiana; car elle tient son invitation du Roi, tandis que je ne tiens la mienne que d'elle. Or, je crains que ce ne soit qu'une présomption de ma part.

Bonne-Volonté. T'a-t-elle témoigné le désir que tu vinsses avec elle dans ce lieu?

Miser. Oui, et comme mon Seigneur le voit, je me suis empressée de venir. Si donc l'on peut accorder ici quelque grâce, et donner l'absolution des péchés, je supplie pour que ta pauvre servante puisse en être rendue participante.

Le Portier l'ayant de nouveau prise par la main, la fit entrer doucement, et lui dit: Je prie pour tous ceux qui croient en moi, quels que soient les moyens par

lesquels ils me sont amenés. Il ordonna ensuite à ses serviteurs d'apporter quelques aromates pour en faire respirer le parfum à Miséricorde, afin de ranimer son esprit défaillant. Ainsi, ils lui apportèrent un paquet de myrrhe, et en peu de temps les forces lui revinrent.

Le Seigneur reçut donc Christiana, ses enfants et Miséricorde, à l'entrée du chemin, et leur parla avec bienveillance. Alors les pèlerins reprirent ainsi:

— Nous sommes affligés de nos péchés, et demandons à notre Seigneur qu'il veuille nous les pardonner, et nous communiquer en même temps d'autres instructions sur ce que nous avons à faire.

— J'accorde mon pardon, dit-il, par la parole et par le fait: — Par la parole dans la promesse, et par le fait dans l'acte au moyen duquel ce pardon est obtenu. Recevez d'abord la première avec un baiser de ma bouche, et le second, suivant qu'il vous sera révélé. (Cant., I, 2; Jean, XX, 29.)

Puis, je vis dans mon songe qu'il leur adressait plusieurs bonnes paroles dont ils furent tous très-réjouis. De plus, il les conduisit sur le haut de la porte d'où il leur montra par quel moyen ils étaient sauvés. Il leur déclara en outre que l'objet qui fixait maintenant leur attention se présenterait souvent à leurs regards, à mesure qu'ils avanceraient dans leur voyage, et cela pour leur consolation.

Après leur avoir ainsi parlé, il se retira à l'écart pour les laisser causer entre eux dans un pavillon d'été un peu plus bas. Christiana commença alors l'entretien:

— Combien je suis heureuse que nous soyons arrivés ici!

Miser. Vous pouvez bien l'être en effet; mais j'ai plus sujet que tous les autres de tressaillir de joie.

Christ. Je craignais, alors que je me tenais encore à la porte, que tout notre travail ne fût perdu, parce que je heurtais sans pouvoir obtenir de réponse, surtout au moment où cette laide bête aboyait avec tant de fureur contre nous.

Miser. Le plus grand de mes tourments était de penser qu'après tout je serais oubliée ou rejetée, tandis que vous étiez reçue en grâce. Ainsi, me disais-je, se trouvent accomplies ces paroles: « Deux femmes moudront au moulin; l'une sera prise et l'autre laissée. » (Mat., XXIV, 41.) Je ne pouvais m'empêcher de crier: « Malheur à moi!... Je suis perdue. » Je me sentais trop misérable pour oser frapper de nouveau; et ce n'est que lorsque mes yeux se sont tournés vers les paroles écrites au dessus de la porte (Mat., VII, 78.), que j'ai pris courage. J'étais aussi poursuivie de cette pensée qu'il fallait heurter ou périr. Je me mis donc à heurter, mais ne sachant comment, car en ce moment mon esprit se débattait entre la vie et la mort.

Christ. Vous ne pouvez pas dire de quelle manière vous heurtiez!... Il est certain que vous y alliez avec tant d'ardeur que le bruit de vos coups m'a fait tressaillir: — Je crois n'avoir jamais rien entendu de semblable en ma vie; c'était à tel point qu'on eût dit que vous vouliez entrer par force et prendre le royaume

avec violence. (Mat., XI, 12.)

Miser. Hélas ! qui n'aurait pas agi de la sorte dans un cas comme le mien ? Vous savez que la porte m'était entièrement fermée, et qu'une bête se tenait là aux aguets, comme si elle eût voulu me mordre. Je vous le demande, qui est ce qui n'aurait pas frappé de toutes ses forces avec un cœur si profondément angoissé que le mien ? Mais, je vous en prie, que disait le Seigneur de mon importunité ? N'était-il pas fâché contre moi ?

Christ. Quand le bruit de vos coups redoublés est parvenu à ses oreilles, j'ai pu juger par le merveilleux sourire de ses lèvres qu'il était singulièrement satisfait. Vos procédés lui sont agréables, du moins n'a-t-il donné aucun signe du contraire. Mais on est à se dire intérieurement : Pourquoi garde-t-il un pareil chien à son service ? Eussè-je vu cela d'avance, que le courage m'aurait manqué pour arriver au point où j'en suis. Quoi qu'il en soit, nous sommes à présent hors de danger, et je m'en félicite de tout mort cœur.

Miser, Si vous n'avez pas d'objection, je veux lui demander, la prochaine fois qu'il descendra, pourquoi il laisse aller ce misérable chien dans sa cour. J'espère qu'il ne le prendra pas en mal. — Ne manquez pas de le faire, s'écrièrent les enfants, et dites-lui qu'il le tue, car nous avons peur qu'il nous morde quand nous sortirons d'ici.

Il descendit enfin, et s'approcha d'eux. Miséricorde vint aussitôt se prosterner devant lui, la face en terre; elle l'adora en disant : Que mon Seigneur accepte le sacrifice de louanges, même le fruit des lèvres que je lui offre. (Héb., XIII, 15; Osée, XIV, 2.)

Là-dessus il prononça ces paroles : « La paix soit avec toi; tiens-toi debout. » Mais Miséricorde demeurant dans cet état de prostration, dit : « Seigneur, quand je contesterai avec toi, tu seras trouvé juste; mais toutefois j'entrerais en contestation avec toi. » . (Jérém., XII, 12.) Pourquoi as-tu dans ta cour un chien si méchant à la vue duquel nous, femmes et enfants, ne pouvons que reculer d'effroi ?

Le Seigneur lui répondit : Ce chien, qui est d'une race dégénérée, a un autre maître, et le champ dans lequel il demeure appartient à un autre que moi. Il ne fait qu'aboyer contre mes pèlerins, et en a déjà effrayé plusieurs par le grand cri de son rugissement. Son maître est le propriétaire de ce château que vous voyez là-bas, à quelque distance. Je vous assure qu'il ne le garde pas pour me faire plaisir, mais plutôt avec l'intention d'empêcher que les pèlerins ne viennent à moi. Aussi, dès qu'il en arrive quelques-uns, le laisse-t-il sortir de chez lui afin de les épouvanter, de telle sorte qu'ils n'osent demander à entrer. Ce chien peut donc monter jusqu'aux murs du parc, et quelquefois il lui est arrivé de briser sa chaîne, et de déchirer quelques-uns de ceux que j'aime; mais pour le moment je prends tout avec patience. Je donne aussi du secours à mes pèlerins dans le temps convenable, de manière à ce qu'ils ne soient pas abandonnés à son pouvoir tyrannique. Non, il ne

lui est pas permis de faire tout ce à quoi le porterait sa nature brutale. Mais quoi ! ma rachetée, j'aurais pensé que tu ne te serais pas laissée épouvanter par un chien, eusses-tu même ignoré totalement ce qui devait t'arriver. Les mendiants qui vont de porte en porte, courent le risque d'être harcelés et mordus par des chiens, et cependant, voyez comme ils persévèrent à demander ! Ils craindraient bien plutôt de perdre l'aumône qui les attend. Eh bien ! est-ce qu'un chien qui se trouve dans les possessions d'autrui, un chien dont je fais tourner toutes les fureurs au profit des pèlerins, empêcherait quelqu'un d'arriver jusqu'à moi ? C'est moi qui délivre de la gueule du lion ceux qui me craignent, et « mon unique de la patte du chien. » (Psau. XXII, 20.) — Je confesse mon ignorance, dit Miséricorde; je parle de ce que je ne comprends pas; je reconnais que tu as ordonné toutes choses pour le mieux.

Christiana commença enfin à songer au départ, et voulut prendre des instructions sur le chemin qu'il fallait tenir. Là-dessus, le Seigneur leur donna à manger, leur lava les pieds, et les mit sur la voie qui portait l'empreinte de ses pieds, selon qu'il en avait agi auparavant envers Chrétien lui-même.

Ainsi, ils continuèrent leur chemin, et je vis qu'ils étaient favorisés par un beau temps. Dès lors, Christiana put entonner ce cantique :

Dans les liens de ce monde trompeur.
Longtemps, hélas ! mon âme fut captive...
Tu m'as parlé... Maintenant attentive
Elle te dit; je t'écoute, Seigneur.

Heureux, heureux le jour où j'ai cherché
L'étroit chemin qui mène à la justice;
Par ton amour, par ton saint sacrifice
Tu m'as arrachée au péché.

CHAPITRE CINQUIÈME

Le fruit défendu. — Les deux séducteurs — Délivrance des pèlerins. — Leçons importantes.

Il y avait, de l'autre côté du mur qui borde le chemin que Christiana et ses compagnons devaient suivre, un jardin appartenant au propriétaire du chien dont il a déjà été question. Parmi les arbres fruitiers qui croissaient dans ce jardin, il y en avait quelques-uns dont les branches s'étendaient par dessus la muraille. Mais s'il arrivait que, le fruit étant mûr, quelqu'un voulût en cueillir, il se trouvait mal après l'avoir mangé. Or, les fils de Christiana, comme cela arrive ordinairement aux enfants de leur âge, étaient enchantés de ces arbres, et

furent surtout flattés par les fruits qu'ils voyaient suspendus aux branches. Ils en cueillirent et se mirent à les manger. La mère ne manqua pas de les réprimander pour leur indiscretion; néanmoins ils persistèrent dans leur désobéissance. — Oh là! mes enfants, vous péchez, leur criait-elle, car ce fruit n'est pas à nous. Toutefois, elle ignorait qu'il appartient à l'ennemi; l'eût-elle su, qu'elle serait, je vous garantis, presque tombée morte de frayeur. Quoi qu'il en soit, la circonstance se passa ainsi, et ils poursuivirent leur route.

Ils étaient environ à deux milles du lieu qui se trouve à l'entrée du chemin, lorsqu'ils aperçurent deux mauvais sujets qui venaient droit à eux, en descendant. Christiana et son amie Miséricorde se couvrirent aussitôt de leur voile, et continuèrent à marcher droit devant elles. Les enfants de même allaient du mieux qu'ils pouvaient; de sorte qu'ils finirent par se trouver en présence les uns des autres. Les deux inconnus étaient venus avec un dessein bien arrêté. Ils s'approchèrent des femmes comme s'ils eussent voulu les embrasser; mais Christiana élevant sa voix, leur dit: Retirez-vous, ou bien, allez tranquillement votre chemin comme vous devez le faire. Toutefois, ces deux individus ne parurent pas plus tenir compte des paroles de Christiana que s'ils eussent été des sourds; mais ils commencèrent par poser la main sur elle, ce qui obligea Christiana de se mettre en colère et de leur lancer des coups de pied. De son côté, Miséricorde faisait tout son possible pour les éviter. Christiana leur criait toujours: Retirez-vous et nous laissez passer, car nous n'avons point d'argent à vous donner; nous allons en pèlerinage, comme vous le voyez, de sorte que nous vivons de la charité.

— Nous ne voulons point vous enlever votre argent, dit alors l'un de ces hommes; nous sommes venus pour vous dire que si vous voulez consentir seulement à une chose que nous allons vous proposer, nous vous rendrons heureuses pour toujours.

Mais Christiana qui soupçonnait le but de leurs intentions, répliqua: Nous ne pouvons avoir de la considération pour vous; nous ne voulons vous écouter, ni vous accorder quoi que ce soit que vous nous demandiez. Nous sommes pressés et ne pouvons, par conséquent, nous arrêter; il s'agit, en ce qui nous concerne, de la vie ou de la mort. — Et tandis qu'elle leur tenait ce langage, elle et sa suite firent un nouvel effort pour prendre les devants. Mais eux, s'étant mis au travers du chemin, voulurent barrer le passage, et leur tinrent ce discours: — Nous n'avons pas l'intention de vous ôter la vie, c'est autre chose que nous vous demandons.

— Ah! reprit Christiana, vous voudriez nous avoir corps et âme pour nous perdre; je sais que vous êtes capables de cela; mais nous résisterons et nous mourons plutôt que de nous laisser prendre dans de tels pièges. Non, nous ne voulons pas courir la chance de perdre notre bien-être à venir. Là-dessus, ils se prirent tous à crier, avec beaucoup de force: Au secours! au secours! et se mirent sous la protection de ces lois qui ont été établies pour les femmes. (Deut., XXII, 23 à

29.) Toutefois, ces hommes n'en persistèrent pas moins à les tracasser, pensant qu'ils parviendraient à les gagner. C'est pourquoi les pèlerins continuèrent à jeter des cris d'alarme.

Or, comme ils n'étaient pas encore fort éloignés de la Porte-étroite où ils s'étaient premièrement adressés, leurs cris eurent assez de retentissement pour être entendus des habitants de la maison. Il y en eut même quelques-uns qui, ayant heureusement reconnu la voix de Christiana, résolurent d'aller à son secours. Mais à peine s'étaient-ils approchés d'eux, à vue d'œil, que les femmes étaient à se débattre entre les mains des assaillants, et les enfants, de leur côté, étaient atterrés de frayeur. Dès lors, ils se mirent à courir à toutes jambes, et celui d'entre eux qui avait été le plus prompt à secourir nos voyageurs, cria aux scélérats: Que faites-vous donc? Voulez-vous faire commettre une transgression aux gens de mon Souverain? Il se mit en même temps à les poursuivre comme pour tâcher de les attraper; mais eux, franchissant la muraille, allèrent chercher un refuge dans le jardin de l'homme à qui appartient le gros chien; et ainsi le chien devint leur protecteur.

Cet homme, qui fut pour nos pauvres pèlerins un vrai libérateur, s'approcha ensuite des femmes, et leur demanda comment elles se trouvaient, à quoi elles répondirent: Nous avons beaucoup d'obligation à ton Prince; nous n'en sommes heureusement que pour un peu de frayeur. Quant à toi, nous avons aussi à te remercier de ce que tu es venu à notre secours, car autrement nous eussions succombé à l'épreuve.

Après avoir échangé quelques paroles de plus, le Libérateur fit la remarque suivante: Je m'étonne singulièrement que vous n'ayez pas adressé une pétition au maître du lieu où l'on vous a offert l'hospitalité, pour avoir un conducteur, quand vous étiez encore là-haut; il vous aurait accordé assurément votre demande, et dès lors vous vous fussiez épargné ces peines et ces misères.

Christ. Hélas! nous étions trop préoccupées de nos bénédictions présentes, en sorte que nous oublions les dangers de l'avenir. D'ailleurs, qui aurait pensé que, si près du palais du Roi, il se fût trouvé un tel guet-apens? Certainement qu'il eût mieux valu pour nous de demander un guide au Seigneur; mais puisque notre Seigneur savait que nous avions besoin de quelqu'un, pourquoi, suis-je à me demander, ne l'a-t-il pas envoyé avec nous?

Le Libérateur. Il n'est pas toujours convenable d'accorder les choses que l'on ne demande pas. Le maître ne trouve pas toujours bon de disposer ainsi de ses bénédictions, de peur qu'elles ne soient trop peu appréciées. On attache du prix à une chose en raison du besoin que l'on en éprouve, et l'on use ou abuse de même d'un bienfait, suivant la place qu'il occupe dans notre estime. Si mon souverain vous avait donné un guide, vous n'en seriez pas à vous lamenter sur la négligence que vous avez mise à le demander. Maintenant vous en reconnaissez l'urgence;

aussi, toutes choses concourent à votre bien, et doivent avoir pour effet de vous rendre plus circonspects.

Christ. Retournerons-nous vers mon Seigneur pour lui confesser notre folie, et lui demander un guide ?

Le Liber. Quant à votre confession, je la lui présenterai moi-même. Vous n'avez pas besoin de revenir en arrière; car dans tous les lieux où vous irez, rien ne vous manquera. Mon Seigneur ayant pourvu abondamment à tous les besoins de ceux qui viennent loger chez lui, vous pouvez être sans inquiétude à cet égard. Dans chacune de ses habitations il y a toujours des gens qui sont au service des pèlerins. Il en fournit autant qu'il en est nécessaire, car « l'Éternel multiplie leurs hommes comme un troupeau de brebis, » mais pour cela « il veut être invoqué. » (Ezéch., XXXVI, 37.) Certes, il faudrait qu'une chose fût bien misérable pour qu'elle ne valût pas la peine d'être demandée.

Lorsqu'il eut parlé, il s'en retourna chez lui, et les pèlerins continuèrent leur chemin. Puis Miséricorde dit d'un ton de surprise: Comme on se trouve tout à coup désappointé ici ! je comptais que nous ne rencontrerions plus aucun danger, et qu'il n'y aurait plus lieu de s'affliger.

Christ. Ton innocence, ma sœur, te rend excusable à bien des égards; mais pour moi, ma faute est d'autant plus grande que je voyais ce danger avant de quitter le seuil de ma porte. Je ne me suis point prémunie contre la tentation, alors que j'avais la liberté et l'occasion de le faire. Je suis bien blâmable.

Misé». Comment! Saviez-vous cela avant de partir de chez vous? Expliquez-moi, je vous prie, cette énigme.

Christ. Voici ce qui en est: Je fus avertie dans un songe que j'eus dans la nuit à ce sujet, alors que je me disposais à quitter le pays. Il se présenta dans ma vision deux hommes qui ressemblaient beaucoup à ceux qui sont venus nous attaquer. Il me semblait les voir debout, au pied de mon lit, se concertant sur la manière dont ils devaient s'y prendre pour me, faire échouer dans la voie du salut. (C'était au temps de mes angoisses.) Ce qu'ils disaient revient à peu près à ceci: « Que ferons-nous de cette femme? car elle est agitée et se réveille en implorant la miséricorde divine. Si on la laisse dans cet état, nous ne manquerons pas de la perdre comme nous avons perdu son mari. » C'était assez pour me mettre en garde, et me faire rechercher les moyens dont on peut disposer en pareil cas.

— Eh bien! dit Miséricorde, comme par cette négligence nous avons lieu de reconnaître nos imperfections, de même, notre Seigneur en a pris occasion pour rendre manifestes les richesses de sa grâce; car il nous a envoyé un témoignage de sa bonté auquel nous ne nous attendions pas, et nous a délivrés, selon le bon plaisir de sa volonté, des mains de ceux qui étaient plus forts que nous.

Elles s'entretenaient ainsi lorsqu'elles arrivèrent, après une marche rapide, près d'une maison qui se trouve sur le bord de la route. Cette maison avait été

construite pour des pèlerins qui ont besoin de repos et de consolation, comme on peut s'en convaincre pleinement par les détails qui sont rapportés dans la première partie du voyage de Chrétien.

CHAPITRE SIXIÈME

Les pèlerins arrivent chez l'Interprète. - Leur réception. - L'homme terrestre. - L'arme du fidèle. - L'araignée. - L'image de la poule, de la brebis, des fleurs. - La récolte manquée. - Le rouge-gorge.

Duis, s'étant approchés de la maison de l'Interprète, ils s'arrêtèrent à la porte. Là, plusieurs voix se firent entendre; ces voix avaient un son agréable et venaient du dedans. Ils se mirent donc à écouter attentivement, et il leur sembla entendre quelqu'un prononcer la nom de Christiana. Car il est bon de vous dire, qu'avant cette circonstance un bruit avait déjà couru au sujet du voyage qu'elle venait d'entreprendre avec ses enfants, et la nouvelle devait avoir été accueillie par ceux de la maison avec d'autant plus de joie qu'il s'agissait de l'épouse de Chrétien le pèlerin, de cette femme qui, autrefois, ne pouvait supporter l'idée d'aller en pèlerinage. Nos gens se tinrent encore debout devant la porte, et outrent parler d'une manière fort honorable de celle dont on n'espérait guère l'arrivée. Enfin, Christiana se décide à heurter comme elle avait fait auparavant à la Porte-étroite. Elle n'a pas plus tôt achevé qu'une jeune fille nommée Simplicité arrive à la porte: elle l'ouvre, porte ses regards autour d'elle, et aperçoit là deux femmes.

— A qui désireriez-vous parler? leur dit-elle.

Christ. Nous avons compris que c'est ici un lieu privilégié pour ceux qui se sont faits pèlerins, et c'est en cette qualité que nous nous présentons aujourd'hui à cette porte. En conséquence, nous sollicitons comme une faveur, qu'il nous soit permis d'entrer dans ce lieu pour y loger; car, tu le vois, le jour est sur son déclin, et nous désirons ne pas aller plus loin ce soir.

Simplicité. Veuillez me dire votre nom, afin que je puisse l'annoncer à mon seigneur, dans son cabinet.

Christ. Mon nom est Christiana; je suis la femme de ce pèlerin qui passa par ici il y a quelques années; et ceux-ci sont ses quatre enfants. Cette jeune fille qui m'accompagne vient en pèlerinage avec nous.

Alors Simplicité courut prévenir les serviteurs de la maison: Je viens vous annoncer, leur dit-elle, l'arrivée de nouveaux pèlerins. Le croiriez-vous?... c'est Christiana, ses enfants et une autre personne qui l'accompagne, attendant à la porte qu'on leur donne l'hospitalité à tous. Ils tressaillirent de joie en apprenant cette nouvelle, et allèrent aussitôt en informer leur souverain qui s'empressa de venir à la porte. Dès qu'il eut aperçu des yeux la bonne Christiana, il lui dit: Es-tu celle

que le brave Chrétien laissa derrière lui quand il s'en alla en pèlerinage ?

Christ. Je suis cette femme qui était endurcie de cœur, tellement que je ne tenais aucun compte des afflictions de mon mari, et ne me souciais point d'aller avec lui. Voici ses quatre enfants; or, je me suis décidée à suivre son exemple, et suis convaincue maintenant que c'est ici le vrai chemin et qu'il n'y en a point d'autre.

L'interprète. C'est ainsi que s'accomplit l'Écriture touchant l'homme qui dit à son fils ! « Va-t'en, et travaille aujourd'hui dans ma vigne. Lequel répondant, dit: Je n'y veux point aller; mais après, s'étant repenti, il y alla. » (Matt., XXI, 28, 29.)

— Ainsi soit-il, ajouta Christiana: Amen. Dieu fasse que ces paroles me soient réellement applicables, et qu'il m'accorde d'être finalement « trouvée de lui sans tache et sans reproche, en paix ! »

L'inter. Mais pourquoi te tiens-tu à la porte? Viens, entre, fille d'Abraham. Nous parlions de toi il n'y a qu'un instant, car on est venu nous apprendre que tu avais embrassé la profession de pèlerin. Venez, enfants, entrez, et toi aussi, servante, approchez-vous. C'est ainsi qu'il les attira tous dans la maison.

Quand ils furent entrés, on les pria de s'asseoir et de se reposer, ce qu'ils firent aussi. Puis, les habitants de la maison qui sont chargés du soin des pèlerins, vinrent les trouver dans leur chambre. Ils donnèrent chacun un sourire pour exprimer la joie qu'ils avaient de ce que Christiana était devenue comme son mari. Ils étaient aussi fort contents de voir les enfants, et leur donnaient de petites tapes sur la joue en signe de la bonne amitié qu'ils leur portaient. Ils se conduisirent avec une égale bienveillance envers Miséricorde, et déclarèrent à tous qu'ils étaient les bienvenus dans la maison de leur maître.

Peu de temps après, comme on était à préparer le souper, M. l'Interprète voulut les faire passer dans ses chambres particulières, et leur montrer tous les objets merveilleux que Chrétien avait déjà eu occasion de voir quelque temps auparavant. Ils virent donc là: l'homme enfermé, la grotte de fer, l'homme effrayé par un songe, l'homme passant au travers de ses ennemis, de même que le portrait admirable de Celui qui est le plus beau entre les fils des hommes, et enfin bien d'autres choses qui doivent avoir été très-utiles à Chrétien lui-même.

Cet examen étant achevé, et Christiana de même que son amie Miséricorde ayant, en quelque façon, digéré toutes ces choses, l'Interprète les prit encore en particulier, et les mena d'abord dans un cabinet où il y avait un homme qui tenait un radloir en sa main, et dont les yeux étaient sans cesse penchés vers la terre. Il y avait aussi au dessus de lui quelqu'un tenant dans ses mains une couronne céleste et lui offrant de l'échanger contre l'instrument dont il avait coutume de se servir pour ramasser la boue. Mais notre homme ne daignait pas même tourner ses regards en haut, et ne tenait aucun compte de ce qu'on lui disait; il s'inquiétait seulement d'attirer à lui quelques brins de paille, des bûchettes, et la poussière de

la terre.

Ici, Christiana fit cette observation: Il me semble, dit-elle, que je comprends un peu ce que cela signifie; c'est l'image de l'homme du monde, n'est-ce pas, bon Monsieur?

Ce que tu dis est vrai, continua l'Interprète, et le radloir qu'il a dans sa main, n'est autre chose que son esprit charnel. Tu as remarqué que le but unique de ses efforts était d'entasser quelques brins de paille et un peu de boue; car son attention était tellement captivée par ces choses qu'il ne pouvait prêter l'oreille à celui qui l'appelait d'en haut. Eh bien! cela nous montre que le ciel n'est considéré par quelques-uns que comme une fable, et que les choses d'ici-bas sont, au contraire, regardées comme tout ce qu'il y a d'essentiel. Lorsque tu as vu ensuite que cet homme avait constamment les yeux baissés vers la terre, c'était afin que tu comprisses que les objets terrestres éloignent entièrement de Dieu le cœur de ceux qui s'y attachent.

— Ah! délivre-moi d'un tel penchant! s'écria alors Christiana.

— Cette prière, dit l'Interprète, est une arme dont on a fait si peu usage jusqu'ici qu'elle est presque rouillée. A peine en trouverait-on un entre mille qui sache bien dire cette autre prière: « Ne me donne ni pauvreté, ni richesse. » (Prov. XXX, 8.) La boue des rues est maintenant aux yeux du grand nombre, la seule chose qui mérite d'être recherchée.

Sur cela Miséricorde et Christiana se dirent en pleurant: Ce n'est, hélas! que trop vrai.

Dès que l'Interprète eut fini de leur expliquer cette figure, il les mena dans la plus belle chambre de la maison, et les invita ensuite à regarder de tous côtés pour voir s'il n'y aurait rien qui pût leur être utile. Elles parcoururent donc des yeux toute la chambre; mais elles ne purent absolument rien découvrir. Il n'y avait, en effet, qu'une araignée suspendue au mur, qui échappa même à leur attention.

Miséricorde rompant enfin le silence: Mais, Monsieur, il n'y a rien, s'écria-t-elle, tandis que Christiana avait la bouche close.

— Regarde bien, lui dit encore l'Interprète.

Elle se mit donc à considérer de nouveau avec attention, après quoi elle déclara n'avoir rien remarqué, sinon une laide araignée qui se tenait cramponnée au mur au moyen de ses pattes.

L'inter. Mais n'y a-t-il qu'une araignée dans toute cette vaste salle?

A ces mots, Christiana laissa tomber une larme de ses yeux, et donna elle-même la réponse suivante, car c'était une femme de grande pénétration: « Oui, mon Seigneur, il y en a ici plusieurs; et les araignées dont il s'agit sont même beaucoup plus venimeuses que celle-là. » Ce que l'Interprète ayant entendu il la regarda complaisamment en lui disant qu'elle avait bien jugé selon la vérité, que des créatures imparfaites, quelques beaux appartements que nous puissions habiter; mais que par

cette vilaine araignée, cette créature venimeuse, nous devons savoir comment s'exerce la foi, c'est ce qui n'était point entré dans mon esprit: nous voyons qu'elle travaille de ses mains, et habite jusque dans les palais somptueux des rois, en sorte que Dieu n'a rien fait en vain.

Ici, Miséricorde est toute confuse, et les jeunes garçons se couvrent la tête; car ils commençaient tous maintenant à comprendre l'énigme.

L'Interprète continua ainsi son discours: L'araignée, ainsi que vous le voyez, saisit les mouches avec ses pattes, et cependant elle a sa demeure dans les palais des rois. (Prov. XXX, 28.) Or, ces choses sont ainsi rapportées afin de vous montrer que, bien qu'il y ait encore en vous le venin du péché, vous pouvez cependant avoir votre demeure, et par la main de la foi, vous cramponner dans la plus belle chambre de la maison qui appartient au Roi de la Cité céleste.

Christ. Je faisais la même comparaison; cependant il m'eût été impossible de résoudre le problème d'une manière complète. Je pensais qu'il y a effectivement ressemblance entre nous et les araignées, attendu que nous ne sommes que des créatures imparfaites, quelques beaux appartements que nous puissions habiter; mais que par celle vilaine araignée, cette créature venimeuse, nous devons savoir comment s'exerce la foi, ce qui n'était point entré dans mon esprit: nous voyons qu'elle travaille de ses mains, et habite jusque dans les palais somptueux des rois, en sorte que Dieu n'a rien fait en vain.

Nos voyageurs furent satisfaits de cette interprétation. Quoi qu'il en soit, ils se regardèrent les uns les autres d'un air de surprise, et s'inclinèrent respectueusement devant l'Interprète.

Il les mena ensuite dans un autre appartement, et appela pour quelques instants leur attention sur un fait particulier. Il y avait là une poule en compagnie de ses poussins dont l'un alla boire dans un petit baquet; or, tandis qu'il buvait, il élevait par intervalles sa tête et ses yeux vers le ciel. Considérez, dit l'Interprète, ce que fait ce petit poussin, afin que vous appreniez, par son exemple, à être reconnaissants envers votre souverain Bienfaiteur, de telle sorte que, quand vous jouissez de ses bénédictions, vous n'oubliez pas de porter vos regards en haut. Voyez encore, dit-il, la conduite de cette poule envers ses poussins. Là-dessus, les pèlerins observèrent les mouvements de la poule, et s'aperçurent qu'elle procédait de quatre manières différentes envers ses petits. Elle les appelait d'abord par un gloussement ordinaire qui se répète fréquemment dans la journée; 2° elle leur adressait un appel spécial; mais cela n'avait lieu que par intervalles; 3° elle procédait sur un ton particulièrement tendre tandis qu'ils étaient recueillis sous ses ailes; (Matt., XXIII, 37.) 4° elle faisait entendre un cri d'alarme.

Maintenant, continua l'Interprète, représentez-vous la conduite de votre Roi par celle de cette poule, et faites un rapprochement entre ses sujets et les poussins; car l'un est l'emblème de l'autre. Dieu agit aussi envers les siens d'après une

méthode qui lui est propre. Par son appel ordinaire, il ne leur donne rien; par son appel spécial, il a toujours quelque chose à leur communiquer: il fait entendre aussi une douce voix à ceux qui se tiennent sous son aile, et il ne manque pas de donner le signal de l'alarme quand il voit venir l'ennemi.

J'ai préféré, mes bonnes amies, vous faire entrer dans la chambre où se trouve un tableau de toutes ces choses, pensant qu'un sujet ainsi approprié aux gens de votre sexe, vous serait plus facile à saisir.

Christ. Oh! je vous prie, Monsieur, faites-nous voir encore d'autres choses.

Il les mena donc dans un abattoir où le boucher était occupé à tuer une brebis. Ils virent cette brebis paisible subir patiemment son sort sous le tranchant du couteau. — Vous devez apprendre par là, dit l'Interprète, à souffrir l'outrage et la peine sans proférer aucune plainte. Considérez bien cette brebis: on l'égorge, on la dépouille de sa peau, et elle ne fait aucun effort pour se débattre, elle n'a pas même l'air de se plaindre. Votre Roi vous nomme ses brebis.

Après cela, il les conduisit dans son jardin qui était parsemé de fleurs très-diverses. — Voyez-vous bien tout ceci? dit-il. — Oui, répondit Christiana.

Sur cela il leur fit observer comment ces fleurs différaient entre elles par leur stature, leur qualité, leur couleur, leur odeur, leur vertu, et enfin comment quelques-unes excellaient sur les autres en tous points. Il leur dit aussi qu'elles demeuraient chacune à la place qui lui avait été assignée par le jardinier sans se quereller, ni se porter envie les unes aux autres.

De là, il les mena dans son champ qui avait été ensemencé de blé et d'autres grains. Ici, ils trouvèrent que les épis de blé avaient été totalement retranchés, de telle façon qu'il n'y restait plus que les tiges, ce qui donna lieu à une observation de la part de l'Interprète:

— Cette terre, dit-il, a cependant été labourée; elle a reçu de l'engrais et une bonne semence, mais que ferons-nous de cette paille?

— Il faut en brûler une partie, répliqua Christiana, et consommer le reste pour du fumier.

— Vous voyez que le fruit est la chose essentielle, et c'est là vraisemblablement ce que vous recherchez. Ainsi, parce qu'il ne s'y en trouve point, vous condamnez la récolte à être détruite par le feu, ou à être foulée aux pieds par les hommes. Prenez garde qu'en cela vous ne prononciez votre propre condamnation.

En revenant de la campagne ils aperçurent un petit rouge-gorge tenant à son bec une grosse araignée. Cet incident devait fournir matière à de nouveaux entretiens. Frappée de la contradiction, Miséricorde témoigna d'abord de sa surprise, tandis que Christiana dit avec exclamation: Combien ceci fait disparate chez un joli petit oiseau comme le rouge-gorge lui qui se distingue de tous les autres par le plaisir qu'il paraît prendre à entretenir une espèce de sociabilité avec les hommes! J'avais pensé jusqu'à présent que cet oiseau ne vivait que de miettes, ou de telle autre

nourriture également saine. Je ne l'aime plus comme auparavant.

A cela l'Interprète répondit: Ce rouge-gorge est une Image qui représente fidèlement certains gens qui font profession de religion et dont l'apparence vous trompe. Ils parlent de manière à se faire admirer; ils ont un extérieur agréable; mais comme l'écho, ils rendent les sons qu'ils ont reçus. En outre, ils ont l'air de porter beaucoup d'affection aux âmes sincères, et surtout de faire cause commune avec elles, comme si c'était dans leur nature de vivre sur les miettes de l'homme de bien. C'est ainsi encore qu'ils prétendent avoir droit à tous les prises chrétiens, et parce qu'ils s'introduisent si facilement dans la société des gens pieux ils s'imaginent pouvoir participer aux institutions du Seigneur - mais lorsqu'ils sont seuls, comme, le rouge-gorge, ils sont bien aise de gober les araignées! ils peuvent alors changer de régime, et boire l'iniquité comme l'eau. (Job, XV, 10.)

CHAPITRE SEPTIÈME

Suite aux instructions précédentes. — L'arbre vermoulu. — Le souper. — La musique. — Les pèlerins subissent un interrogatoire.



Uand ils furent de retour à la maison, le souper n'étant pas encore prêt, Christiana témoigna le désir de voir ou d'entendre quelque autre chose d'intéressant. Là-dessus, l'Interprète débuta de la manière suivante:

Il y a chez les femmes un désir d'avoir une belle parure; mais l'ornement qui leur est bienséant consiste dans l'incorruptibilité d'un esprit doux et paisible, qui est de grand prix devant Dieu. (I Pier., III, 4.)

Il est plus aisé de veiller pendant une nuit ou deux, que de le faire pendant toute une année; il est de même plus aisé de bien commencer dans la marche chrétienne, que d'y persévérer jusqu'à la fin.

Un capitaine de navire, au moment de la tempête, débarrasse volontiers son vaisseau de ce qui a le moins de valeur; et qui voudrait se défaire premièrement de ce qu'il a de plus précieux, si ce n'est l'homme insensé? (Matt., XVI, 26.)

Une seule fracture faite dans un vaisseau, occasionne la perte de tout l'équipage, et un seul péché attire sur l'homme une ruine totale.

L'homme qui oublie son ami se montre ingrat envers lui; mais celui qui oublie son Sauveur est impitoyable pour lui-même.

Celui qui espère avoir part au bonheur à venir, tout en continuant à vivre dans le péché, ressemble à l'homme qui sèmerait de l'ivraie dans l'espérance de remplir ses greniers de froment.

Plus la truie est grasse, et plus elle cherche à se vautrer dans le borbier; plus le bœuf est gras, et plus il folâtre en allant à la tuerie; plus l'homme voluptueux est en embonpoint, et plus il se trouve porté au mal.

Si quelqu'un veut bien vivre, qu'il fasse comme s'il en était à son dernier jour, et qu'il y pense sans cesse.

Si le monde auquel Dieu attache si peu de prix, est regardé par les hommes comme quelque chose de grande valeur, que doit être le ciel dont Dieu nous parle si avantageusement? pour lui; ils ont un beau feuillage tandis que leur cœur est comme un monde d'iniquité que Satan enflamme de ses dards.

S'il nous en coûte tant de quitter cette vie qui est accompagnée de tant de tourments, quelle ne doit pas être la vie d'en haut!

Chacun est porté à vanter la bonté des hommes, mais qui est-ce qui est touché, comme il devrait l'être, de la bonté de Dieu?

Il est rare que nous prenions un repas sans laisser quelque reste sur la table. Il y a de même en Jésus-Christ de quoi répondre par ses mérites et sa justice aux besoins de tout le monde, et même au delà de ce qu'il lui en faut.

Quand l'Interprète eut achevé de prononcer tous ces discours sentencieux, il les mena de nouveau dans son jardin, et attira leur attention sur un arbre qui était tout pourri à l'intérieur, bien qu'à le juger par l'écorce et par le feuillage, il fût l'un des plus beaux. — Que veut dire ceci? s'écria alors Miséricorde.

L'inter. Cet arbre qui vous charme par son aspect extérieur, porte en lui-même le principe de la mort, et ne saurait, dans cet état, produire de bons fruits. On peut lui comparer bien des gens qui sont plantés dans le jardin de Dieu. Ceux-ci ont une bouche qui parle éloquentement des choses de Dieu, mais ils ne veulent rien faire pour lui; ils ont un beau feuillage tandis que leur cœur est comme un monde d'iniquité que Satan enflamme de ses dards.

L'heure du souper étant alors venue, l'on s'occupa de dresser la table, et d'y mettre tout ce qui était nécessaire. Puis, lorsque l'un d'eux eut rendu grâce, ils s'assirent pour manger.

L'Interprète avait l'habitude d'égayer son monde pendant le repas en faisant exécuter des airs sur des instruments de musique. En conséquence, les musiciens se mirent à jouer chacun sa partie. Or, il se trouvait là une personne dont la voix était vraiment ravissante; elle chanta un cantique dont voici les paroles:

L'Éternel est mon seul soutien;
À lui s'adresse ma prière.
Je ne pourrai manquer de rien
Puisque j'ai le Dieu fort pour père.

Dès que le chant et la musique furent achevés, l'Interprète demanda à Christiana ce qui avait d'abord fait naître en elle le désir de se faire pèlerin. — C'est, répondit-elle, la perte de mon mari qui produisit mes premières impressions. Cette perte fut pour mon cœur une épreuve très-douloureuse; mais jusque-là

mon angoisse provenait d'une affection naturelle plutôt que d'une conviction de péché. Je me représentai ensuite les afflictions et le voyage de mon mari; et tandis que j'y réfléchissais, les torts que j'avais eus à son égard me revinrent à l'esprit. Le sentiment de ma culpabilité s'empara alors de ma conscience, et n'eût-ce été un songe qui fut le moyen de me procurer du soulagement, j'aurais probablement succombé sous le poids de la douleur, et me serais enfoncée dans le gouffre du désespoir. Ainsi, je vis dans mon songe quelqu'un qui, étant venu pour m'informer du bien-être actuel de mon mari, me remit une lettre de la part du roi de la contrée qu'il habite. Par cette lettre j'étais invitée à me rendre auprès de lui. Le songe, de même que la lettre, exerça sur mon âme une salutaire influence, et me détermina à prendre ce chemin.

L'Inter. Mais ne rencontrâtes-vous aucune opposition avant de partir?

Chris. Oui; une de mes voisines, madame Timide (elle était proche parente de celui qui aurait voulu persuader à mon mari de rebrousser chemin par crainte des lions), s'efforça de me décourager en se moquant de mon prétendu voyage désespéré, ainsi qu'elle se plaisait à l'appeler, et en me représentant les adversités et les tourments que mon mari eut à endurer sur la route. Je surmontai assez bien tout ceci; mais je fus troublée par un songe dans lequel m'apparurent deux individus dont le seul aspect m'aurait déjà saisie d'effroi. Je jugeai qu'ils étaient animés d'intentions malveillantes, et qu'ils avaient conspiré contre moi pour me faire échouer dans mon projet de voyage. Ceci m'avait singulièrement troublée, et même aujourd'hui encore, j'ai de la peine à en revenir. J'éprouve toujours une certaine inquiétude à l'approche de quelqu'un, craignant qu'il n'ait formé un complot contre moi, et qu'il ne cherche à me détourner du vrai chemin. Je puis dire à mon Seigneur (quoique je ne voulusse pas que tout le monde le sût) qu'entre ce lieu-ci et la porte par où nous sommes entrés dans la voie, nous avons eu à soutenir les assauts les plus terribles, au point qu'il nous a fallu crier au secours à plusieurs reprises.

L'inter. Ton commencement a été bon, mais ta dernière condition sera beaucoup accrue. (Job., VIII, 7.)

S'adressant ensuite à Miséricorde: Et toi, ma bien-aimée, qu'est-ce qui t'a déterminée à venir de ces côtés?

A ces mots, le rouge monta au visage de Miséricorde, elle devint toute tremblante et resta muette pendant quelques instants.

— Ne crains point, reprit l'Interprète; crois seulement, et dis ce que tu as à dire.

Elle commença donc à parler ainsi: En vérité, Monsieur, mon manque d'expérience me fait plutôt désirer de garder le silence, et je me sens toute troublée, car j'apprends d'être, en définitive, prise au dépourvu. Je ne puis parler de visions ni de songes comme mon amie Christiana; je ne sais pas non plus ce que c'est que

le regret d'avoir refusé le conseil de bons parents qui cherchent à vous mettre dans la bonne voie.

L'inter. Qu'est-ce donc, ma bien-aimée, qui t'a incitée à faire comme tu as fait?

Miser. Eh bien, quand notre amie faisait son paquet pour s'éloigner de la ville, le sort voulut que je vinsse lui faire visite avec une autre personne du voisinage. Nous entrâmes chez elle après avoir frappé à la porte de sa maison. Voyant, par l'empressement qu'elle mettait à régler ses affaires, qu'elle se disposait à partir, nous lui demandâmes, saisies d'étonnement, ce qu'il y avait de nouveau. Elle nous avoua que son intention était de se rendre auprès de son mari; or, pendant qu'elle nous racontait ces choses, il me semblait que mon cœur brillait au dedans de moi, et je disais en moi-même que si ce qu'elle nous disait était vrai, je quitterais mon père et ma mère, et mon pays natal, pour suivre Christiana.

Je l'interrogeai touchant la vérité de ces choses, et lui demandai de me laisser partir avec elle; car j'ai toujours vu depuis lors qu'il n'est aucune habitation de notre ville qui ne soit menacée d'une ruine certaine. Enfin, je me mis en route pour la Cité céleste, le cœur angoissé, — non que je manquasse de bonne volonté pour entreprendre le voyage, mais parce que je laissais derrière moi un grand nombre de mes amies. J'ai donc suivi Christiana de tout mon cœur, et veux persévérer avec elle afin que je voie son mari et son roi, si cela m'est possible.

L'inter. Le commencement de ton voyage est bon, car tu as ajouté foi à la vérité. Tu as fait comme Ruth qui, à cause de l'affection qu'elle portait à Nahomi et à l'Éternel son Dieu, quitta son père et sa mère, et le pays de sa naissance pour aller vers un peuple qu'elle ne connaissait point. « L'Éternel récompense ton œuvre, et que ton salaire soit entier de la part de l'Éternel, le Dieu d'Israël, sous les ailes duquel tu t'es venue retirer! » (Ruth, II, 11, 12.)

CHAPITRE HUITIÈME

Miséricorde jouit de l'assurance de son salut. - Les pèlerins sont sanctifiés; - ils sont scellés de l'Esprit; - ils ont revêtu Christ. - L'Interprète leur adjoint Grand-Cœur pour guide.



n avait fini le souper, et nos gens se préparaient à la retraite. Il fut décidé que les femmes auraient chacune un lit particulier, et que les enfants coucheraient ensemble. Mais il arriva que dans la nuit, Miséricorde ne pouvait dormir à cause de la joie qu'elle éprouvait, car les doutes et la crainte de ne pouvoir atteindre le but, avaient été entièrement bannis de son esprit. Elle veillait, en bénissant et louant Dieu qui lui avait accordé une si grande faveur.

Ils se levèrent à l'aube du jour; et comme ils se disposaient à partir, l'Interprète les engagea à retarder un peu leur départ, leur faisant observer qu'il ne convenait

pas de quitter ce lieu sans se mettre bien en ordre. S'adressant alors à la jeune fille qui la première était venue leur ouvrir la porte: Conduis-les, dit-il, jusqu'au bassin qui est au bout du jardin. Puis, tu les laveras et tu ôteras la poussière qui s'est attachée à eux durant le voyage. Ainsi, Simplicité leur fit traverser le jardin, et les mena jusqu'au réservoir. Là, elle leur expliqua pourquoi et comment ils devaient être nettoyés, selon l'ordre que le maître en a donné pour eux comme pour tous ceux qui s'arrêtent chez lui dans le cours de leur pèlerinage. Ils descendirent donc dans l'eau et furent lavés, tant les femmes que les enfants. Dès qu'ils eurent accompli cet acte, ils ne se trouvèrent pas seulement frais et propres, mais aussi bien ranimés et fortifiés dans tous leurs membres. En sorte que quand ils rentrèrent, ils avaient meilleure grâce que lorsqu'ils étaient sortis.

Ils étaient déjà de retour à la maison, lorsque l'Interprète les prit en particulier, et s'écria en les regardant: Vous voilà « frais comme l'aube du jour! » Ensuite il se fit apporter le cachet dont il avait coutume de se servir pour sceller ceux qui avaient été plongés dans son réservoir. Il mit donc la marque sur eux afin qu'on put les reconnaître partout où ils iraient. Or, sur le sceau était gravé le mémorial de la pâque que les enfants d'Israël mangèrent quand ils sortirent du pays d'Égypte. (Exode XIII, 8, 14.) Ils furent donc marqués au front, ce qui ajouta considérablement à leur beauté, car cette marque ainsi placée, leur servait d'ornement. Ceci leur donnait en même temps un ton de gravité, et rendait leur visage semblable à celui des anges.

L'Interprète ordonna ensuite à la jeune fille qui assistait les femmes, d'aller chercher dans le vestibule des habits pour en couvrir les pèlerins. Ayant donc apporté des vêtements, elle leur commanda de s'en revêtir après les avoir déployés devant eux: c'étaient des robes de fin lin, blanc et pur. Quand les femmes se furent ainsi parées, l'on eût dit qu'elles étaient un sujet de terreur l'une à l'autre, car elles ne pouvaient point voir en elles cette gloire que chacune voyait chez l'autre. Il en résulta qu'elles commencèrent par estimer autrui plus excellent que soi-même. Elles raisonnaient entre elles de cette manière: « Vous êtes plus belle que moi, » à quoi l'autre répondait: « Non, vous avez meilleure façon que moi. » Les garçons n'étaient pas moins étonnés de voir quel changement il venait de s'opérer en eux.

Après cela, l'Interprète fit appeler l'un de ses hauts employés, un nommé Grand-Cœur, auquel il donna ordre de ceindre une épée, et de prendre un casque et un bouclier. Voici, lui dit-il, ces miennes filles que tu vas accompagner et conduire jusqu'à la maison Plein-de-Beauté, qui est le lieu où elles devront d'abord s'arrêter pour reprendre des forces. Le conducteur prit son armure et se mit à marcher devant elles. — Bien vous soit! ajouta l'Interprète. Tous les gens de la maison les accompagnèrent également de leurs meilleurs souhaits.

Puis, nos pèlerins se mirent en route en chantant:

Ici, pour la deuxième fois,
Dans le cours de notre voyage,
Nous avons entendu la voix

De celui qui nous dit: courage!
Ici, par le Seigneur guidés,
Ici, nous furent révélées
Les bonnes choses encore cachées,
A ceux qui nous ont précédés.

CHAPITRE NEUVIÈME

Considérations sur l'œuvre du Christ. — La joie qui en découle pour l'âme. — Conclusion.

Je vis ensuite dans mon songe qu'ils continuaient leur chemin, et Grand-Cœur allait toujours devant eux. Ils arrivèrent enfin à l'endroit où Chrétien laissa tomber dans un sépulcre le fardeau qu'il portait sur ses épaules. Ils firent donc ici une halte, et bénirent Dieu.

— Maintenant, dit Christiana, je retrouve le souvenir de ce que l'on nous disait à la Porte-étroite, savoir, que nous aurions le pardon par la parole, c'est-à-dire par la promesse; et par le fait, c'est-à-dire par l'acte au moyen duquel il est obtenu. Pour ce qui a rapport à la promesse, je crois en savoir quelque chose; mais quant au moyen qui nous assure le pardon, c'est à vous, monsieur Grand-Cœur, qui êtes parfaitement instruit là-dessus, à nous en entretenir, s'il vous plaît.

Grand-Cœur. Le pardon qui s'obtient par le fait, est un pardon acquis par quelqu'un à la place d'un autre qui en a besoin. Celui qui procure le pardon, n'est pas la personne pardonnée, remarquez-le bien, mais il nous l'assure par un moyen efficace. Donc, pour rendre la question plus générale, le pardon que vous et Miséricorde, de même que les enfants, avez reçu d'un autre, est le résultat de l'œuvre accomplie par celui qui vous a laissés entrer par la porte, et cela de deux manières. Il a satisfait à la justice pour vous protéger, et il a versé son sang pour vous laver de vos péchés.

Christ. Mais si nous sommes revêtus de sa justice, de quoi sera-t-il revêtu lui-même?

Gr.-Cœur. Sa justice surpasse tout ce que l'on peut concevoir, et fait plus que de combler la mesure nécessaire pour vous et pour lui-même,

Christ. Expliquez-nous cela, je vous prie.

Gr.-Cœur. De tout mon cœur; mais je dois vous dire d'entrée que celui dont nous parlons n'a pas son pareil. Il a deux natures dans une même personne, natures que l'on peut facilement distinguer, mais qu'il est impossible de séparer. Chacune

d'elles a une justice qui lui est propre, et chaque justice est essentielle à sa nature; de sorte que l'on ne peut pas plus séparer la justice de chacune de ces natures qu'on ne peut anéantir la nature elle-même. Mais cette justice qui est inhérente aux deux natures, c'est-à-dire, à sa divinité et à son humanité, n'est pas précisément ce dont nous sommes rendus participants, ni ce en vertu de quoi nous possédons la vie et devenons justes. Il a donc une autre justice qui se rattache à l'obéissance ou à l'accomplissement de la volonté révélée de Dieu; et c'est celle-ci que le pécheur reçoit par imputation, et en vertu de laquelle ses péchés sont couverts. Ces pour cela qu'il est dit: « Car, comme par la désobéissance d'un seul homme plusieurs ont été rendus pécheurs, ainsi par l'obéissance d'un seul plusieurs seront rendus justes. » (Rom., V, 19.)

Christ. Mais est-ce que les autres justices ne sont d'aucune utilité pour nous?

Gr.-Cœur. Oui, car bien qu'elles soient deux attributs essentiels de l'Homme-Dieu, nécessaires à son œuvre, et incommunicables, cependant c'est en vertu de celles-là que la justice justifiante remplit efficacement son but. La justice de sa divinité rend son obéissance effective; la justice de son humanité donne vertu à son obéissance pour justifier.

Ainsi donc, il y a une justice dont Christ, l'Homme-Dieu, n'a nullement besoin en ce qui le concerne personnellement, et dont il peut, par conséquent, disposer en faveur de ceux qui ont besoin d'être justifiés. C'est pourquoi elle est appelée « le don de la justice, » et aussi « une justice justifiante. » (Rom., V, 17, 18.) Puisque le Seigneur Jésus-Christ s'est soumis à la loi, il faut qu'aux termes mêmes de cette loi, celui qui a deux habits en donne un à celui qui n'en a pas; car la loi ne l'oblige pas seulement à « accomplir toute justice, » mais aussi à exercer la charité. Or, le Seigneur a véritablement deux habits: un pour lui-même, un dont il peut se passer et qu'il donne à ceux qui en manquent. Voilà comment le pardon vous est accordé, à vous, Christiana, Miséricorde, et à tous ceux qui sont ici, étant le fait d'une œuvre accomplie par un autre. Le Christ, votre Seigneur, est celui qui a fait et accompli ce que maintenant il donne au premier venu qui implore sa grâce.

Mais je puis encore vous dire que pour nous procurer ce pardon, il a fallu qu'il offrît à Dieu un sacrifice coûteux pour payer la rançon, de même qu'il a fourni un manteau de justice pour nous en couvrir. Le péché nous avait placés sous les coups inexorables d'une juste loi; de sorte qu'il était nécessaire que quelque chose de grand prix fût présenté à Dieu et accepté par lui, pour les fautes que nous avions commises, afin que nous fussions par là délivrés de la malédiction prononcée par la loi. Or, cette chose de grand prix, c'est le sang de votre Seigneur qui vint pour être votre substitut et votre garant, et qui souffrit la mort à votre place, à cause de vos transgressions. Ainsi, il vous a rachetés de vos péchés par son sang, et vous a revêtus de sa sainte justice. (Rom., VIII, 34; Galat., III, 13.) Il s'ensuit que Dieu vous tient quittes, et qu'il ne vous infligera aucune peine quand il viendra pour

juger le monde.

Christ. Excellent! je vois maintenant qu'il importe beaucoup de comprendre comment on est pardonné par la parole et par le fait. Bonne Miséricorde, tâchons de nous rappeler cela. Et vous, mes enfants, gardez-le aussi dans votre souvenir. — Mais, Monsieur, n'est-ce pas cette vérité même qui débarrassa mon brave Chrétien de son pesant fardeau, et qui le fit tressaillir de joie?

Gr.-Cœur. Oui, c'est en croyant à de telles vérités qu'il parvint à délier ses cordes, chose qu'il n'aurait jamais pu faire autrement. De même, s'il fut obligé de porter son fardeau jusqu'à la croix, c'était afin qu'il pût connaître par expérience la force de ces vérités.

Christ. C'est bien ce que je pensais; cependant, si tout à l'heure je sentais déjà mon cœur à l'aise et dans la joie, maintenant je me trouve dix fois plus heureuse; et je suis persuadée, d'après ce que j'éprouve (quoique je sois encore bien peu avancée dans cette expérience), qu'un homme qui gémirait au milieu de ce monde, sous le poids le plus accablant, trouverait ici un véritable soulagement, et que s'il pouvait voir et croire, seulement au même degré, ce que je vois et crois en ce moment, sa joie irait peut-être jusqu'au transport.

Gr.-Cœur. La vue et la considération de ce que Jésus a fait, ne nous procurent pas seulement une consolation en nous délivrant de cet état d'angoisse, mais elles engendrent en nous une nouvelle affection; car, qui ne se sentirait pas pénétré d'amour en voyant de quelle manière et par quels moyens Jésus a opéré notre rédemption?

Christ. Oui, vraiment; il me semble que mon cœur se fond au dedans de moi en pensant qu'il a dû verser son sang pour moi. Oh! quel tendre ami! oh! que je te bénisse, toi qui es si digne de me posséder; car tu m'as rachetée. Tu t'es acquis tous les droits sur mon cœur, puisque, pour m'avoir, tu as donné plus de dix mille fois ce que je vau. Ce n'est pas étonnant que les yeux de mon mari se soient mouillés de larmes, et que ses pieds aient été rendus si agiles à la course par la vue de tant d'amour. Je suis toute ravie par la pensée que je serai un jour avec lui. Mais que j'étais donc vile et coupable de le laisser partir seul! O Miséricorde, plût à Dieu que ton père et ta mère fussent ici, ainsi que madame Timide! Tiens, je souhaiterais de tout mon cœur que madame la Volupté elle-même fût ici. Elles trouveraient toutes de quoi faire battre leur cœur, et il est certain que la lâcheté de l'une, ni l'abominable convoitise de l'autre, ne seraient capables de leur faire abandonner le chemin du vrai bonheur pour s'en retourner chez elles.

Gr.-Cœur. Vous parlez à cette heure, avec une ardente affection. Pensez-vous qu'il en sera toujours ainsi de votre ferveur? D'ailleurs, ce n'est pas une chose qui se communique à tout le monde. Même, parmi ceux qui ont vu mourir Jésus, il y en avait qui se tenaient près de la croix, qui voyaient le sang jaillir de son côté percé, et qui cependant étaient bien loin d'une telle expérience; car, au lieu de se

lamentent, ils se moquaient de lui, et au lieu de devenir par la suite ses disciples, ils ne firent qu'endurcir davantage leur cœur contre lui. D'où je conclus, mes bonnes amies, que ce que vous éprouvez, est l'effet d'une impression particulière produite par la vue de ce dont je viens de vous parler. Souvenez-vous de ce qui a été dit au sujet de la poule, savoir: que par son appel ordinaire, elle ne donne aucune nourriture à ses poussins. Ce que vous avez reçu est donc une grâce spéciale.

CHAPITRE DIXIÈME

Exemple de l'Inconsidéré, du Paresseux et du Téméraire. — Les temps difficiles sont caractérisés par un mélange d'erreur et de vérité, par le formalisme et l'hypocrisie. — Moyens d'éviter les chemins périlleux.

Je vis ensuite qu'ils continuèrent leur chemin jusqu'à l'endroit où l'Inconsidéré, le Paresseux et le Téméraire s'étaient endormis lorsque Chrétien vint à passer par là. Voici, ils étaient maintenant pendus sur un gibet de l'autre côté de la route!

Ici, Miséricorde demanda à celui qui était leur protecteur et leur guide, quels étaient ces trois personnages, et pour quel motif ils ont été mis au supplice.

Gr.-Cœur. Ce sont des gens de basse extraction; ils n'avaient pas la moindre intention de se faire pèlerins, et auraient fait tout leur possible pour empêcher d'autres de le devenir. Ils étaient amateurs de la paresse et de la folie, et cherchaient à se faire imiter de quiconque voulait les écouter. Nonobstant, ils portaient leurs semblables à présumer d'eux-mêmes, en leur insinuant que d'une manière ou d'une autre ils parviendraient facilement au but. Lorsque Chrétien arriva dans ce lieu, il les trouva plongés dans un profond sommeil, et maintenant, à votre tour, vous les voyez à la potence.

Miser. Mais réussirent-ils jamais à faire partager leur opinion à quelqu'un?

Gr.-Cœur. Oui; plusieurs ont été détournés par eux du bon chemin. Ils persuadèrent un nommé Lenteur qui se laissa aussi entraîner par leur exemple. Ils prévalurent encore sur quelques autres, tels que Courte-Haleine, Sans-Cœur, Aimant-la-Convoitise, Dormeur, et une jeune femme nommée Stupidité. Ils ont d'ailleurs rendu un bien mauvais témoignage à notre Seigneur en le représentant devant les autres comme un homme dur. Ils ont même discrédité le bon pays en disant qu'il n'a pas la moitié des avantages que quelques-uns lui prêtent. Enfin, ils n'ont pas craint d'avilir les serviteurs du Très-Haut, et de considérer les meilleurs d'entre eux comme des gens importuns et oisifs, qui s'ingèrent dans les affaires d'autrui. Ils auraient appelé, par exemple: le pain de Dieu, des gousses; les consolations de son peuple, des illusions; le travail et les combats des pèlerins, des niaiseries.

Christ. Ah! s'ils ont eu une conduite si indigne, je ne les plains pas; ils ont bien mérité ce qui leur est arrivé. De plus, je regarde comme une bonne chose qu'ils

aient été mis en spectacle tout près du grand chemin, afin que ceux qui viendront à passer par là, prennent garde à eux-mêmes et profitent de l'avertissement. Mais n'aurait-on pas également bien fait de graver leurs crimes sur une colonne de fer ou d'airain, et d'en perpétuer la mémoire dans tous les lieux où ils commirent leurs méchancetés, afin que s'il y a encore des gens de leur espèce, ils soient amenés à réfléchir sur le danger qu'ils courent?

Gr.-Cœur. C'est précisément ce que l'on a fait, et pour vous en convaincre vous n'avez qu'à avancer un peu vers la muraille.

Miser. Eh bien! qu'ils demeurent pendus, que leur nom périsse, et que leurs crimes témoignent à jamais contre eux! Je crois que nous pourrions nous féliciter de ce qu'ils ont été exécutés avant notre arrivée dans ce lieu; car qui peut dire tout le mal qu'ils étaient capables de faire à de pauvres femmes comme nous?

Ayant dit cela, elle en lit le sujet d'un cantique dont voici les paroles:

Vous voilà donc tons trois à la potence;
Par le péché vous êtes réunis.

Or, Dieu vous montre ici votre impuissance:
Vous fîtes mal, et vous êtes punis.

Et vous servez d'exemple aux ennemis
Du pèlerin qui vers Dieu s'achemine.
Vous qui voulez l'égarer en chemin,
Méchants esprits que le démon domine,

Si vous voulez fuir une triste fin
Ne faites plus la guerre au pèlerin.
Et toi, mon âme, à ces méchants prends garde;
Car ils sont ennemis de toute sainteté.
Cours au Seigneur, il t'aime, il te regarde ..
Par son amour le juste est abrité.

Puis, ils continuèrent leur chemin jusqu'à ce qu'ils arrivèrent au pied du coteau des Difficultés. Leur fidèle ami, M. Grand-Cœur, eut encore occasion de leur raconter les aventures de Chrétien en cet endroit. Il les conduisit d'abord vers la fontaine où Chrétien était venu se rafraîchir avant de monter la colline. A cette époque, dit-il, l'eau que vous voyez ici était limpide et bonne, mais aujourd'hui, elle est toute bourbeuse, comme si quelqu'un en y jetant de la terre avec les pieds, eût voulu la troubler à dessein pour empêcher les voyageurs de s'y désaltérer. (Ezéch., XXXIV, 18.) Sur quoi Miséricorde fit éclater sa surprise, et dit: Comment se fait-il qu'il y ait des gens qui portent l'envie à ce point! — Mais tout ira

bien pour vous, reprit le guide, si seulement vous avez le soin de mettre de cette eau dans un vase convenablement préparé, car il arrivera par ce moyen que la terre formera son dépôt de telle façon que l'eau en deviendra plus claire. Christiana et ses compagnons suivirent donc cette prescription, c'est-à-dire qu'ils puisèrent de l'eau, la versèrent dans un vase de terre, et la laissèrent s'y clarifier jusqu'à ce que toutes les impuretés eussent tombé au fond. Il résulta de ce procédé qu'ils purent tous se rafraîchir.

Il leur montra ensuite les deux sentiers détournés qui se trouvent au pied du coteau, et où le Formaliste, et l'Hypocrite s'étaient égarés. Ce sont là des chemins dangereux, dit-il, où vinrent se perdre deux individus qui avaient résolu d'y marcher quand Chrétien les y rencontra. Bien que ces chemins aient été depuis lors interceptés, comme vous le voyez, par des chaînes, des piliers et des fosses, cependant il y en a qui sont assez téméraires pour s'y engager plutôt que de se donner la peine de monter la colline.

Christ. « La voie de ceux qui agissent perfidement est raboteuse. » (Prov, XIII, 15.) C'est encore une chose merveilleuse qu'ils puissent s'y fourvoyer sans craindre de se casser le cou.

Gr.-Cœur. Ils s'exposeront au danger plutôt qu'ils ne le fuiront, et si même il arrive que l'un des serviteurs du Roi les aperçoive, les appelle, et cherche à leur montrer qu'ils prennent une fausse route, ils répondront par des railleries ou bien ils diront: « Quant à la parole que tu nous as dite au nom de l'Éternel, nous ne t'écouterons point, mais nous ferons assurément tout ce qui est sorti de notre bouche. » (Jérém., XLIV, 16, 17.) Il y a plus: Si vous jetez les yeux un peu plus loin, vous remarquerez qu'indépendamment des signaux que nous avons indiqués, les chemins sont obstrués par une haie d'épines qui les bouche de tous côtés. (Osée, II, 6.) Malgré cela, il y a bien des gens qui préfèrent aller dans cette direction.

Christ. Ce sont des paresseux; ils n'aiment pas se donner la moindre peine, le chemin par où il faudrait monter leur déplaît souverainement. Ici l'on voit encore s'accomplir ce qui est écrit à leur sujet: « La voie du paresseux est comme une haie de ronces. » (Prov. XV, 19.) La vérité est qu'ils choisissent les mauvais chemins et se laissent prendre dans les pièges, plutôt que de gravir la colline et de suivre le chemin qui aboutit à la Cité céleste.

Nos pèlerins marchèrent donc en avant, et eurent bientôt gagné du chemin en suivant la montée. Cependant, ils n'étaient pas encore parvenus au sommet du coteau, que Christiana commença à être essoufflée. Holà, s'écria-t-elle; c'est ici une rude, montée. Il n'est pas étonnant que ceux qui tiennent au bien-être matériel de cette vie plus qu'aux intérêts de leurs âmes, préfèrent suivre un sentier plus commode. — Il faut que je m'asseye, reprit à son tour Miséricorde. — Enfin le plus jeune des enfants se mit aussi à crier de fatigue.

Grand-Cœur les exhorta à prendre courage: Venez, dit-il; ne vous arrêtez pas

ici, car un peu plus haut nous trouverons une loge que notre prince a fait construire pour le repos des pèlerins. Il prit ensuite le tout petit garçon par la main afin de le conduire jusque-là.

Quand ils furent arrivés au lieu où était la loge, chacun fut bien aise de s'asseoir et de se reposer, car ils étaient accablés de lassitude et de chaleur. Ici Miséricorde se prit à dire: Que le repos est doux pour ceux qui sont fatigués! (Matt., XI, 28.) Et combien grande est la bonté du Prince des pèlerins qui leur fait trouver en cet endroit un repos si délicieux! J'ai beaucoup entendu parler de cette haute retraite, mais jusqu'à présent je ne l'avais jamais vue. Gardons-nous bien, toutefois, de nous livrer au sommeil par ici, car j'ai appris qu'il en avait beaucoup coûté au pauvre Chrétien pour s'y être endormi.

CHAPITRE ONZIÈME

Difficultés vaincues. — L'âme recueillie jouit des faveurs qu'elle a reçues. — Suites d'un oubli ou d'une négligence. — Le chemin est difficile à retrouver quand tout est en désordre. — La fidélité mise à l'épreuve. Il faut la sagesse et le courage d'un Grand-Cœur pour combattre le géant Sanguinaire.



rand-Cœur, s'adressant ensuite aux plus faibles d'entre eux: Eh bien! mes petits amis, leur dit-il, comment cela Vous va-t-il? Quelle idée vous faites-vous maintenant du pèlerinage?

Monsieur, lui répondit le plus jeune, je croyais un moment ne pouvoir plus y tenir; je vous remercie de ce que vous m'avez tendu la main alors que j'en avais un si pressant besoin. Je me souviens à cette heure de ce que ma mère me disait souvent, savoir: que le chemin du ciel est comme une échelle, tandis que le chemin de l'enfer est comme une descente rapide. Mais j'aime mieux monter par degrés l'échelle qui mène à la vie, que de descendre par le chemin de la mort.

Miser. Cependant, le proverbe dit qu'il est plus aisé de descendre que de monter.

— Oui, répliqua Jacques (car il se nommait ainsi); mais la descente est autant dangereuse que la montée est difficile, et le jour vient où, selon moi, il sera infiniment plus pénible de descendre que de monter.

Gr.-Cœur. Ta réflexion est juste, mon garçon; je suis satisfait de la réponse que tu viens de lui donner. — On vit alors un sourire effleurer les lèvres de Miséricorde, tandis que le jeune homme ne put s'empêcher de rougir.

Christ. Eh bien! Ne prendriez-vous pas quelque chose pour vous rafraîchir la bouche pendant que vous laissez reposer vos jambes? J'ai ici quelque peu de grenade que M. l'Interprète m'a mis entre les mains au moment même où je prenais congé de lui; il m'a donné aussi un flacon de liqueur et un rayon de miel.

Miser. Je présumais qu'il voulait vous donner quelque chose, quand il vous a appelée en particulier.

— Oui, dit une autre voix, il a eu vraiment cette bonté-là.

Christ. Quoi qu'il en soit, ce qui a été résolu arrivera: il faut que tu partages avec moi le bien que je possède, selon la promesse que je te fis dès le premier jour, quand nous quittâmes ensemble le pays; car tu mis beaucoup de bonne volonté à devenir ma compagne!

Là-dessus, elle leur distribua de ses provisions. Puis, se tournant vers M. Grand-Cœur: Monsieur, lui dit-elle, ne voulez-vous pas faire comme nous? à quoi il répondit: Vous autres, vous êtes obligés de continuer votre chemin, tandis que je vais bientôt m'en retourner. Vous avez là des mets excellents; puissiez-vous en tirer un bon parti. Pour moi, quand je suis à la maison, je me nourris tous les jours de ces choses.

Quand ils eurent mangé et bu, et qu'ils eurent passablement causé entre eux, le guide remarqua que le jour étant sur son déclin, il était nécessaire de se préparer au départ. Ils se levèrent donc, et partirent. Les plus jeunes marchaient devant. Or, il était arrivé que Christiana avait oublié de prendre sa bouteille. Elle fut par conséquent obligée de l'envoyer chercher par l'un de ses garçons. Ici, Miséricorde remarqua que le lieu était loin de leur être favorable. C'est là, dit-elle, que Chrétien perdit son témoignage, et c'est encore là que Christiana vient de perdre sa bouteille. Elle s'adressa ensuite au guide pour savoir ce qu'il en fallait conclure.

Gr.-Cœur. C'est dans le sommeil et dans l'oubli qu'il faut chercher la cause de tous ces tourments. Quelques-uns dorment quand ils devraient veiller, et d'autres oublient quand ils devraient garder le souvenir. C'est là ce qui explique pourquoi quelques voyageurs sont souvent en retard pour certaines choses, après avoir été à leur aise dans des lieux comme celui-ci. Les pèlerins devraient sans cesse veiller et se rappeler ce qu'ils ont déjà reçu dans leurs moments les plus heureux. C'est souvent parce qu'ils ont été négligents sur ces points que leur joie se change en tristesse, et leur sérénité s'assombrit: témoin la circonstance de Chrétien en ce même endroit.

Dès qu'ils furent arrivés au lieu où le Timide et le Défiant étaient venus à la rencontre de Chrétien pour l'engager à rebrousser chemin par la crainte des lions, ils aperçurent une espèce de potence devant laquelle était dressée une enseigne portant cette inscription:

Que celui qui vendra à passer par ici Prenne garde à son cœur et à sa langue,

De peur qu'il ne lui arrive

Ce qui est arrivé à plusieurs en d'autres temps.

Les paroles qui se lisaient au dessus de l'enseigne, étaient celles-ci: « Cette potence a été élevée pour servir d'avertissement à tous ceux qui vont en pèlerinage, et leur rappeler que ce n'est pas impunément que quelqu'un refuse de poursuivre

son chemin par motif de défiance ou de timidité. C'est ici que le Timide et le Défiant furent punis en ayant la langue brûlée avec un fer chaud, pour avoir voulu empêcher Chrétien de poursuivre son voyage. »

Tout cela, dit Miséricorde, a certainement beaucoup de rapport avec ce langage du Bien-aimé: « Que te donnera, et à quoi te profitera la langue trompeuse? Ce sont des flèches aiguës tirées par un homme puissant, et des charbons de genièvre. » (Psau. CXX, 3, 4.)

Cependant ils continuèrent à marcher jusqu'à ce qu'ils se trouvèrent à la vue des lions. Or, M. Grand-Cœur était un homme fort, en même temps que courageux; en sorte qu'il n'avait pas à redouter l'approche des lions. Malgré cela, les enfants qui s'étaient le plus avancés du lieu occupé par ces bêtes féroces, se hâtèrent de rebrousser chemin, car ils étaient tout épouvantés. Ils s'en retournèrent donc bien vite, et se placèrent derrière les autres.

Sur cela le guide leur dit en souriant: Voyez donc, mes enfants, comme vous aimez à vous mettre en avant lorsque vos yeux n'aperçoivent aucun danger, et combien vous aimez à rester en arrière dès que les lions paraissent devant vous!

Puis, M. Grand-Cœur voulant frayer la voie aux pèlerins, tira son épée comme pour défier les lions. Mais, comme ils allaient en avant, il survint tout à coup un individu qui paraissait vouloir faire cause commune avec les lions. Il s'adressa au guide en ces termes: Dans quelle intention es-tu venu ici? Cet homme était Sanguinaire surnommé le Reçigné. Il appartenait à la race des géants, et en voulait à la vie des pèlerins. Le guide, indigné de ses arrogantes paroles, lui répondit en ces termes:

— Ces femmes et ces enfants vont en pèlerinage, et c'est ici le chemin qu'ils doivent suivre, et ils le suivront malgré toi et tes lions.

Sanguinaire. Ce n'est pas ici le chemin, et je leur défends d'y passer. Je suis venu dans l'intention de m'opposer à eux; c'est aussi pour cela que j'ai pris le parti des lions.

Pour dire la vérité, le chemin était devenu, en quelque sorte, impraticable. Depuis longtemps il était si peu fréquenté à cause du rugissement des lions qu'il avait fini par se couvrir d'herbes et de broussailles, ce qui le rendait méconnaissable.

Christ. Quoique les grands chemins du Roi soient depuis longtemps déserts, et que les voyageurs aient été, dans les siècles passés, induits à prendre des voies détournées, ce n'est pas une raison pour que les choses marchent de cette manière, maintenant que « j'ai été suscitée pour être mère en Israël. » (Juges, V, 6, 7.)

Cet homme de sang, ayant juré par les lions qu'il en serait toujours ainsi, les invita encore à se détourner, et leur déclara que le passage était absolument interdit. Là-dessus le guide se disposa à l'attaquer, et commença par lui porter un coup d'épée; il fit si bien que, du premier coup, il obligea son adversaire de battre en retraite.

— Veux-tu donc me tuer sur mon propre terrain, s'écria alors celui qui faisait cause commune avec les lions ?

Gr.-Cœur. Nous sommes dans le sentier de notre Souverain, et c'est là que tu as eu l'audace de poster les lions ! Mais qu'importe ? ces femmes et ces enfants, tout faibles qu'ils sont, n'en poursuivront pas moins ce chemin, quels que soient les efforts que vous tentiez pour les en empêcher.

Cela dit, il dirigea sur lui un second coup, et le lui appliqua avec tant de force qu'il le fit tomber sur ses genoux, brisa son boudier, et lui cassa un bras. Dès lors le géant se mit à rugir d'une manière affreuse, au point que les femmes en furent comme saisies de frayeur; cependant elles éprouvèrent une grande satisfaction quand elles le virent étendu par terre. Or, les lions se trouvaient enchaînés; de sorte qu'ils ne pouvaient rien faire par eux-mêmes. C'est pourquoi, lorsque le vieux Rechigné qui avait pris part à leur conspiration, ne donna plus aucun signe de vie, Grand-Cœur dit aux pèlerins: venez maintenant, et suivez-moi, car il ne vous arrivera aucun mal.

Ils se mirent donc à marcher tous ensemble; mais les femmes tremblaient de tous leurs membres quand elles vinrent à passer à côté des lions; les enfants aussi pâlirent comme la mort. Quoi qu'il en soit, ils passèrent tout près d'eux sans en recevoir aucun mal.

CHAPITRE DOUZIÈME

Les pèlerins arrivent à la loge du Portier. — Grand-Cœur prend congé d'eux. — Bon accueil du chef de la famille. — L'agneau pascal. — Une vision. — L'âme réveillée recherche les vertus chrétiennes.

Ils se hâtèrent d'arriver à un endroit d'où ils pouvaient voir la loge du Portier; ils se sentirent d'autant plus pressés d'y arriver qu'ils savaient combien il est dangereux de se trouver par là, surtout quand on y est surpris par la nuit. Ils allèrent donc jusqu'à la porte, et le Portier ayant entendu frapper, demanda qui était là. A peine le guide eut-il prononcé les mots: « C'est moi, » que son ami le reconnut au ton de sa voix. (Car le guide, en sa qualité de conducteur de pèlerins, avait souvent eu occasion de s'y présenter.)

Le Portier s'empressa donc de descendre, et ayant ouvert la porte, il n'aperçut d'abord que le guide, les femmes se tenant derrière lui. — Eh ! monsieur Grand-Cœur, quelle affaire vous amène par ici si tard ?

Gr.-Cœur. J'ai été chargé de la conduite de quelques pèlerins, et il faut que, selon le commandement de mon maître, ils logent ici cette nuit. Je serais arrivé il y a déjà quelque temps, si je n'avais eu à combattre un géant qui s'est fortement opposé à notre passage. Mais après une lutte longue et pénible, j'ai fini par le vaincre, et m'étant débarrassé de lui, j'ai pu continuer mon chemin, et amener les

pèlerins en sûreté jusqu'ici.

Le Portier. Ne voulez-vous pas entrer et demeurer chez nous jusqu'au matin ?

Gr.-Cœur. Non, je désire m'en retourner ce soir auprès de mon souverain.

Christ. Ah ! Monsieur, je ne sais comment me réconcilier avec la pensée que vous allez nous quitter. Vous avez été si aimable et si fidèle; vous avez combattu si vaillamment pour nous; vous vous êtes montré si compatissant, et vous nous avez donné de si bons conseils que je n'oublierai jamais votre conduite à notre égard.

Miser, en soupirant: Que n'avons-nous ta compagnie jusqu'au terme de notre voyage ! Comment de pauvres femmes comme nous pourront-elles, sans le secours d'un ami ou d'un défenseur, se maintenir dans un chemin où l'on rencontre tant de maux ?

Jacques, le plus jeune des garçons, dit de son côté: Monsieur, soyez assez bon pour vous laisser persuader d'aller avec nous afin de nous être en aide, car nous sommes faibles, et le voyage est périlleux.

Gr.-Cœur. Je suis sous les ordres de mon maître: s'il m'accorde de vous accompagner pendant tout le voyage, je suis bien disposé à vous être utile. Mais vous avez manqué sur un point dès le commencement; car lorsque le Seigneur me fit le commandement de vous accompagner jusqu'en ce lieu, vous auriez dû lui demander que je fisse tout le trajet avec vous, et il vous eût accordé cette faveur. Quoi qu'il en soit, pour le présent, il faut que je me retire. Ainsi donc, ma bonne Christiana, Miséricorde, et vous, mes braves enfants, au revoir.

Je vis ensuite que le Portier, M. Vigilant, interrogeait Christiana sur son pays et sa parenté, sur quoi elle répondit: Je viens de la ville de Perdition; je suis une femme veuve, et mon mari s'appelait Chrétien le pèlerin. — Comment ! s'écria le Portier, Chrétien était votre mari ? — Oui, et ceux-ci sont ses enfants. Cette fille (montrant Miséricorde) vient aussi de ma ville natale. Là-dessus le Portier tira la sonnette, suivant une coutume qui est observée en pareille circonstance, et aussitôt se présenta à la porte l'une de ces filles que l'on appelle du nom de Modestie. Le Portier lui ayant fait signe d'aller annoncer aux gens de la maison l'arrivée de Christiana et de ses enfants, elle y courut bien vite. Pendant que Christiana était là, dans l'attente, plusieurs s'empressèrent de venir à la loge. Mais qui pourrait dire la joie que causa parmi les assistants la nouvelle de son arrivée ? Au récit de la jeune fille, le palais retentit des acclamations les plus vives.

Or, parmi la multitude des assistants qui accourent sur le seuil de la porte, il y en eut quelques-uns des plus graves qui souhaitèrent la bienvenue à Christiana: Entre, toi, femme de ce brave homme, lui disaient-ils; entre, ô bienheureuse ! avec tout ce qui t'appartient. — Elle entra donc, elle et ses enfants, de même que sa compagne. Ils ne furent pas plutôt introduits dans la maison qu'on les mena dans une chambre spacieuse, et sur l'invitation qui leur fut faite, ils prirent chacun un siège. On envoya en même temps appeler le chef de la famille pour accueillir les

nouveaux hôtes. Il ne tarda pas à faire son apparition, et vu la connaissance intime où ils étaient les uns des autres, ils se saluèrent mutuellement par un baiser. — « Soyez les bien-venus », leur dit-il; « vous, les vaisseaux de la grâce de Dieu, vous êtes les bien-venus auprès de nous qui sommes vos amis sincères! » Comme c'était très-avant dans la nuit, qu'ils se trouvaient fatigués du voyage, et qu'ils se ressentaient encore de l'impression produite par la vue des lions et de la terrible bataille, les pèlerins témoignèrent le désir d'aller prendre du repos le plus tôt possible. Mais, dirent les habitants de la maison, il faut auparavant que vous vous restauriez; or, on venait de leur préparer un agneau avec l'assaisonnement ordinaire. (Exod. XII, 21; Jean, I, 29.) Il est bon de remarquer que le Portier ayant été informé d'avance de leur arrivée, avait été l'annoncer à ceux du dedans. Lors donc qu'ils eurent soupé, et qu'ils eurent terminé le chant et la prière, ils voulurent aller se livrer au repos. Maintenant, dit Christiana, s'il nous est permis de faire un choix sans abuser de notre liberté, nous voudrions coucher dans la chambre qu'occupait mon mari lorsqu'il était ici. Le maître consentit volontiers à cette proposition, et les fit monter dans cette chambre où chacun prit possession du lit qui lui était destiné. (Jean, I, 39.) Quand tout le monde fut couché, Christiana et Miséricorde entrèrent en conversation sur des sujets en rapport avec la circonstance.

Christ. Lorsque mon mari partit en pèlerinage, j'étais bien loin de penser que je dusse jamais suivre ses traces.

Miser. Vous ne vous attendiez pas non plus à habiter le même appartement, ni à coucher dans le même lit, comme cela vous arrive aujourd'hui.

Christ. Je comptais bien moins encore sur la perspective de voir un jour son visage, et d'adorer avec lui le Seigneur notre Roi; et voici que maintenant j'ai cette consolante assurance.

Miser. Écoutez... N'entendez-vous pas quelque bruit?

Christ. En effet, je crois entendre le son d'une mélodie, ce qui témoignerait de la joie qu'a pu causer notre arrivée dans la maison.

Miser. C'est vraiment admirable! mélodie dans la maison, mélodie dans le cœur, mélodie encore dans le ciel, par ce que nous sommes venus en ce lieu.

C'est ainsi qu'elles s'entretenaient jusqu'à ce qu'enfin elles s'endormirent. Le lendemain, à leur réveil, elles reprirent leur conversation. Christiana commença de la manière suivante:

— Pourquoi as-tu ri dans la nuit pendant que tu dormais? Tu rêvais, sans doute.

Miser. Il est vrai que j'ai fait un rêve, et que j'ai vu dans ce rêve des choses très-intéressantes; mais es-tu bien sûre que j'aie ri?

Christ. Oui, tu as ri, et tu y allais même de bon cœur; mais, je t'en prie, Miséricorde, veuille me dire ce qui occupait alors ton esprit.

Miser. Il me semblait que j'étais assise dans un lieu solitaire, et que là je m'étais

mise à considérer la dureté de mon cœur. Je n'étais pas encore demeurée longtemps en cet endroit, que je crus apercevoir un assez grand nombre de personnes réunies autour de moi, me regardant et voulant connaître le sujet de mon inquiétude. Elles m'écoutèrent donc pendant que je continuais ainsi à me plaindre de la dureté de mon cœur. C'est alors que quelques-unes d'entre elles se moquèrent de moi; d'autres me traitèrent de folle; il y en eut même qui commençaient à me pousser brutalement. En ce moment, j'élevai mes regards vers le ciel, et il me sembla voir quelqu'un porté sur des ailes, se dirigeant vers moi. Ce personnage s'approchait sensiblement, lorsqu'il me cria: « Qu'as-tu, Miséricorde? » Il n'eut pas plutôt pris connaissance de la cause de mes chagrins qu'il fit résonner à mes oreilles cette précieuse parole: « Que la paix soit avec toi! » Puis, il essuya mes larmes avec son mouchoir, il me revêtit d'or et d'argent, il me mit un collier au cou, des boucles aux oreilles, et posa sur ma tête une superbe couronne. (Ezéch., XVI, 8 à 13.) Il me prit ensuite par la main et m'invita à le suivre, ce que je fis volontiers. Il me mena sur les hauteurs où se trouve une grande porte d'or. Comme il n'avait qu'à heurter pour la faire ouvrir, nous entrâmes sans difficulté. De là je le suivis jusqu'au pied d'un trône sur lequel était assis un grand personnage dont j'entendis la voix me dire: « Sois la bienvenue, ma fille! » Tout parut briller en cet endroit comme le scintillement des étoiles, ou plutôt comme la splendeur du soleil; je crus y voir aussi votre mari. Là-dessus je me suis réveillée; mais ai-je ri véritablement?

Christ. Si tu as ri! oui, certainement, et il y avait bien quelque raison pour cela, autrement tu ne te serais pas trouvée au milieu de tant de félicité. Permits-moi donc de te dire que tu as eu un rêve excellent, et que, comme tu as commencé par en reconnaître une partie vraie, tu finiras par te convaincre que le reste l'est également. « Le Dieu fort parle une première fois, et une seconde fois à celui qui n'aura pas pris garde à la première, par des songes, par des visions de nuit, quand un profond sommeil tombe sur les hommes, lorsqu'ils dorment dans leur lit. » (Job, XXXIII, 14, 16.) Nous n'avons pas besoin, quand nous sommes couchés, d'être éveillés pour parler avec Dieu; il peut, si cela lui convient, nous visiter pendant que nous dormons, et nous faire entendre sa voix. Il arrive souvent que notre cœur veille pendant le sommeil, et Dieu peut alors lui parler par des voix, par des proverbes, par des signes et des similitudes, tout comme si nous étions éveillés.

Miser. Eh bien, je suis contente de mon rêve; car j'espère le voir accompli avant qu'il soit bien longtemps, et cela encore à ma grande joie.

Christ. Je crois qu'il est temps de nous lever, et de savoir ce que nous devons faire.

Miser. Pour moi, je serais d'avis, au cas où l'on voudrait nous conseiller de passer ici quelques jours, que nous acceptassions l'invitation sans hésiter, car je tiens à me lier plus étroitement avec ces dames de la maison. Mon jugement est que Prudence, Piété et Charité, ont une physionomie très-agréable en même

temps que très-sérieuse.

Christ. En tous cas, nous verrons ce que l'on nous proposera.

CHAPITRE TREIZIÈME

Ils acceptent de passer un mois chez le Portier. — Prudence catéchise les enfants. — Miséricorde reçoit la visite du Réveillé. — Opposition entre leurs principes.



ès que chacun fut levé et habillé, ils descendirent au salon où ayant rejoint les personnes de la veille, ils se saluèrent réciproquement et se demandèrent comment ils avaient reposé.

— Parfaitement, répondit Miséricorde, ça été pour moi une des meilleures nuits que j'aie jamais eues de ma vie.

— Eh bien, dirent Prudence et Piété, si nous pouvons vous persuader de rester ici quelques jours, vous aurez tout ce que la maison peut vous offrir de mieux.

— Oui, et avec cela un bon cœur, ajouta Charité.

Ainsi, ils consentirent à demeurer là environ un mois, se promettant bien de mettre tout ce temps à profit. Or, comme Prudence était désireuse de savoir sur quel pied Christiana avait élevé ses enfants, elle lui demanda la permission de les interroger successivement, ce qu'elle lui accorda très-volontiers.

Elle commença donc par le plus jeune qui s'appelait Jacques: Cher enfant, lui dit-elle, peux-tu me dire qui t'a créé?

Jacques. Dieu le Père, Dieu le Fils, et Dieu le Saint-Esprit.

Prudence. C'est bien, mon garçon; et peux-tu me dire qui t'a sauvé?

Jacq. Dieu le Père, Dieu le Fils, et Dieu le Saint-Esprit.

Prud. C'est encore bon. Mais comment comprends-tu que Dieu le Père t'a sauvé?

Jacq. Par sa grâce.

Prud. Comment Dieu le Fils te sauve-t-il?

Jacq. Par sa justice, son sang, sa mort et sa vie.

Prud. Et comment Dieu le Saint-Esprit te sauve-t-il?

Jacq. En m'illuminaut, en me renouvelant, et en me gardant.

Là-dessus Prudence se tourna vers Christiana, et lui dit: Tu te rends recommandable par la manière dont, tu élèves tes enfants. Je pense n'avoir pas besoin de poser les mêmes questions aux autres, parce que le plus jeune y répond si bien. Je vais maintenant m'adresser à l'autre qui est avant celui-ci.

Elle appela Joseph (car c'est ainsi qu'il se nommait) et lui dit: veux-tu que je t'interroge?

Joseph. De tout mon cœur.

Pbud. Qu'est-ce que l'homme?

Jos. Une créature raisonnable formée par Dieu, comme mon frère l'a dit.

Prud. A quoi devrait nous faire penser ce mot de « sauvé »?

Jos. Que l'homme, par le péché, s'est assujettit à un état d'esclavage et de misère.

Prud. Comment comprends-tu qu'il est sauvé par la Trinité?

Jos. C'est que le péché est un tyran si grand, si fort, que nul autre que Dieu ne peut nous arracher de ses griffes, et que Dieu qui est si bon, et à cause de l'amour même qu'il nous porte, délivre le pécheur de cette misérable condition.

Prud. Quel but Dieu a-t-il en sauvant la pauvre créature pécheresse?

Jos. La gloire de son nom, de sa grâce, de sa justice, et le bonheur éternel de nos âmes.

Prud. Qui sont les personnes qui doivent être sauvées? ..

Jos. Celles qui acceptent son salut.

Prud. Joseph, tes réponses sont justes; je vois que ta mère t'a bien instruit, et que tu as su profiter de ses enseignements.

Vint ensuite le tour de Samuel qui était le second par son âge: que je t'interroge, toi aussi? lui dit Prudence.

Samuel. Oui bien, s'il vous plaît.

Prud. Qu'est-ce que le ciel?

Sam. Un lieu et une condition de félicité, parce que Dieu y demeure.

Prud. Qu'est-ce que l'enfer?

Sam. Le lieu et l'état le plus affreux; car c'est là qu'habitent le péché, le diable et la mort.

Prud. Pourquoi désires-tu aller au ciel?

Jos. C'est afin que je puisse y voir Dieu, le servir sans relâche; que je puisse contempler Jésus-Christ et l'aimer éternellement; que je puisse jouir de cette plénitude du Saint-Esprit à la possession de laquelle je ne puis nullement parvenir ici-bas.

Prud. Voilà un garçon qui a très-bien profité.

Puis s'adressant à Matthieu qui était le plus âgé:

— Matthieu, lui dit-elle, veux-tu que je te catéchise aussi?

Matthieu. Avec beaucoup de plaisir.

Prud. Je te demanderai d'abord si rien n'existait avant Dieu?

Matt. Non, car Dieu est éternel; aucun objet n'a eu d'existence jusqu'au commencement du premier jour, a car l'Éternel a fait en six jours le ciel, la terre, la mer et toutes les choses qui y sont. »

Prud. Que penses-tu de la Bible?

Matt. C'est la sainte parole de Dieu.

Prud. N'y a-t-il rien dans ce livre que tu ne puisses comprendre?

Matt. Oui, beaucoup de choses.

Prud. Que fais-tu quand tu rencontres des passages que tu ne comprends pas?

Matt. Je pense que Dieu est plus sage que moi. Je prie aussi pour qu'il lui plaise de me faire connaître tout ce qui s'y trouve renfermé, et qu'il sait être pour mon bien.

Prud. Que crois-tu touchant la résurrection des morts ?

Matt. Je crois qu'ils ressusciteront aussi certainement qu'ils ont été ensevelis, mais non plus avec une nature corrompue. Je le crois pour deux raisons: d'abord, parce que Dieu l'a promis; ensuite, parce qu'il est puissant pour l'accomplir.

Sur cela, Prudence les fit placer tous ensemble devant elle, et leur adressa cette exhortation générale: Il vous faut toujours bien écouter votre mère, car elle peut vous en montrer encore davantage. Écoutez de même avec beaucoup d'attention les bonnes paroles que d'autres auront à vous dire pour votre salut. Ils vous annonceront des choses excellentes pour l'amour de vos âmes. Vous remarquerez en outre, et recueillerez avec soin tant d'autres instructions que le ciel et la terre vous offrent d'une manière permanente; mais surtout faites votre constante méditation du livre qui fut cause que votre père se fit pèlerin. Pour ma part, chers enfants, je vous donnerai autant de leçons qu'il me sera possible pendant votre séjour ici, et serai heureuse de répondre à toutes les questions que vous trouverez à propos de me faire sur des sujets qui tendent à l'édification.

Les pèlerins avaient passé une semaine entière dans ce lieu lorsque Miséricorde reçut la visite de quelqu'un qui avait des prétentions sur elle. Il se nommait M. le Réveillé, homme de quelque talent, et se donnant un air religieux, mais qui était fortement attaché au monde. Il se présenta donc à Miséricorde une ou deux fois, ou peut être davantage pour lui offrir sa main. Or, Miséricorde était une jeune personne ayant beaucoup de grâce; en sorte que son regard était d'autant plus attrayant. Elle avait aussi une vie très-active; lorsqu'elle se trouvait n'avoir rien à faire pour elle-même, elle s'occupait à tricoter des bas ou à faire des vêtements pour les autres, afin de les distribuer ensuite à ceux qui en avaient besoin. M. le Réveillé ne savait trop de quelle manière elle disposait du fruit de son travail, et il était émerveillé de ses dispositions; car il ne la trouvait jamais oisive. — Je gagerais qu'elle doit faire une bonne femme de ménage, se disait-il en lui-même.

Miséricorde fit part de cette affaire aux filles de la maison, et voulut prendre auprès d'elles des renseignements sur le compte de cet individu, jugeant qu'elles devaient le connaître beaucoup mieux que qui que ce fût. En conséquence, ses amies lui apprirent que le jeune homme avait un esprit actif, mais que bien qu'ayant la prétention d'être religieux, il était cependant, comme on le craignait, étranger à l'influence et à la pratique de ce qui est réellement bon.

Dans ce cas-là, repartit Miséricorde, je ne veux rien de lui; je suis résolue à poursuivre ma course sans varier en évitant tout ce qui pourrait faire obstacle à mes progrès.

Prudence lui dit alors observer qu'il n'était pas nécessaire de briser tout d'un

coup ses espérances, par la raison qu'en continuant à travailler pour les pauvres, comme elle avait l'habitude de faire, elle aurait bientôt abattu son courage.

Aussi, ce moyen ne lui fit pas défaut. Dans une prochaine occasion, il la trouva de nouveau occupée au même travail, c'est-à-dire à coudre pour les pauvres. — Eh quoi! lui dit-il, toujours à l'ouvrage? — Oui, répliqua-t-elle; pour moi ou pour les autres. — Et combien peux-tu gagner par jour? — En m'employant ainsi, ajoutât-elle, je tâche « d'être riche en bonnes œuvres, me faisant un trésor pour l'avenir, appuyé sur un fondement solide, afin que j'obtienne la vie éternelle. » (Tim., VI, 17, 19.)

— Dis-moi: A quelle fin fais-tu servir ces choses? — Elles servent à couvrir ceux qui sont nus. Ces paroles firent sur lui une impression si vive que son visage se décomposa. Dès ce moment, il forma la résolution de ne plus revenir chez sa prétendue. Lorsque plus tard on vint lui demander pourquoi il s'était éloigné d'elle, il répondit que Miséricorde était une charmante fille, mais qu'elle avait une imagination trop capricieuse.

Lorsqu'il eut rompu avec elle, Prudence ne manqua pas de faire cette observation: Ne t'avais-je pas bien dit que M. le Réveillé ne tarderait pas à te laisser tranquille? Oui, et il ira même jusqu'à répandre des faussetés sur ton compte; car, malgré ses allures en fait de religion, et son affection apparente pour Miséricorde, je vois une trop grande différence entre son caractère et le tien pour croire qu'ils puissent jamais s'accorder.

Miser. J'aurais pu ne pas attendre jusqu'à présent pour me marier; il n'a tenu qu'à moi d'avoir un mari, quoique je n'en aie jamais rien dit à personne; mais tous ceux qui se sont présentés étaient tels, qu'il n'y avait chez eux aucune sympathie pour mes principes, bien qu'ils fissent tous profession d'être attachés à ma personne. En sorte que nous ne pûmes jamais tomber d'accord.

Prud. De nos jours, on ne fait pas grand cas de la miséricorde; on n'en retient plus guère que le nom. Il y a bien peu de gens qui, en fait de pratique, veuillent se soumettre aux conditions qu'elle impose.

Miser. Eh bien! si personne ne veut de moi, je demeurerai vierge, ou bien mes principes me tiendront lieu de mari; car je ne puis changer ma nature, et plutôt que de me trouver continuellement en butte à la contradiction, je préfère rester comme je suis tout le temps de ma vie. J'avais une sœur nommée Généreuse qui épousa un de ces avarés; mais ils ne pouvaient jamais s'entendre parce que ma sœur voulait absolument taire ce qu'elle avait toujours fait, c'est-à-dire, soulager les pauvres par des actes de sa bonté. Il en résulta que son mari lui fit d'abord subir de mauvais traitements, et la chassa ensuite de sa maison.

Prud. Avec tout cela, j'assurerais que cet homme prétendait avoir de la religion.

Miser. Hélas! oui; malgré tout ce qu'il était dans le fond, il revêtait une certaine apparence comme font tant d'autres. Le monde, de nos jours, est rempli de ces

gens-là; mais je ne suis faite pour aucun d'eux.

CHAPITRE QUATORZIÈME

Suites d'une désobéissance. — Le mal se déclare. — Le bon médecin. — La nature et l'efficacité de son remède, — Les ressources du chrétien dans son état d'infirmité. — Les leçons que la sagesse sait tirer de la nature.



ur ces entrefaites, Matthieu, le fils aîné de Christiana, vint à tomber malade, et cette maladie lui causa de grandes souffrances, car il était comme déchiré par des maux d'entrailles; c'est au point qu'il se roula par terre sans avoir un moment de repos. Heureusement qu'il y avait non loin de là un célèbre médecin, nommé Habile. C'était un homme fort ancien, et très-expert dans l'art de la médecine. Christiana voulut donc l'envoyer chercher, et le prier de venir le plus promptement possible. Aussi, se hâta-t-il de répondre à ce pressant appel. Aussitôt qu'il fut entré dans la chambre, il se mit à examiner le jeune garçon; il s'aperçut bientôt en le sondant qu'il était violemment attaqué dans les intestins. Il conduisit avec raison que l'enfant avait mangé quelque chose de malsain, et demanda en se tournant vers la mère, quelle sorte de nourriture elle avait fait prendre à Matthieu pendant les derniers jours. — Quelle nourriture! s'écriait-elle; mais rien qui ne soit salutaire. Sur quoi le médecin ajouta: Cet enfant a pris quelque chose d'indigeste qui est resté dans son estomac et que l'on ne peut faire évacuer sans employer des moyens extrêmes. Je vous déclare que vous devez le purger si vous ne voulez pas qu'il meure.

Ici, Samuel étant venu à se rappeler une circonstance, dit à sa mère: Te souviens-tu, maman, de ce que fit mon frère l'autre jour bientôt après avoir passé la porte qui se trouve à l'entrée de ce chemin? Tu sais que sur la gauche, de l'autre côté de la muraille, est un verger où croissent de beaux arbres, et que mon frère ayant vu de leur fruit sur la muraille, en a arraché, et l'a mangé.

— Cela est vrai, mon enfant, répond aussitôt la mère; il s'est très-mal conduit en cette occasion. Je l'avais déjà bien grondé, et malgré cela, il persista à le manger.

Habile. Je savais bien qu'il avait mangé quelque chose de mauvais, car il n'est aucune friandise qui soit dangereuse comme celle-là. C'est le fruit d'un jardin qui appartient à Béalzébul. Je m'étonne que personne ne vous ait mis sur vos gardes, attendu que plusieurs en sont morts.

A ces mots, Christiana fondit en larmes et s'écria: ô malheureux enfant! ô imprudente mère! que ferai-je pour sauver mon fils?

Habile. Allons, ne vous désespérez pas, l'enfant peut très-bien en revenir; mais il faut le purger et provoquer des vomissements.

Christ. Je vous en prie, Monsieur, faites tout ce que votre savoir peut vous dicter, quoi qu'il en coûte.

Hab. Vous pouvez compter que je ferai tout ce qui sera nécessaire, et à des conditions très raisonnables.

Il lui fit une purgation, mais elle se trouva trop faible parce qu'on y avait mêlé le sang d'un bouc, les cendres d'une génisse, un peu de jus de l'hysope, etc. (Héb., IX, 13, 19; X, 1, 4.) M. Habile voyant que cette médecine n'avait pas eu tout le succès désiré, ordonna un autre purgatif qui fut plus efficace; il consistait en un «*carne et sanguine christi*» (Jean, VI, 54, 57; Héb., IX, 14.) (Vous savez que les médecins administrent par fois des médicaments étranges à leurs malades.) Cette composition fut réduite en pilules dans lesquelles on fit entrer une ou deux promesses, et du sel dans une égale proportion. (Marc, IX, 49.) Or, il en prescrivit trois à la fois, que le malade devait prendre à jeun avec quelques cuillerées de larmes de repentance. (Zach., XII, 10.) On lui présenta cette dose ainsi préparée, mais il hésitait à la prendre, malgré les fortes coliques qui le travaillaient. — Allons, lui dit le médecin, il faut que tu avales ceci, à quoi il aurait répondu: Non, mon estomac ne saurait le supporter. — J'insiste pour que tu le prennes, lui criait la mère de son côté; mais il n'en persistait pas moins dans son refus, sous prétexte qu'il serait obligé de le rendre immédiatement.

Christiana ayant demandé à M. Habile quel goût avait le remède, celui-ci lui répondit qu'il n'avait point de mauvais goût. Là-dessus elle prit une pilule, et après l'avoir touchée du bout de la langue: O Matthieu, dit-elle, ce remède est délicieux; il est plus doux que le miel. Si tu aimes ta mère, si tu aimes, tes frères, si tu aimes Miséricorde, et si tu aimes ta vie, tu ne refuseras pas de le prendre.

Enfin, à force d'arguments, et après avoir imploré le secours de Dieu, on le détermina à avaler la médecine qui opéra merveilleusement en lui. Il eut l'estomac de suite débarrassé, de telle façon qu'il put dormir et reposer tranquillement. C'était le vrai moyen de le faire transpirer et de le délivrer de son mal.

Peu de temps après, il put se lever et marcher à l'aide d'un bâton; il allait d'une chambre à l'autre, et causait avec Prudence, Piété et Charité sur ses indispositions et sur les moyens par lesquels il avait été guéri.

Le jeune Matthieu fut donc rétabli, et Christiana voulant alors régler son compte avec M. Habile, lui demanda la note de ses dépenses, et du prix de sa peine et des soins qu'il avait donnés à son enfant. A quoi il répondit qu'il fallait s'adresser pour cela au directeur de l'École de médecine et se conformer aux règles établies, comme c'est toujours l'usage en pareil cas. (Héb., XIII, 11 à 15.)

Christ. Mais, Monsieur, peut-on faire usage de ces pilules dans le traitement d'une maladie quelconque?

Hab. C'est un remède universel; il s'applique à toutes les maladies auxquelles sont sujets les pèlerins.

Christ. Eh bien, veuillez m'en préparer douze boîtes; car une fois pourvue de ces médicaments, je n'aurai plus besoin de recourir à aucun autre.

Hab. Ces pilules sont bonnes pour prévenir le mal, aussi bien que pour le guérir quand il est déclaré. Oui, j'ose même dire, que si quelqu'un voulait seulement user de ce remède ayant soin de se conformer à l'ordonnance qui en a été prescrite, il pourrait vivre à toujours. (Jean, VI, 58.) Il faudra donc, bonne Christiana, que tu t'en serves avec précaution, suivant la manière que j'ai indiquée, autrement il ne produirait aucun bon effet.

Là-dessus, il lui donna des médicaments pour elle, pour ses enfants, et pour Miséricorde. Il recommanda expressément à Matthieu de prendre garde de ne plus manger de fruit vert, et après l'avoir embrassé, il se retira.

Je vous disais tout à l'heure que Prudence avait engagé les enfants à lui soumettre des questions auxquelles elle promit de répondre de son mieux. Or, Matthieu qui avait été malade, lui demanda pourquoi la plupart des remèdes ont un goût amer?

Prl. C'est afin de nous montrer que la parole de Dieu et les effets qu'elle produit ne sont pas agréables au cœur charnel.

Matt. Pourquoi donc le remède, en opérant ainsi, purge et nettoie?

Prl. Pour nous faire comprendre que lorsque la parole produit son effet, elle lave le cœur et l'esprit; car, ce que l'un fait pour le corps, l'autre le fait pour l'âme.

Matt. Quand notre feu est allumé, nous voyons la flamme monter; nous voyons de même que les rayons du soleil en s'abaissant sur notre terre, y exercent une bienfaisante influence; quelle conséquence faut-il en déduire?

Prl. L'ascension du feu nous apprend comment nous nous élevons vers le ciel par l'ardeur de nos désirs; et l'influence qu'exerce le soleil sur la terre, nous fait comprendre que, bien que placé fort au dessus de notre sphère, le Sauveur du monde descend jusqu'à nous, et nous touche par les effets de sa grâce et de son amour.

Matt. Où est-ce que les nuages puisent leurs eaux?

Prl. Dans la mer.

Matt. Que faut-il en conclure?

Prud. Que les envoyés doivent recevoir leur doctrine de Dieu seul.

Matt. Pourquoi se répandent-ils sur la terre?

Prud. Pour nous montrer que les ministres de Dieu doivent répandre dans le monde ce qu'ils savent de la parole de vie.

Matt. D'où vient que l'arc-en-ciel est produit par l'effet du soleil?

Prud. Pour nous faire voir que l'alliance de la grâce de Dieu nous est confirmée par Jésus-Christ.

Matt. Pourquoi les sources d'eau nous viennent-elles de la mer à travers la terre?

Prud. Pour nous faire voir que la grâce de Dieu nous arrive à travers le corps de Jésus-Christ.

Matt. Comment se fait-il que quelques-unes sortent du sommet des montagnes?

Prud. C'est afin de nous montrer que Dieu peut prendre les grands et les puissants de ce monde pour en faire les vaisseaux de sa grâce, de même qu'il en choisit beaucoup d'autres qui sont pauvres et de basse condition.

Matt. Pourquoi est-on obligé de faire brûler la mèche dans une chandelle pour en avoir de la lumière?

Prud. Pour nous montrer qu'à moins que la grâce n'enflamme nos cœurs, la lumière de la vie ne peut exister en nous.

Matt. Que faut-il conduire de ce que la lumière se maintient par le concours de la mèche et du suif de la chandelle?

Prud. Que tout en nous doit être employé à ce qui est utile, et à maintenir nos âmes dans une bonne condition.

Matt. Quelle est la raison pour laquelle le pélican s'ouvre le sein au moyen de son bec?

Prud. C'est afin de nourrir ses petits de sa propre substance, et de nous montrer par là que le bien-aimé Jésus affectionne ses enfants, jusqu'à donner sa vie pour eux.

Matt. Que devons-nous apprendre par le chant du coq?

Prud. Ce devrait être un moyen de nous faire ressouvenir du péché de Pierre et de sa repentance. Le chant du coq nous avertit de même que le jour approche. Ainsi, puisses-tu n'entendre jamais le coq chanter sans te rappeler le jour terrible du jugement.

CHAPITRE QUINZIÈME

Prière pour le retour de M. Grand-Cœur. - Exposition sur divers sujets. - Départ des pèlerins. - Le chant des oiseaux. - Un présent de Piété. - Vallée d'Humiliation.

Maintenant, le mois étant à peu près écoulé ils jugèrent convenable de se remettre en route et ils en manifestèrent leur intention à ceux de la maison. Ici, Joseph fit une réflexion qu'il s'empressa de communiquer à sa mère: — N'oubliez pas, dit-il, d'envoyer chez M. l'Interprète afin de le prier de nous donner M. Grand-Cœur pour nous conduire le restant du chemin. — Tu es un bon garçon, lui répondit-elle; je l'avais presque oublié. Elle se hâta donc de rédiger une pétition, et pria M. Vigilant, le portier, de choisir un homme de confiance pour la faire parvenir à son fidèle ami, M. l'Interprète. Dès que celui-ci eut lu et examiné le contenu de cette pétition, il dit au messager: Retourne-t'en, et dis-leur que je vais l'envoyer.

Dès qu'il fut connu dans la famille que Christianna était résolue de continuer son voyage avec les siens, on convoqua une réunion pour remercier tous ensemble leur Roi de les avoir favorisés par la visite si agréable de leurs amis. Prenant ensuite

Christiana en particulier: Nous serions bien aise, lui dirent-ils, selon une coutume qui est observée ici, de te montrer quelque chose qui puisse servir à ta méditation pendant le voyage. Ils l'amènèrent donc, elle, ses enfants et Miséricorde dans un cabinet, et leur montrèrent un fruit. Il faut vous dire que c'est à l'occasion de ce fruit qu'Adam et Ève, après en avoir mangé, furent chassés du paradis. Alors on voulut savoir ce que Christiana en pensait. Sa réponse fut celle-ci: J'ignore si c'est quelque chose de bon à manger ou du poison. C'est alors qu'à sa grande satisfaction, ils lui expliquèrent le secret, de telle façon qu'elle témoigna sa surprise par un mouvement de ses mains. (Genèse, III, 1,16; Rom., VII, 24.)

Après cela, ils la menèrent dans un autre endroit où ils lui firent voir l'échelle de Jacob. Il y avait dans ce moment des anges qui y montaient. Ainsi, Christiana eut plusieurs fois occasion de voir ce spectacle, de même que ses compagnons. (Genèse, XXVIII, 12.) Comme ils allaient passer dans un autre lieu pour y voir quelque autre prodige, Jacques dit à sa mère: Je te prie, dis-leur d'attendre encore un peu, car il fait bon ici. Eux, étant donc revenus sur leurs pas, trouvèrent de quoi repaître leurs yeux par les choses glorieuses qu'ils avaient en perspective. (Jean, I, 15.) Un peu plus loin ils virent suspendue une ancre d'or que Christiana dut s'approprier sur l'invitation qui lui en fut faite; car, disaient les serviteurs, elle vous est absolument nécessaire pour pénétrer jusqu'au dedans du voile, et demeurer ferme au cas que vous auriez à lutter contre des temps orageux. (Joël, III, 16; Hébr. VI, 19.) Ils furent tous enchantés d'une pareille acquisition. On les mena aussi sur la montagne où Abraham, notre père, offrit, en sacrifice, son fils Isaac. Ils y virent l'autel, le bois, le feu et le couteau; car ces choses sont restées là jusqu'à ce jour pour servir de témoignage. Ils étaient remplis d'admiration à la vue de tant de merveilles, et s'écriaient en élevant leurs mains: O quel amour cet homme avait pour son maître, et quelle preuve il donna du renoncement à lui-même! Quand ils eurent examiné tous ces prodiges, Prudence les fit entrer dans une salle à manger; elle joua sur des instruments de musique que l'on y avait placés à dessein. Puis, prenant pour sujet les choses intéressantes que les pèlerins venaient de voir, elle composa cet excellent cantique:

Chantons de notre Dieu les œuvres magnifiques,
Nos regards éblouis sont pleins de leur splendeur;
L'homme en sa vanité méprise nos cantiques,
Il méprise aussi le Seigneur.

Ô Dieu, parle à son Âme, et fais qu'il t'obéisse,
Montre lui le bonheur, et la paix des élus;
Comme Abraham enfin, qu'il t'offre en sacrifice
Ce que son cœur aime le plus.

Sur ces entrefaites quelqu'un frappe à la porte. Le Portier va aussitôt ouvrir, et voici, c'est M. Grand-Cœur qui entre! Or, l'arrivée de leur ami dévoué causa à tous une joie indicible. Car, par sa présence, il vint rappeler à leur souvenir que, peu de temps auparavant, il avait tué le vieux Rechigné, géant sanguinaire, et qu'il les avait délivrés de la gueule des lions.

Alors M. Grand-Cœur prenant la parole, dit en s'adressant à Christiana et à Miséricorde: « Mon Souverain vous envoie à chacune une provision de vin, un peu de grain rôti, et une paire de pommes de Grenade. Il envoie aussi aux jeunes garçons quelques figues et des raisins pour les soutenir en chemin. »

Sur cela ils se mirent en marche accompagnés de Prudence et de Piété. Comme ils avaient à passer par la porte de la loge, Christiana demanda au Portier s'il n'avait pas vu passer quelqu'un par là dernièrement, — Non, lui répondit-il; depuis longtemps je n'ai vu personne, sauf un individu, lequel m'a même assuré qu'un grand vol venait d'être commis sur le chemin royal qui est précisément celui que vous devez parcourir. Toutefois il m'apprit en même temps que les voleurs avaient été arrêtés, et que sous peu ils auraient à subir une condamnation à perpétuité. A l'ouïe d'une pareille nouvelle, Christiana et Miséricorde furent d'abord saisies de frayeur; mais Matthieu rassura sa mère en disant: Il n'y a rien à craindre tant que Grand-Cœur voudra être notre compagnon et notre guide.

Monsieur, reprit Christiana, je vous suis obligée de toute la bonté que vous m'avez témoignée depuis que je suis venue ici, et de tous les égards bienveillants que vous avez eus pour mes enfants. Je ne sais comment répondre à tant de marques de votre bonne amitié; je vous prierai cependant de recevoir cette faible pite comme souvenir de mon respect. Ainsi, elle lui mit une pièce d'or dans la main, le Portier fit alors une révérence et lui dit: « Que tes vêtements soient blancs en tout temps, et que le parfum ne manque point sur ta tête. » (Eclés. IX, 8.) « Que Miséricorde vive et ne meure point, et que ses œuvres ne soient pas en petit nombre. » (Psau. 103,17.) Il dit aussi aux enfants: « Fuyez les désirs de la jeunesse, et recherchez la justice, la foi, la charité, et la paix avec ceux qui invoquent d'un cœur pur le Seigneur. » (II Tim., II 22.) C'est ainsi que vous réjouirez le cœur de votre mère, et obtiendrez l'approbation des gens sérieux. Là-dessus ils remercièrent le Portier et s'en allèrent.

Je vis ensuite qu'après avoir marché à quelque distance, ils arrivèrent au sommet d'une montagne. Ici, Piété s'aperçut qu'elle avait fait un oubli: Hélas! dit-elle, j'ai oublié de prendre ce que j'avais l'intention de donner à Christiana et à ses compagnons. Il faut donc que je m'en retourne pour aller le chercher: ce qu'elle fit en toute hâte. Pendant son absence, Christiana crut entendre des accents harmonieux venant d'un bosquet qui se trouvait un peu plus loin, sur la droite. C'étaient comme des voix diverses, formant un concert que l'on peut rendre par ces paroles:

Seigneur, dans le cours de ma vie
 Tu m'as comblé de tes bienfaits;
 J'ai l'assurance encor, qu'à la terre ravie,
 Mon âme au ciel ira demeurer à jamais.

Et une autre voix semblait lui répondre:
 Le Seigneur est bon, il nous aime,
 Il est miséricordieux.
 Sa vérité sainte et suprême
 Est éternelle, et nous conduit aux cieux.

Christiana demanda à Prudence ce qui pouvait produire des accents si merveilleux. — Ce sont les oiseaux de nos contrées, lui dit-elle; rarement ils chantent sur ce ton, excepté dans la saison du printemps, quand les fleurs paraissent et que le soleil ranime la nature par ses rayons bienfaisants. Mais alors vous les entendriez du matin au soir. Je vais quelque fois prêter l'oreille à leur concert; il nous arrive même souvent d'en garder à la maison pour les apprivoiser. C'est pour nous une société très-agréable, quand nous sommes mélancoliques; ils font que les bois, les bosquets et les lieux solitaires sont désirables. (Cant. II, 11, 12.)

Piété se trouvant de retour en ce moment, appela l'attention de Christiana: Regarde, lui dit-elle, je t'ai apporté un échantillon de tout ce que tu as vu chez nous, afin que tu le considères dans le cas où tu viendrais à tomber dans l'oubli, et que tu sois de même édifiée, consolée, par le souvenir de toutes ces choses.

Après cela, ils commencèrent à descendre la montagne qui aboutit à la vallée d'Humiliation. Il fallait passer par des lieux très-escarpés, et le chemin était glissant; mais en y prenant garde ils descendirent sans accident. Quand ils furent dans la vallée, Piété dit à Christiana: Voici l'endroit où ton mari rencontra le vilain Apollyon, et où il eut à soutenir avec lui un rude combat. Je suis persuadée que vous n'êtes pas sans en avoir entendu parler. Mais, ayez bon courage; car aussi longtemps que vous aurez M. Grand-Cœur pour guide et pour conseiller, tout ira bien, et vous ne vous en trouverez que mieux. — Lorsque Prudence et Piété eurent remis les pèlerins à la garde de leur protecteur, notre petite caravane se remit en marche ayant M. Grand-Cœur en tête.

Nous n'avons rien à craindre dans cette vallée, répartit le guide, car il ne nous arrivera aucun mal, à moins que nous l'attirions sur nous-mêmes par quelque imprudence. Il est vrai qu'ici Chrétien eut la rencontre d'Apollyon et s'engagea avec lui dans une lutte terrible, mais cette lutte était la conséquence de faux pas qu'il venait de faire en descendant la montagne; or, ceux qui s'écartent par là, doivent s'attendre à combattre par ici. De là vient que l'on a donné à cette vallée un nom si répugnant; c'est au point que pour les gens peu éclairés, il leur suffit

d'entendre dire que quelque chose de fâcheux est arrivé en tel endroit, pour qu'ils soient aussitôt effrayés et s'imaginent que ce lieu est fréquenté par les sorciers ou de malins esprits, tandis que l'accident n'arrive, hélas! que par la faute de celui qui en est la victime.

Cette vallée d'Humiliation est par elle-même aussi fertile qu'aucune de ces terres labourables qui sont hantées par les corbeaux, et je suis persuadé que si nous pouvions en pénétrer les secrets, nous ne manquerions pas de trouver quelque part des indices qui nous feraient comprendre pourquoi Chrétien eut à surmonter tant de contradictions.

Jacques poussa une exclamation: oh! dit-il, en montrant du doigt à sa mère, j'aperçois là bas un monument portant, à ce qu'il me semble, une inscription. C'est quelque chose de significatif; allons voir. Ils y allèrent et trouvèrent ces paroles écrites: « Que les erreurs commises par Chrétien lorsqu'il vint à descendre par ici, servent d'avertissement à tous ceux qui lui survivront. » — Eh bien! reprit le guide, ne vous ai-je pas dit qu'il y avait par là quelque chose qui nous expliquerait la raison pour laquelle Chrétien a été si rudement ballotté. Se tournant ensuite vers Christiana, il continua ainsi: Ce ne fut pas une chose plus humiliante pour Chrétien qu'elle ne l'a été pour beaucoup d'autres qui ont eu le même sort et les mêmes aventures que lui; car, il est plus facile de gravir cette montagne que de la descendre, ce que l'on ne pourrait dire toutefois que de quelques collines de cette partie du monde. Mais nous laisserons ce brave homme qui est maintenant dans le repos. Du reste, il remporta une grande victoire sur son ennemi. Qu'il plaise à Celui qui habite Là-Haut que nous ne soyons pas trouvés pires quand nous devrons être jugés!

Pour en revenir à cette vallée d'Humiliation, c'est une pièce de terre qui est meilleure et plus fertile qu'aucune de celles qui se trouvent dans toute cette localité. C'est un sol fécond consistant principalement en de gras pâturages, comme vous le voyez. Celui qui n'a jamais rien connu de ses magnifiques productions, mais qui tient cependant à jouir d'une telle perspective, serait enchanté de tout ce qui s'offre à nos regards, s'il arrivait ici pendant les beaux jours d'été comme nous y sommes maintenant. Voyez quelle riche verdure! Regardez encore la beauté de ces muguetts! (Cant. II, 1; Jacq., IV, 6; I Pier., V, 5.) J'ai connu moi-même des fermiers qui ont acquis de grands biens dans cette vallée d'Humiliation; « car Dieu résiste aux orgueilleux, mais il fait grâce aux humbles. » A coup sûr, c'est une terre très-productive où chacun peut faire de superbes récoltes. Les avantages d'une telle position sont si manifestes, que plusieurs personnes se rendant à la maison de leur père, auraient désiré que le chemin qui fait suite à celui-ci eût été dans une seconde vallée d'Humiliation, afin d'éviter les écueils, et pour n'avoir plus la peine de franchir ni montagne, ni collines; mais le chemin est toujours un chemin, et au bout se trouve le terme.

CHAPITRE SEIZIÈME

Le jeune berger. — Expériences des chrétiens dans la vallée d'Humiliation. — Souvenir d'un combat. — La vallée de l'Ombre-de-la Mort, — Apollyon mis en fuite par Grand-Cœur.



r, tandis qu'ils poursuivaient leur route et qu'ils causaient entre eux, ils virent à quelque distance, un jeune garçon qui paissait les brebis de son père. Cet enfant, quoique assez mal vêtu, était beau et frais de visage. C'est là qu'étant assis, seul, il s'était mis à chanter. — Écoutez, s'écria M. Grand-Cœur, ce que dit le jeune berger. Ils prêtèrent donc l'oreille à ces paroles:

Si contre l'orgueil mon cœur lutte.
Si je vis dans l'abaissement,
Dieu me guidera constamment,
Et je ne ferai point de chute.

Pourquoi désirer la richesse,
Moi, je me contente de peu;
Pour respirer j'ai le ciel bleu:
Je demande à Dieu la sagesse.

Quand on court en pèlerinage
Il ne faut pas trop se charger;
On ne craint pas tant le danger
Lorsque léger est le bagage.

Acceptant tout, peine et misère,
Avec le cœur toujours joyeux,
Vivre au Seigneur qui règne aux cieux
C'est être heureux déjà sur terre.

L'entendez-vous, reprit alors le guide? J'ose vous dire que cet enfant mène une vie plus heureuse, et porte dans son sein plus de ce baume que l'on appelle paix-du-cœur, que celui qui est couvert de soie et de velours; mais, continuons notre entretien.

C'est dans cette vallée que notre Seigneur avait sa maison de campagne. Il s'y plaisait beaucoup. Il aimait aussi faire des promenades dans ces prairies, à cause de l'air agréable que l'on y respire. D'ailleurs, il est bon de le dire, ici l'homme demeure étranger au bruit et aux agitations de la vie. Partout ailleurs l'on ne ren-

contre que tumulte et Confusion. Pour l'homme qui aime la solitude, cette vallée d'Humiliation est l'unique endroit où il puisse se trouver à l'aise; il ne peut être distrait dans ses réflexions comme dans tout autre lieu. Personne ne marche dans cette vallée, si ce n'est celui qui aime la vie de pèlerin. Et quoique Chrétien y ait eu la malheureuse rencontre d'Apollyon, et un assaut terrible à soutenir contre lui, il faut que je vous dise cependant que dans des temps plus anciens, quelques-uns ont eu la visite des anges en ce même endroit; ils y ont trouvé des perles précieuses ainsi que la parole de vie. (Osée, XII, 4, 5.)

Vous ai-je dit que notre Seigneur avait ici sa maison de campagne, et qu'il aimait à venir s'y promener? J'ajouterai qu'il a laissé une rente annuelle au profit de ceux qui viennent habiter dans ces parages. Cette rente leur est payée fidèlement à certaines époques de l'année. Elle leur a été allouée comme moyen de subsistance, et aussi en vue de les encourager pendant le voyage, de telle manière qu'ils puissent marcher en avant, remplis d'ardeur.

Ils continuaient ainsi leur chemin quand Samuel, prenant la parole, dit: M. Grand-Cœur, je vois bien que c'est par ici que fut livrée la grande bataille entre mon père et Apollyon; mais où est la place même où eut lieu la rencontre, car je m'aperçois que cette vallée est très-spacieuse?

Gr.-Cœur. Ton père se trouva aux prises avec Apollyon là-bas, dans un passage étroit qui est devant nous; l'on y aborde précisément après avoir passé la terre de l'Oubli. En vérité, c'est le lieu le plus dangereux de tout le voisinage; car s'il arrive aux pèlerins d'y éprouver quelque échec, c'est justement parce qu'ils méconnaissent les grâces de Dieu envers eux, et oublient combien ils en sont indignes. D'autres encore, ont été singulièrement éprouvés sur ce même point. Mais quand nous en serons là nous en dirons davantage; car, il me paraît certain qu'il est resté jusqu'à ce jour quelque signe de cette bataille, ou quelque monument qui atteste l'existence d'un pareil combat.

Miséricorde prenant à son tour la parole: Je crois me trouver aussi bien dans cette vallée, que partout où nous avons passé depuis le commencement de notre voyage. M'est avis que cette place convient parfaitement à mon esprit. Je me plais dans ces lieux paisibles où l'on n'entend aucun bruit de voitures, ni le grondement des roues. Il me semble qu'ici chacun peut, sans gêne, se livrer à la réflexion de manière à pouvoir se dire, ce qu'il est, d'où il vient, ce qu'il a fait, et ce à quoi le Roi le destine. On peut aussi méditer, s'abandonner aux émotions de son cœur, et s'attendrir l'esprit jusqu'à ce que les yeux deviennent comme « les viviers qui sont en Hesbon. » (Cant. VII, 4.) Ceux qui marchent en droite ligne dans cette « vallée de Bacca, » la réduisent en fontaine. Dieu fait aussi tomber sur eux la pluie du ciel, et « comble les réservoirs » (Psau. LXXXIV, 6.) « Le Roi les attirera et leur parlera selon leur cœur après qu'il les aura promenés par le désert. C'est à partir de cette vallée qu'il leur donnera leurs vignes, » et ceux qui auront passé par

là, chanteront comme Chrétien après avoir vaincu Apollyon. (Osée, II, 14, 15.)

Cela est vrai, ajouta le guide; j'ai passé bien des fois par cette vallée, et je ne me suis jamais mieux trouvé que là. J'ai fait la conduite à plusieurs autres pèlerins qui ont déclaré la même chose. «A qui regarderai-je ? » dit le Roi; «à celui qui est humble, qui a l'esprit brisé, et qui tremble à ma parole. » (Esaïe, LXVI, 2.)

Ils arrivèrent enfin à l'endroit où le combat susmentionné avait été livré. Voici la place, reprit le guide, comme pour fixer l'attention des pèlerins; c'est sur ce terrain même que Chrétien se tenait ferme au moment où il fut assailli par le terrible Apollyon. Holà! dit-il en se tournant vers Christiana il y a ici des pierres qui portent la trace du sang versé par votre mari; rien n'a encore pu l'effacer. Si vous y faites attention, vous trouverez aussi de distance en distance quelques morceaux des dards qui furent brisés entre les mains d'Apollyon. Combien ils durent presser la terre sous leurs pieds pour opposer une si vive résistance l'un à l'autre! Comme aussi, par la violence des coups qu'ils se portaient, ils allèrent jusqu'à fendre les pierres! En vérité, Chrétien s'est conduit ici avec bravoure, tellement qu'un hercule, eût-il été à sa place, n'aurait pas déployé plus de force, ni un plus grand courage. Aussi, Apollyon fût vaincu, et se vit obligé de chercher un refuge dans le pays voisin, appelé la vallée de l'Ombre-de-la-Mort où nous allons arriver tout à l'heure. Tenez, il y a encore là-bas un monument sur lequel est gravé le souvenir de cette fameuse bataille, et de la victoire que Chrétien a remportée et qui doit honorer sa mémoire dans tous les âges. Comme ils n'avaient qu'à se détourner un peu sur le bord du chemin pour le voir, ils s'en approchèrent, et voici l'épithaphe qu'ils lurent mot pour mot:

C'est ici qu'Apollyon tombât
Blessé dans un sanglant combat.
Chrétien lutta... longtemps l'Indécise victoire
Entre deux semblait balancer;
Quand redoublant d'efforts, priant, luttant encore,
Chrétien la fit pour lui se prononcer.

Ayant passé outre, ils arrivèrent sur les confins de l'Ombre-de-la-Mort, vallée qui était d'une plus grande étendue que la première, et fréquentée par un bon nombre de malins esprits, comme on peut s'en assurer par le témoignage que plusieurs personnes en ont rendu; malgré cela, femmes et enfants, ils purent tous la traverser, d'autant mieux qu'ils marchaient en plein jour sous la conduite de M. Grand-Cœur.

Quand ils eurent pénétré plus avant dans cette vallée, ils crurent entendre un gémissement comme celui d'un homme qui se meurt. C'étaient des sons lugubres et prolongés. Ils entendirent aussi des paroles lamentables qu'on eût dit être profé-

rées par des êtres plongés dans des tourments affreux. Ces choses firent trembler les enfants; les femmes mêmes furent déconcertées et en devinrent toutes pâles. Mais leur guide les rassura, et les exhorta à prendre courage.

S'étant avancés un peu plus loin, ils éprouvèrent une espèce de commotion comme si la terre eût commencé à trembler sous eux, et qu'un abîme eût été creusé sous leurs pas. Ils entendirent aussi un certain sifflement semblable à celui du serpent; toutefois rien ne leur était encore apparu. Ici, les jeunes garçons se mirent à crier: Quand serons-nous arrivés au bout de ce triste chemin? Ce que le guide ayant entendu, il leur recommanda d'avoir bon courage, et de bien faire attention à leurs pieds, «de peur, » dit-il, «que vous ne tombiez dans quelque piège. » (Prov. IV, 26.)

Jacques se plaignit d'être malade, mais cette maladie était plutôt l'effet de la peur. Sa mère lui donna un peu de ce cordial qu'elle avait reçu chez l'Interprète, ainsi que trois pilules que lui avait préparées M. Habile. Dès lors l'enfant commença à se sentir mieux. En sorte qu'ils purent continuer leur marche jusqu'à moitié chemin de la vallée. Quand ils en furent à ce point, Christiana se prit à dire, à la suite d'une observation qu'elle venait de faire: J'aperçois là-bas devant nous un certain objet; mais il est tel par sa forme que je crois n'avoir jamais vu son pareil.

Ceci éveilla la curiosité de Joseph qui demanda aussitôt ce que cela pouvait être?

— C'est quelque chose de bien laid; oui, mon enfant, c'est très-laid, lui répondit la mère.

— Mais, maman, à quoi cela ressemble-t-il?

— Je ne puis te dire précisément à quoi cela ressemble; mais je le vois maintenant très-près de nous. —Holà! il nous touche presque, ajoutât-elle.

— Eh bien, dit M. Grand-Cœur, que les plus timides se tiennent près de moi.

En ce moment l'ennemi s'avance comme pour fondre sur eux; mais le conducteur lui riposta si bien qu'il eut hâte de prendre la fuite à la vue de tous les autres. Ils se souvinrent alors de ce qui est écrit: «Résistez au démon, et il s'enfuira de vous.» (Jacq., IV, 7.)

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

Le lion. — La fosse et l'obscurité. — Dieu répond à la prière des pèlerins par la délivrance. — Fin de l'Insouciant. — Le séant Destructeur. — Le chrétien doit prier en même temps que combattre. — La victoire.

Is poursuivirent leur route après avoir repris quelques forces; mais ils n'avaient pas encore fait un long trajet que Miséricorde, s'étant retournée, vit comme l'ombre d'un lion qui s'avancait à grands pas. L'écho de sa voix rugissante retentissait dans toute la vallée, et le bruit de ce rugissement venait jeter l'effroi dans tous les cœurs, excepté dans celui du guide. Enfin le

redoutable animal s'approche, et M. Grand-Cœur se prépare à lui livrer bataille. A cet effet, il fait marcher devant lui tous les pèlerins, voulant bien se charger de défendre leur cause. Mais quand le lion vit que son adversaire était déterminé à lui faire résistance, il battit en retraite, et n'osa point venir à l'assaut. (I Pier., V, 8. 9.)

Eux donc reprirent leur position, et marchant à la suite du guide, ils gagnèrent du chemin. Ils avancèrent jusqu'à un endroit où force leur fut de s'arrêter; car il se trouvait là un fossé que l'on avait creusé sur toute la largeur du chemin. Ils ne s'étaient pas encore préparés à le traverser qu'un brouillard épais et une obscurité profonde vinrent les surprendre, de telle façon qu'ils ne pouvaient plus se voir. Dans leur situation désespérée, les pèlerins s'écrièrent: Hélas! qu'allons-nous devenir? — Cependant leur conducteur ne s'en mit point en peine, mais il leur dit: Ne craignez point; demeurez fermes et nous verrons encore ce qui résultera de tout ceci. Ils furent donc obligés d'attendre parce que leur chemin était absolument intercepté. Ensuite, ils crurent ouïr distinctement le bruit et les pas précipités de l'ennemi. Il parut aussi quelque trait de lumière qui leur permit de voir le feu et la fumée qui montaient de la fosse.—Ah! dit alors Christiana à son amie Miséricorde, je vois maintenant combien mon pauvre mari a du être éprouvé par ici; j'ai beaucoup entendu parler de ce lieu, mais je ne m'y étais jamais trouvée jusqu'à présent. Pauvre ami! il vint ici tout seul, et dans la nuit; ces démons rôdaient autour de lui comme s'ils eussent voulu le dévorer. Il y a bien des gens qui parlent de la vallée de l'Ombre-de-la-Mort, mais qui ne savent réellement pas ce que cela signifie, à moins qu'il ne leur arrive d'être eux-mêmes placés dans une semblable situation. « Le cœur de chacun connaît l'amertume de son âme; et un autre n'est point mêlé dans sa joie. » (Prov. XIV, 10.) C'est une chose terrible que d'être ici.

Gr.-Cœur. Nous ressemblons à ceux qui vont faire commerce parmi les grandes eaux, ou qui descendent dans les lieux profonds pour y voir les merveilles de l'Éternel. (Psau. 107, 23, 21.) Ne dirait-on pas que les bornes de la terre nous enserrent de toutes parts, et que, décidément, nous allons être engloutis pour toujours? Mais « que ceux qui marchent dans les ténèbres et n'ont point de darté, aient confiance au nom de l'Éternel, et qu'ils s'appuient sur leur Dieu! » (Esaië, L, 10.) Pour ma part, j'ai souvent traversé cette vallée, comme je vous l'ai déjà dit; j'y ai été éprouvé bien plus sévèrement que cette fois-ci, et cependant vous voyez que je suis encore vivant. Je ne veux pas me vanter, car je ne suis pas mon propre sauveur; mais j'ai bon espoir que nous serons délivrés. Venez, implorons la lumière de Celui qui veut éclairer nos ténèbres, et qui peut non-seulement dissiper l'obscurité, mais aussi envoyer toutes les puissances sataniques enfer.

Ainsi, ils firent des prières et des supplications, et Dieu y répondit en envoyant la lumière et la délivrance. Ils ne rencontrèrent plus d'obstacles sur leur passage, du moins en cet endroit-là... Cependant, comme ils n'avaient pas encore parcouru la

vallée dans toute son étendue, ils pouvaient s'attendre à de nouvelles contrariétés. En effet, ils trouvèrent un peu plus loin un amas d'ordures, et toutes sortes de mauvaises odeurs dont ils furent incommodés au dernier point.

— Ha! se prit à dire Miséricorde en se tournant vers Christiana, il ne fait pas si bon par ici qu'à la Porte-étroite, ou chez l'Interprète, ni même dans la maison où nous avons séjourné en dernier lieu.

— Mais, répliqua l'un des enfants, ce serait bien pire s'il fallait toujours rester ici; or, je crois pouvoir dire, sans présumer de savoir quelque chose, que si, pour arriver au lieu de notre destination, nous sommes obligés de suivre un tel sentier, c'est afin que nous jouissions d'autant plus ensuite du bonheur qui nous attend dans nos célestes demeures.

Gr.-Cœur. C'est bien, Samuel; tu as parlé comme un homme.

— Ah! continua le jeune garçon, je crois qu'une fois sorti d'ici, j'apprécierai mieux que jamais la lumière et le bon chemin.

— Eh bien, ajouta le guide, nous en sortirons bientôt, s'il plaît à Dieu.

Jos. Cette vallée est bien longue, ne peut-on pas en voir la fin?

— Regarde à tes pieds, lui répondit le guide, car nous allons nous trouver parmi des pièges.

Ils prirent donc garde et continuèrent à marcher; mais les pièges étaient ce qui les vexait extrêmement. Ils se trouvaient déjà au milieu de ces embarras quand ils découvrirent un homme étendu dans un fossé qui était à main droite. Ce n'était plus qu'un corps déchiré et meurtri. — Voilà, dit alors le guide, un de ces Insoucians comme il y en a tant qui passent par ce chemin. Il s'est couché en cet endroit pendant trop longtemps. Il y avait avec lui un nommé Vigilant qui trouva moyen d'échapper, tandis que lui fut pris et mis à mort. Vous ne pouvez pas concevoir combien il en est qui périssent dans ces environs, et cependant les hommes sont si téméraires, qu'ils ont la folie de se mettre en route pour le pèlerinage sans prendre de guide. Pauvre Chrétien! c'est une merveille qu'il ait pu échapper! Mais il était bien aimé de son Dieu; il y allait aussi de tout cœur; sans cela il n'eût jamais pu se tirer d'affaire.

Ils avaient presque achevé leur route, lorsqu'ils se trouvèrent juste à l'endroit où Chrétien avait eu occasion de voir le Géant Destructeur assis à l'entrée d'une caverne. Ce Géant faisait souvent des sorties, et avait l'habitude de corrompre, par ses sophismes, les jeunes pèlerins. Il s'approcha premièrement de Grand-Cœur qu'il désigna par son nom, et lui parla d'un ton menaçant. — Combien de fois, dit-il, vous a-t-on défendu de faire ces choses?

— Quelle chose? lui répondit M. GrandCœur.

— Quelle chose! répliqua le Géant, vous le savez bien; mais je vais mettre fin à votre trafic.

— Quoi qu'il en soit, repartit M. GrandCœur, avant de nous livrer combat, il

faut savoir si vous avez de quoi nous accuser. (En ce moment, les femmes et les enfants se tenaient debout, tout tremblants, et ne sachant ce qu'ils allaient devenir.)

Le Géant. Vous ne faites que ravager le pays, et vous vous associez dans vos pratiques criminelles aux plus grands voleurs.

Gr.-Cœur. Mais ce ne sont là que de vagues accusations. Expliquez-vous donc nettement, exposez vos griefs d'une manière plus précise.

Le Géant. Tu fais métier d'enlever des enfants à leurs parents; tu recrutes en divers lieux femmes et enfants pour les transporter ensuite dans un pays qui est étranger au nôtre; de telle sorte que les états de mon maître vont toujours en s'affaiblissant.

Gr.-Cœur. Je suis serviteur du Dieu des cieux; j'ai pour mission de persuader les pécheurs, et de les amener à la repentance, selon la recommandation qui m'en a été faite. Je m'emploie, autant que possible, à faire passer hommes, femmes et enfants, « des ténèbres à la lumière, et de la puissance de Satan à Dieu. » Or, si c'est là ton grand chef d'accusation, je veux bien me mettre aux prises avec toi, à l'instant même, s'il le faut.

Sur cela, le Géant s'approcha pour une attaque décisive. De son côté, M. Grand-Cœur s'avance pour lui riposter, et tandis que d'une main il sort l'épée de son fourreau, l'adversaire tient dans les siennes une lourde massue. Ainsi, sans autre préambule, la lutte s'engage, et du premier coup M. Grand-Cœur est abattu sur l'un de ses genoux. En ce moment critiqua, les femmes et les enfants se mirent à crier. Aussitôt M. Grand-Cœur se relève, et se jette avec un courage intrépide sur son adversaire qu'il blesse grièvement au bras. Le combat fut opiniâtre, et dura l'espace d'une heure; aussi, le Géant y épuisa-t-il ses forces. Vous eussiez dit, à le voir, que sa poitrine, semblable à une chaudière bouillante, laissait échapper des vapeurs épaisses comme la fumée. L'on convint de s'asseoir un instant pour reprendre haleine; mais Grand-Cœur se livra à la prière. Tenons pour certain, toutefois, que les femmes et les enfants ne firent que gémir ou pleurer tout le temps du combat. Puis les deux combattants se trouvèrent de nouveau en présence. Il arriva, cette fois-ci, que par fin de ses coups adroitement et vigoureusement appliqué, M. Grand-Cœur abattit son adversaire. Celui-ci demanda à se relever, et M. Grand-Cœur le laissa reprendre sa position. Ainsi la lutte recommence, si bien qu'il s'en est peu fallu que, avec son arme meurtrière, le Géant n'atteignît M. Grand-Cœur à la tête.

M. Grand-Cœur voyant ainsi sa vie menacée, se précipite sur lui avec toute l'énergie de son caractère, et lui enfonce l'épée dans les reins. Dès lors, le Géant commence à s'affaïsser, et n'a plus seulement la force de tenir son arme. M. Grand-Cœur redouble ses coups sur l'ennemi, et parvient à lui trancher la tête. On vit alors les femmes et les enfants se réjouir, et celui qui venait de combattre si vaillamment,

lamment, donna gloire à Dieu pour cette délivrance.

Dès qu'ils eurent achevé de rendre grâce, ils élevèrent en cet endroit une colonne où ils suspendirent la tête du Géant. Ils placèrent encore au dessous une inscription avec des caractères très-distincts pour attirer l'attention des voyageurs.

C'est ici la tête de celui qui maltraita autrefois les pèlerins, il barrait leur passage, il n'en épargnait aucun. Il se montra toujours impitoyable jusqu'à ce que, moi, Grand-Cœur, je suis venu pour être le guide des pèlerins, et pour combattre leur ennemi.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

Entretien sur le combat. — Rencontre de M. Franc. — Son réveil. — Son origine. — Il salue et interroge les pèlerins. — Histoire de Je-Crains.

Duis, ils cheminèrent jusqu'au pied du coteau qui se trouve un peu plus loin, et d'où ils pouvaient étendre leur vue à une distance considérable. C'est de là que Chrétien jeta les yeux pour la première fois sur son frère Fidèle. Ils s'assirent pour prendre un peu de repos. Ils prirent aussi un peu de nourriture et d'un breuvage excellent; enfin, ils firent bonne chère, se félicitant d'avoir échappé à un ennemi si dangereux. Comme ils étaient ainsi à se reposer et se rassasier, Christiana demanda au guide s'il n'avait reçu aucun dommage dans cette rude bataille.

— Aucun, lui répondit M. Grand-Cœur, si ce n'est une faible contusion dans la chair; mais ceci, bien loin d'être à mon préjudice, est au contraire une preuve certaine de mon dévouement pour mon Maître et pour vous, et doit tourner en définitive à ma louange, selon la grâce qui m'est accordée. (2 Cor., IV, 10, 11.)

Christ. Mais n'aviez-vous point peur, cher Monsieur, quand vous l'avez vu paraître avec une massue?

Gr.-Cœur. Il est de mon devoir de me défier de moi-même, afin que je puisse mettre entièrement ma confiance en Celui dont la force surpasse celle de tous les autres ensemble.

Christ. Mais que pensiez-vous lorsqu'il vous a terrassé la première fois?

Gr.-Cœur. Eh bien, je me suis rappelé qu'il en avait agi ainsi envers mon Maître, et que, au bout du compte, il a été lui-même vaincu par ce moyen-là. (Rom., vin, 37.)

Matt. Si vous avez tous dit votre façon de penser là-dessus, laissez-moi dire aussi la mienne: c'est que Dieu a été singulièrement bon à notre égard, soit en nous faisant sortir de cette sombre vallée, soit en nous délivrant des mains de notre adversaire. Pour ma part, je ne vois pas pourquoi nous refuserions de compter sur Dieu, puisqu'il vient de nous donner encore aujourd'hui un si éclatant témoignage de son amour.

Sur cela, ils se levèrent et passèrent outre. Or, il y avait, à quelques pas de là; un chêne sous lequel ils trouvèrent un vieux pèlerin plongé dans un profond sommeil. Ils reconnurent à ses habits, à son bâton et à sa ceinture, qu'il était pèlerin. Le guide, autrement dit M. Grand-Cœur, s'approcha de lui pour le réveiller. A la première secousse qu'il reçut, le vieillard ouvrit les yeux en s'écriant: Hé! qu'est-ce que c'est? Qui êtes-vous? et que venez-vous faire ici?

— Allons, mon ami, lui dit M. Grand-Cœur, ne vous fâchez pas. Les gens qui sont ici, ne vous apportent que l'expression de leur sincère amitié.

Cependant, le brave homme se relève tout en portant un regard furtif sur les alentours, et répète sur le ton de la méfiance qu'il veut savoir avec qui il a affaire. Là-dessus, le guide lui donne son nom en disant: Je suis le conducteur de ces pèlerins qui voyagent vers la bien-heureuse éternité.

— Je vous demande pardon, s'écria M. Franc; je craignais que vous ne fissiez partie de cette bande de voleurs qui, il y a quelque temps, ont enlevé la bourse de Petite-Foi; mais à présent que je vous considère avec un peu plus d'attention, je m'aperçois que vous êtes des honnêtes gens.

Gr.-Cœur. Mais qu'auriez-vous fait ou que seriez-vous devenu si nous eussions été de ce monde-là?

Franc. Ce que j'aurais fait! certes, je me serais battu comme un désespéré jusqu'au dernier souffle de vie, et j'espère bien que vous auriez eu occasion de vous féliciter de la manière dont je parviens à me tirer d'affaire en pareil cas; car un chrétien ne se laisse jamais vaincre, à moins qu'il ne se conduise lâchement.

Gr.-Cœur. Fort bien, père Franc, je m'assure par là que tu es un de ces hommes d'heureuse rencontre, car tu as parlé avec vérité.

Franc. Je reconnais aussi que tu t'entends dans la vraie méthode, tandis qu'il en est une multitude d'autres qui se font des idées étranges des pèlerins, s'imaginant que nous sommes faciles à vaincre.

Gr.-Cœur. Maintenant que nous sommes ici heureusement ensemble, permettez que je mette votre nom par écrit, et que je prenne connaissance du pays que vous avez habité.

Franc. Je ne puis vous donner mon nom; mais je viens du pays de l'Insensibilité qui est assez voisin de la ville de Perdition.

Gr.-Cœur. Ah! vous êtes donc de cet endroit-là. Je suppose déjà qui vous êtes: n'est-ce pas vous que l'on désigne sous le nom de Franchise? — Ici, on vit le rouge monter au visage du vieillard qui répliqua aussitôt: Je ne suis pas Franchise, dans le sens abstrait du mot, mais Franc est mon nom, et je voudrais l'être par ma nature comme je le suis par mon caractère.

Mais, Monsieur, ajouta-t-il, comment avez-vous pu deviner que je suis cet homme-là, vu que, par mon origine, je suis citoyen du triste pays que vous connaissez?

Gr.-Cœur. J'avais déjà entendu mon Maître parler de vous, car il sait tout ce qui se passe sur la terre. Mais j'ai souvent été étonné qu'il pût venir quelque chose de bon de ces côtés-là, attendu que chez vous tout y est pire que dans la ville de Perdition.

Franc. En effet, notre quartier est situé sur un point extrême, du côté où le soleil se couche; par conséquent, plus froids et plus engourdis.

Cependant, quoique ce que vous dites soit vrai d'un homme qui a passé la plus grande partie de son existence sur une montagne de glace, il est vrai de dire aussi que si le soleil de justice vient à luire sur cet homme, il sentira la glace de son cœur fondre au dedans de lui. C'est le fait de ma propre expérience.

Gr.-Cœur. Je le crois, père Franc, parce que je sais que la chose est véritable.

Ce fut alors que le vieillard salua les pèlerins par un saint baiser de charité. Puis, voulant connaître leur nom et les aventures de leur voyage, il les interrogea successivement en commençant par Christiana.

Christ. Quant à mon nom, je pense que vous en avez entendu parler. Le bon Chrétien était mon mari, et ceux-ci sont ses enfants. — Ici, il vous serait impossible de dire la surprise et la joie qu'éprouva le vieillard en apprenant qui elle était. Il ne put s'empêcher de sauter et de sourire en la comblant de mille souhaits.

— J'ai beaucoup entendu parler de votre mari, dit-il, ainsi que de ses voyages, et des combats qu'il a eu à soutenir en son temps. Ce qui soit dit pour votre consolation, le nom de votre mari a eu du retentissement dans toutes les contrées du monde; la foi, le courage, la patience et la fidélité qu'il déploya en toutes circonstances, ont rendu son nom célèbre.

Il s'adressa ensuite aux enfants dont il prit d'abord le nom, et leur parla de la manière suivante: Matthieu, puisses-tu être comme Matthieu le péager, non pas dans le vice, mais quant à la vertu! — (Matt., X, 3.) Samuel, puisses-tu ressembler à Samuel le prophète, un homme de foi et de prière! — (Psau. XCIX, 6.) Joseph, que tu sois comme Joseph dans la maison de Potiphar, ayant fine conduite chaste et fuyant la tentation! (Genèse, XXXIX.) et toi, Jacques, puisses-tu être comme Jacques, surnommé juste, et comme Jacques, le frère de notre Seigneur! (Act. I. 13, 14.)

Après cela, il s'informa de Miséricorde pour savoir comment elle avait quitté son pays et sa parenté, et comment elle était venue en compagnie de Christiana et de ses fils. Puis; il ajouta: Miséricorde est ton nom; la miséricorde te soutiendra au milieu de tes peines, et te fera surmonter toutes les difficultés qui se rencontreront sur le chemin, jusqu'à ce que tu sois arrivée au lieu où, à ta grande satisfaction, tu contempleras la face de Celui qui est « Je Père des miséricordes. »

Pendant tout ce temps-là, M. Grand-Cœur était resté saisi d'admiration. Il avait le sourire sur les lèvres tandis que ses yeux étaient fixés sur son nouveau compagnon.

Or, ils marchaient tous ensemble, et chemin faisant, le guide demanda au bon vieillard s'il n'avait pas connu un nommé M. Je-Crains qui quitta aussi sa terre natale pour venir en pèlerinage.

Franc. Oui, je l'ai très-bien connu. C'était un homme sincère au fond; mais il était un de ces pèlerins les plus ennuyeux que j'aie jamais rencontrés.

Gk.-Cœur. Je m'aperçois que vous en avez eu connaissance, car vous indiquez fort bien son caractère.

Franc. Je puis vous le certifier. J'étais même une fois intimement lié avec lui. Nous allions ensemble de compagnie lorsqu'il commença à se préoccuper, et à s'alarmer des choses qui devaient nous arriver par la suite.

Gk.-Cœur. Je lui ai servi de guide depuis la maison de mon Maître jusqu'aux portes de la cité céleste.

Franc. Vous avez donc pu voir qu'il était passablement ennuyeux.

Gr.-Cœur. Oui, vraiment; mais je pouvais très-bien le supporter; car les hommes de ma profession sont souvent chargés de la conduite de ceux qui lui ressemblent.

Franc. Voyons donc, racontez-moi un peu comment il s'est comporté sous votre direction.

Gr.-Cœur. Voici ce qu'il en est. Il avait toujours peur de ne pouvoir atteindre le but qu'il s'était proposé. Le moindre bruit remplissait son âme de frayeur. Une chose qui aurait eu la plus légère apparence d'opposition, eût suffi pour l'anéantir. J'ai ouï dire qu'une fois, s'étant arrêté au borbier du Découragement, il y gémit pendant plus d'un mois. Il n'osait point sortir de cette position, quoiqu'il pût trouver moyen de se rassurer par la rencontre de braves gens qui, ayant à faire le même chemin, lui avaient offert, même plusieurs fois, de lui donner la main. Il ne voulait cependant pas revenir en arrière. La cité céleste, c'était là son point de mire et l'objet de ses désirs. Il serait mort plutôt que de ne pas y arriver; mais il se laissait abattre à chaque difficulté. Il avait si peu de fermeté et de courage qu'une paille jetée sur son chemin l'eût fait broncher. Un jour pourtant qu'il faisait un temps calme et serein, il s'enhardit et passa outre après avoir attendu longtemps près du borbier du Découragement; mais il ne fut pas plus tôt de l'autre côté qu'il avait peine à en croire ses yeux. Vous eussiez dit à le voir, qu'il portait dans son cœur le borbier du Découragement, ou qu'il en était poursuivi de tous côtés. Il s'est montré trop pusillanime pour qu'on puisse en parler autrement. C'est ainsi qu'étant arrivé à la porte (vous comprenez ce que je veux dire) qui se trouve à l'entrée de ce chemin, il y demeura longtemps n'osant pas même heurter. Lorsque la porte lui fut ouverte, il aurait voulu se retirer et céder la place à d'autres, sous prétexte qu'il n'en était pas assez digne. Aussi, fut-il devancé par beaucoup d'autres qui entrèrent les premiers, bien que, pour une cause ou pour une autre, ils ne fussent partis que longtemps après lui. Le pauvre homme en restait là tout

tremblant et plein d'hésitation. Il y avait de quoi faire fondre le cœur de quiconque venait à l'observer dans cette attitude. Je le répète, il n'était pas du tout disposé à rebrousser chemin. Il finit cependant par donner un coup ou deux en poussant légèrement le marteau qui était suspendu à la porte. Mais à l'instant même où quelqu'un se présente pour lui ouvrir, il se met à reculer comme il avait fait précédemment. Le Portier se lance aussitôt sur ses traces et lui crie: « Eh bien! peureux, que souhaites-tu? » — A ces mots, il tombe par terre. Le Portier s'étonne lui-même de le voir dans cet état de défaillance, et lui dit: « Paix te soit! prends courage, car je suis venu seulement pour t'ouvrir la porte. Entre, et la bénédiction reposera sur toi. » — Sur cela, il se relève et s'avance en tremblant. Il entra donc, mais la honte était peinte sur son visage, tellement qu'il cherchait à se cacher. Quoi qu'il en soit, il put jouir là pendant quelque temps d'une bonne hospitalité (et vous savez comment on y est traité), et reçut ensuite l'ordre de continuer son voyage avec des instructions sur la route qu'il devait tenir.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

Suite.

Je vis ensuite qu'il parvint, quoique avec difficulté, jusqu'au lieu de notre demeure. Étant donc arrivé à la porte de mon maître l'Interprète, il se conduisit comme ci-devant. Il commença par entrer en délibération pour savoir s'il devait appeler quelqu'un à son secours. C'était pendant une de ces nuits longues et froides; cependant il ne voulait pas rebrousser chemin. Il portait du reste dans son sein un titre qui obligeait mon maître à le recevoir, et à lui fournir tout le confortable de la maison, et de lui procurer en outre un fort et courageux conducteur, vu que c'était un homme au cœur craintif comme la poule. Avec tout cela, il avait toujours peur de causer le moindre dérangement. Ainsi, l'infortuné se serait tenu là devant la porte, tantôt couché, tantôt debout, jusqu'à ce qu'il fût pour ainsi dire engourdi dans tous ses membres; certes, sa timidité, son abattement étaient tels qu'il n'osait se présenter, tandis que beaucoup d'autres ne craignaient pas de heurter et d'entrer sous ses yeux. A la fin, m'étant mis à regarder par la fenêtre, j'aperçus quelqu'un qui allait et venait devant la porte; je m'avançai vers lui et lui demandai qui il était, et ce qu'il voulait. Mais aussitôt je vis qu'il avait les larmes aux yeux. Dès lors je compris de quoi il s'agissait. J'entraî donc dans le cabinet de mon Souverain, et lui exposai ce cas particulier. Sur quoi il m'envoya immédiatement auprès de l'étranger pour le supplier d'entrer. J'eus grand peine à l'y décider; mais enfin il entra, et je dois dire à la gloire de mon Souverain qu'il le reçut avec une touchante simplicité. De tous les morceaux qui étaient sur la table, on lui servit les meilleurs. C'est alors qu'il présenta ses titres de créance, et le Seigneur, après avoir lu la note principale, lui dit que sa demande

lui serait accordée. Il ne s'était pas encore écoulé beaucoup de temps depuis son arrivée, qu'il commença à se sentir un peu à l'aise; car mon maître est toujours ému dans ses entrailles, surtout quand il s'agit de ceux qui sont timides. C'est pourquoi, il disposa les choses, en cette occasion, de manière à contribuer le plus possible à son encouragement. Quand donc il eut passé en revue tous les objets de ce lieu, et qu'il eut fait les préparatifs nécessaires pour continuer son voyage vers la cité, mon seigneur lui donna un flacon d'un cordial fortifiant, et quelques aliments substantiels pour prendre en route, comme il avait fait auparavant à l'égard de Chrétien. C'est ainsi que me plaçant devant lui nous nous mîmes en chemin: ce n'était pas un homme de beaucoup de paroles, mais on l'entendait soupirer sans cesse.

Dès que nous fûmes parvenus au lieu où se trouvaient pendus les trois garnements dont il a été parlé plus haut, il me dit qu'il craignait d'avoir une fin semblable à la leur. Ce n'est que la vue de la croix et du sépulcre qui lui procurait quelque consolation. J'avoue qu'il était content quand son attention venait à se fixer sur ces objets, et il semblait par moments en recevoir un véritable profit. Lorsqu'il se trouva en face du coteau des Difficultés, il n'eut aucune relâche; il ne se mettait même pas en peine des lions; car vous savez que ces choses n'étaient pas ce qui l'inquiétait, mais bien la pensée de n'être pas finalement accepté.

Contre son attente, je le conduisis dans la maison appelée la Belle. Ici, je cherchai à le mettre en rapport avec plusieurs personnes de l'établissement; mais je m'aperçus qu'il en éprouvait de la confusion; et, à la vérité ce n'était pas un homme à faire société. Il aimait beaucoup la solitude; cependant il aurait écouté volontiers une bonne conversation, il se serait mis, par exemple, derrière un paravent pour entendre ce que l'on disait. Il avait aussi du goût pour les objets d'antiquité et aimait à en conserver la mémoire. Il me dit ensuite qu'il se plairait très-bien dans les deux maisons qu'il avait visitées, en dernier lieu, savoir: chez le Portier et dans la maison de l'Interprète, bien qu'il eût manqué de hardiesse pour en demander l'entrée.

Lorsqu'ensuite il eut à descendre la colline depuis la maison la Belle jusqu'à la vallée l'Humiliation, il marcha aussi bien que qui que ce fût; car il ne craignait pas de descendre bien bas pourvu qu'il pût être heureux à la fin. On eût dit vraiment qu'il y avait une certaine sympathie entre cette vallée et les dispositions de son esprit, car je ne l'ai jamais vu plus content dans tout le cours de son pèlerinage qu'en cet endroit.

Là, il se serait assis, il aurait baisé la terre et embrassé jusqu'aux fleurs qui croissent dans cette vallée. (Lam., III, 27, 29.) Il avait pour habitude de se lever chaque matin au point du jour, pour se livrer aux exercices de son esprit, tout en se promenant de long en large dans ces lieux solitaires. Mais quand il fut parvenu à l'entrée de la vallée qu'on appelle l'Ombre-de-la-Mort, je crus, que j'allais perdre mon homme: ce n'est pas qu'il fût disposé à revenir en arrière, puisqu'il

en repoussait l'idée avec horreur, mais il était comme rendant l'âme de frayeur. Il lui semblait voir un spectre, et criait sans cesse aux lutins, comme s'il en avait été poursuivi; c'était au point que je ne pouvais le détourner de cette idée. Le bruit qu'il faisait, et ses cris de détresse étaient tels, qu'il n'en fallait pas davantage pour encourager les ennemis, s'il s'en fût trouvé réellement, à venir fondre sur nous. Mais ce que j'ai très-bien remarqué, c'est que cette vallée était aussi tranquille alors qu'à quelque autre époque que j'aie pu m'y rencontrer. J'ai lieu de croire que ces ennemis furent, en tous cas, retenus par l'ordre de mon Souverain, en sorte qu'ils n'eurent aucun pouvoir contre M. Je-Craains qui passa très-bien sans accident.

Ce serait trop ennuyeux s'il fallait tout vous raconter; nous ne mentionnerons donc qu'une ou deux circonstances de plus. Quand il arriva à la Foire-de-la-Vanité, il semblait vouloir se battre avec tous les hommes de la foire. Il se montra tellement l'ennemi implacable de leurs sottises, que j'avais raison de craindre qu'on ne nous assommât l'un et l'autre de coups. Il ne déploya pas moins d'énergie sur le Terroir-enchanté. Mais, arrivé sur le bord du fleuve qui se traverse sans pont, il se trouva de nouveau très embarrassé. — Ah! ah! s'écria-t-il, je serai englouti sous les eaux pour toujours, et n'aurai jamais le bonheur de voir la face de Celui qui est l'objet de mes désirs et pour lequel j'ai déjà fait tant de chemin.

Il est vrai de dire, cependant, et c'est une chose remarquable, que les eaux du fleuve avaient alors beaucoup diminué, tellement qu'à aucune autre époque de ma vie je ne les avais vues si basses. Il se décide enfin; et, au moment où il entra dans le fleuve, c'est tout au plus si l'eau allait jusqu'à la cheville du pied. Puis, je vis qu'il s'approchait sensiblement de la grande porte, et dès lors je pus prendre congé de lui après lui avoir souhaité sa bien-venue dans les hauts lieux. Les dernières paroles que je lui entendis proférer, sont celles-ci: « Ca ira tout de même. » Ainsi, nous nous séparâmes, et je ne le revis plus.

Franc. Il paraît donc que tout a été bien pour lui, en définitive.

Gr.-Cœur. Oui, assurément. Je n'ai jamais eu le moindre doute à son sujet; c'était un homme à qui l'on pouvait reconnaître d'excellentes qualités. Il avait seulement des idées sombres, et c'est ce qui rendait sa vie insupportable à lui-même, et pénible aux autres. (Psaume LXXXVIII.) Il était sensible au péché plus que beaucoup d'autres; il craignait toujours de porter préjudice à quelqu'un. Cette délicatesse était telle chez lui qu'il se serait privé des choses les plus légitimes pour ne pas scandaliser les autres. (Rom., XIV, 21; I Cor. VIII, 13.)

Franc. Mais comment se fait-il que ce brave homme ait passé la plus grande partie de ses jours dans la tristesse?

Gr.-Cœur. Cela peut tenir principalement à deux causes: D'abord, la sagesse de Dieu en avait décidé ainsi; les uns font entendre des accents joyeux, tandis que d'autres chantent des airs lugubres. (Matt., XI, 16, 18.) Or, M. Je-Craains était un de ceux qui jouent sur des notes basses. Lui et ceux de son ordre faisaient usage

de la saquebute qui, comme on le sait, produit un son plus plaintif que beaucoup d'autres instruments, ce qui n'empêche pas que certaines personnes ont raison de dire que c'est sur un ton de basse qu'il faut reconnaître les principes de la musique. Pour ma part, je n'attache aucun prix à cette profession de foi qui exclut tout sentiment de tristesse. La première corde que le chef de musique touche ordinairement pour arriver au parfait accord, se trouve être sur la basse. Dieu aussi touche cette première corde quand il veut mettre l'âme en parfait accord avec lui-même. Quoi qu'il en soit, M. Je-Crains avait toujours le défaut de ne jouer que sur ce même ton. C'est ce qu'il fit, je crois, jusque vers la fin de sa vie.

J'emploie hardiment ces sortes de métaphores, attendu que c'est un moyen de développer l'esprit des jeunes lecteurs, et parce que dans le livre de l'Apocalypse, les élus sont comparés à une troupe de musiciens qui jouent sur la harpe et chantent un nouveau cantique devant le trône. (Apoc., V, 8, 9; XIV, 2, 3.)

Franc. C'était un homme bien zélé, d'après le tableau que vous venez d'en faire. Le coteau des Difficultés, les Lions, la Foire-de-la-Vanité, aucune de ces choses ne lui faisait peur; c'était seulement le péché, la mort, et l'enfer qui étaient pour lui un sujet d'angoisse ou de terreur, parce qu'il avait encore quelques doutes sur son salut.

Gr.-Cœur. Vous dites vrai; ce sont bien là les choses qui le chagrinaient, et comme vous le faisiez observer, son état provenait d'un manque de foi ou d'intelligence quant au fait de son adoption, plutôt que d'une faiblesse ou d'une lâcheté de cœur dans ce qui regarde la vie pratique du pèlerin. Il aurait, comme dit le proverbe, marché sur des tisons, pour arriver plus vite, et il n'y a pas lieu d'en être étonné; mais ce qui accablait tant son esprit, est ce dont on se débarrasse le plus difficilement.

Christ. Ce récit, touchant M. Je-Crains, me fait réellement du bien. Je pensais que personne ne devait être comme moi, mais je vois à présent qu'il en est autrement, car il y a un grand rapport entre l'expérience de ce brave homme et la mienne. Nous différerons seulement sur deux points: Ses angoisses étaient si fortes qu'il ne pouvait s'empêcher de les faire paraître au dehors, tandis que je gardais les miennes au dedans. Puis, en ce qui touche la liberté d'entrer dans ces maisons hospitalières qui sont mises au service des pèlerins, il manquait de courage et de force pour se faire entendre; mais mes épreuves. étaient de telle nature que je pouvais frapper avec plus de véhémence.

Miser. S'il m'est permis de parler aussi d'après mes sentiments, je dirai qu'il s'est passé dans mon expérience bien des choses qui ont du rapport avec l'histoire de cet homme. Ainsi, j'ai toujours été alarmée à la vue du lac de feu et par la crainte de perdre ma place dans le paradis, beaucoup plus que je ne l'aurais été par la perte de toute autre chose. Ah! me disais-je, quel bonheur si je pouvais me trouver un jour dans la céleste habitation! Je sacrifierais bien volontiers tout ce que j'ai au monde,

pourvu que je pusse y parvenir.

Matt. Pour mon compte, la crainte est bien une de ces choses qui me portaient à croire que j'étais loin de posséder au dedans de moi ce qui accompagne le salut; mais, s'il en fut ainsi à l'égard d'un homme si excellent, pourquoi n'en serait-il pas de même avec moi?

Jacq. Là où n'est pas la crainte, là n'est pas non plus la grâce. Bien que la grâce ne s'allie pas toujours avec la crainte de l'enfer, il est certain, pourtant, qu'il n'y a aucune grâce là où n'existe aucune crainte de Dieu.

Gr.-Cœur. Jacques, ton raisonnement est juste; tu as touché le point important de la question, car « la crainte de Dieu est le commencement de la sagesse, » et ceux qui n'en ont pas au commencement, n'en possèdent, ni au milieu, ni à la fin. Mais nous terminerons ici notre entretien sur M. Je-Crains en lui faisant nos adieux.

CHAPITRE VINGTIÈME

Histoire de Je-Veux ou caractères particuliers de la propre volonté. - Les pèlerins sont mis en garde.



près que M. Grand-Cœur eut fini son rapport concernant M. Je-Crains, la conversation fut amenée sur d'autres sujets. C'est ainsi que M. Franc commença par entretenir ses amis d'un certain personnage, nommé Je-Veux: Cet individu, dit-il, prétendait être pèlerin; mais je suis persuadé qu'il n'est jamais entré par la Porte-étroite.

Grand-Cœur. N'avez-vous jamais eu de conversation avec lui à ce propos?

Franc. Oui, plus d'une fois; mais il me faisait l'effet de quelqu'un qui n'aime que ce qu'il veut, comme le porte son nom, Il ne tenait compte de personne, il ne pesait aucune raison, et ne voulait suivre aucun exemple. Il était résolu de faire tout ce que lui dictait son esprit, et rien d'autre.

Gr.-Cœur. Dites-moi un peu quels étaient ses principes, car je présume que vous les connaissez.

Franc. Il soutenait qu'il est permis à un homme de partager les vices aussi bien que les vertus des pèlerins, et que celui qui pratiquerait les premiers, et imiterait les secondes, pourrait être certain de son salut.

G R.-Cœur. Comment? S'il avait dit simplement qu'il est possible pour les personnes les mieux intentionnées de participer aux défauts des pèlerins tout en possédant leurs vertus, il n'aurait pas été, à coup sûr, bien blâmable, vu que nous ne pouvons pas être absolument exempts de péché; mais nous nous trouvons sous l'obligation de veiller et de combattre le mal. Au reste, ce n'est pas là vraisemblablement qu'est la question. Si je comprends bien ce que vous avez voulu dire, c'est que, d'après son opinion, il est permis à quelqu'un d'être vicieux.

Franc. C'est précisément cela. Il le croyait ainsi, et se conduisait en conséquence.

Gr.-Cœur. Mais, sur quoi s'appuyait-il quand il parlait de la sorte ?

Franc. Eh bien ! il prétendait avoir l'Écriture pour lui.

Gr.-Cœur. Mais, de grâce, quels sont les passages qu'il faisait valoir en sa faveur ?

Franc. Je veux bien vous les indiquer. Il alléguait, par exemple, les relations illécites que David entretint avec les femmes d'autrui, et disait que si le bien-aimé de Dieu a ainsi agi, il pouvait par conséquent faire de même. Il disait que parce que Salomon a eu plusieurs femmes, il était autorisé, lui, à pratiquer le concubinage. Il disait que puisque Sara et les sages-femmes d'Égypte avaient menti, ainsi que Rahab, il pouvait faire de même. Il se croyait justifié en commettant un vol par le fait que les disciples allèrent, sur l'invitation de leur Maître, prendre un âne qui était la propriété d'autrui. Il disait encore que pour s'emparer de l'héritage de son père, Jacob employa la ruse et la fraude, et que pour cette raison il ne se rendait pas coupable en suivant son exemple.

Gr.-Cœur. Que c'est mesquin et indigne ! Mais êtes-vous sûr qu'il avait de telles opinions ?

Franc. Je l'ai entendu moi-même citer l'Écriture, et formuler des arguments pour les faire prévaloir.

Gr.-Cœur. C'est une misérable doctrine qui, après tout, ne peut pas avoir grand crédit dans le monde.

Franc. Il faut bien me comprendre. Il ne disait pas que chacun doit faire ces choses, mais que ceux qui ont la piété de ces hommes, peuvent se laisser aller aux mêmes penchants qu'eux.

Gr.-Cœur. Mais quoi de plus faux qu'une pareille conclusion ? Cela revient à dire que parce que des hommes d'une piété reconnue, ont eu leurs infirmités, et sont tombés dans quelque péché notoire, il peut, lui, commettre présomptueusement la même faute, et tant d'autres encore ; ou bien, parce que l'enfant qu'un vent de tempête fait chanceler sur sa base, viendra à heurter contre une pierre, ou même se trouvera tout à coup renversé et sali par la boue, il croit, lui, être justifié en se plongeant volontairement et se vautrant comme la truie dans le bourbier. Qui aurait pensé qu'un tel individu eût été aveuglé à ce point par les erreurs de sa propre convoitise ? Mais il faut bien que ce que dit l'Écriture soit vrai : « Lesquels heurtent contre la parole, et sont rebelles, à quoi aussi ils ont été destinés. » (I Pier., II, 8, II.) De plus, quand il s'imagine qu'un homme peut être sincèrement pieux tout en vivant dans le péché, il est dans une illusion aussi étrange et aussi funeste que la première. C'est tout comme le chien qui, parce qu'il se nourrit des immondices d'un enfant, prétendrait en avoir aussi les qualités. « Manger les péchés du peuple de Dieu, » (Osée, IV, 8.) n'implique pas que l'on en possède les vertus. Il m'est également impossible de croire que celui qui partagea une telle opinion, puisse avoir la foi et l'amour demeurant en lui. Or, je sais que vous lui

avez opposé de fortes objections ; mais, je vous en prie, comment cherchait-il à se justifier ?

Franc. Hélas ! il n'avait pas honte de dire qu'il vaut mieux être conséquent dans le mal que l'on fait, que d'agir d'une manière contraire aux opinions que l'on professe.

Gr.-Cœur. Voilà, en vérité, une bien triste réponse. C'est déjà bien mauvais que de lâcher la bride à une passion que l'on condamne chez soi aussi bien que chez les autres ; mais commettre le péché pour s'en glorifier, c'est le pire de tout. Dans le premier cas, c'est être accidentellement une occasion de chute à ceux qui vous observent ; dans le second, c'est les attirer dans le piège.

Franc. Il y en a beaucoup qui, sans avoir le langage de cet homme, ont pourtant le même sentiment que lui, ce qui fait que la profession de pèlerin tombe en discrédit.

Gr.-Cœur. Ce que vous dites est vrai ; et c'est bien là une chose tout à fait déplorable. Mais celui qui craint le Roi de la cité, viendra toujours à bout de tout.

Christiana. Il y a des idées étranges dans le monde. J'en connais un qui pense qu'il aura toujours le temps de se repentir quand viendra le moment de la mort.

Gr.-Cœur. Ce ne sont pas les plus sages qui pensent ainsi. Il serait pris singulièrement au dépourvu celui qui, ayant toute une semaine pour faire vingt-huit kilomètres de marche à seule fin de sauver sa vie, se trouverait avoir différé jusqu'à la dernière heure de se mettre en route.

Franc. Vous avez raison. Et cependant la généralité de ceux qui se disent pèlerins, agissent ainsi. Je suis ancien, comme vous le voyez, et j'ai fait bien des pas sur ce chemin dans le cours de ma vie. J'ai remarqué bien des choses. Il m'est arrivé d'en rencontrer quelques-uns qui, à leur début, agissaient comme s'ils eussent voulu entraîner tout le monde avec eux, et qui cependant ont péri misérablement comme tant d'autres dans le désert, au bout de quelques jours. Ainsi, ils ne sont jamais parvenus à la terre promise. J'en ai vu par contre, qui promettaient très-peu dès leur entrée dans la carrière de pèlerin ; tellement qu'on aurait pu penser qu'ils n'avaient qu'un jour à vivre ; et, cependant, ils ont montré par la suite qu'ils étaient de bonne race. Il en est d'autres qui se sont mis d'abord à courir, et qui, après un certain temps d'épreuve, sont revenus en arrière aussi vite qu'ils s'étaient mis en avant. Vous en trouverez encore qui, après avoir parlé très-avantageusement de la vie de pèlerin, en diront tout autant de mal. J'en ai entendu quelques-uns se flatter d'avance de ce qu'ils feraient dans le cas où il surviendrait de l'opposition ; et néanmoins, ces gens-là ont fui au bruit même d'une fausse alarme, « et ayant fait naufrage quant à la foi, ils ont abandonné le chemin de la vie. »

Comme ils s'entretenaient ainsi, ils aperçurent un homme qui s'avancait à grands pas. Il s'approcha d'eux, et leur parla en ces termes : Messieurs, et vous qui êtes d'un tempérament plus faible, si vous tenez à la vie, prenez garde à vous, car les voleurs sont là à quelques pas d'ici. — Tenez, dit aussitôt Grand-Cœur, ce

doivent être les trois scélérats qui ont naguère attaqué Petite-Foi. Oh bien ! nous les attendons de pied ferme. Sur cela, ils continuèrent leur chemin. Mais ils eurent la précaution de regarder attentivement à chaque détour, parce qu'ils s'attendaient à les rencontrer par là. Toutefois, les voleurs n'approchèrent pas de nos pèlerins, soit que la voix de Grand-Cœur les eût effrayés, soit qu'ils eussent détourné leur attention pour la porter sur quelque autre proie.

CHAPITRE VINGT-ET-UNIÈME

Les pèlerins chez Gaius. - Leurs ancêtres. - Leur progéniture. - Égards que Dieu a pour la femme.

Ghristiana se trouvait actuellement fatiguée du chemin et aurait voulu faire la rencontre d'une auberge pour y prendre quelque repos, elle et ses enfants. En conséquence, elle en exprima son désir à M. Franc qui lui dit: Un peu plus loin nous en trouverons une petite qui est tenue par le sieur Gaius, un disciple fort respectable. (Rom., XVI, 23.) Ils furent tous d'avis qu'on irait loger dans cette auberge, et cela leur était d'autant plus agréable que leur vieil ami venait d'en parler avec éloge. Ainsi, ils se hâtèrent d'arriver à la porte où ils ne jugèrent pas même nécessaire de s'arrêter pour demander l'entrée; car les gens n'ont pas l'habitude de heurter à la porte d'une auberge. Ils entrèrent donc librement et envoyèrent appeler le maître de la maison qui s'empressa de venir. Ensuite, ils demandèrent s'il leur était possible d'y passer la nuit.

Gaius. Oui, Messieurs, si vous êtes des hommes au cœur sincère. Je pose cette condition attendu que ma maison n'est destinée qu'aux véritables pèlerins. — Ici, Christiana, Miséricorde et les enfants, bien loin d'être scandalisés de ce langage, n'en furent que plus satisfaits, parce qu'ils comprirent par là, que l'aubergiste était un ami des pèlerins. Nos voyageurs demandèrent ensuite à voir des chambres, sur quoi on les conduisit chacun dans son appartement.

Gr.-Cœur. Dis-moi, bon Gaius, qu'as-tu à nous donner pour souper? Car ces pèlerins ont fait un long trajet aujourd'hui, et sont fatigués.

Gaius. C'est bien tard et je ne puis sans inconvénient aller dehors pour chercher des vivres; mais tout ce que j'ai, est à votre disposition.

Gr.-Cœur. Nous voulons bien nous contenter de ce que tu as dans la maison; je suis assuré d'ailleurs par l'épreuve que j'ai faite de toi que tu ne manques pas de ces choses qui sont toujours de saison;

Là-dessus, Gaius se rendit auprès de la cuisinière, nommée Goûtez-ce-qui-est-bon, et lui ordonna de faire tous les apprêts nécessaires pour donner satisfaction à l'appétit des voyageurs. Une fois ses ordres donnés, il revint vers les pèlerins et leur dit: Venez, mes bons amis; vous êtes les bien-venus chez nous, et je me réjouis d'avoir une maison à votre service. Pendant que le souper se prépare,

édifions-nous par quelque bonne conversation. — A quoi chacun répondit par un signe d'approbation. — Et cette bonne mère, ajouta-t-il, est-elle la compagne de quelqu'un que je connaisse? et pourriez-vous me dire quels sont les parents de cette jeune fille? Gr.-Cœur. Cette personne est la femme d'un nommé Chrétien, qui s'en alla autrefois en pèlerinage, et dont les quatre enfants sont ici présents. Quant à la jeune fille, c'est une de ses connaissances qu'elle a engagée à faire le voyage avec eux. Les enfants ressemblent tous à leur père, et sont jaloux de marcher sur ses traces. S'il leur arrive de se rencontrer dans un endroit où le vieux pèlerin ait laissé quelque souvenir, ou même l'empreinte de ses pieds, ils en ont de la joie et témoignent le désir de faire comme lui. Gaius. C'est donc là la femme de Chrétien, et ceux-ci sont ses enfants! — J'ai bien connu le père de votre mari, et même son grand-père. Je pourrais en citer plusieurs de cette famille qui se sont distingués. C'est à Antioche que leurs ancêtres ont premièrement habité. (Act. XI, 26.) Les aïeux de Chrétien (je pense que votre mari vous en a parlé quelquefois) étaient des hommes bien remarquables en leur temps. Ils se sont montrés vertueux et pleins de zèle pour leur Souverain, dont ils aimaient à suivre les voies; ils se sont dévoués de même pour ses bien-aimés, plus qu'aucun autre que je connaisse. J'ai ouï dire au sujet de quelques-uns qui furent les plus proches parents de votre mari, qu'ils ont enduré toutes sortes d'épreuves pour l'amour de la vérité. Etienne, par exemple, qui est un des plus anciens de la famille et dont votre mari se trouve être le descendant en ligne directe; eh bien! Etienne fut assommé à coups de pierres. (Act. VII, 59, 60.) Jacques, qui appartenait encore à cette génération, périt aussi sous le tranchant de l'épée. (Act. XII, 2.) Pour ne rien dire de Paul et de Pierre, de ces hommes les plus notables de la maison d'où votre mari est sorti, je pourrais citer Ignace qui fut livré à la férocité des lions; Romanus dont les chairs furent déchirées et enlevées de ses os par petits morceaux; Polycarpe qui se distingua par son courage, même au moment où son corps fut livré à la fureur des flammes qui le consumèrent entièrement. (II. Sam., X, 12; Cor. XVI, 13.) Il y en eut un aussi qui, après avoir été lié de cordes, fut suspendu dans un panier et exposé au soleil pour être dévoré par les guêpes, et un autre que l'on mit dans un sac pour être ensuite jeté vivant dans la mer. Il me serait impossible d'énumérer tous les membres de la famille qui ont souffert les injures et la mort parce qu'ils aimaient la vie de pèlerins. Maintenant je ne puis que me réjouir de voir que ton mari a laissé derrière lui quatre enfants tels que ceux-ci. J'espère qu'ils ne porteront pas en vain le nom de leur père, et qu'ils s'estimeront heureux de marcher sur ses traces, afin d'atteindre le même but que lui.

Gr.-Cœur. En vérité, Monsieur, ils en ont toute l'apparence; ils y vont de tout cœur, et semblent choisir de préférence la route qu'a suivie leur père.

Gaius. C'est ce que je veux dire; il y a tout lieu de croire qu'on verra la postérité étendre encore ses racines et devenir nombreuse sur la surface de la

terre: c'est pourquoi, il faut que Christiana songe à ses fils, et s'occupe de leur trouver quelques jeunes personnes avec lesquelles ils puissent contracter alliance, de telle façon que la mémoire de leur père et le nom de la famille se perpétuent dans le monde.

Franc. Ce serait une chose fort regrettable si la progéniture venait à déchoir et à s'éteindre.

Gaius. S'éteindre? Impossible; mais elle peut diminuer quant au nombre. Que Christiana suive donc mon conseil, car c'est là le vrai moyen de se maintenir et de se propager.

Christiana, continua l'Aubergiste, je suis heureux de te voir ici avec ton amie Miséricorde; tu es parfaitement bien accompagnée. Ne penses-tu pas avec moi qu'il conviendrait de marier Miséricorde avec l'un de tes proches parents? Si elle y consent, il faut la donner à Matthieu, ton fils aîné; par ce moyen, nous conserverons peut-être une postérité sur la terre. — C'est ainsi que l'affaire fut conduite, et, peu de temps après, les deux époux furent unis, mais nous en dirons davantage sur ce sujet un peu plus loin.

Gaius, reprenant son discours: Je veux parler maintenant en faveur de la femme, afin d'ôter l'opprobre qui pèse sur elle. Car, comme la mort et la malédiction sont venues dans le monde par le moyen de la femme, la délivrance et la vie sont venues par son intermédiaire: « Dieu a envoyé son Fils, né d'une femme. » (Genèse, III; Gai., IV, 4.) Il paraît même certain que celles qui lui ont succédé, eurent en horreur l'acte de leur mère, puisque sous l'ancienne alliance il y en avait beaucoup de leur sexe qui désiraient vivement d'avoir des enfants, comme si chacune de ces femmes eût convoité l'honneur d'être la mère du Sauveur du monde. Je dirai en outre que, lors de l'avènement du Sauveur, il y eut des femmes qui, anticipant sur le bonheur des hommes et des anges, se réjouirent les premières de voir son jour. (Luc, I, 46, 47.) Nous ne voyons pas qu'aucun homme ait jamais donné à Christ seulement un denier, tandis que « les femmes qui le suivaient, l'assistaient de leurs biens. » (Luc, VIII.) Ce fut une femme qui lava ses pieds avec des larmes, et une autre qui oignit son corps d'un parfum qu'elle avait gardé pour le jour de sa sépulture. (Luc, VII, 44; Jean, XII, 3, 7.) C'étaient des femmes qui le pleuraient, alors qu'on allait le clouer sur une croix, et qui le suivirent de même depuis le lieu de son supplice jusqu'au tombeau où elles s'attendaient à le voir. Ce furent encore des femmes qu'il rencontra d'abord au matin de sa résurrection, et qu'il envoya porter les premières nouvelles de ce grand événement à ses disciples. (Luc, «XXVII, 27; Matt., XXVII/55, 55, 61.) Dieu a donc accordé aux femmes des faveurs particulières, et les faits que je viens de signaler, montrent qu'elles ont part comme nous à la grâce de la vie.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME

Le souper. — Les paraboles. — Combat contre l'Ennemi-du-Bien. — L'Esprit-abattu. — Sa délivrance. — Son histoire. — Je-Crains, parent de l'Esprit-abattu. — Obliquité frappé de la foudre.

Maintenant, le souper devant être bientôt servi, la Cuisinière monta pour prévenir son monde. Elle pria en même temps quelqu'un de mettre sur la table une nappe et des couverts, comme aussi d'y placer le sel et le pain dans un ordre convenable. Matthieu, qui sentait son appétit se raviver par la vue de tous ces objets, se prit à dire: J'éprouve un besoin de manger comme je n'en ai jamais eu auparavant.

Gr.-Cœur. Puissent toutes les doctrines dans lesquelles tu as été enseigné, être aussi un moyen d'exciter en toi une plus grande envie de t'asseoir à table avec le Prince de la vie dans son royaume! Car toutes les prédications, tous les livres et toutes les institutions qui sont de quelque valeur ici-bas, ne nous offrent que des avant-goûts, si on les compare au festin que notre Seigneur nous prépare dans sa maison.

Enfin, le souper fut mis sur la table, et les premières choses que l'on servit, furent une « épaule d'élévation et une poitrine de tournoiement », pour montrer qu'il faut commencer le repas par la prière et l'action de grâce. (Lévit. VIII, 32, 34; X, 14, 15; Psau. XXV, 1; Hébr., XIII, 15.) C'est avec l'épaule d'élévation que David élevait son âme à Dieu; c'est aussi avec la poitrine de tournoiement, c'est-à-dire, avec émotion de cœur qu'il avait l'habitude de jouer de la harpe eu signe de reconnaissance. Ces deux plats étant bien assaisonnés, ils les trouvèrent délicieux, et en mangèrent tous de bon cœur.

L'on apporta ensuite une bouteille de vin qui était aussi rouge que le sang. Buvez-en à discrétion, leur dit Gaius; c'est du véritable jus de la vigne qui réjouit Dieu et les hommes. Ils en burent donc et se réjouirent. (Deut., XXXII, 14; Jug. IX, 13; Jean, XV, 5.) Après cela, il leur fut servi un mets composé de lait et de pain émietté; c'est une nourriture, substantielle, et pourtant d'une digestion facile. Ici, Gaius veut qu'on donne cette portion aux enfants, « afin, dit-il, qu'ils croissent par ce moyen. » (Pier., II, 1, 2.) L'on présenta aussi du beurre et du miel, sur quoi Gaius remarqua encore que c'était l'aliment dont le Seigneur se nourrit lui-même pendant les jours de sa jeunesse: « Il mangera du beurre et du miel, afin qu'il sache rejeter le mal et choisir le bien. » (Ésaïe, VII, 15.) Mangez-en donc abondamment, dit-il, afin que vous soyez ranimés et fortifiés dans votre entendement et quant à l'homme intérieur. Vint ensuite un plat de pommes; c'était un fruit bien savoureux. Cependant Matthieu hésite à le prendre: Je doute qu'il nous soit permis de toucher aux pommes, dit-il; car n'est-ce pas au moyen d'un fruit semblable à celui-ci, que le serpent vint surprendre nos premiers

parents? — A cela Gaius répondit:

C'est au moyen du fruit que nous avons été séduits; cependant, c'est le péché, et non le fruit, qui souille l'âme. Le fruit défendu, si on le mange, fait du mal, mais celui que Dieu ordonne fait du bien. Bois donc de ses liqueurs et mange de son fruit, ô toi, Église, sa colombe, qui te pâmes d'amour. (Cant. II, 5.)

Matt. Je me faisais scrupule d'en manger parce qu'il y a quelque temps, je fus malade pour avoir mangé du fruit.

Gaius. Le fruit défendu peut vous faire mal, mais non celui que le Seigneur autorise.

Tandis qu'ils étaient ainsi à s'entretenir, on leur servit un autre plat: cette fois, c'étaient des noix. (Cant. VI, 11.) Ici, l'un des convives dit: Les noix gâtent les dents tendres, surtout celles des enfants, ce que Gaius ayant entendu, il lui répliqua par ces paroles:

Les noix sont des mystères (je ne dis pas impénétrables). Ouvrez-les donc et vous aurez un fruit délectable.

Ils étaient tous très-contents, et demeurèrent longtemps à table, causant de choses diverses. Le tour du plus ancien étant venu de parler: Mon excellent hôte, dit-il, voudriez-vous avoir la complaisance, pendant que nous cassons les noix, de résoudre ce problème:

Il y a tel homme (bien que plusieurs plaignent son sort) pour qui donner est un moyen d'augmenter son trésor.

En ce moment, tout le monde prête la plus grande attention; chacun se met à réfléchir de son côté, et se demande quelle sera la réponse. Enfin, Gaius rompant le silence, répondit de la manière suivante:

Celui qui des pauvres se montre le soutien, recevra du Seigneur abondance de bien. (Luc, VI, 38.)

Monsieur, dit Joseph, je n'aurais pas cru que vous eussiez pu l'expliquer.

Il faut vous dire, ajouta Gaius, que je pratique cette méthode depuis déjà bien longtemps. Il n'y a rien comme l'expérience pour vous instruire; j'ai appris de mon Maître à être libéral, et mon expérience a démontré que ce système de conduite a des résultats très-avantageux. C'est bien le cas de dire ici: « Qui perd gagne », ou bien avec le prophète: « Tel répand qui sera augmenté davantage, et tel resserre outre mesure, qui n'en aura que disette. Tel se fait riche qui n'a rien du tout; et tel se fait pauvre qui a de grandes richesses. » (Prov. XI, 24; XIII, 7.)

Sur cela le jeune Samuel vint chuchoter aux oreilles de Christiana: Ma mère, dit-il, c'est ici une bonne maison; restons-y encore quelque temps, et que mon frère Matthieu soit marié avec Miséricorde avant que nous allions plus loin. Gaius qui s'était rendu attentif aux murmures de sa voix, lui dit: Très-volontiers, mon enfant.

Ainsi, ils demeurèrent là pendant plus d'un mois, et Matthieu épousa Miséricorde.

Pendant leur séjour dans cette maison, Miséricorde s'occupait, selon sa coutume, à faire des habillements pour les pauvres, et par ce moyen elle attira une bonne renommée aux gens de sa profession.

Mais revenons à notre histoire. Après le souper, les plus jeunes voulurent aller au lit, car ils étaient fatigués du voyage. En conséquence, Gaius appela l'un des serviteurs pour les conduire dans leurs chambres. C'était aussi le désir de Miséricorde qu'ils allassent se coucher de suite. Elle les y envoya donc, et ils ne tardèrent pas à dormir d'un profond sommeil, tandis que les autres veillèrent toute la nuit. Gaius était pour les pèlerins une source de jouissances, et ils étaient pour lui une société si agréable qu'ils ne savaient comment s'y prendre pour se séparer. Ils s'étaient déjà longuement entretenus de leur Maître, d'eux-mêmes et de leur voyage, lorsque l'honorable M. Franc (celui qui avait proposé l'énigme à Gaius) commença à baisser la tête. Grand-Cœur s'en étant aperçu, lui cria: Eh quoi! Monsieur, vous commencez à vous assoupir? Allons, secouez-vous; voici une question à résoudre. — Là-dessus, le vieillard l'invita à la lui proposer, ce qu'il fit en disant:

Il faut que celui qui veut vaincre, soit le premier vaincu; Qui veut sauver les autres, sache d'abord qu'il est lui-même perdu.

— Ah! s'écria M. Franc, elle est bien dure celle-ci. — C'est une sentence difficile à expliquer, et plus difficile encore à mettre en pratique. Mais, tenez, mon hôte, je vous laisse le soin de résoudre la difficulté, si vous le voulez bien. Expliquez du mieux que vous pourrez; je vous écoute.

— Non pas, dit Gaius; c'est à vous que la question a été posée, et il est assez naturel que vous y répondiez vous-même. — Sur cela, le vieillard s'exprima ainsi:

« Celui qui veut remporter la victoire sur le péché, doit être le premier vaincu par la Grâce. »

« Nul ne peut me persuader qu'il a la vie, s'il ne meurt d'abord à lui-même. »

— C'est juste, répliqua Gaius; les bons principes et l'expérience nous enseignent cela. L'homme est absolument dépourvu de toute force, de tout courage, pour résister au péché, jusqu'à ce que la grâce de Dieu se déploie en lui pour subjuguier son cœur avec sa vaine gloire. D'ailleurs, le péché étant le moyen par lequel Satan a enchaîné l'homme, comment celui-ci pourrait-il bien opposer une sérieuse résistance, s'il n'est auparavant délivré de cette infirmité? Quiconque sait entendre raison, ou possède le sentiment de la grâce, ne croira jamais qu'un tel individu, qui est esclave de sa propre corruption, puisse être en même temps un monument de la grâce de Dieu. Il me souvient, à propos de cela, d'une histoire que je crois digne de votre attention, et que je vais vous raconter.

Deux hommes s'en allèrent en pèlerinage. L'un était encore jeune lorsqu'il entra dans cette carrière, l'autre était très-avancé en âge. Le plus jeune avait à lutter contre des habitudes vicieuses qui étaient chez lui profondément enracinées, tandis que l'autre était simplement affaibli par les infirmités de la vieillesse. Or, celui

dont les misères pesaient lourdement sur sa conscience, marchait d'un pas aussi allongé et aussi leste que le vieillard qui ployait seulement sous le poids des années. Maintenant, quel est celui des deux qui montra le plus de grâce, puisque, selon les apparences, ils marchaient de front?

Franc. C'est le jeune homme, sans contredit; car c'est toujours celui qui tient tête à la plus vive opposition qui donne la meilleure démonstration de sa force, surtout quand il s'agit de marcher à la hauteur d'un autre qui ne rencontre pas de moitié la même puissance d'opposition, comme cela est évidemment le cas du vieillard. Au surplus, j'ai remarqué que les anciens se félicitent de ce qui n'est souvent qu'une illusion, c'est-à-dire, qu'ils prennent bénévolement le déclin de la nature pour une conquête sur leurs mauvais penchants, et c'est en cela qu'ils se trompent. Il est vrai que les personnes âgées qui ont du véritable bon sens, sont plus capables de donner des conseils aux jeunes, parce que beaucoup mieux que d'autres elles ont pu voir le vide des choses humaines. Mais, lorsque deux hommes, l'un jeune et l'autre vieux, débute ensemble, il arrive ordinairement que le plus jeune a l'avantage de découvrir l'œuvre qui, s'opère au dedans de lui, tandis que son compagnon ne peut voir que très-imparfaitement ce triomphe de la grâce, parce que les éléments de corruption sont déjà affaiblis en lui par le dépérissement de son corps.

C'est ainsi qu'ils s'entretenaient jusque bien avant dans la nuit. Puis, quand la famille fut de nouveau réunie, dès le matin, Christiana invita son fils Jacques à lire un chapitre. Celui-ci ouvrit le livre, au LIII^e d'Ésaïe. Dès que la lecture en fut achevée, M. Franc demanda pourquoi le Sauveur était comparé dans ce chapitre à une racine sortant d'une terre altérée, et aussi, pourquoi il n'y avait en lui ni forme ni apparence.

Gr.-Cœur. J'ai à répondre sur le premier point que la nation juive, de laquelle est sorti le Sauveur, avait entièrement perdu et la sève et l'esprit de la religion, à l'époque où ces choses durent s'accomplir. Quant au second point, je ferai d'abord remarquer que les paroles dont se sert ici le Saint-Esprit furent, plus tard, dans la bouche des gens inconvertis qui, n'ayant pas l'œil de la foi pour pénétrer dans le cœur de notre Prince, ne le jugeaient que par la simplicité de sa condition extérieure. Il en est d'eux comme de ces hommes qui ne savent pas que les pierres précieuses sont couvertes d'une couche d'argile, et que, lorsqu'ils en ont trouvé une, la jettent au loin comme quelque chose de très ordinaire sans chercher à en connaître le prix.

Eh bien! dit Gaïus, maintenant que nous sommes tous ici, et puisque M. Grand-Cœur a toujours de quoi se défendre, ainsi que je m'en aperçois, nous irons, si vous le voulez, faire un tour dans les champs après nous être rafraîchis, afin de voir si nous pourrions faire quelque bien. A la distance d'environ un mille d'ici il y a un certain Ennemi-du-Bien, géant qui nous ennuie beaucoup; il se tient sur le grand chemin du Roi, et je sais où est son gîte. C'est le chef d'une bande de voleurs; or,

ce serait une bonne chose si l'on parvenait à le chasser de ces quartiers.

Ils y consentirent volontiers et partirent sur-le-champ, ayant pris les uns des lances et les autres des bâtons, et M. Grand-Cœur, son épée, son casque et son boudier.

Lorsqu'ils furent arrivés au lieu même qui était fréquenté par Ennemi-du-Bien, ils le trouvèrent avec un nommé Esprit-abattu qui venait justement de tomber en son pouvoir. Il paraît que ses employés le lui avaient amené après l'avoir arrêté sur le chemin. Ils virent ensuite que le géant cherchait à dépouiller sa victime, avec l'intention bien arrêtée de la dévorer jusqu'aux os, car il est d'une nature carnassière.

Mais aussitôt qu'il vit se présenter à l'entrée de sa caverne M. Grand-Cœur et ses amis, les armes à la main, il leur demanda ce qu'ils voulaient.

Gr.-Cœur. C'est toi que nous voulons; car si nous sommes venus ici, c'est d'abord pour demander raison de ta conduite envers les pèlerins que tu as maltraités ou tués après les avoir détournés du grand chemin royal; il faut, par conséquent, que tu sortes de ton repaire. — Là-dessus le géant sort de la caverne après s'être saisi de son armure. Un combat s'étant dès lors engagé, les deux partis luttèrent pendant plus d'une heure, jusqu'à ce qu'ils furent obligés de se retirer, chacun de son côté, pour reprendre haleine.

— Pourquoi, dit le géant, êtes-vous venus m'attaquer sur mon propre terrain?

Gr.-Cœur. C'est pour venger le sang des pèlerins, ainsi que je te l'ai déjà déclaré. Les combattants se trouvèrent donc de nouveau en présence. Le géant parvint d'abord à faire reculer Grand-Cœur; mais celui-ci, sans perdre de temps, reprend sa position et se jette sur lui avec toute la force de son génie. L'attaque fut vigoureuse et décida du sort de l'Ennemi-du-Bien. Frappé à la tête et dans les flancs, le géant fut bientôt désarmé; il succomba sous les coups de Grand-Cœur qui lui trancha la tête.

Grand-Cœur apporta ensuite son trophée à l'auberge. Il prit aussi avec lui Esprit-abattu, le pèlerin qu'il venait de délivrer, et l'emmena dans son logis. Lorsqu'ils furent de retour chez eux, nos pèlerins montrèrent la tête du coupable à tous les habitants de la maison, et la mirent sur une perche comme ils avaient fait des autres, pour inspirer la terreur à tous ceux qui désormais voudraient tenir une pareille conduite.

Puis on demanda à l'Esprit-abattu comment il lui était arrivé de tomber entre les mains de l'ennemi. — Ah! répondit le pauvre homme, je suis d'un faible tempérament, tel que vous me voyez; et, comme la mort avait autrefois l'habitude de venir chaque jour frapper à ma porte, je disais en moi-même: « cela n'ira jamais bien chez toi. » Je résolus donc de me mettre en voyage pour la bienheureuse éternité. J'ai pu arriver jusqu'ici depuis la ville de l'Incertitude qui est mon lieu de naissance; c'est de là aussi que mon père est sorti. J'ai un corps débile, et mon esprit se trouve pareillement dans un état de grande faiblesse; mais, quoique je ne puisse

aller qu'en me traînant, je voudrais passer ma vie en pèlerinage si cela était possible. Lorsque je suis arrivé à la grille qui se trouve à l'entrée du chemin, le maître de ce lieu a bien voulu me loger gratuitement. Quoique je fusse de chétive apparence, il n'a pas moins été bienveillant à mon égard; il ne s'est pas laissé rebuter non plus par l'infirmité de mon esprit. Il m'a même fourni les choses les plus nécessaires pour le voyage, et m'a encouragé à avoir une bonne espérance jusqu'à la fin. A la maison de l'Interprète, j'ai été également reçu avec une extrême bonté. Là, on jugea que le coteau des Difficultés était trop pénible pour moi; je fus pourvu, en conséquence, d'un serviteur qui voulut bien me porter au travers de ces lieux escarpés. Je dois dire aussi que ce qui fut un grand soulagement pour mon cœur, c'est la bonne rencontre que je fis de plusieurs pèlerins. Il est vrai qu'aucun d'eux n'était disposé à marcher aussi lentement que moi; mais, tandis qu'ils poursuivaient leur chemin, ils m'exhortaient à prendre courage en disant que c'était selon la volonté de leur Maître de « soulager les faibles et de consoler l'Esprit-abattu. » (I Tess., V, 14.) Telle était leur maxime; et, telle aussi était leur pratique, ce qui ne les empêchait nullement d'aller d'un bon pas. Arrivé au passage étroit de l'Assaut, je fus accosté par cet Ennemi-du-Bien qui me dit de me préparer à soutenir l'attaque. Mais, hélas! faible comme j'étais, j'avais plutôt besoin d'un fortifiant. Il se jeta tout d'un coup sur moi, et me fit prisonnier. Je cherchai cependant à me persuader qu'il n'avait pas l'intention de me tuer; et quand il m'eut amené dans son gîte, je condus, de ce que je n'étais pas disposé à le suivre que j'en sortirais tout de même vivant. Car j'ai entendu dire que, suivant les lois de la Providence, il suffit qu'un pèlerin n'ait pas le cœur partagé, c'est-à-dire qu'il se porte tout entier vers son Maître, pour qu'il ne périsse pas entre les mains de l'ennemi. Quoi qu'il en soit, je m'attendais à être volé, et je ne laisse pas que d'être victime de ses exploits; mais, heureusement que ma vie lui a échappé, ce dont je rends grâce à mon Roi qui est l'auteur de cette délivrance. Je vous dois, de même, des remerciements de ce que vous êtes venu à mon secours. Je m'attends à de nouveaux échecs; mais voici ce que j'ai résolu de faire: c'est de courir, si je le puis, de marcher lorsque je ne pourrai pas courir, et de me traîner quand je ne pourrai pas marcher. Pour ce qui est de la chose essentielle, béni soit Celui qui m'a aimé! je suis fixé à cet égard: le chemin est parfaitement ouvert devant moi, et mon cœur se porte au delà du fleuve qui n'a pas de pont, quoique je sois, vous pouvez en juger, d'une faible constitution.

Franc. Est-ce que M. Je-Crains, ne serait pas une de vos anciennes connaissances?

Esprit-abattu. Mais oui! J'ai même eu avec lui des relations très-étroites. Il venait d'une ville nommée Insensibilité, qui est située au nord, à quelques lieues de la ville de Perdition, et séparée de mon pays natal par une égale distance. Nous nous sommes parfaitement bien connus, et vous comprendrez quels purent être mes rapports avec lui, si je vous dis qu'il était le frère de mon père. Nous avions

à peu près le même caractère; il se trouvait un peu plus court de taille, mais c'était toujours le même tempérament.

Franc. Je vois bien que vous l'avez connu, et je suis aussi porté à croire que vous êtes son allié. Vous avez avec lui beaucoup de ressemblance: vos yeux ne brillent guère plus que les siens, et vos discours reviennent presque au même.

Esp.-abattu. La plupart de ceux qui nous connaissent, en jugent ainsi; d'ailleurs, ce que je sais de son histoire s'est réalisé, en grande partie, dans la mienne.

— Eh bien! Monsieur, dit le bon Gaius, prenez courage; vous êtes le bienvenu chez moi et auprès des miens. Demande seulement en toute liberté ce que tu souhaites en ton cœur; je puis te dire, en outre, que mes serviteurs agiront toujours « par un principe d'affection » dans les choses que tu désires qu'ils fassent pour toi.

— Voici un bienfait inattendu, reprit alors Esprit-abattu; c'est comme un rayon de soleil qui perce à travers un épais nuage. Était-ce dans l'intention du géant Ennemi-du-Bien que je fusse traité de la sorte, lorsqu'il vint me surprendre et qu'il résolut de mettre une barrière à mon passage? Pensait-il réellement, quand il mit ses mains dans mes poches pour prendre tout mon argent, que je serais un jour aux soins de « Gaius mon hôte? » C'est pourtant ce qui est arrivé.

C'est ainsi que l'Esprit-abattu s'entretenait avec Gaius, quand tout à coup, on entendit frapper à la porte. C'était quelqu'un qui arrivait en toute hâte apportant la nouvelle qu'un nommé Obliquité venait d'être frappé d'un coup de foudre, et qu'il était resté mort sur place.

— Hélas! s'écria l'Esprit-abattu, est-il donc mort? Il n'y a encore que quelques jours qu'il lui prit envie de courir après moi, et que m'ayant atteint sur un point de la route, il aurait voulu me tenir compagnie. Il était même avec moi au moment où je tombai au pouvoir du géant Ennemi-du-Bien. Comme il avait les pieds légers à la course, il put échapper; mais il paraît qu'il échappa pour mourir, tandis que je fus pris pour vivre.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME

Matthieu et Jacques se marient. - Témoignage rendu à Gaius. - Le départ. - L'Esprit-abattu s'excuse. Il va de compagnie avec le Clocheur. - Entretien.



ers ce temps-là, Matthieu et Miséricorde furent unis ensemble, et Gaius donna sa fille Fhoëbe en mariage à Jacques, le frère de Matthieu. A partir de cette époque nos pèlerins passèrent encore une dizaine de jours dans cette maison hospitalière, employant leur temps et leur vie suivant les usages qui y sont observés.

Lorsqu'il fut question de s'apprêter pour le départ, Gaius voulut leur faire un festin. Ils mangèrent donc, et firent bonne chère. Enfin, le moment de partir étant

venu, Grand-Cœur parla de régler son compte avec Gaius, sur quoi celui-ci lui fit remarquer que dans sa maison ce n'est pas de règle de faire payer les voyageurs pour leur entretien. Il pouvait les loger pendant toute l'année sans rien exiger d'eux, attendu que le bon Samaritain s'était obligé de payer leur pension quand il les lui recommanda en disant: « Aie soin de lui; et tout ce que tu dépenseras de plus, je te le rendrai à mon retour. » (Luc, X, 34, 35). Sur cela, Grand-Cœur lui parla en ces termes:

« Bien-aimé, tu agis fidèlement en tout ce que tu fais envers les frères et envers les étrangers qui, en la présence de l'Église, ont rendu témoignage à ta charité, et tu feras bien de les accompagner dignement, comme il est séant selon Dieu. » (3 Jean, 5, 6.)

Gaius prit donc congé de ses amis, de ses enfants, et en particulier de l'Esprit-abattu auquel il donna un flacon d'une certaine liqueur qu'il devait prendre en chemin. Ils avaient à peine franchi le seuil de la porte que l'Esprit-abattu commença par ralentir le pas, ce dont Grand-Cœur s'étant aperçu, il lui dit: Allons, mon cher ami, tâchez d'aller avec nous; je vous prendrai sous ma conduite spéciale, et vous parviendrez au but comme les autres.

Esp.-abattu. Ah! il me faut des compagnons mieux assortis; vous êtes tous forts et agiles, tandis que je suis faible, ce que vous n'ignorez pas. C'est pourquoi je préfère rester derrière, de peur que je ne sois à charge à moi-même et à vous, à cause de mes nombreuses infirmités. Ainsi que je vous l'ai dit, je suis un homme faible et d'un esprit abattu; il m'arrive trop souvent de me fâcher ou de me scandaliser d'une chose que les autres peuvent facilement supporter. Je n'aime pas la gaieté; je déteste les habits somptueux, je ne puis me plaire dans les questions folles. Vraiment, je suis tellement faible que je m'offense de beaucoup de choses que d'autres ont la liberté de faire. Je connais seulement une partie de la vérité, et ne suis qu'un chrétien très-ignorant. S'il m'arrive quelquefois d'entendre dire que quelqu'un se réjouit dans le Seigneur, j'en suis presque contrarié parce que je ne puis faire de même. Vous diriez, à me voir, que je suis un homme poitrinaire à côté des gens robustes; ou bien, il en est de moi comme d'une lampe qui s'éteint. « Celui dont les pieds sont tout prêts à glisser, est, selon la pensée de celui qui est à son aise, un flambeau dont on ne tient plus de compte. » (Job, XII, 5.) en sorte que je ne sais trop que faire.

Gr.-Cœur. Mais, frère, j'ai pour mission de consoler ceux qui ont l'esprit abattu, et de supporter les faibles. Vous ne devez pas hésiter à faire partie de notre société; nous voulons bien vous attendre; nous sommes disposés à vous tendre la main, et à faire même quelques concessions, soit quant à nos théories, soit quant à la pratique de nos œuvres, si cela est pour votre bien. Nous éviterons en votre présence « les vaines disputes de mots »; nous nous ferons toutes choses à vous plutôt que de vous laisser en arrière. (Rom., XIV; 1 Cor., VIII, IX, 22.)

Tout ceci se passait alors qu'ils étaient encore devant la porte de Gaius, et voici qu'au moment où ils sont le plus animés dans la conversation, arrive un certain M. Clocheur tenant des béquilles entre ses mains. Lui aussi allait en pèlerinage. (Psau. XXXVIII, 17.) L'Esprit-abattu fut le premier qui lui adressa la parole:

— Comment es-tu venu jusqu'ici, lui dit-il? J'étais justement à regretter l'absence d'un camarade qui pût me convenir; mais tu es bien l'homme de mon choix. Sois donc le bienvenu, mon brave Clocheur! j'espère que nous nous soutiendrons mutuellement.

Clocheur. Je suis fort aise d'avoir ta compagnie, et puisque nous sommes en si bonne rencontre, je te prêterai une de mes béquilles plutôt que de nous séparer.

Esp.-abattu. Je te suis obligé pour ta bonne intention; mais il sera toujours temps de docher quand je serai boiteux; je ne suis pas du tout disposé à cela. Quoi qu'il en soit, je puis m'en servir à l'occasion contre quelque chien.

Clocheur. Si moi ou mes béquilles pouvons te rendre quelque service, sache toujours que nous sommes à ta disposition.

C'est ainsi que, chemin faisant, ils discouraient entre eux. M. Grand-Cœur et M. Franc marchaient devant, Christiana et ses enfants venaient après, mais l'Esprit-abattu et le Clocheur étaient les derniers. — Puisque nous sommes maintenant en route, dit M. Franck son voisin, entretenez-nous, s'il vous plaît, de quelque sujet utile. Parlez-nous, par exemple, de ceux qui nous ont précédé dans la carrière de pèlerin.

Gr.-Cœur. Très-volontiers. Je suppose que vous savez déjà combien Chrétien eut à lutter jadis contre Apollyon dans la vallée d'Humiliation, et quelles épreuves il eut encore à supporter en traversant la vallée de l'Ombre-de-la-mort. Vous avez sans doute appris aussi de quelle manière Fidèle repoussa les insinuations de madame Volupté, du Premier Adam, d'un certain Mécontent et de la Honte, qui sont les plus grands fripons qu'il soit possible d'imaginer.

Franc. Je crois en effet avoir entendu raconter l'histoire de tous ces personnages. En tout cas, je sais fort bien que le brave Fidèle eut à soutenir une lutte terrible avec le sieur la Honte, qui se montra d'une persistance opiniâtre.

Gr.-Cœur. Certes, comme le dit fort bien le pèlerin lui-même, cet homme était tout autre chose que ce que son nom le fait supposer.

Franc. Mais, Monsieur, dites-moi donc en quel endroit Chrétien et Fidèle firent la rencontre de Beau-Parleur? C'était encore un personnage assez notable.

Gr.-Cœur. Ah! l'insensé, il parlait et agissait comme un homme qui est plein de lui-même; malgré cela, il y en a plusieurs qui suivent son exemple.

Franc. Il s'en est peu fallu qu'il n'ait séduit Fidèle.

Gr.-Cœur. Oui; mais Chrétien enseigna à ce dernier un moyen infailible pour éprouver ce qu'il était.

Les pèlerins continuant leur route, arrivèrent jusqu'au lieu où l'Évangéliste était

venu à la rencontre de Chrétien et de Fidèle, alors qu'il leur prophétisa ce qui devait leur arriver à la Foire-de-la-Vanité. C'est par ici, dit le guide, que l'Évangéliste s'étant mis en rapport avec Chrétien et Fidèle, leur prédit en même temps les afflictions par lesquelles ils auraient à passer.

Franc. Vraiment? J'avoue que c'était leur lire là un chapitre difficile à digérer.

Gr.-Cœur. En effet; mais il leur donna aussi des encouragements. Mais nous convient-il de parler d'eux. Ces hommes-là avaient le courage et l'intrépidité du lion; ils avaient rendu leur visage semblable à un caillou. (Ésaïe, L, 7.) Vous souvenez-vous de l'attitude imposante qu'ils prirent devant leurs juges, et comment ils se montrèrent invincibles?

Franc. Oui; Fidèle a souffert en véritable héros.

Gr.-Cœur. C'est un fait, et ce qui en est résulté n'est pas moins glorieux; car l'Espérant et quelques autres furent convertis par le moyen de sa mort, comme l'histoire l'atteste.

Franc. Excellent! mais, continuez, je vous prie, puisque vous avez une parfaite connaissance des choses.

Gr.-Cœur. Parmi ceux que Chrétien rencontra après avoir traversé la Foire-de-la-Vanité, on distinguait surtout un nommé Détour, qui passe pour avoir été un homme très-remarquable.

Franc. Détour!... qu'était-il?

Gr.-Cœur. C'était un homme rusé s'il en fut jamais, un franc hypocrite qui affectait des sentiments religieux, tandis qu'il se disait l'ami de tout le monde. Il était si adroit dans ses calculs qu'il pouvait toujours être certain de ne rien perdre ni rien souffrir pour sa profession. Il savait modifier sa religion pour chaque circonstance, et sa femme était tout aussi habile que lui dans ce métier. C'était pour lui chose facile que de passer d'une opinion à une autre, et il aurait même avancé des raisons pour justifier cette méthode, mais, pour autant que j'ai pu le comprendre, avec tous ses subterfuges, il n'en a pas moins eu une triste fin, et je ne sache pas que sa postérité ait jamais été en bonne réputation parmi ceux qui craignent Dieu.

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME

La Foire-de-la-Vanité. — Les pèlerins logent chez Mnason. Ils entrent en communication avec les amis de la maison. — Souvenirs.

Nous voici maintenant arrivés en vue de la ville où se tenait la Foire-de-la-Vanité. Lors donc que nos pèlerins se virent si rapprochés du lieu, ils entrèrent en délibération pour savoir comment ils devaient s'y prendre pour traverser la ville. Là dessus, les uns donnèrent leur avis dans un sens, les autres le donnèrent dans un sens différent.

— Eh bien! dit enfin M. Grand-cœur, j'ai fait souvent la conduite des pèlerins au milieu de cette ville, comme vous pouvez vous en convaincre. Je suis en relation avec un nommé Mnason, Cyprien de naissance et ancien disciple, chez lequel nous pouvons aller loger. Si donc vous le jugez à propos, nous nous arrêterons là.

— Nous le voulons bien, répondirent chacun de son côté les pèlerins. Ainsi, ils étaient tous de même avis sur ce point. Il faut vous dire que c'était à la chute du jour qu'ils arrivèrent aux portes de la ville; mais M. Grand-cœur connaissait parfaitement le chemin qui devait les conduire à la maison de leur ancien ami. Ils y arrivèrent donc sans difficulté. Ici, le guide appelle le chef de la maison qui, l'ayant reconnu à l'accent de sa voix, vint aussitôt lui ouvrir et les fit tous entrer. Après cela, il leur demanda quelle distance ils avaient parcourue pendant cette journée. Ils lui répondirent: Nous sommes venus aujourd'hui depuis la maison de notre ami Gaius. — Holà! dit-il, vous avez fait une bonne tirée. A ce compte, vous devez être bien fatigués. Sur cela, il les pria de s'asseoir, ce qu'ils firent.

— Eh bien! mes bons Messieurs, dit alors le guide en se tournant vers ses compagnons, n'est-ce pas ici un lieu charmant? Je puis vous assurer que vous serez très-bien chez mon ami.

Mnason. Sur ma parole, vous pouvez être assurés que vous êtes les bienvenus dans ma maison. Vous avez sans doute besoin de prendre quelque chose; parlez seulement et nous ferons tout notre possible pour bien vous servir.

Franc. Ce que nous avons de plus pressant tout à l'heure, c'était de trouver un asile et une bonne société. Mais, dès à présent, je crois pouvoir dire, à l'égard du premier point, que notre désir est satisfait.

Mnason. Quant à l'asile, vous voyez ce qu'il en est; mais pour ce qui est de la bonne société, l'épreuve que vous en ferez le démontrera.

— C'est bon, dit Grand-cœur; voudriez-vous mener les pèlerins dans leur appartement. — Je le veux bien, lui répondit Mnason.

Il les mena donc chacun en son lieu respectif. Il leur montra aussi une belle salle à manger où ils devaient prendre un repas ensemble, et s'asseoir jusqu'à l'heure du coucher.

Après avoir pris chacun sa place et s'être reposés un peu du voyage, ils deman-

dèrent à leur hôte, par l'organe du père Franc, s'il y avait dans la ville beaucoup d'honnêtes gens.

Mnason- Nous en avons quelques-uns; ils sont à la vérité en bien petit nombre comparativement à ceux qui leur sont opposés.

Franc. Mais, ne pourrions-nous pas en voir quelques-uns? car, la vue de telles personnes est pour les pèlerins, ce que sont la lune et les étoiles à ceux qui naviguent sur les grandes eaux.

Là-dessus, Mnason se mit à frapper du pied sur le plancher, et aussitôt parut sa fille, Grâce, qu'il chargea d'aller annoncer à quelques-uns de ses amis la venue des étrangers. — Grâce, lui dit-il, va prévenir Contrit, Sans-Reproche, Amour-fraternel, Ne-Ment-point et le Repentant, et leur dire que j'ai ici une ou deux de mes connaissances qui désireraient passer la soirée avec eux. La jeune fille fit la commission, et les amis arrivèrent. Après s'être salués réciproquement, ils vinrent tous s'asseoir autour de la table.

— Mes voisins, dit alors Mnason, j'ai eu, comme vous le voyez, la visite de ces étrangers. C'est une troupe de pèlerins; ils viennent de loin et s'en vont à la Montagne de Sion. Mais qui pensez-vous, dit-il en montrant Christiana, est cette personne? C'est Christiana, la femme de Chrétien, ce fameux pèlerin qui, de même que Fidèle, son frère, fut si cruellement persécuté dans notre ville. — A ces mots, ils se levèrent tout étonnés et dirent: Lorsque Grâce est venue nous appeler, nous étions bien loin de penser que nous verrions aujourd'hui Christiana; c'est donc une bien grande et agréable surprise que vous nous causez. Se tournant ensuite vers Christiana, ils l'interrogèrent sur ses vrais intérêts, et lui demandèrent si les jeunes gens qui l'accompagnaient étaient ses fils. Sur sa réponse affirmative, ils continuèrent à lui parler ainsi: Que le Roi, que vous aimez et servez, vous rende comme celui qui vous a précédés et vous conduise en paix là où il est lui-même arrivé!

Ensuite chacun se rassit, et M. Franc, s'adressant plus particulièrement à M. Contrit, s'informa de l'état actuel des choses dans la ville.

Contrit. Je puis vous assurer qu'on y vit au milieu de beaucoup d'agitation, et qu'on y est pressé de tous côtés à cause de la foire qui va grand train. Ce n'est pas chose facile que de garder son cœur et son esprit dans un bon état, quand on est au milieu d'un pareil encombrement. Celui qui habite un endroit comme celui-ci, et qui est obligé d'avoir affaire avec les gens qui y trafiquent, a bien besoin de quelque chose pour l'avertir et le mettre en garde contre tant de pièges qui lui sont tendus, à tout instant du jour.

Franc. Mais où en sont maintenant vos voisins sous le rapport de la tranquillité?

Cont. Ils sont beaucoup plus paisibles aujourd'hui qu'autrefois. Vous savez comment Chrétien et Fidèle furent traités de leur temps, ainsi que je viens de vous le dire; mais, je le répète, les adversaires sont aujourd'hui beaucoup plus modérés.

Il me semble que le sang de Fidèle a toujours été depuis lors comme un poids sur leur conscience; de sorte qu'après la mort de ce fidèle martyr ils n'ont plus osé brûler personne. Jadis, nous craignons de nous montrer dans les rues, tandis qu'aujourd'hui nous pouvons y marcher tête levée. La profession de christianisme et tout ce qui en porte le nom, était en ce temps-là une chose odieuse; maintenant la religion est regardée, surtout dans quelques quartiers, (et vous savez que notre ville est grande) comme quelque chose de très-honorable.

Cont. Mais, comment vous trouvez-vous de votre pèlerinage? Comment le monde se montre-t-il disposé à votre égard par ici?

Franc. Il nous arrive, ce qui est très-commun aux voyageurs: quelquefois notre chemin est bien uni, d'autrefois il est très-raboteux; il nous faut tantôt monter, tantôt descendre. Les temps sont très-incertains; le vent ne souffle pas toujours par derrière, et c'est rare que nous rencontrions un ami en chemin. Nous avons déjà eu bien des difficultés à surmonter, et qui peut dire ce qui nous attend encore? Ainsi, en plusieurs points nous avons vu s'accomplir cette parole d'un ancien: « Vous aurez de l'angoisse au monde. »

Cont. Vous parliez de difficultés: qu'avez-vous donc rencontré?

Franc. M. Grand-cœur, notre guide, peut vous répondre là-dessus mieux qu'aucun d'entre nous. Qu'il veuille donc vous dire ce qui en est.

Gr.-Cœur. Nous avons été assaillis trois ou quatre fois. D'abord, Christiana et ses enfants furent attaqués par deux scélérats qui, si nos craintes sont fondées, avaient l'intention de leur ôter la vie. Nous eûmes à nous défendre contre les attaques de l'homme Sanguinaire, du géant Destructeur et de l'Ennemi-du-Bien. Pour être juste cependant, je dois dire, à l'égard de ce dernier, qu'il a été attaqué par nous plutôt que nous ne l'avons été par lui. Voici du reste comment la chose est arrivée.

Nous avons déjà passé quelque temps chez « Gaius, mon hôte et celui de toute l'Église, » lorsque nous résolûmes d'aller combattre contre quelques-uns de ceux qui sont reconnus pour être ennemis déclarés des pèlerins; car nous avions ouï dire que l'un des plus redoutables rôdait par là. Ayant donc pris nos armes, nous essayâmes de le chasser. Gaius était censé connaître son gîte, mieux que moi parce qu'il demeure dans ces parages. Nous nous mîmes à chercher et à fouiller partout jusqu'à ce que nous eûmes découvert l'entrée de sa caverne. Pour lors, nous fûmes contents, et nos esprits se fortifièrent. Nous étant ensuite approchés de son gîte, nous trouvâmes là le pauvre Esprit-abattu qu'il avait entraîné par force, et qu'il était sur le point de faire périr. Mais aussitôt que ce monstre nous eut aperçus, il laissa là sa proie pour courir sur quelque autre victime, si toutefois il en avait une autre en vue comme nous l'avions d'abord supposé. C'est alors que nous nous précipitâmes sur lui, et lui appliquâmes quelques coups vigoureux; il finit par être terrassé et par avoir la tête tranchée. Nous l'exposâmes ensuite sur le bord du

chemin, afin qu'il servît d'exemple à tous les malheureux qui voudraient plus tard pratiquer une semblable impiété. L'homme que voici peut vous dire si c'est la vérité; car, de même qu'un agneau que l'on aurait arraché à la gueule du lion, il a été délivré de ce terrible adversaire.

Esp.-abattu. C'est bien exactement ce qui a eu lieu, et cela, à mes dépens aussi bien que pour ma consolation: à mes dépens, en ce que je me suis vu dépouillé et menacé d'être rongé jusqu'aux os; (et pour ma consolation, parce que j'ai vu venir, les armes à la main, M. Grand-Cœur et ses amis pour me prêter assistance.

Sans-reproche. Ceux qui vont en pèlerinage ont besoin de deux choses: du courage et une vie sans reproche. S'ils viennent à manquer de courage, il ne leur sera guère possible de persévérer dans le chemin, et s'ils sont relâchés dans leur vie, il arrivera que le nom de pèlerin sera en mauvaise odeur à cause d'eux.

Amour-fraternel. J'espère bien que vous n'aurez pas besoin de cet avertissement; mais il est vrai de dire, cependant, que vous rencontrez souvent en chemin des gens qui montrent par leur conduite qu'ils sont plutôt étrangers aux pèlerins qu'ils ne sont étrangers et voyageurs sur la terre.

Ne-ment-point. Il est certain qu'ils n'ont ni la livrée ni le courage du pèlerin. Ils ne marchent pas droit, mais leurs pieds vont tout de travers; ils ont un soulier qui penche en dedans, et l'autre en dehors, et montrent des talons tout en désordre; ici un lambeau, là une déchirure, et tout cela au déshonneur de leur Maître.

Repentant. Ils devraient au moins s'affliger de toutes ces choses, et c'est ici une qualité qu'ils ne peuvent réellement posséder qu'à la condition de se corriger de leurs défauts, de même qu'ils ne peuvent espérer de faire des progrès dans la vie spirituelle tant qu'ils ne redresseront pas ce qui est tortu, ou qu'ils laisseront subsister de tels obstacles sur leur chemin.

C'est ainsi que, loin des distractions, ils étaient à s'entretenir, jusqu'à ce qu'enfin le moment arriva où il fallut se mettre à table pour souper. Ils se restaurèrent bien, après quoi ils allèrent reposer leurs corps fatigués.

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME

Le monstre. — La colline de Cupidité. — Retraite pour les agneaux. — Défaite du géant Désespoir. — Le château du Doute démoli. — Défaillant et Frayeur sont mis en liberté.



os pèlerins demeurèrent longtemps dans la foire de la Vanité où ils avaient pris logement chez M. Mnason. Celui-ci donna par la suite ses filles, Grâce et Marthe, en mariage, la première à Samuel, et la seconde à Joseph, les fils de Christiana.

Je disais qu'ils firent là un long séjour, car ce n'était plus alors comme dans les premiers temps. De sorte que les pèlerins profitèrent de ce temps pour se mettre

en relation avec un bon nombre d'excellentes gens de la ville au service desquels ils se dévouèrent du mieux qu'ils purent. Miséricorde travaillait toujours pour les pauvres, étant toujours prête à répondre aux besoins qui se manifestaient autour d'elle. C'est pourquoi les pauvres la bénissaient parce qu'ils étaient rassasiés et vêtus. De cette manière, elle rendait honorable sa profession. Pour rendre justice aux autres, je dois dire que Grâce, Phoebe et Marthe avaient toutes d'excellentes qualités, et que chacune remplissait convenablement son rôle. Elles étaient toutes à l'état de fécondité; en sorte que, comme nous l'avons déjà remarqué, il y avait tout lieu de croire que le nom de Chrétien se perpétuerait dans le monde.

Tandis qu'ils étaient là dans l'attente, l'on vit paraître un monstre sortant des bois, lequel avait déjà fait périr beaucoup de gens de la ville. Cet infâme avait même l'audace d'enlever leurs enfants pour les nourrir ensuite de son lait. Or? personne dans la ville n'osait attaquer le monstre; tous au contraire prenaient la fuite quand ils entendaient seulement le bruit de ses pas. Il n'y avait sur la terre aucune bête qui lui fût semblable; sa forme était comme celle du dragon; « il avait sept têtes et dix cornes. » (Apoc, XII, 3.) Il faisait un grand dégât parmi les enfants, et cependant il était gouverné par une femme. (Apoc., XVII, 3.) Ce monstre imposait des lois aux hommes, et ceux qui tenaient plus à leur vie qu'au salut de leurs âmes, acceptaient ses conditions.

M. Grand-Cœur, de concert avec ceux qui avaient été appelés chez M. Mnason pour voir les pèlerins, résolut de livrer bataille à la bête. En déclarant la guerre à un serpent si venimeux, leur but était de mettre les habitants de la ville à l'abri de son pouvoir destructeur.

Il fut donc convenu que Grand-Cœur, Contrit, Sans-Reproche, Ne-Ment-point et Repentant iraient l'attaquer sur son propre terrain. Ils prirent leurs armes et le sommèrent de se rendre. Le monstre se montra d'abord très-arrogant, et jeta sur ses adversaires un regard profondément dédaigneux; mais eux, qui étaient des hommes décidés et bien armés, tombèrent brusquement sur lui, et firent si bien qu'il fut forcé de se retirer. Après cela, ils s'en retournèrent à la maison de Mnason.

Il est de fait cependant que le monstre n'en continuait pas moins à faire des sorties. Pour cela, il choisissait ses heures afin de pouvoir plus facilement dérober les enfants de la ville. Mais on voyait aussi aux mêmes heures nos vaillants hommes se tenir aux aguets, et lui livrer de fréquents assauts. C'était à tel point que l'ennemi finit par se trouver non-seulement couvert de blessures, mais encore estropié; en sorte qu'il ne pouvait plus, comme autrefois, commettre ses déprédations parmi les enfants. Suivant l'opinion de quelques-uns, cette vilaine bête serait condamnée à mourir bientôt par suite de ses blessures.

Le succès qu'obtinrent M. Grand-Cœur et ses amis dans ces circonstances, leur a valu une grande réputation; leur nom est devenu depuis lors célèbre parmi les

habitants de la ville, et une assez grande partie de la population témoigne de son estime et de son profond respect pour les personnes de leur caractère, quoique, il ne faut pas se le dissimuler, ils soient encore en très-petit nombre ceux qui savent réellement apprécier les bonnes choses. Il s'ensuit que depuis lors, les pèlerins ont été beaucoup moins molestés dans cet endroit. Il y en eut cependant quelques-uns de basse condition qui, ne tenant compte ni de leur valeur, ni de leurs exploits, continuèrent à les mépriser; le fait est qu'ils étaient aussi aveugles que des taupes, et aussi stupides que des bêtes de somme.

Le temps approchait où nos pèlerins devaient quitter ce lieu et continuer leur voyage. Ils firent donc leurs préparatifs de départ, et voulant avoir une dernière conférence avec leurs amis, ils les envoyèrent chercher. Quelques moments furent ainsi consacrés à des communications fraternelles. Puis, ils se recommandèrent mutuellement à la protection de leur Prince. Il y en eut plusieurs qui, dans cette circonstance, donnèrent aux pèlerins des marques de libéralité en les chargeant de provisions. Chacun se faisait un plaisir d'apporter de chez soi telles choses qui pouvaient convenir aux faibles et aux forts, aux femmes et aux hommes. «Ils leur fournirent donc ce qui leur était nécessaire.» (Act. XXVIII, 10.) Ensuite, les voyageurs se mirent en route, et leurs amis les accompagnèrent aussi loin que cela leur parut convenable. Au moment où ils durent se séparer, ils se recommandèrent de nouveau à la protection de leur Souverain.

Notre petite caravane poursuivait tranquillement sa course, ayant l'honorable Grand-Cœur en tête. Les plus jeunes d'entre eux, de même que les femmes, se trouvaient naturellement plus faibles; mais ils allèrent du mieux qu'ils purent, et c'est probablement parce qu'il en était ainsi que MM. Clocheur et Esprit-abattu sympathisaient davantage avec leur condition.

Ils étaient déjà loin de la ville, et avaient pris congé de leurs amis lorsqu'ils reconnurent le lieu où Fidèle avait été mis à mort; ils se hâtèrent d'y arriver, et s'étant arrêtés un instant, ils remercièrent Celui qui avait rendu son serviteur capable de porter si courageusement sa croix; ils purent d'autant mieux le bénir qu'ils savaient apprécier la leçon utile que cet homme venait de leur donner par le souvenir de ses souffrances. Tout en causant entre eux de Chrétien et de Fidèle, ils parcoururent une grande distance. Le sujet dont ils s'occupaient était pour eux d'un haut intérêt. C'est ainsi qu'ils admiraient encore la manière dont l'Espérant s'était lié avec Chrétien après la mort de Fidèle. Étant arrivés au coteau de Cupidité, ils se rappelèrent qu'il y avait une mine d'argent, et que c'était par là que Démas, ayant été séduit, abandonna sa vocation. On dit aussi que Détour est venu s'y heurter et s'y perdre. Ils trouvèrent par conséquent là matière à réfléchir sérieusement. Mais lorsqu'ils furent arrivés à l'ancien monument que l'on rencontre après avoir tourné un peu sur le penchant de la colline, ils aperçurent une statue de sel dressée en vue de Sodome et de ses eaux infectes. Or, ils étaient étonnés, de

même que l'avait été Chrétien précédemment, de ce que des hommes d'un si beau talent et d'un jugement si exercé, avaient pu être assez aveugles pour se fourvoyer en cet endroit. Mais ayant bien considéré la chose, ils comprirent que l'homme ne change pas sa nature par les tristes exemples qui lui sont donnés, surtout si l'objet sur lequel se portent ses regards, a quelque chose d'attrayant aux yeux de la chair.

Je les vis poursuivre leur route jusqu'au fleuve qui se trouve en deçà des Aimables-Collines. C'est un fleuve qui voit croître sur ses bords des arbres magnifiques dont les feuilles ont un pouvoir efficace contre les maux d'estomac. (Apoc. XXII, 2, 3.) L'on remarquait encore dans cette région de belles prairies qui sont verdoyantes en toutes saisons, et où ils pouvaient reposer sûrement. (Psau. XXIII, 2.)

Dans ces prairies qui bordaient le fleuve, il y avait des cabanes et des parcs pour les brebis, et même une maison bâtie à dessein pour recevoir et entretenir les agneaux, soit les petits nourrissons de ces femmes qui vont en pèlerinage. Là était surtout Celui au soin duquel ils devaient être confiés, Celui qui pouvait compatir à leurs infirmités, qui pouvait assembler les agneaux entre ses bras, les cacher dans son sein, et conduire doucement celles qui allaitent. (Ésaïe, XI, 11; LXIII, 14; Hébr. V, 2.) Ici, Christiana donna à ses quatre filles le conseil de remettre leurs enfants aux soins de cet homme, afin de n'avoir plus à s'inquiéter de rien dans ces lieux paisibles où ils pouvaient être certainement protégés, secourus et nourris, et où ils n'avaient pas à craindre la disette pour le temps à venir. S'il était arrivé, par exemple, à l'un d'entre eux de s'égarer ou de se perdre, eh bien! cet homme aurait couru après lui pour le ramener; il aurait bandé la plaie de celui qui avait la jambe rompue, et aurait fortifié ceux qui étaient malades. (Jérém., XXIII, 4; Ezéch., XXXIV, 11, 16.) Là, les pâturages sont toujours abondants, les sources intarissables, et l'on ne manque jamais de vêtements; là, on est à l'abri des larrons, car celui qui est à la fois maître et gardien, mourrait plutôt que de laisser perdre un seul de ceux qui lui ont été confiés. Du reste, que peut-on penser, sinon qu'ils y sont élevés sous une bonne discipline, et y reçoivent les instructions convenables; enfin, ils apprennent à marcher dans les droits sentiers, et cela n'est pas une petite faveur. Vous le voyez, il y a dans ces lieux des eaux limpides, une nourriture délicate, des fleurs du premier choix, des arbres divers et très-productifs, et dont le fruit n'est pas malfaisant comme celui que mangea une fois Matthieu lorsqu'il vint à passer près du jardin de Béelzébub. Les fruits que l'on y recueille sont donc sains et savoureux; ils peuvent par leur qualité entretenir et fortifier la santé, et la donner même à ceux qui ne l'ont pas.

Sur cela, ils consentirent tous avec plaisir à lui confier leurs enfants; ils furent d'autant plus encouragés à le faire que tous les embarras, tous les frais d'entretien devaient être à la charge du Roi. Ils étaient même très-contents d'avoir trouvé sur leur route une maison réunissant tous les avantages que peut offrir un asile destiné

aux enfants et aux orphelins.

A quelque distance du lieu où ils étaient, se trouve un petit sentier de détour qui n'est pas fort éloigné de la lisière que Chrétien traversa avec son compagnon l'Espérant, alors qu'ils furent pris par le géant Désespoir pour être enfermés dans le château du Doute. Quand ils furent arrivés là, ils s'assirent pour entrer en délibération afin de savoir, au juste, ce qu'il y aurait à faire. Considérant que les forces dont ils pouvaient déjà disposer étaient suffisantes, ayant surtout Grand-Cœur à leur tête, ils eurent à se demander si, au lieu de passer outre, ils ne feraient pas mieux de faire la chasse au géant et d'essayer de démolir son château, afin de mettre en liberté les pèlerins qui pouvaient s'y trouver. Ici, chacun avança les arguments qu'il pouvait faire valoir sur cette question. D'après le raisonnement de quelques-uns, c'eût été se mettre en contravention avec les lois que d'aller sur un terrain étranger; suivant l'opinion de quelques autres, la chose pouvait très-bien se faire, pourvu que le but fût bon. Mais Grand-Cœur fit remarquer que, bien que la dernière idée émise ne fût pas vraie dans tous les cas, cependant il n'en avait pas moins reçu l'ordre de résister au péché, de vaincre le mal, de combattre du bon combat de la foi; et, je vous le demande, dit-il, contre qui aurais-je à soutenir le bon combat de la foi, si ce n'est contre le géant Désespoir? Je tâcherai donc de lui ôter la vie, et de détruire la forteresse du Doute. Maintenant, qui veut venir avec moi? — J'irai très-volontiers, répondit le bon M. Franc. — Nous irons aussi, répètent tous ensemble les quatre fils de Christiana, car c'étaient des jeunes gens robustes et pleins de bonne volonté. (1 Jean, II, 13, 14.)

Il fut convenu qu'on laisserait les femmes sur la route, et avec elles l'Esprit-abattu et le Clocheur qui avait encore ses béquilles; ces derniers devaient prendre soin d'elles jusqu'au retour de leurs compagnons. Il n'y avait en cet endroit aucun danger pour eux, quoique le géant Désespoir eût son gîte non loin de là; ils n'avaient besoin que de rester simplement sur la route pour qu'un petit enfant pût les conduire. (Esaïe, XI, 6.)

Ainsi, M. Grand-Cœur, M. Franc et les quatre jeunes hommes se rendirent tout droit au château du Doute pour débusquer le géant Désespoir. Arrivés sur les lieux, ils commencèrent par faire un grand vacarme, et demandèrent impérieusement l'entrée du château. L'on vit aussitôt accourir le vieux géant, suivi de Défiance sa femme. Qui est-ce qui frappe si rudement à ma porte, dit-il, pour troubler la tranquillité du géant Désespoir?

— C'est moi; je me nomme Grand-Cœur, et suis l'un des serviteurs du Roi qui conduis des pèlerins vers leur céleste patrie. Je te somme de m'ouvrir les portes, prépare-toi de même pour le combat, car je suis venu pour te trancher la tête, et pour démolir le château du Doute.

Le géant Désespoir s'imaginait que personne ne pouvait le vaincre par la raison qu'il était un géant, et d'ailleurs, se disait-il, puisque j'ai fait autrefois des conquêtes

parmi les anges, pourrais-je donc trembler devant M. Grand-Cœur? C'est ainsi qu'il sortit après s'être bien équipé. Il portait un casque d'airain sur la tête et une cuirasse de fer autour de ses reins; il avait à ses pieds des souliers de fer, et dans ses mains une lourde massue. Nos six hommes l'ayant d'abord accosté, le serrèrent de près par devant et par derrière. Alors Défiance, la géante, se hâta de venir au secours de son mari qu'elle voit dans une périlleuse situation; mais elle fut renversée d'un seul coup par le vieux M. Franc. C'était une question de vie ou de mort qui devait se décider dans ce combat. Quoiqu'il en soit, le géant Désespoir fut abattu par terre; mais sa mort fut très-lente. Vous l'auriez vu, dans sa longue agonie, se débattre comme s'il eût eu plusieurs vies à rendre. Grand-Cœur devait lui porter le coup mortel, et il ne le quitta que lorsqu'il eut séparé la tête du tronc.

Ils fondirent ensuite sur le château du Doute, ce qui était facile à faire, attendu que le géant Désespoir n'était plus là pour le défendre. Ils mirent sept jours à le détruire, et y trouvèrent un pèlerin, nommé M. Défaillant, qui était pour ainsi dire à l'agonie, ainsi qu'une dame Frayeur qui lui était alliée. Tous les deux furent sauvés vivants. Mais vous auriez frémi d'horreur à la vue de ces cadavres qui étaient étendus de toutes parts dans la cour du château, de même que les ossements d'hommes dont le cachot était rempli.

Lorsque M. Grand-Cœur et ses compagnons eurent terminé leurs exploits, ils prirent sous leur protection spéciale Défaillant et sa fille Frayeur qui étaient des honnêtes gens, bien qu'ils eussent été retenus prisonniers dans le château du Doute. Puis, s'étant saisi de la tête du géant (quant à son corps, il avait été enseveli sous un monceau de pierres) ils se mirent à courir et à sautiller sur la route. De retour auprès de leurs amis, ils leur donnèrent aussitôt connaissance de ce qui s'était passé. Esprit-abattu et le Clocheur furent satisfaits de voir la tête du géant dont ils avaient redouté la puissance tyrannique. Ils purent dès lors se réjouir avec allégresse; mais Christiana donnait la leçon à tous par la manière dont elle faisait éclater sa joie.

Elle aurait, par exemple, joué du violon tandis que Miséricorde pinçait de la harpe. (Exod. XV, 20.) Clocheur lui-même y allait de l'entrain le plus joyeux, « et bondissait comme un cerf. » (Esaïe, XXXV, 6; Act. III, 7.) Il est vrai qu'il était obligé de se servir encore d'une béquille; mais avec cela, je puis vous l'assurer, il ne se tirait pas mal d'affaire. D'ailleurs, la circonstance était bien faite pour « renfoncer les mains lâches et fortifier les genoux tremblants. » Vous auriez vu encore madame Frayeur, la fille de Défaillant, sauter sur la route en observant les tons de la musique, comme si elle eût entendu une voix lui dire: « Prenez courage, et ne craignez plus. » (Esaïe, XXXV, 4.)

Quant à Défaillant, la musique n'était pas trop de son goût. Il aurait plutôt eu besoin de manger que de danser, car il était affamé. Christiana eut l'obligeance de lui donner de ses provisions pour le soulager momentanément, en attendant qu'il

fût en état de prendre une nourriture plus fortifiante. En peu de temps, le pauvre vieillard revint à lui-même, et se sentit bientôt ranimé.

M. Grand-Cœur prit ensuite la tête du géant Désespoir pour l'attacher à une perche sur le bord du grand chemin, à côté d'une colonne que Chrétien avait dressée, et qui devait servir de signal aux pèlerins pour les empêcher d'entrer dans ce lieu de malédiction. Il écrivit en même temps sur une pierre de marbre qui se trouvait au dessus, les paroles suivantes:

C'est ici la tête de celui dont le nom seul faisait trembler jadis les pèlerins. Son château est détruit, et quant à Défiance, sa femme, le brave Grand-Cœur l'a laissée sans vie. Il a aussi bravement combattu en faveur de Défaillant et de Frayeur, sa fille. Celui qui en douterait, n'a qu'à ouvrir les yeux pour s'assurer de la vérité du fait.

CHAPITRE VINGT-SIXIÈME

La conduite des bergers envers les faibles. — Le Mont des Merveilles. — de l'Innocence. — de la Charité. — L'œuvre de l'Insensé. — Le chemin oblique. — La grâce. — L'ornement des pèlerins.



près que nos pèlerins eurent ainsi bravement opéré la destruction du château du Doute, et défait le géant Désespoir, ils continuèrent leur marche jusqu'aux Montagnes-Délectables où Chrétien et l'Espérant eurent occasion de goûter et de savourer les différentes productions du pays. Ils y firent la connaissance de quelques Bergers qui les accueillirent très-bien, comme ils avaient accueilli précédemment Chrétien lui-même.

Or, les Bergers voyant M. Grand-Cœur avec une si grande troupe à sa suite, (quant à lui, ils le connaissaient très-bien) lui parlèrent ainsi: Cher Monsieur, vous nous avez amené ici un bon nombre d'amis, où les avez-vous donc tous trouvés, je vous prie? A cela Grand-Cœur répond:

Voici d'abord Christiana venir,
Et puis arrivent ensuite,
Fils, belles-filles à sa suite
Animés du même désir.

La paix en leur cœur a pris place;
Le même but conduit leurs pas;
Ils ont passé des péchés à la grâce:
Dieu ne les abandonne pas.

Vient encore en pèlerinage
Le vieux Franc et puis le Clocheur,
Hommes fermes, pleins de courage.
Eh! l'Esprit-abattu n'est-il point du voyage?

Derrière eux Défaillant et sa fille Frayeur
Pour les suivre sont tout en nage.
Nous nous recommandons à votre charité;
Donnez-nous l'hospitalité.

C'est ici une agréable société, reprirent les Bergers; soyez les bienvenus au milieu de nous. Il y a chez nous de quoi contenter les faibles aussi bien que les forts. Notre Prince a l'œil sur tout ce que l'on fait à l'un de ces petits. (Matt., XXV, 40;) Les infirmités ne doivent conséquemment pas être un obstacle à notre charité. — Sur cela, ils s'avancent vers la porte du palais et continuent ainsi: Entrez, oui, entrez Messieurs l'Esprit-abattu, le Clocheur, le Défaillant, de même que Madame Frayeur. Pour ce qui est de ceux-ci, ajouta l'un des Bergers en se tournant vers le guide, nous avons besoin de les désigner chacun par son nom, vu qu'ils ne sont que trop disposés à se retirer; (Ésaïe, XLIII, 1.) mais quant à vous autres qui êtes forts, il n'est pas nécessaire de vous faire des sollicitations, puisque vous y allez sans gêne comme cela doit se faire.

— Aujourd'hui, repartit M. Grand-Cœur, je vois que la grâce brille sur vos visages, et que vous êtes bien les véritables pasteurs de mon Maître; car, vous n'avez point poussé les faibles avec le côté ni avec l'épaule, mais vous avez fait en sorte que leur chemin fût plutôt couvert de fleurs. (Ezéch., XXXIV, 21.)

C'est ainsi que ceux qui étaient faibles et languissants entrèrent, suivis de M. Grand-Cœur et de tout le reste de la compagnie. Dès que tout le monde fut assis, les Bergers s'occupèrent d'abord de ceux dont le tempérament plus délicat réclamait des soins particuliers. Ils se mirent donc à sonder leurs dispositions en les interrogeant pour savoir ce qu'il faudrait leur servir; car, se disaient-ils, tout doit se faire ici de manière à ce que les faibles trouvent du support, et les dérégés, des avertissements. On leur prépara en conséquence une nourriture facile à digérer; elle était à la fois agréable au goût et fortifiante. Après avoir pris leur repas, ils allèrent chercher du repos chacun en son lieu respectif.

Le lendemain, ils prirent dès le matin un rafraîchissement, et se préparèrent pour une excursion à la campagne. Comme ils étaient environnés de hautes montagnes et que le temps était serein ce jour-là, les Bergers voulurent bien les conduire aux champs, selon leur coutume, et leur montrer quelques-unes de ces raretés qui avaient déjà attiré l'attention de Chrétien, le pèlerin, quelque temps auparavant.

Ils se dirigèrent sur plusieurs points. Le premier objet qui s'offrit à leurs regards

étonnés, fut le Mont des Merveilles. Ayant cherché de leurs yeux, ils découvrirent au loin un homme dont la parole avait jadis renversé des montagnes. Ici, chacun se demande quel peut être le sens de cette vision. La question est enfin proposée aux Bergers qui s'empresent d'y répondre: Cet homme, leur dirent-ils, est le fils de M. Grande-Grâce dont il est parlé dans la première partie de nos archives (soit «le Voyage de Chrétien»). On le donne pour exemple, afin de montrer aux pèlerins comment, par la foi, ils peuvent rendre le sentier uni, et abattre ainsi les difficultés qui se rencontrent dans le chemin. (Marc, XI, 23, 24.) — Je le connais bien, repartit M. Grand-Cœur; c'est un homme placé au dessus de beaucoup d'autres.

Ils furent conduits ensuite dans un autre endroit, appelé la Montagne de l'Innocence. Ici encore, leurs yeux se portèrent tout d'un coup sur un homme vêtu de blanc; ils virent aussi à côté de lui deux autres personnages, savoir, Préjugé et Mauvais-Vouloir qui lui jetaient sans cesse de la boue. Mais cette boue dont ils cherchaient à le couvrir, était presque, aussitôt effacée, de telle façon que ses vêtements se trouvaient toujours propres.

— Que signifie ceci? demandèrent les pèlerins.

Les Bergers. Cet homme que vous voyez, se nomme Piété, et ses vêtements sont là pour attester l'innocence de sa vie. De sorte que ceux qui s'avisent de jeter sur lui de la boue, prouvent seulement qu'ils haïssent ses bonnes œuvres. Mais comme cela paraît évident, la saleté ne peut s'attacher à ses habits; il en sera de même de quiconque voudra mener une vie sans reproche au milieu de ce monde. Ceux qui voudraient le couvrir de honte, quels qu'ils soient, peuvent compter de travailler en vain; car, quant à l'innocent, Dieu ne tardera pas à « manifester sa justice comme la darté, et son droit comme le midi. » (Psau. XXXIV, 6.)

De là, ils se rendirent à la montagne de la Charité où les Bergers leur montrèrent un homme qui tenait devant lui une pièce de drap pliée en rouleau. Cet homme avait l'habitude de prendre sur la pièce de drap de quoi faire des vestes et des habits pour les pauvres qui étaient autour de lui, et néanmoins il lui en restait toujours la même quantité; car ce qu'il retranchait ne paraissait pas à la pièce. Maintenant, que fallait-il en conclure? Sur la demande des pèlerins, les Bergers donnèrent l'explication suivante: Vous devez apprendre par là que celui dont le cœur est assez généreux pour partager le fruit de son travail avec les pauvres, ne manquera jamais de rien. « Celui qui arrose, sera lui-même arrosé. » (Prov. XI, 10, 16.) Le gâteau que la veuve donna au prophète, n'ôta rien de la quantité de farine qu'elle avait dans sa cruche. (I, Rois, XVII, 10, 16.)

Ils les menèrent ensuite dans un endroit où ils eurent l'occasion de voir l'Inscient avec un autre individu appelé Mal-adroit qui, de concert, s'étaient mis à laver un Ethiopien avec l'intention de changer la couleur de sa peau; mais, plus il frottaient, plus le noir était apparent. Les Bergers étant de nouveau interrogés sur cet étrange

procédé, répondirent: C'est le cas de tout homme qui est noirci par le vice: tous les moyens employés dans le but de le justifier, ne tendent qu'à le rendre plus vil encore. On en a vu la preuve dans l'histoire des pharisiens, et il en sera toujours de même de tous les hypocrites.

En ce moment, Miséricorde, la femme de Matthieu, témoigna à sa mère le désir de voir le souterrain de la colline, ou ce qui est communément appelé le Chemin-Oblique qui aboutit à l'enfer. Là-dessus, Christiana porta à la connaissance des Bergers le vœu de sa fille, et ceux-ci n'ayant pas de raison pour se refuser à cette demande, conduisirent Miséricorde jusqu'à la porte qui se trouve sur le penchant de la colline. De plus, ils lui recommandèrent de bien faire attention. Ici, ayant prêté l'oreille, elle entendit quelqu'un s'écrier: Maudit soit mon père qui a retenu mes pieds loin du chemin de la paix et de la vie. Un autre criait de son côté: Oh! que ne me suis-je laissé couper par morceaux plutôt que de perdre mon âme pour avoir voulu sauver ma vie. Un troisième disait: S'il m'était possible de revenir sur mes pas, oh! comme je renoncerais à moi-même pour éviter de me trouver en ce triste lieu. Il semblait alors à cette jeune femme que la terre gémissait et tremblait sous ses pieds, tellement la crainte s'était emparée d'elle. Elle devint pâle, et, d'une voix tremblante, elle dit en s'en allant: Heureux celui ou celle qui évitera cet endroit dangereux!

Quand les Bergers leur eurent montré toutes ces choses, ils les ramenèrent dans le palais, et leur servirent de tout ce que la maison pouvait offrir de meilleur. Ici, Miséricorde conçut une sorte de prédilection pour un objet qui avait déjà captivé ses yeux. Comme c'était une femme encore jeune et féconde en bonnes œuvres, il lui arrivait par fois d'avoir des envies; cependant elle n'osait pas formuler une demande dans la crainte d'exciter trop l'attention de ses voisins. Sa belle-mère, ayant aperçu le malaise qu'elle éprouvait, l'interrogea pour se rendre compte de ses dispositions. Voici quelle fut la réponse:

Miser. J'ai vu en passant dans la salle à manger, une superbe glace dont je ne puis détacher mon esprit; or, je crains qu'il ne m'arrive d'avorter, si je ne puis l'avoir en ma possession.

Christ. J'exposerai ton désir aux Bergers, et j'ai confiance qu'ils ne te la refuseront pas.

Miser. Mais, c'est une honte pour moi que ces hommes sachent ce que je souhaite.

Christ. Non, ma fille; ce n'est pas une honte, mais un honneur que de soupirer après une telle chose.

Miser. Eh bien! ma mère, demandez aux Bergers, s'il vous plaît, combien ils veulent la vendre.

Il ne faut pas s'étonner si Miséricorde trouva dans cet objet le charme de ses yeux et la joie de son cœur. La glace était unique dans son genre. Placée dans une

certaine position, elle vous aurait donné une peinture exacte de l'homme avec tous ses traits naturels, tandis que, tournée dans un autre sens, elle aurait fait voir la parfaite ressemblance du Prince des pèlerins. Certes, j'ai eu occasion de m'entretenir avec ceux qui pouvaient en parler sciemment, et qui m'ont assuré avoir vu le Seigneur avec une couronne d'épines sur sa tête au travers de ce miroir; ils ont même découvert les marques de ses mains, de ses pieds et de son côté percés. Ce qui fait l'excellence de cette glace, c'est que chacun, en y regardant, peut reconnaître son Souverain, et le voir dans sa vie et dans sa mort; dans le ciel et sur la terre; dans son état d'humiliation et dans son exaltation, soit qu'il vienne pour souffrir ou qu'il vienne pour régner. (Jac, I, 23, 25; Cor., XIII, 12; Cor., III, 18.)

Christiana alla donc trouver les Bergers en particulier, (dont voici les noms: Connaissance, Expérience, Vigilant et Sincère et leur dit: j'ai une de mes filles, une femme qui est en voie de prospérité, qui a conçu une envie toute particulière pour une chose qu'elle a vue dans cette maison; or, elle craint un mauvais succès dans le cas où vous viendriez à lui refuser l'objet de ses désirs.

Expérience. Appelle-la; qu'elle vienne. Pour certain, elle aura tout ce qu'il nous est possible de lui procurer. — L'ayant donc fait venir, ils lui demandèrent ce qu'elle souhaitait. Ici, Miséricorde ne put s'empêcher de rougir: néanmoins elle désigna l'objet, et Sincère ayant compris qu'il s'agissait de la grande glace qui était dans la salle à manger, courut la chercher pour la lui donner, ce à quoi tous acquiescèrent joyeusement. Sur cela, Miséricorde se prosterna et dit après avoir rendu grâce: je reconnais à ceci que je suis l'objet de vos faveurs.

Ils donnèrent en même temps aux autres jeunes femmes, les choses qui pouvaient convenir à leur position, et félicitèrent beaucoup leurs maris de ce qu'ils s'étaient joints à M. Grand-Cœur pour combattre le géant Désespoir et détruire le château du Doute. Les Bergers offrirent à Christiana une chaîne d'or qu'ils passèrent autour de son cou en guise d'ornement; ils agirent de même envers ses quatre filles. Ils leur mirent encore des boucles aux oreilles et couvrirent leur front d'un précieux joyau.

CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME

L'Apostat. - Vaillant-pour-la-Vérité et les voleurs. - L'épée de l'Esprit. - La Foi et le Sang. - Pierres d'achoppement. - Vaillant les surmonte.

Ruis, nos pèlerins voulant continuer leur voyage, les Bergers les laissèrent aller en paix, et ne jugèrent même pas à propos de leur donner aucun de ces avertissements que reçurent autrefois Chrétien et son compagnon. La raison en est qu'ils avaient avec eux la présence de Grand-Cœur qui, par cela même qu'il avait une parfaite connaissance des choses, pouvait d'autant mieux les exhorter et les avertir à point nommé, soit même à

l'approche du danger. Du reste, les avertissements que Chrétien et son compagnon avaient reçus des Bergers furent sans effet, parce qu'ils les eurent oubliés quand vint le moment où il aurait fallu les mettre en pratique. Tel est l'avantage que nos pèlerins avaient sur les autres en ce point. Ils partirent donc de là en chantant:

Sous les yeux du Seigneur poursuivons notre route; Nous avons rencontré souvent dans le chemin

De bonnes amitiés... et le Seigneur écoute
La prière du pèlerin.
Il est à nos côtés, soutient notre courage
Lorsque, par les dangers, il est près de faillir;

Il nous montre le but de notre long voyage:
Le but, c'est la vie à venir.
Nous marchons par la foi sans craindre la disette;
Que battus par les vents nous arrivions au bord,
Qu'importe! le Seigneur commande à la tempête,
Le Seigneur nous attend au port.

Après avoir pris congé des Bergers, ils se hâtèrent d'arriver à l'endroit où Chrétien avait fait la rencontre de ce Renégat qui avait son domicile dans la ville d'Apostasie. M. Grand-Cœur, leur guide, tira parti de cette circonstance pour les instruire en leur rappelant celui qui avait abandonné le droit chemin, et qui fut condamné à porter sur son dos le stigmate de la rébellion. Ce que je puis vous assurer touchant cet homme, dit-il, c'est qu'il ne voulait point écouter les bons conseils, et quand il lui arrivait de faire quelque bronchade, il ne se laissait convaincre par personne; rien ne pouvait l'arrêter dans ses écarts. Quand il fut au lieu où sont la croix et le sépulcre, il avait quelqu'un à côté de lui qui l'exhorta à bien faire attention en cet endroit; mais il grinçait les dents et frappait des pieds en disant qu'il était résolu de revenir en arrière pour retourner en son propre pays. Il n'était pas encore arrivé à la Porte-étroite, lorsque l'Évangéliste le rencontra. Ce dernier ayant avancé sa main sur lui, aurait voulu le faire rentrer dans la voie, mais l'Apostat fit résistance, et après avoir maltraité son bienfaiteur, il passa par dessus la muraille, et échappa ainsi de ses mains. Les pèlerins poursuivant toujours leur course, parvinrent jusqu'à l'endroit où Petite-Foi avait été dépouillé de son argent. Il y avait là un homme au visage ensanglanté qui tenait une épée nue dans sa main.

— Qui es-tu, lui cria M. Grand-Cœur?

— Je suis Vaillant-pour-la-Vérité; je vais en pèlerinage en me dirigeant vers la cité céleste. Voici, j'ai eu à lutter contre trois hommes qui m'ont attaqué en

chemin, et qui auraient voulu que je me fusse soumis à l'une ou à l'autre de ces trois conditions: 1° je devais faire partie de leur société; 2° il fallait m'en retourner au pays d'où j'étais sorti, et en troisième lieu, ils me menaçaient de me faire mourir sur-le-champ. Je répondis sur le premier point qu'ayant vécu en honnête homme depuis un certain nombre d'années, je n'avais pas envie de m'associer avec des voleurs pour partager leur sort, et que, par conséquent, ils ne devaient pas compter sur moi. (Prov. I, 10, 19.) Ils me demandèrent alors ce que j'avais à dire sur le second. Je répondis que si je n'avais pas trouvé de graves inconvénients à rester dans le pays que j'avais quitté, je ne m'en serais pas éloigné; et c'est parce que je ne trouve ni raisonnable, ni utile d'y établir ma résidence que je poursuis ma route de ce côté-ci. Ils me demandèrent encore ce que j'avais à répondre sur le troisième point. — Ma vie, leur dis-je, a été achetée à un trop grand prix pour que j'en fasse le sacrifice sans me soucier de savoir à qui je dois la donner. D'ailleurs, il n'est pas à vous de m'interroger sur le choix que j'ai à faire. Je vous déclare que si vous osez me toucher, ce sera à vos propres dépens. Sur ce, les trois hommes, savoir: l'Extravagant, l'Inconsidéré et le Brouillon s'avancèrent contre moi, et de mon côté, je m'avançai aussi jusqu'à ce que la rencontre eut lieu. Ainsi, une lutte acharnée s'engagea entre moi et eux, un contre trois! ce qui dura trois heures. Maintenant, vous voyez que j'en porte des marques comme aussi ils en portent des miennes. Ils viennent seulement de partir; ils ont pris la fuite, et pour peu que votre attention s'y prête, je crois que vous pourrez encore entendre le bruit de leurs pas précipités.

Gr.-Cœur. Mais n'était-ce pas une grande disproportion, trois contre un?

Vaillant. Sans doute; mais le plus ou le moins ne fait rien pour celui qui a la vérité de son côté: « Quand toute une armée se camperait contre moi, » dit un ancien, « mon cœur ne craindrait rien; si la guerre s'élève contre moi, j'aurai cette confiance, etc. » (Psau. XXVII, 3.) D'ailleurs, l'histoire rapporte qu'un homme eut une fois à combattre contre toute une armée, et qu'il en triompha. Et puis, voyez combien d'individus Samson tua d'un seul coup avec la mâchoire d'un âne! (Jug. XV, 15.)

Gr.-Cœur. Mais, comment se fait-il que vous n'avez pas crié pour que quelqu'un vînt à votre secours?

Vaillant. C'est précisément ce que j'ai fait, sachant que mon Souverain est toujours disposé à m'entendre, et à m'accorder son secours invisible. Je me suis adressé à lui, et ce n'a pas été en vain.

Gr.-Cœur. Tu t'es conduit avec dignité. Voudrais-tu me laisser voir ton épée?

Ici, Vaillant-pour-la-Vérité présenta son épée à Grand-Cœur qui, l'ayant prise dans sa main, l'examina quelques instants, et dit en la lui remettant: cette arme a la véritable marque de Jérusalem.

Vaillant. En effet, avec une arme comme celle-ci, il suffit à quelqu'un d'avoir

un bon poignet pour la tenir, et de l'adresse pour oser défier un ange même, s'il le fallait. Elle ne fera jamais défaut à quiconque sait de quelle manière il faut s'en servir. Son tranchant n'est jamais émoussé. Elle coupe la chair et les os, l'âme et l'esprit. (Héb., IV, 12.)

Gr.-Cœur. Vous avez été longtemps à combattre, je m'étonne que vous n'avez pas succombé à la fatigue.

Vaillant. J'ai combattu jusqu'à ce que l'épée s'est trouvée adhérente à mon poignet, tellement qu'on eût dit et l'épée et la main animés d'une même vie, comme elles étaient dirigées par une même volonté. C'est quand j'ai vu le sang couler au travers de mes doigts, que j'ai lutté avec plus de force que jamais.

Gr.-Cœur. Tu as bien rempli ton devoir, puisque tu as « résisté jusqu'au sang en combattant contre le péché; » tu seras des nôtres, et nous cheminerons ensemble, car tu vois que nous sommes tes compagnons.

Sur cela, ils lavèrent ses plaies, et lui offrirent suivant leurs ressources de quoi se rafraîchir. Puis ils se mirent en route.

M. Grand-Cœur avait pour habitude, pendant le voyage, de se mettre à la portée des faibles, et de les encourager par le récit de quelque histoire intéressante; à cet effet, il jugea à propos d'adresser des questions à M. Vaillant dont la société était pour lui très-agréable. (Il faut vous dire qu'il aimait beaucoup à se trouver avec des hommes de sa trempe.) Ainsi, il commença par demander à son nouveau compagnon quelle était sa patrie.

Vaillant. Je suis du pays de l'Obscurité; je suis né là, et mes parents y sont encore.

Gr.-Cœur. De l'Obscurité! N'est-ce pas un pays voisin de la ville de Perdition!

Vaillant. Vous ne vous trompez pas. Voici maintenant ce qui m'a engagé à embrasser la carrière de pèlerin: Il vint une fois chez nous un nommé Parle-en-Vérité qui nous raconta les aventures de Chrétien, celui qui était venu de la ville même de Perdition. Il nous entretint donc de lui, et nous dit comment il avait renoncé à sa femme et à ses enfants pour s'en aller en pèlerinage. On affirme même, sur un témoignage qui fait autorité, que ce Chrétien a tué une fois un serpent qui s'était glissé dans son chemin pour s'opposer à son voyage, et qu'il est très-bien parvenu où il avait l'intention de se rendre. J'appris aussi comment il fut accueilli dans toutes les habitations de son Souverain, surtout lorsqu'il arriva aux portes de la cité céleste; car, d'après ce que nous disait cet homme, sa réception y fut annoncée au son des trompettes par une multitude d'êtres rayonnant de gloire. Il m'assura même que toutes les doches de la cité avaient été mises en branle pour saluer sa venue, et que de plus, il lui fut donné des vêtements magnifiques, ainsi que beaucoup d'autres choses de grand prix que je m'abstiens de mentionner ici. En un mot, cet homme me raconta l'histoire de Chrétien et de ses voyages, de telle manière que je sentis mon cœur brûler du désir de marcher sur ses traces;

aussi, il n'y eut ni père ni mère qui pussent me retenir. Je quittai donc tout, et vous voyez que j'ai pu arriver jusqu'ici.

Gr.-Cœur. Vous avez passé par la Porte-étroite, n'est-ce pas?

Vaillant. Oui bien; car le même homme me disait encore que tout cela ne servirait de rien, si nous n'entrions pas premièrement par la porte qui est à l'entrée du chemin.

Vous voyez, dit alors le guide en se tournant vers Christiana, que la nouvelle touchant le voyage de votre mari, et ce qu'il a finalement obtenu, s'est répandue partout.

Vaillant. Comment! Est-ce là la femme de Chrétien?

Gr.-Cœur. Oui; et voici encore ses quatre fils.

Vaillant. Eh quoi! Ils vont aussi en pèlerinage?

Gr.-Cœur. Certainement. Ils poursuivent le même but.

Vaillant. Mon cœur s'en réjouit. Quelle joie pour ce bienheureux, lorsqu'il verra entrer dans la cité céleste, ceux qui autrefois refusèrent d'aller avec lui!

Gr.-Cœur. Sans aucun doute, ce sera pour lui une grande consolation; car, si la joie de s'y trouver soi-même coule de première source, ce n'en est pas moins un bonheur d'y rencontrer sa femme et ses enfants.

Vaillant. Mais, puisque nous en sommes là, dites-moi, je vous prie, quelle est votre opinion sur ce sujet. Quelques-uns forment des doutes sur la question de savoir si nous nous reconnâtrons les uns les autres quand nous serons là-haut.

Gr.-Cœur. Pensent-ils qu'ils se reconnaîtront eux-mêmes, ou qu'ils se réjouiront de se voir dans ce lieu de félicité? Or, s'ils croient pouvoir se reconnaître ainsi, pourquoi ne reconnaîtraient-ils pas les autres, et ne se réjouiraient-ils pas également de leur bonheur. Ensuite, si l'on considère que les parents sont des seconds nous-mêmes, ne peut-on pas conclure avec raison, bien que cet état présent doive cesser, que nous serons plus satisfaits de leur présence que nous ne le serions de leur absence?

Vaillant. Bon, je vois où vous en êtes sur ce point. Auriez-vous encore quelques questions à me faire sur les premières aventures de mon voyage?

Gr.-Cœur. Oui. Est-ce que votre père et votre mère se sont beaucoup opposés à votre projet de voyage?

Vaillant. Certainement; ils ont employé tous les moyens imaginables pour m'engager à rester à la maison.

Gr.-Cœur. Par quels arguments cherchaient-ils à prévaloir sur vous?

Vaillant. Ils disaient que le pèlerinage était une vie de fainéant, et que si je n'étais pas moi-même disposé à la paresse, il ne me serait jamais entré dans la tête d'embrasser cette carrière.

Gr.-Cœur. Est-ce que tous leurs discours se bornaient là?

Vaillant. Oh! non; ils me disaient encore que c'était vouloir s'exposer à de

grands périls. Ils me répétèrent à satiété et d'un air d'assurance que la voie dans laquelle s'engagent les pèlerins, est la plus dangereuse au monde.

Gr.-Cœur. Cherchèrent-ils jamais à vous expliquer en quoi consiste le danger?

Vaillant. Oui; et pour cela, ils crurent devoir entrer dans de longs détails.

Gr.-Cœur. Rapportez-en quelques-uns.

Vaillant. Ils me parlèrent du Bourbier du Découragement où Chrétien faillit étouffer; ils me dirent que des archers se trouvaient dans le château de Béalzéboul, toujours prêts à lancer leurs dards contre quiconque viendrait à heurter à la Porte-étroite pour entrer. Ils m'entretenaient de la Forêt, des Montagnes-Obscures, du coteau des Difficultés, des Lions, de même que des trois géants, savoir: l'homme Sanguinaire, le Destructeur, l'Ennemi-du-Bien; ils médirent encore que le pays appelé la Vallée-d'Humiliation où Chrétien faillit perdre la vie, était infesté par des mauvais esprits. D'ailleurs, ajoutèrent-ils, il faut que vous passiez par la Vallée-de-Ombre-de-la-mort où sont les lutins, où la lumière n'est que ténèbres, et où le chemin est couvert de pièges et de trébuchets. Ils parlèrent ensuite du géant Désespoir, du château du Doute, et des malheurs qui avaient frappé les pèlerins en cet endroit. Enfin, ils me dirent que je ne pouvais éviter de passer par le Terroir-enchanté qui est un pays très-dangereux, et que par dessus tout cela, j'aurais à traverser un fleuve qui n'a pas de pont, un fleuve qui serait comme un abîme entre moi et la cité céleste.

Gr.-Cœur. Est-ce là tout?

Vaillant. Non; je me rappelle leur avoir souvent entendu dire que ce chemin-ci n'est fréquenté que par des séducteurs et des gens qui s'exercent adroitement à détourner le bon monde de sa manière de faire,

Gr.-Cœur. Qu'ont-ils allégué à l'appui de cette assertion?

Vaillant. Ils m'ont dit qu'il y avait un certain Monsieur, appelé le Sage-Mondain, qui s'efforçait de persuader les gens par ses tromperies; que le Formaliste et l'Hypocrite se tenaient aussi constamment sur la route; que le Temporiseur, le Beau-Parleur et Démas cherchaient à m'induire en erreur; que le Flatteur ne manquerait pas de me prendre dans ses filets; ou bien, qu'avec le pauvre Ignorant, je croirais aller à la porte quand, au contraire, j'y tournerais le dos pour suivre le chemin qui conduit en enfer.

Gr.-Cœur. C'était bien fait pour te décourager. S'en tinrent-ils là?

Vaillant. Non; ils me dirent en outre que plusieurs avaient essayé d'aller en pèlerinage, et qu'ils avaient même parcouru une grande distance afin de voir s'ils pourraient découvrir quelque chose de cette gloire dont on leur avait parlé quelquefois, lesquels s'en étant retournés, devinrent un sujet de dérision parmi les habitants de la contrée. Ils m'en nommèrent quelques-uns qui s'étaient conduits de la sorte, tels que l'Obstiné, le Facile, le Défiant, le Téméraire, le Renégat et le vieil Athée, et bien d'autres encore qui, selon eux, avaient été fort loin dans leurs

recherches sans pouvoir en retirer aucun avantage réel.

Gr.-Cœur. Ont-ils persisté longtemps à vous décourager?

Vaillant. Oui, ils me parlaient d'un M. Je-Craings, qui était un pèlerin, et qui, d'après le sombre tableau qu'ils m'ont fait de sa vie, ne doit pas avoir passé seulement une heure dans la joie; d'un certain Défaillant qui serait presque mort de faim, et de Chrétien lui-même (que j'avais presque oublié) au sujet duquel on a fait tant de bruit, et qui, suivant leur opinion, devait avoir péri dans les flots du grand fleuve, sans avoir pu obtenir l'immortelle couronne pour laquelle il avait souffert tant de privations.

Gr.-Cœur. Ne vous êtes-vous donc laissé abattre par aucune de ces choses?

Vaillant. Non, elles ne me paraissaient que comme des riens.

Gr.-Cœur. D'où vient que vous avez été si ferme?

Vaillant. Ah! c'est que j'ajoutai foi à ce que me dit M. Parle-en-Vérité, et je me trouvai par conséquent bien au dessus de ces considérations.

Gr.-Cœur. Donc, ce qui vous fit remporter la victoire, ce fut votre foi.

Vaillant. C'est cela même. J'ai cru, c'est pourquoi je me suis mis en chemin après avoir tout quitté; j'ai combattu tout ce qui s'opposait à mon voyage, de telle façon que j'ai pu parvenir en ce lieu.

CHAPITRE VINGT-HUITIÈME

Le Terroir-enchanté. — L'ami du paresseux. — Le chemin difficile à trouver. — Nécessité de lire la parole de Dieu. — L'Insouciant et le Téméraire.

ls étaient maintenant arrivés au Terroir-enchanté dont l'atmosphère est de nature à vous causer des vertiges, ou à vous endormir. Sur ce lieu croissaient des épines et des chardons. Tout le quartier en était couvert, excepté cette partie dangereuse qui formait un verger, et où, dit-on, personne ne peut s'endormir ou même s'asseoir sans risquer de perdre la vie. Ils continuèrent donc leur chemin en passant au dessus de la forêt. M. Grand-Cœur en sa qualité de guide, se mit à la tête et M. Vaillant-pour-la-Vérité venait ensuite, comme pour servir d'arrière-garde. Cette mesure était nécessaire pour assurer le succès dans le cas où ils auraient eu à combattre un mauvais esprit, un dragon, un géant ou un voleur. C'est ainsi qu'ils marchaient tenant chacun son épée nue à la main, car ils n'ignoraient pas le danger qu'il y avait à se trouver dans un pareil endroit. Ils s'encouragèrent les uns les autres du mieux qu'ils purent. M. Grand-Cœur ordonna que l'Esprit-abattu vint immédiatement après lui, et que le Défaillant fût placé sous la surveillance spéciale de M. Vaillant.

Cependant ils n'avaient pas encore fait beaucoup de chemin qu'un brouillard et une obscurité profonde vinrent les surprendre, si bien que pour un temps nos

voyageurs ne pouvaient plus se reconnaître les uns les autres; ils en étaient réduits par conséquent à ne pouvoir communiquer entre eux qu'au moyen de la parole, car ils ne marchaient plus par la vue. Les plus forts eux-mêmes se trouvaient dans une situation assez embarrassante; mais ce devait être encore bien plus pénible pour ces femmes et ces enfants dont le cœur était sensible et les pieds délicats. Il arriva cependant, qu'encouragés par les discours de leur conducteur et de celui qui marchait derrière, ils y mirent de l'entrain et parvinrent à sortir de leur embarras. Il faut vous dire aussi qu'il y avait par là beaucoup de fange et une quantité de broussailles qui rendaient le chemin très-fatigant. Ensuite, l'on ne rencontrait nulle part, dans ce pays, une auberge pour pouvoir se rafraîchir. De sorte que quelques-uns des pèlerins étaient comme essoufflés; d'autres poussaient des soupirs ou faisaient éclater des murmures. Il y en avait qui s'accrochaient à des buissons, tandis que d'autres roulaient dans la boue. Les enfants, par exemple, étaient tout désolés. L'un se lamentait parce qu'il avait perdu ses souliers; un autre criait: Holà! je suis tombé. — Eh! où êtes-vous, s'écriait un troisième. Enfin vous auriez entendu un autre pousser des cris de désespoir, parce qu'il s'était embarrassé dans les buissons au point de ne pouvoir s'en défaire. Quoi qu'il en soit, les pèlerins arrivèrent bientôt dans une riante campagne qui leur promettait du repos et toutes sortes d'agréments; ils y trouvèrent un treillage couvert de verdure dont les branches entrelacées formaient un magnifique berceau. Il y avait sous ce treillage un pliant où pouvaient s'asseoir commodément ceux qui étaient fatigués. Il y avait aussi des bancs qui étaient arrangés comme tout le reste avec beaucoup d'art. Tout s'y présentait sous un aspect assez attrayant pour que les pèlerins pussent être tentés d'y chercher un abri, dans un moment surtout où ils étaient découragés par les misères qu'ils venaient de rencontrer; mais ils n'en furent pas moins disposés à continuer leur chemin. Aucun d'eux ne montra le moindre regret de quitter ce lieu, malgré tous les charmes qu'il leur offrait, car, autant que j'ai pu en juger, ils étaient si constamment attentifs aux avis de leur guide qui avait soin de les prévenir de tous les dangers, et de leur en démontrer la nature quand il leur arrivait d'en approcher, qu'ils s'oubliaient eux-mêmes et s'encourageaient les uns les autres à poursuivre leur course. Le berceau s'appelait l'Ami-du-Paresseux, et il était bien fait pour attirer les pèlerins qui, éprouvés par la fatigue, auraient pu être tentés d'y chercher du repos.

Je vis ensuite qu'ils parcouraient des lieux solitaires jusqu'à ce qu'ils furent obligés de s'arrêter sur un point où le voyageur est sujet à s'égarer. Quoiqu'il fût assez facile au guide de distinguer en plein jour le bon chemin des fausses routes, il était pourtant embarrassé dès qu'il faisait obscur; mais il avait dans sa poche une carte où sont tracés tous les chemins qui ont leur commencement ou leur issue dans la cité céleste. Il se procura donc de la lumière (car il ne voyageait jamais sans porter avec lui les moyens de l'obtenir), et ayant jeté les yeux sur sa carte, il vit qu'à partir

du lieu où ils étaient il fallait suivre la ligne qui était à main droite. Eût-il négligé de consulter sa carte, qu'ils auraient été, selon toute probabilité, se jeter dans un bourbier; car, tout proche de là, dans ce chemin même qui semble offrir au début quelque garantie de sécurité, se trouve une fosse profonde que l'on a remplie de boue avec l'intention de faire périr les pèlerins.

Voyez, me dis-je alors, combien il importe à celui qui va en pèlerinage, d'avoir un indicateur avec lui, surtout dans les endroits difficiles.

Après avoir parcouru une certaine distance dans ce Terroir-enchanté, ils rencontrèrent un autre treillage que l'on avait artistement façonné à côté du grand chemin royal. Sous ce treillage étaient couchés deux hommes, nommés l'Insouciant et le Téméraire. Ceux-ci s'étaient avancés jusque-là dans leur pèlerinage, lorsqu'ayant voulu s'asseoir par suite de la fatigue, ils tombèrent dans un profond sommeil. Dès que nos pèlerins les eurent vus, ils furent saisis de surprise, et baissèrent la tête, montrant par là combien ils s'apitoyaient sur le sort de ces malheureux. Ils commencèrent par se consulter entre eux pour savoir ce qu'il conviendrait de faire en pareil cas. La question se réduisait donc à ceci: Doit-on s'approcher d'eux pour les réveiller, ou bien passer outre et les laisser dormir tranquillement? Ils en vinrent à cette conclusion qu'il fallait aller auprès d'eux et tâcher de les réveiller. Ils s'exhortèrent à prendre garde à eux-mêmes, de peur que, comme les autres, ils ne fussent tentés de s'asseoir, et de jouir du bien-être que leur offrait ce lieu.

Ils s'approchèrent donc du berceau, et ayant appelé ces hommes par leurs noms, (car il paraît qu'ils étaient connus du guide) ils leur parlèrent fortement. Mais ce fut en vain. Le guide, voyant que ses discours restaient sans réponse, avança sa main sur eux pour les secouer. Ce n'était pas chose facile que de troubler leur repos. L'on entendit enfin l'un d'eux murmurer ces paroles: « Je vous paierai quand j'aurai mon argent. » Sur cela, le guide le prend par la tête et lui donne une autre secousse, ce qui ne produisit pas un meilleur effet. Son voisin, qui dormait aussi profondément, se mit à dire ensuite: « Je me battrai jusqu'à ce que je ne puisse plus tenir mon épée », sur quoi l'un des enfants partit d'un éclat de rire.

— Que signifie donc tout cela, reprit Christiana?

— C'est qu'ils parlent en dormant, répondit le guide; si vous les ballotez, si vous leur donnez des coups, et quoi que vous leur fassiez, ils ne vous répondront jamais autrement, ou bien, ils ne savent que répéter ce qu'a dit autrefois un de leurs compagnons, alors qu'il dormait sur le mât d'un navire malgré la fureur des vagues qui venaient battre contre lui: « On m'a battu, et je n'en ai point été malade; on m'a moulu de coups, et je ne l'ai point senti; quand me réveillerai-je? » (Prov. XXIII, 34, 35.) Vous savez que lorsque les hommes parlent dans leur sommeil, ils divaguent presque toujours; en tous cas, leurs paroles ne sont dictées ni par la foi, ni par la raison. Maintenant, ces gens font voir autant d'incohérence

dans leurs discours qu'ils se sont montrés d'abord inconséquents dans leur marche. Voilà le malheur de ces insouciantes qui vont en pèlerinage; il y en a à peine un sur vingt qui échappe à la tentation. Vous remarquerez que l'adversaire des pèlerins trouve toujours un dernier refuge dans ce Terroir-enchanté. C'est pour cette raison qu'il est situé, comme vous le voyez, vers la fin du chemin, et c'est aussi ce qui explique pourquoi il a tant de prise sur nous. Voici comment l'ennemi raisonne à cet égard: « Ces insensés ne sont jamais plus désireux de s'asseoir que lorsqu'ils sont éprouvés par la fatigue; et, peut-il y avoir une circonstance où ils soient vraisemblablement fatigués comme quand ils s'approchent du terme de leur course? » Voilà pourquoi, je le répète, ce Terroir-enchanté se trouve situé dans le voisinage du beau pays de Beulah¹, et presque au bout de la route. D'où, il résulte que les pèlerins doivent faire attention à eux-mêmes, de crainte qu'il ne leur arrive ce qui est arrivé à d'autres qui, vous le voyez, se sont tellement bien endormis que personne ne peut les réveiller.

Sur cela, les pèlerins remplis de crainte, manifestèrent le désir d'aller en avant; ils prièrent seulement le guide d'allumer une lanterne, afin qu'ils pussent, à la faveur de cette lumière, continuer leur route. Il se procura donc de la lumière, et par ce moyen ils achevèrent leur course, quoique par un temps fort obscur. (II Pier., I, 19.)

Cependant, les enfants ne laissaient pas que d'être excessivement fatigués, de telle façon qu'ils en vinrent à supplier Celui qui aime les pèlerins de leur rendre le chemin plus facile. Or, ils avaient à peine fait quelques pas, qu'il s'éleva un vent qui dissipa les brouillards, et l'on vit ainsi le temps s'éclaircir. Ceci eut lieu quand ils n'étaient encore que très-peu éloignés du Terroir-enchanté. Ils pouvaient dès lors se reconnaître avec beaucoup moins de difficulté, et distinguer de même plus aisément la voie dans laquelle ils avaient à marcher.

CHAPITRE VINGT-NEUVIÈME

Demeure-ferme-en-prière. - Le monde avec sa vaine gloire.

Ils étaient arrivés presque sur les limites du Terroir-enchanté, lorsqu'un bruit solennel vint frapper leurs oreilles; c'était comme la voix de quelqu'un qui aurait été dans une grande anxiété. S'étant avancés et ayant cherché de leurs yeux, ils découvrirent un homme qui se tenait à genoux, les mains jointes et les yeux élevés vers le ciel. Il avait l'apparence d'un suppliant en instances auprès de son supérieur. Mais il leur était impossible de se rendre compte de ce que disait cet homme; toutefois, ils allaient doucement pour ne pas l'interrompre. Dès qu'il eut fini sa prière, il se releva et se mit à courir vers la cité céleste. C'est alors que M. Grand-Cœur l'appelant, lui cria: Holà! écoutez, l'ami, si, comme je le pense, vous

¹ « La mariée » ou « Mon bon plaisir en elle. » (Voyez Ésaïe LXII, 4.)

allez à la cité céleste, souffrez que nous allions de compagnie avec vous. — A ces mots, l'homme s'arrête, et chacun s'approche pour le voir. M. Franc qui venait de découvrir sous les traits de M. Demeure-Ferme une vieille connaissance, déclare le reconnaître.

— Qui est-il, je vous prie, demanda Vaillant-pour-la-Vérité?

— Cet homme, dit-il, habitait autrefois un quartier de mon voisinage, son nom est Demeure-Ferme. On peut certainement compter sur lui comme sur un véritable et bon pèlerin.

Après avoir été présenté à toute la compagnie, Demeure-Ferme s'adressa ainsi à son ancien ami: Vous voici donc, père Franc? — Oui, m'y voilà, bien aussi sûr que vous y êtes. — Je suis très content, reprit M. Demeure-Ferme, de vous rencontrer sur cette route.

Franc. Je suis de même très-satisfait, moi qui vous ai remarqué quand vous étiez à genoux.

Ici, M. Demeure-Ferme parut surpris et confus à la fois, car le rouge lui monta au visage.

Demeure-ferme. M'auriez-vous donc vu?

Franc. Oui, et cette vue m'était bien agréable.

Dem.-ferme. Que pensiez-vous alors?

Franc. Ce que je pensais? Je disais en moi-même: En vérité, voilà devant nous un homme en qui il n'y a point de fraude, et je conduais de là que nous devions faire route ensemble.

Dem.-ferme. J'aurai lieu de m'en féliciter si vous ne vous êtes pas trompé; mais si au contraire vous avez mal jugé, c'est moi seul qui dois en porter la peine. (Prov. LX, 12.)

Franc. Cela est vrai; mais cette crainte que vous semblez avoir, ne fait que me confirmer dans mon opinion; car je suis persuadé que les choses vont bien entre le Prince des pèlerins et votre âme, puisque lui-même a dit: « Bienheureux est l'homme qui est continuellement dans la crainte. » (Prov. XXVIII 14.)

Vaillant. Eh bien! frère, voudrais-tu me dire maintenant, je te prie, ce qui a pu t'inciter à fléchir les genoux tout à l'heure? Te serais-tu imposé cette obligation en raison de quelques faveurs spéciales que tu aurais reçues, ou pour quelque autre motifs.

Dem.-ferme. Nous sommes, comme vous le voyez, sur le Terroir-enchanté; or, tout en faisant mon chemin, j'étais à réfléchir sur les périls du voyage, et me disais: Combien en est-il de ceux qui, jadis, se mirent en marche pour venir de ces côtés, et qui toutefois ont fait fausse route et ont péri misérablement. Je pensais aussi au triste sort que beaucoup de nos semblables ont eu à subir dans ces contrées. Ceux qui ont le malheur d'y perdre la vie, ne font pas une mort violente; le mal qui les conduit si fatalement à leur ruine, n'est pas de nature à les faire souffrir.

Pour celui qui s'en va en dormant, le voyage ne lui coûte pas beaucoup de peine ni de sacrifices; aussi, au lieu de combattre le mal, il s'y abandonne très-volontiers.

Franc. N'avez-vous pas vu deux hommes endormis dans le berceau, dit-il en l'interrompant?

Dem.-ferme. Hélas! j'ai bien vu l'Insouciant et le Téméraire, et je sais bien une chose: c'est qu'ils resteront là jusqu'à ce qu'ils soient réduits à l'état de putréfaction. (Prov. X, 7.) Mais, permettez que je continue mon histoire.

J'étais à réfléchir, ainsi que je vous le disais, lorsqu'il se présenta à moi une personne qui, par l'expression de sa figure était capable de séduire beaucoup de monde, bien qu'elle eût déjà Un certain âge. Elle me donna à choisir entre ces trois choses: Son corps, sa bourse, ou son lit.²

A vous dire franchement, je me trouvais alors fatigué et assoupi. Je dois vous dire aussi que, quant à la pauvreté, elle me suit partout, ce que la femme enchantée n'ignorait sans doute pas. Quoi qu'il en soit, je l'ai repoussée une, et même deux fois; mais elle s'en arrangeait très-bien; elle ne me ripostait que par des sourires. Je finis par me mettre en colère; mais elle ne s'en inquiétait pas davantage. Elle me renouvela ses offres avec promesse de me rendre grand et heureux, si je voulais me laisser gouverner par elle; car, me disait-elle, je suis la maîtresse du monde, et j'ai le pouvoir de faire des heureux. Sur cela, je lui demandai son nom qu'elle me dit être madame Vanité. C'en fut assez pour me tenir encore plus à distance d'elle; néanmoins, elle continuait à me poursuivre de ses appâts. C'est alors que je tombai à genoux comme vous m'avez vu, et élevant mes mains suppliantes, je me mis à prier Celui qui avait promis de me secourir. Il en est résulté que l'élégante matrone s'est retirée précisément lorsque vous êtes arrivés. Je continuai ainsi à rendre grâce pour cette délivrance. Tout me portait à croire qu'elle n'avait aucune bonne intention à mon égard, mais qu'au contraire elle voulait tâcher de me gagner pour me faire manquer le but de mon voyage.

Franc. Sans doute, elle avait des mauvais desseins. Mais tenez, tandis que vous parlez d'elle, il me revient que je dois avoir vu son portrait quelque part, ou lu son histoire dans quelque livre.

Dem.-ferme. Peut-être que vous avez fait les deux.

Franc. Madame Vanité N'est-elle pas de haute taille, d'un extérieur éclatant? N'a-t-elle pas le teint un peu basané?

² Les séductions du monde se présentent sous des formes bien diverses. Pour ne pas s'y laisser prendre, le chrétien a besoin de vigilance, et doit rechercher constamment la force qui vient d'en Haut. Il ne peut s'associer avec le monde sans être perfide ou rebelle envers son Souverain, et il s'expose par là aux châtements les plus sévères. Le Saint-Esprit déclare que celui qui veut être ami du monde se rend ennemi de Dieu. « Hommes et femmes adultères, ne savez-vous pas que l'amitié du monde est inimitié contre Dieu. » (Jacq., IV, 4.)

Dem.-ferme. Vous y êtes; c'est bien la personne dont vous faites le portrait.

Franc N'a-t-elle pas un langage très-mielieux? Ne lui arrive-t-il pas de vous lancer un sourire à la fin de chaque phrase?

Dem.-ferme. Vous dites encore vrai; ce sont bien là ses actions.

Franc. Ne laisse-t-elle pas voir une grosse bourse suspendue à son côté, et n'y porte-t-elle pas souvent la main pour en faire sonner les écus, comme si c'était là le trésor de son cœur?

Dem.-ferme. C'est précisément cela. L'eussiez-vous observée de près comme j'ai eu lieu de le faire, vous ne pourriez mieux tracer son signalement, ni décrire avec plus d'exactitude les traits de son caractère. C'est donc un peintre habile qui a tiré son portrait, et celui qui a écrit son histoire, a dit l'exacte vérité.

Gr.-Cœur. Cette femme est une sorcière, et c'est à cause de ses sortilèges que ce terroir est enchanté. Quiconque se laisse endormir sur ses genoux, est aussi insensé que celui qui exposerait sa tête à la hache du bourreau; et ceux qui se laissent prendre à sa beauté, sont regardés comme les ennemis de Dieu. (Jacq., IV, 4; Jean, II, 14, 15.) C'est elle qui entretient avec beaucoup de luxe tout ce qui est ennemi des pèlerins. Oui, c'est à son instigation que plusieurs ont abandonné leur céleste vocation. Elle est grande causeuse; elle a associé ses filles à sa cause, et ne cesse de courir après les pèlerins, s'attachant à chacun de leurs pas, tantôt recommandant, tantôt offrant les avantages de la vie présente. Par ses allures hardies et impudentes, aussi bien que par ses sourdes intrigues, cette effrontée ne craint pas de se mettre en relation avec ses ennemis mêmes pour les séduire. Elle se moque toujours des pauvres, et élève les riches jusqu'aux nues. S'il se rencontre quelque part un individu qui ait beaucoup de talent pour amasser de la fortune, elle ira de maison en maison vanter l'excellence de cet homme: elle aime les fêtes et la bonne chère; aussi ne manque-t-elle jamais l'occasion de se trouver à une table bien servie; elle s'annonce dans quelques endroits comme une déesse, de telle sorte que plusieurs l'adorent. Elle a ses lieux et sort temps pour faire des dupes. Par exemple: elle dira, ou bien elle insinuera que les meilleures choses qu'une personne soit capable de produire, ne sont pas comparables aux siennes. Elle promettra à tout le monde d'être la compagne fidèle de leurs descendants à la seule condition qu'ils lui demeureront attachés, et lui porteront beaucoup d'estime. Elle a aussi l'habitude de jeter l'or à pleines mains en certains endroits, et par ce moyen, elle en enrichit plusieurs; elle ne se lasse pas de recommander ses marchandises, et si elle a des préférences, c'est bien pour ceux qui en tiennent le plus grand compte. Elle offrira des couronnes et des royaumes à quiconque voudra suivre ses conseils; avec tout cela elle en a conduit plusieurs aux galères, et des milliers d'autres en enfer.

Dem.-ferme. Oh! quel bonheur de lui avoir résisté! qui sait où elle aurait pu m'entraîner?

Gr.-Cœur. Qui le sait? personne, si ce n'est Dieu. Mais pour parler d'une manière générale, il est certain qu'elle t'aurait entraîné « dans plusieurs désirs fous et nuisibles, qui plongent les hommes dans le malheur et dans la perte. » (1 Tim., VI, 9.) C'est elle qui excita Abscalon contre son père, et Jéroboam contre son Maître. C'est elle qui persuada à Judas de vendre son Seigneur, et qui prévalut sur Démas au point de lui faire abandonner sa sainte vocation. On ne se figure pas tout le mal qu'elle fait: elle suscite des querelles entre gouvernants et gouvernés, entre parents et enfants, entre voisins, entre le mari et la femme, entre l'homme et soi-même, entre la chair et l'esprit. C'est pourquoi, mon ami Demeure-Ferme, comportez-vous d'une manière digne de votre nom, « afin que vous puissiez résister au mauvais jour, et après avoir tout surmonté, demeurer ferme. » (Éphes., VI, 13.)

Ce discours produisit chez nos pèlerins une espèce de joie mêlée de crainte; puis enfin, donnant essor à leurs sentiments, ils se mirent à chanter:

Comme le méchant nous assiège!
Sous nos pas se cache le piège;
Il est partout dans le chemin.
Le tentateur en ses largesses

Étale toutes ses richesses
Pour séduire le pèlerin.
Combien d'entre nous, par ses charmes,
Séduits, ont répandu de larmes,

Puis, repentants, cherché la paix;
Combien d'autres, par sa malice.
Sont tombés dans le précipice.
Hélas! pour n'en sortir jamais!

CHAPITRE TRENTIÈME

Le pays de Beulah! — Christiana reçoit un message touchant son prochain départ. — Elle adresse un discours d'adieux à chacun de ses compagnons.



près cela, je remarquai qu'ils continuaient leur chemin jusqu'à ce qu'ils arrivèrent au pays de Beulah où l'on jouit de la clarté du soleil, la nuit aussi bien que le jour. Ici, ils s'arrêtèrent quelque temps pour se reposer parce qu'ils étaient abattus par la fatigue. Cette contrée n'était plus une terre étrangère pour les pèlerins, et parce qu'il y avait là des vergers et des vignes qui appartenaient au Roi de la cité céleste, ils pouvaient user librement

de tout ce qui leur faisait plaisir. Le temps qu'ils consacrèrent au repos, ne fut pas long, car le bruit des cloches et des trompettes qui sonnaient continuellement, leur ôtait toute envie de dormir. Mais ce n'était pas pour eux un bruit désagréable, et ils s'en trouvèrent tout aussi bien que s'ils avaient joui d'un long et profond sommeil. Il y avait parmi les habitants de la Cité des voix sans nombre qui produisaient l'effet d'une musique sacrée. L'un des assistants aurait crié: Voici encore des pèlerins qui arrivent, à quoi un autre répondait: Il y en a un bon nombre qui ont passé aujourd'hui le grand fleuve et sont entrés par la Porte-d'or. — Ah! ah! s'écriait un troisième, encore une légion de rayonnants qui viennent de descendre aux portes de la ville, d'où je conclus que d'autres pèlerins sont au bout de leur carrière; car, les voilà qui vont à leur rencontre jusqu'aux frontières de ce pays, pour les consoler de toutes leurs angoisses à leur dernière heure.

Là-dessus, les pèlerins se levèrent et se mirent à se promener de long en large. Il faut vous dire qu'en ce moment leurs oreilles étaient comme ravies par le charme de toutes ces voix harmonieuses, et leurs regards s'animaient de la beauté des visions célestes. Ici, ils n'entendaient rien, ils ne voyaient rien, ne sentaient rien, ne goûtaient rien, ne respiraient rien qui ne leur fût salutaire; cependant, lorsqu'ils en vinrent à goûter l'eau du fleuve qu'ils devaient traverser, ils trouvèrent qu'elle était amère au palais; mais bientôt après, ils reconnurent que cette eau était douce à l'estomac.

Il y avait en cet endroit un registre bien tenu où étaient inscrits les noms de ceux qui allèrent autrefois en pèlerinage, ainsi que la somme de leurs grands exploits. C'est là aussi que les voyageurs avaient l'habitude de s'entretenir relativement au passage du fleuve. L'on rapporte que quelques-uns ont été favorisés par les courants, tandis que d'autres ont été refoulés sur les bords. Il y en a plusieurs qui ont pu le traverser presque à pied sec, et d'autres qui y sont entrés lorsqu'il débordait de tous côtés.

Dans cette contrée, des enfants de la ville allaient cueillir dans les jardins du Roi, des bouquets pour les pèlerins, et les leur présentaient ensuite d'une manière affectueuse. C'est là que croissent « l'aspic et le safran, la canne odoriférante, et le cinnamome, avec tous arbres d'encens; la myrrhe, et l'aloès, avec tous les principaux parfums aromatiques. » (Cant. IV, 14.) Les pèlerins avaient coutume de se servir de toutes ces choses pour parfumer leur chambre, et pour oindre leur corps, afin de se préparer ainsi à passer le fleuve quand leur temps serait venu.

Or, tandis qu'ils laissaient couler tranquillement leurs jours dans cette plage, attendant l'heure désirée, le bruit courut dans la ville qu'un messenger parti de la cité céleste, venait d'arriver, et qu'il était question d'affaires de grande importance concernant Christiana, la femme de Chrétien le pèlerin. C'est pourquoi on alla la prévenir, et le messenger, après s'être informé du lieu de sa demeure, lui apporta une lettre à son adresse dont voici la teneur: « Je te salue, bienheureuse

femme! Je viens t'annoncer que le Maître veut t'appeler à lui, et qu'il compte te voir paraître en sa présence avec des habits d'immortalité, dans une dizaine de jours. » Dès qu'il eut fini de lui lire cette lettre, il lui donna des preuves comme quoi il était bien véritablement envoyé auprès d'elle pour l'avertir à se tenir prête. A cet effet, il lui donna une flèche trempée dans l'amour qui pénétra facilement dans son cœur, et y opéra graduellement de manière à la convaincre de la vérité de son prochain départ.

Quand donc Christiana eut compris que son heure était venue, et qu'elle était de toute la compagnie celle qui devait partir la première, elle appela son guide, M. Grand-Cœur, pour lui dire ce qu'il en était. Ce dernier lui répondit qu'il était fort content d'apprendre cette nouvelle, et qu'il en était tout autant réjoui que si le message avait été pour lui. Elle le pria ensuite de procéder aux arrangements nécessaires pour son départ, et exprima ainsi ses dernières volontés: « Je veux que ces choses se fassent de telle et telle manière, et désire que vous, mes survivants, m'accompagniez jusqu'au bord du fleuve. »

Après cela, elle appela ses enfants, leur donna sa bénédiction et leur dit que c'était pour elle une consolation de voir la marque qu'ils portaient au front, qu'elle était heureuse de les voir en ce moment réunis autour d'elle, et de ce qu'ils avaient gardé leurs vêtements blancs.

Sa tâche étant finie de ce côté là, elle fit appeler Vaillant-pour-la-Vérité: Monsieur, lui dit-elle, vous vous êtes toujours conduit fidèlement; soyez fidèle jusqu'à la mort, et mon Souverain vous donnera la couronne de vie. Je voudrais vous supplier en même temps d'avoir l'œil sur mes enfants, et s'il vous arrive quelquefois de les voir faibles ou languissants, parlez-leur selon leur cœur. Mes filles, les femmes de mes fils, ont été fidèles, et la promesse qui doit s'accomplir sera leur récompense. Elle donna ensuite une bague à Demeure-Ferme.

Elle fit encore appeler Franc auquel elle dit en le regardant: « Voici vraiment un Israélite en qui il n'y a point de fraude!

— Je vous souhaite un heureux départ pour la montagne de Sion, répliqua M. Franc. J'aurais beaucoup de plaisir à vous voir traverser le fleuve à pied sec.

— Que ce soit à pied sec ou sous les eaux dit-elle, il me tarde de partir; car, quelque temps qu'il fasse, j'aurai toujours le loisir de m'asseoir, de me reposer et de m'essuyer quand je serai là-haut.

Vint ensuite le pauvre Clocheur pour recevoir ses adieux. C'est ainsi que lui parla Christiana: Ta course à été jusqu'ici bien pénible; mais à la fin ton repos n'en sera que plus doux. Néanmoins, tu dois veiller et te tenir prêt, car le messenger viendra à l'heure que tu n'y penses point. (Matt., XXXIV, 44.)

Après lui vinrent M. Défaillant et madame Frayeur, sa fille: Vous devez toujours vous souvenir, avec reconnaissance, leur dit-elle, de la circonstance où vous fûtes délivrés d'entre les mains du géant Désespoir et du château du Doute. Il est

résulté de cette merveilleuse délivrance que vous êtes venus jusqu'ici en sûreté. Soyez toujours dans la vigilance et bannissez la crainte; soyez sobres, et espérez parfaitement jusqu'à la fin. (I, Tess., V, 6; I, Pier., I, 13.)

Elle dit ensuite à l'Esprit-abattu: Toi qui as failli être la proie du géant Ennemi-du-Bien, ta délivrance s'est ainsi opérée afin que tu puisses vivre à toujours en la lumière des vivants, et que tu eusses pareillement la consolation de voir le Roi. Mais je te conseille de t'humilier de cette disposition qui te porte à craindre et à douter de la bonté de ton Souverain, de peur que tu n'aies ensuite à rougir en sa présence quand il paraîtra.

CHAPITRE TRENTE-ET-UNIÈME

Christiana traverse le fleuve. - Grand-Cœur et Vaillant s'en réjouissent. - Sommutation. - Départ et dernières paroles des pèlerins.

Maintenant, le jour étant venu où Christiana devait passer de l'autre côté du fleuve, la route se trouva remplie de gens qui voulaient la voir s'embarquer. Mais voici que des troupes de chevaux et de chariots venaient de descendre sur le rivage; ils étaient là attendant son arrivée pour l'accompagner à la porte de la Cité. Elle s'avança donc et entra dans le fleuve en saluant ceux qui l'avaient suivie jusque-là. Ses dernières paroles furent celles-ci: Me voici Seigneur, pour être avec toi et t'adorer!

Lorsque ceux qui étaient venus à sa rencontre l'eurent escortée à perte de vue, ses enfants et ses amis s'en retournèrent. C'est ainsi que Christiana arriva à la porte, et qu'après avoir heurté, elle entra dans la Cité avec les mêmes transports de joie et d'allégresse que ressentit Chrétien, son mari, lorsqu'il y fut introduit quelque temps auparavant.

Les enfants ne la voyant plus, se mirent à pleurer, tandis que MM. Grand-Cœur et Vaillant jouaient harmonieusement sur la cymbale et sur la harpe, tant ils étaient heureux. Puis ils se retirèrent chacun chez soi.

Au bout d'un certain temps, la poste vint encore dans notre ville. Il s'agissait cette fois-ci de M. le Clocheur. Le messenger demanda donc après lui, et étant venu le trouver dans sa maison, il lui dit: Je viens au nom de Celui que tu as aimé et suivi, quoique sur des béquilles; je suis chargé de te dire qu'il t'attend pour souper avec lui dans son royaume le jour après Pâques. Prépare-toi en conséquence pour ce voyage. Il lui donna aussi un signe pour l'assurer qu'il était véritablement envoyé pour cette mission; car, dit-il, j'ai « rompu le vase d'or, » et dénoué « le câble d'argent. » (Ecdés. XII, 1,7.)

Sur cela, le Clocheur envoya appeler ses compagnons de voyage, et leur dit: Je viens de recevoir à mon tour un message, et pour certain, Dieu vous visitera aussi. — Il désigna ensuite M. Vaillant pour exécuter ses dernières volontés, et

comme il ne devait laisser pour héritage à ses successeurs que ses béquilles et de bons souhaits, il dit: Je constitue pour héritier légitime celui de mes fils qui viendra à marcher sur mes traces, auquel je donne et lègue mes béquilles avec les vœux les plus ardents pour qu'il soit trouvé plus digne que moi.

Puis il remercia Grand-Cœur de sa bonté et du service qu'il lui avait rendu. C'est ainsi qu'il se disposa à partir. Quand il se vit au bord du fleuve, il s'écria: Désormais, je n'aurai plus besoin de ces béquilles, puisque de l'autre côté, il y a des chariots et des chevaux. Les dernières paroles qu'on lui entendit prononcer, furent celles-ci: Je te salue, ô vie bienheureuse!

Des nouvelles furent aussi apportées à l'Esprit-abattu. Quant à lui, le messenger vint l'appeler au son de la trompette à la porte de sa maison. Il entra enfin chez lui et lui parla en ces termes: Je viens t'annoncer que ton Maître a besoin de toi, et que bientôt tu le verras brillant de majesté. Prends ceci comme signe certain de ce qui va t'arriver: « Celles qui regardent par les fenêtres seront obscurcies. » (Ecdés., XII, 3.)

L'Esprit-abattu fit appeler ses amis pour leur communiquer la nouvelle qu'il venait d'apprendre, et leur dire comment le messenger avait fourni une preuve à l'appui de son témoignage. Puisque je ne puis laisser d'héritage à personne, dit-il, que me servirait-il de faire un testament? Pour ce qui est de l'abatement de mon esprit, je le laisserai volontiers derrière moi; d'ailleurs, il ne me serait d'aucune utilité là où je vais. Je désire donc, monsieur Vaillant, qu'après mon départ, vous l'enterriez sous un fumier.

Le moment décisif étant enfin venu, il entra dans le fleuve comme les autres. Ses dernières paroles furent celles-ci: O foi et patience, ne m'abandonnez pas.

Il s'était écoulé plusieurs jours depuis le dernier départ, lorsque le Défaillant reçut aussi l'ordre de partir. Cet ordre qui lui arriva par la voie la plus accélérée, était ainsi conçu: Ô homme sans courage, la présente a pour but de t'avertir de te tenir prêt; car il faut que tu paraisses dimanche prochain devant sa Majesté, et que tu tressailles de joie en la présence de ton Roi pour la délivrance qu'il t'aura accordée de tous tes doutes. Et pour preuve de ce que j'avance ici, ajouta le messenger, les « cigales que je te donne te seront un pesant fardeau. » (Ecdés., XII, 5, 7.) Or, dès que madame Frayeur eut compris ce dont il s'agissait, elle déclara vouloir aller avec son père. Vous savez, dit alors le Défaillant à ses amis, ce que moi et ma fille avons été, et combien nous avons donné de l'embarras à tout le monde dans quelque société que nous nous soyons trouvés; ma volonté comme celle de ma fille, est que notre défiance et nos craintes serviles ne trouvent jamais plus d'abri chez qui que ce soit; car, je sais qu'après ma mort, elles ne manqueront pas de se présenter à d'autres. Pour parler un langage plus clair: ce sont des hôtes que nous avons reçus et logés dès notre entrée dans le pèlerinage, et depuis lors nous ne pûmes jamais les congédier; ils iront sans doute çà et là demander l'hospitalité, mais

pour l'amour de nous, fermez-leur la porte.

Lorsque le signal fut donné pour le départ, le Défaillant se dirigea sur le bord du fleuve en grim pant la montée. Ses dernières paroles furent celles-ci : Adieu, la nuit ! ô jour heureux, sois le bienvenu ! — Sa fille se jeta après lui au milieu du fleuve en chantant ; mais personne ne put comprendre ce qu'elle disait. Quelque temps après, le messager céleste vint frapper à la porte de M. Franc qui s'empres sa de lui ouvrir. Il lui délivra aussitôt le message dont il était porteur, et lui lut les lignes suivantes : « Le Seigneur t'invite à te préparer, parce qu'il faut que tu lui sois présenté dans la maison de son Père au commencement de la semaine prochaine. Voici le signe auquel tu reconnaîtras la vérité de ce que je te dis : c'est que « toutes les chanteuses-seront abaissées. » (Ecdés., XII, 4.) Sur cela, M. Franc appela ses amis : Je meurs, leur dit-il, mais je ne fais pas de testament. Quant à ma franchise, elle ira avec moi ; que celui qui doit me succéder se persuade bien de cela.

Lorsque vint le jour où il fallait traverser le fleuve, M. Franc mit ordre à ses affaires, et s'appréta pour le moment suprême. Il est à remarquer qu'à cette époque l'eau du fleuve passait par dessus ses bords en plusieurs endroits. Mais M. Franc avait eu le soin pendant sa vie de donner rendez-vous à un nommé Bonne-Conscience qui ne manqua pas de se trouver au lieu désigné, afin de lui tendre la main pour l'aider à tout surmonter. Les dernières paroles de M. Franc qui ont été rapportées, sont celles-ci : « La grâce règne ! » C'est ainsi qu'il quitta le monde.

Après cela, on fit courir le bruit qu'une dépêche concernant Vaillant-pour-la-Vérité, venait d'arriver, et l'on rapporta de même que la cruche de ce brave homme s'était brisée à la fontaine, comme signe avant-coureur de ce qui allait lui arriver. (Ecdés., XII, 6.) Lorsqu'il se fut bien rendu compte de tout cela, il envoya chercher ses amis auxquels il parla de la manière suivante :

— Je m'en vais chez mon Père, dit-il, et, bien qu'il m'en ait coûté beaucoup pour arriver jusqu'ici, cependant je ne suis pas fâché d'avoir eu à endurer tant de maux pour parvenir en ce lieu. Je cède mon épée à celui qui doit me succéder dans le pèlerinage, et pour ce qui est de mon talent et de mon courage, je les laisse à quiconque voudra s'en emparer. J'emporte avec moi la marque des blessures que j'ai reçues comme un témoignage que j'ai combattu pour Celui qui sera désormais ma récompense.

L'heure du départ ayant sonné, il s'avança vers le fleuve accompagné d'une multitude. Puis, se jetant à l'eau, il dit d'une voix accentuée : « Ô mort ! où est ton aiguillon ? » Et tandis qu'il s'enfonçait profondément, il s'écria encore : « Ô sépulcre ! où est la victoire ? » C'est ainsi qu'il fit son chemin au travers des abîmes, et aussitôt se firent entendre de l'autre côté les sons retentissants de toutes les trompettes.

La même voix céleste vint encore appeler M. Demeure-Ferme, celui que les pèlerins avaient vu à genoux sur le Terroir-enchanté. Par exception, la lettre lui

fut remise décachetée. D'après le contenu de cette lettre, il devait se préparer sans retard pour un changement de vie, vu que son Maître ne pouvait consentir à ce qu'il restât plus longtemps absent de sa maison. Cette nouvelle eut pour effet de faire naître bien des réflexions dans l'esprit de M. Demeure-Ferme. Certainement, lui dit le messager, la chose est ainsi ; et vous auriez tort d'élever le moindre doute sur la sincérité de mon ministère. Voici du reste une marque infaillible de la vérité : « C'est que la roue s'est rompue sur la citerne. » (Ecdés., XII, 6.) C'en fut assez pour que Demeure-Ferme fit appeler Grand-Cœur auquel il parla ainsi : Monsieur, il n'entraît sans doute pas dans les vues de la Providence que je jouisse longtemps de votre bonne société ; je puis dire cependant que mon séjour auprès de vous m'a été très-avantageux. Lorsque je quittai ma terre natale, je laissai derrière moi une femme et cinq enfants ; permettez donc que je les recommande instamment à votre sollicitude, afin que quand vous serez de retour au pays (car je sais que vous irez de nouveau pour vous employer au service de votre Maître, avec l'espoir de vous rendre utile à quelques autres pèlerins dans leur sainte vocation), vous envoyiez auprès de ma famille pour l'informer de tout ce qui me concerne. Vous lui feriez connaître mon heureuse arrivée dans ces parages, et le bonheur dont je jouis actuellement. Parlez-leur à tous de Chrétien, et de Christiana, et leur racontez comment cette dernière a marché, de même que ses enfants, sur les traces de son mari. Dites-leur enfin quelle fin glorieuse elle a eue, et dans quel beau pays elle est entrée. Je n'ai rien, ou peu de chose à envoyer à ma famille, si ce n'est mes prières et mes larmes, qu'il vous suffira de leur présenter afin de voir s'ils ne se laisseront pas gagner par elles.

Quand Demeure-Ferme eut réglé toutes ses affaires, voyant qu'il fallait se hâter pour le départ, il se dirigea vers le fleuve. En ce moment l'eau était parfaitement calme. Notre pèlerin entra tranquillement dans le fleuve, et s'étant avancé à moitié chemin, il s'arrêta court pour porter encore une fois la parole à ceux qui l'avaient accompagné : Ce fleuve, leur cria-t-il, a été pour quelques-uns un sujet de terreur ; l'idée que je m'en faisais autrefois, m'a souvent troublé moi-même. Maintenant, mon expérience suffit pour vous montrer que l'on peut facilement s'y tenir debout ; je sens la terre ferme sous mes pieds, comme autrefois les sacrificateurs quand ils s'arrêtèrent au milieu du Jourdain portant l'arche de l'alliance tandis qu'Israël traversait ce fleuve. (Jos., III, 17.) A la vérité, les eaux en sont amères au palais, et froides à l'estomac ; mais le sentiment de ma haute destinée et du bonheur qui m'attend sur sur les rives de l'éternité, est comme un charbon allumé dans mon cœur. Je me vois au terme du voyage ; mes jours pénibles son finis. Je me rends auprès de Celui qui eut la tête couronnée d'épines et le visage couvert de crachats. Autrefois, je vivais sur parole et par la foi ; maintenant, je vais là où l'on vit par la vue, et où j'aurai la présence de Celui qui fait mes délices. J'aimais à entendre parler de mon Seigneur, et toute mon ambition sur cette terre était de découvrir

partout l’empreinte de ses pieds pour y mettre les miens. Son nom était pour moi comme une boîte d’aromates; oui, et plus doux que les plus excellents parfums. Sa voix était une mélodie pour mon âme, et sa face m’était plus précieuse que la lumière même du soleil. J’avais soin de recueillir ses paroles pour m’en nourrir habituellement, et pour me ranimer quand le découragement venait me prendre. Il m’a soutenu et m’a délivré de mes iniquités; il a même affermi mes pas dans ses sentiers.

Pendant qu’il tenait ce discours, je vis que son visage changea tout à coup; « son homme fort venait de plier sous lui; » puis il s’écria: « Prends-moi, car je viens à toi, » et ses amis ne le revirent plus.

C’était une scène glorieuse à voir que celle qui se présenta alors aux regards attentifs: la région supérieure était remplie de chevaux et de chariots, de trompettes et de musiciens qui jouaient sur toutes sortes d’instruments, et qui faisaient retentir les airs de leurs cantiques; tous les habitants des cieux se trouvèrent là pour accueillir les heureux voyageurs, et s’en aller ensuite jusqu’à la belle porte de la Cité.

Quant aux enfants de Chrétien, les quatre jeunes gens que Christiana avait amenés avec leurs femmes et leurs enfants, je ne pus attendre de les voir partir, des affaires m’ayant appelé ailleurs. Depuis mon retour j’ai eu occasion de m’assurer qu’ils étaient encore en vie, d’où je conclus que leur présence était nécessaire ici bas pour l’accroissement de l’Église pendant un certain temps.

Si le sort m’appelait à faire encore ce voyage, je pourrais entretenir mon lecteur de choses que je passe ici sous silence. En attendant, je prends congé de lui en le saluant.

FIN.

A Christ seul soit la Gloire

JUSTIFICATION DE L'AUTEUR DE SON
PÈLERIN, AJOUTÉE À LA FIN DE SA
«GUERRE SAINTE»

CERTAINS disent que le *Voyage du pèlerin* n'est pas le mien,
Insinuant que je voudrais briller
De mon nom et de ma renommée,
Au prix de la valeur d'un autre,
Tout comme certains se sont enrichis, en volant leur frère.
Ou que, si friand que je sois de me voir « Sire »,
Que j'enfante des bâtards ou, au besoin,
Que je publie un mensonge pour obtenir les applaudissements.
Je méprise cela: John n'a jamais été une ordure de ce genre,
Puisque Dieu l'a converti, que cela suffise
Pour démontrer pourquoi je réclame mon Pèlerin.

Il est venu de mon coeur, ensuite à la tête,
Et de là, à mes doigts a abouti;
Puis à ma plume, d'où immédiatement
Sur papier, je l'ai griffonné délicatement.

La méthode et la matière sont toutes de moi,
Ce ne fut connu de n'aucun autre mortel,
Jusqu'à ce que je l'ai fait.
D'autres n'ont pu par les livres, ni par l'esprit
Par les langues, la main ou la plume,
Y ajouter cinq mots ou écrire une demi-ligne.
Le tout, et en tous points, est mien.
En outre, ce que ton oeil considère,
La matière est venu ainsi de nul autre
Que du même coeur et de la même tête, doigts et plume,
Tout comme ce fut le cas de l'autre.
Que tous les hommes de bonne volonté en soient témoin;

Car nul dans tout le monde peut, sans mentir,
Affirmer que cela est mien, à moins que ce soit moi.

Je n'écris pas ces choses avec la volonté de paraître,
Ni en cherchant des hommes, leurs éloges.
Je le fais pour mettre fin aux conjectures,
Car mon nom peut les tenter de se scandaliser.
Voyez mon nom, si on en fait un anagramme,
Ces lettres font, «Nu hony in a B».³

JOHN BUNYAN.

³ Traduction littérale de l'anagramme ; «pas de miel dans un abeille». C'est un jeu de mots (assez libre, il faut avouer) sur son nom de famille, en inversant les lettres.